1578 / 6112



Thos. Smith Sculp

LES

AVANTURES

DE

TELEMAQUE,

FILS D'ULYSSE.

PAR FEU

Meſſire FRANCOIS de SALIGNAC de la MOTHE FENELON.

Précepteur des Enfans de FRANCE, et depuis Archevêque de CAMBRAI, &c.

NOUVELLE EDITION,

Revue et corrigée avec ſoin.

A EDINBOURG:

De l'imprimerie de J. BRUCE et SOCIETE:

ET SE VEND

Chez A. KINCAID & J. BELL, J. BROWN, G. GRAY, et J. WOOD.

MDCCLXIII.



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier cet ouvrage qui a pour titre, *Les Avantures de Télémaque*, avec une préface qui en découvre toutes les beautés ; & j'ai cru qu'il ne méritoit pas ſeulement d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les langues que parlent, ou qu'entendent, les peuples qui aſpirent à être heureux. Ce Poëme Epique, quoiqu'en proſe, met notre nation en état de n'avoir rien à enviér de ce côté-là aux Grecs, & aux Romains. La fable qu'on y expoſe ne ſe termine point à amuſer notre curioſité & à flater notre orgueil. Les récits, les deſcriptions, les liaiſons, & les grâces du diſcours, éblouiſſent l'imagination ſans l'égarer ; les réflexions & les converſations les plus longues paroiſſent toujours trop courtes à l'eſprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caractères d'hommes ſi différens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le cœur des lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour de la vertu. Les myſtères de la politique la plus ſaine & la plus ſure y ſont dévoilés. Les paſſions n'y préſentent qu'un joug auſſi honteux que funeſte ; les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent auſſi aimables que faciles. Avec Télémaque on apprend à s'attacher inviolablement à la Religion dans la mauvaiſe comme dans la bonne fortune ; à aimer ſon père,

APPROBATION.

père, & ſa patrie ; à être Roi, citoyen, ami, eſclâve même ſi le ſort le veut. Avec Mentor on devient bientôt juſte, humain, patient, ſincère, diſcret & modeſte. Il ne parle point qu'il ne plaiſe, qu'il n'intéreſſe, qu'il ne remue, qu'il ne perſuade. On ne peut l'écouter qu'avec admirâtion, & on ne l'admire point que l'on ne ſente qu'on l'aime encore davantage. Trop heureuſe la nâtion pour qui cet ouvrage poura former quelque jour un Télémaque, & un Mentor ! A Paris, ce premiér Juin 1716.

DE SACY.

* DISCOURS

SUR LA

POËSIE EPIQUE,

ET

SUR L'EXCELLENCE

DU POËME

DU TELEMAQUE.

SI l'on pouvoit gouter la vérité toute nue, elle n'auroit pas beſoin, pour ſe faire aimer, des ornemens que lui prete l'imagination : mais ſa lumière pure & délicate ne flate pas aſſez ce qu'il y a de ſenſible en l'homme ; elle demande une attention qui gêne trop ſon inconſtance naturelle. Pour l'inſtruire, il faut lui donner non ſeulement des idées pures qui l'éclairent, mais encore des images ſenſibles qui l'arêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la ſource de l'Eloquence, de la Poëſie, & de toutes les ſciences qui ſont du reſſort de l'imagination. C'eſt la foibleſſe de l'homme qui rend ces ſciences néceſſaires. La beauté ſimple & immuable de la vertu ne le touche pas toujours. Il ne

Origine & fin de la Poëſie.

* Ce diſcours a été revu, changé & enrichi en pluſieurs endroits ſur des corrections envoyées par Mr. de Ramſay, qui en eſt L'auteur.

ſuffit

ſuffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable †.

NOUS éxaminerons le poëme du Télémaque ſelon ces deux vues, d'inſtruire & de plaire, & nous tâcherons de faire voir que l'auteur a inſtruit plus que les anciens, par la ſublimité de ſa morale ; & qu'il a plu autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux ſortes de Poëſies héroïques.

IL y a deux manières d'inſtruire les hommes pour les rendre bons. La première, en leur montrant la difformité du vice, & ſes ſuites funeſtes : c'eſt le deſſein principal de la *Tragédie*. La ſeconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, & ſa fin heureuſe ; c'eſt le caractère propre à *l'Epopée*, ou Poëme Epique. Les paſſions qui apartiennent à l'une, ſont la terreur & la pitié. Celles qui conviennent à l'autre, ſont l'admirâtion & l'amour. Dans l'une, les acteurs parlent ; dans l'autre, le poëte fait la narrâtion.

Définition & diviſion de la Poëſie Epique.

ON peut définir le poëme épique, *Une Fâble racontée par un poëte, pour exciter l'admiration & inſpirer l'amour de la vertu, en nous repréſentant l'action d'un Héros favoriſé du ciel, qui éxécute un grand déſſein, malgré tous les obſtacles qui s'y opôſent.* Il y a donc trois chôſes dans l'Epopée, *l'Action, la Morale, & la Poëſie.*

I. DE L'ACTION EPIQUE.

Qualités de l'Action Epique.

L'ACTION doit être *grande, une, entière, merveilleuſe, & d'une certaine durée.* Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modeles de la poëſie épique, Homère & Virgile, & nous en ſerons convaincus.

Déſſein de l'Odyſſée.

NOUS ne parlerons que de l'Odyſſée, dont le plan a plus de conformité avec celui du Télémaque. Dans ce poëme, Homère introduit un Roi ſage, revenant d'une guèrre étrangère, où il avoit donné des preuves éclatantes de ſa prudence

† *Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci ;*
Lectorem delectando, pariterque monendo. Hor. Art. Poët.

& de

& de ſa valeur : des tempêtes l'arrêtent en chemin, & le jettent dans divers pays, dont il aprend les mœurs, les lois, la politique. De là naiſſent naturellement une infinité d'incidens & de périls. Mais ſachant combien ſon abſence cauſoit de déſordres dans ſon royaume, il ſurmonte tous ces obſtacles, mépriſe tous les plaiſirs de la vie ; l'immortalité même ne le touche point : il renonce à tout pour ſoulager ſon peuple & revoir ſa famille.

Sujet de l'Enéide.

DANS l'Enéide, un Hérôs pieux & brave échapé des ruines d'un Etat puiſſant, eſt deſtiné par les Dieux pour en conſerver la Religion, & pour établir un Empire plus grand & plus glorieux que le premiér. Ce Prince, choiſi pour Roi par les reſtes infortunés de ſes Concitoyens, être long tems avec eux dans pluſieurs pays, où il aprend tout ce qui eſt néceſſaire à un Roi, à un Légiſlateur, à un Pontife. Il trouve enfin un azyle dans des tèrres éloignées, d'où ſes ancêtres étoient ſortis. Il défait pluſieurs ennemis puiſſans qui s'opôſent à ſon établiſſement, & jette les fondemens d'un Empire, qui devoit être un jour le maître de l'univers.

Plan du Télémaque.

L'ACTION du Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un & dans l'autre de ces deux poëmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher ſon père, dont l'abſence cauſoit le malheur de ſa famille & de ſon royaume. Il s'expôſe à toutes ſortes de périls ; il ſe ſignale par des vertus héroiques : il renonce à la royauté & à des couronnes plus conſiderables que la ſienne ; & parcourant pluſieurs tèrres inconnues, aprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour ſelon la prudence d'Ulyſſe, la piété d'Enée, & la valeur de tous les deux, en ſage Politique, en Prince religieux, en Hérôs accompli.

L'action doit être une.

L'ACTION de l'Epopée doit être une. Le poëme épique n'eſt pas une hiſtoire, comme la Pharſale de Lucain, & la guèrre Punique de Silius Italicus ; ni la vie toute entière d'un Hérôs, comme l'Achilléide de Stace : l'unité du Hérôs ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme eſt pleine d'inégalités. Il change ſans cèſſe de deſſeins, ou par l'inconſtance de ſes paſſions, ou par les accidens imprévus

de

de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraſte de paſſions opôſées, ſans liaiſon & ſans ordre. C'eſt pourquoi l'épopée n'eſt pas la louange d'un Hérôs qu'on propôſe pour modele, mais le recit d'une action grande & illuſtre qu'on donne pour exemple.

Des Epiſodes. Il en eſt de la Poëſie comme de la Peinture : l'unité de l'action principale n'empêche pas qu'on n'y inſère pluſieurs incidens particuliérs. Le deſſein eſt formé dès le commencement du poëme ; le Hérôs en vient à bout en franchiſſant tous les obſtacles. C'eſt le récit de ſes opôſitions, qui faît les épiſodes : mais tous ces épiſodes dépendent de l'action principale, & ſont tellement liés avec elle, & ſi unis entre eux, que le tout enſemble ne préſente qu'un ſeul tableau, compôſé de pluſieurs figures dans une belle ordonnance & dans une juſte proportion.

L'Unité de l'action du Télémaque, & la continuité des épiſodes. Je n'examine point ici, s'il eſt vrai qu'Homère noye quelquefois ſon action principale dans la longueur & le nombre de ſes épiſodes ; ſi ſon action eſt double ; s'il perd ſouvent de vue ſes principaux Perſonnages. Il ſuffit de remarquer, que l'auteur du Télémaque a imité par tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts qu'on impute au poëte Grèc. Tous les épiſodes de notre auteur ſont continus, & ſi habilement enclavés les uns dans les autres, que le premiér amene celui qui ſuit. Ses principaux perſonnages ne diſparoiſſent point, & les tranſitions qu'il faît de l'épiſode à l'action principale, font ſentir toujours l'unité du deſſein. Dans les ſix premiérs Livres, où Télémaque parle & fait le récit de ſes avantures à Calypſo, ce long épiſode, à l'imitation de celui de Didon, eſt raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale eſt demeurée parfaite. Le lecteur y eſt en ſuſpens, & ſent dès le commencement que le ſéjour de ce Hérôs dans cette île, & ce qui s'y paſſe, n'eſt qu'un obſtacle qu'il faut ſurmonter. Dans le XIII. & XIV. livre où Mentor inſtruit Idoménée, Télémaque n'eſt pas préſent, il eſt à l'armée : mais c'eſt Mentor, un des principaux perſonnages du poëme, qui fait tout en vue de Télémaque & pour l'inſtruire après

ſon

ſon retour du camp. C'eſt encore un grand art dans notre auteur, de faire entrer dans ſon poëme des épiſodes, qui ne ſont pas des ſuites de ſa fâble principale, ſans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces épiſodes y trouvent place, non ſeulement comme des inſtruction importantes pour un jeune Prince, qui eſt le grand deſſein du poëte, mais parce qu'il les fait raconter à ſon Hérôs dans le tems d'une inaction pour en remplir le vuide. C'eſt ainſi qu'Adoam inſtruit Télémaque des mœurs & des lois de la Bétique, pendant le calme d'une navigâtion : & Philoctete lui raconte ſes malheurs, tandis que ce jeune Prince eſt au camp des Alliés, en attendant le jour du combat.

L'ACTION Epique doit être entière. Cette intégrité ſupôſe trois chôſes : la cauſe, le nœud, & le dénoûment. La cauſe de l'action doit être digne du Hérôs, & conforme à ſon caractère. Tel eſt le deſſein du Télémaque. Nous l'avons déja vu. L'action doit être entiere.

LE nœud doit être naturel, & tiré du fond de l'action. Dans l'Odyſſée, c'eſt Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'eſt la colère de Junon. Dans le Télémaque, c'eſt la haine de Vénus. Le nœud de l'Odyſſée eſt naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obſtacle qui ſoit plus à craindre pour ceux qui vont ſur mer, que la mer même. L'opôſition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, eſt une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune Prince, qui mépriſe la volupté par amour de la vertu, & dompte ſes pâſſions par le ſecours de la ſageſſe, eſt une fâble tirée de la nature, qui renferme en même tems une morale ſublime. Du Nœud.

LE dénoûment doit être auſſi naturel que le nœud. Dans l'Odyſſée, Ulyſſe arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ſes avantures ; & ces inſulaires, amateurs du merveilleux, charmés de ces récits, lui fourniſſent un vaiſſeau pour retourner chez lui : le dénoûment eſt ſimple & naturel. Dans l'Eneïde, Turnus eſt le ſeul obſtacle à l'établiſſement d'Enée. Ce Hérôs, pour épargner le ſang de ſes Troyens, & celui des Latins, dont il ſera bientôt Roi, vuide la querelle par un combat ſingulier. Ce dénoûment eſt noble. Celui du Télémaque eſt Du Dénoûment.

tout enſemble naturel & grand. Ce jeune Hérôs, pour obéïr aux ordres du ciel, ſurmonte ſon amour pour Antiope & ſon amitié pour Idoménée, qui lui offroit ſa Couronne & ſa fille. Il ſacrifie les paſſions les plus vives & les plaiſirs même les plus innocens, au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque ſur des Vaiſſeaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de ſervices. Quand il eſt près de ſa patrie, Minerve le fait relâcher dans une petite île déſerte, où elle ſe decouvre à lui. Après l'avoir accompagné à ſon inſçu, au travers des mers orageuſes, des tèrres inconnues, des guèrres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme, la Sageſſe le conduit enfin dans un lieu ſolitaire. C'eſt là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin de ſes travaux & ſa deſtinée heureuſe ; puis elle le quitte. Sitôt qu'il va rentrer dans le bonheur & le repôs, la Divinité s'éloigne, le merveilleux cèſſe, l'action héroïque finit. C'eſt dans la ſouffrance que l'homme ſe montre Hérôs, & qu'il a beſoin d'un apui tout divin. Ce n'eſt qu'après avoir ſouffert, qu'il eſt capable de marcher ſeul, de ſe conduire lui méme, & de gouverner les autres. Dans le poëme du Télémaque, l'obſervâtion des plus petites regles de l'art eſt accompagnée d'une profonde morale.

Qualités générales du nœud & du dénoûment du Poëme Epique.

OUTRE le nœud & le dénoûment général de l'action principale, chaque épiſode a ſon nœud & ſon dénoûment propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'épopée, on ne cherche point les intrigues ſurprenantes des romans modernes. La ſurpriſe ſeule ne produit qu'une pâſſion très imparfaite & paſſagère. Le ſublime eſt d'imiter la ſimple nature, préparer les évenemens d'une manière ſi délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art que tout paroiſſe naturel. On n'eſt point inquiet, ſuſpendu, détournée du but principal de la poëſie héroique, qui eſt l'inſtruction, pour s'occuper d'un dénoûment fâbuleux, & d'une intrigue imaginaire. Cela eſt bon, quand le ſeul deſſein eſt d'amuſer : mais dans un poëme épique, qui eſt une eſpece de Philoſophie morale, ces intrigues ſont

ſont des jeux d'eſprit au deſſous de ſa gravité & de ſa nobleſſe.

L'Action doit être merveilleuſe.

SI l'auteur du Télémaque a évité les intrigues des romans modernes, il ne s'eſt pas jetté non plus dans le merveilleux que quelques uns reprochent aux anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépiés, ni travailler des ſtatues. Ce n'eſt pas que ce merveilleux choque la raiſon, quand on ſupôſe qu'il eſt l'éffet d'une puiſſance divine qui peut tout.

LES anciens ont introduit les Dieux dans leurs poëmes, non ſeulement pour éxécuter par leur entremiſe de grands évenemens, & unir la vraiſemblance & le merveilleux : mais pour aprendre aux hommes, que les plus vaillans & les plus ſages ne peuvent rien ſans le ſecours des Dieux. Dans notre poëme, Minerve conduit ſans ceſſe Télémaque. Par là le poëte rend tout poſſible à ſon Hérôs, & fait ſentir, que ſans la Sageſſe divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'eſt pas là tout ſon art. Le ſublime eſt d'avoir caché la Déeſſe ſous une forme humaine. C'eſt non ſeulement le vrai-ſemblable, mais le naturel, qui s'unit ici au merveilleux. Tout eſt divin, & tout paroît humain. Ce n'eſt pas encore tout. Si Télémaque avoit ſçu qu'il étoit conduit par une Divinité, ſon mérite n'auroit pas été ſi grand ; il en auroit été trop ſoutenu. Les Hérôs d'Homère ſavent preſque toujours ce que les immortels ſont pour eux. Notre poëte, en dérobant à ſon Hérôs le merveilleux de la fiction, éxerce ſa vertu & ſon courage.

QUOIQUE l'action doive être vraiſemblable, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle ſoit vraie. C'eſt que le but du poëme épique n'eſt pas de faire l'éloge ou la critique d'aucun homme en particuliér, mais d'inſtruire & de plaire, par le récit d'une action qui laiſſe le poëte en liberté de feindre des caractères, des perſonnages & des épiſodes à ſon gré, propres à la morale qu'il veut inſinuér.

LA vérité de l'action n'eſt pas contraire au poëme épique, pourvu qu'elle n'empêche point la variété des caractères, la beauté des deſcriptions, l'enthouſiaſme, le feu, l'invention & les autres parties de la poëſie ; & pourvu que le Hérôs ſoit fait pour l'action, & non pas

l'action pour le Hérôs. On peut faire un poëme épique d'une action véritable, comme d'une action fâbuleuſe,

LA proximité des tems ne doit pas gêner un poëte dans le choix de ſon ſujet, pourvu qu'il y ſuplée par la diſtance des lieux, ou par des évènemens probables & naturels, dont le détail a pu échaper aux hiſtoriens, & qu'on ſupôſe ne pouvoir être connus que des perſonnages qui agiſſent. C'eſt ainſi qu'on peut faire un poëme épique, & une fâble excellente, d'une action d'Henri IV. ou de Montézuma: parce que l'eſſenciel de l'action épique, comme dit le Père le Boſſu, n'eſt pas qu'elle ſoit vraie ou fauſſe, mais qu'elle ſoit morale, & qu'elle ſignifie des vérités importantes.

De la durée du Poëme Epique.

LA durée du poëme épique eſt plus longue que celle de la Tragédie. Dans l'un, on raconte le triomphe ſucceſſif de la vertu qui ſurmonte tout: dans l'autre, on montre les maux inopinés que cauſent les paſſions. L'action de l'un doit avoir par conſéquent une plus grande étendue que celle de l'autre. L'épopée peut renfermer les actions de pluſieurs années: mais ſelon les critiques, le tems de l'action principale, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narrâtion, ne peut être plus longue qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Ariſtote & Horace n'en diſent rien pourtant. Homère & Virgile n'ont obſervé aucune regle fixe là-deſſus. L'action de l'Iliade toute entière ſe paſſe en cinquante jours. Celle de l'Odyſſée, depuis l'endroit où le poëte commence ſa narrâtion, n'eſt que d'un an. Une ſeule campagne ſuffit à Télémaque, depuis qu'il ſort de l'ile de Calypſo juſqu'à ſon retour en Ithaque. Notre poëte a choiſi le milieu entre l'impétuoſité & la véhémence, avec laquelle le poëte Grec court vers ſa fin, & la démarche majeſtueuſe & meſurée du poëte Latin, qui paroit quelquefois lent, & ſemble trop allonger ſa narrâtion.

De la narrâtion Epique.

QUAND l'action du poëme épique eſt longue & n'eſt pas continue, le poëte diviſe ſa fâble en deux parties: l'une, où le Hérôs parle & raconte ſes avantures paſſées; l'autre, où le poëte ſeul fait le récit de ce qui arive enſuite à ſon Hérôs.

Hérôs. C'eſt ainſi qu'Homère ne commence ſa narration qu'après qu'Ulyſſe eſt parti de l'île d'Ogygie ; & Virgile la ſienne, qu'après qu'Enée eſt arrivé à Carthage. L'auteur du Télémaque a parfaitement imité ces deux grands modeles. Il diviſe ſon Action, comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte ; & elle commence, où Télémaque finit le récit de ſes avantures à Calypſo. Il prend peu de matière, mais il la traite amplement. Dix huit Livres y ſont employés. L'autre partie eſt beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, & pour le tems : Mais elle eſt beaucoup plus reſſerrée pour les circonſtances. Elle ne contient que les ſix premiérs livres. Par cette diviſion, de ce que notre poëte raconte, & de ce qu'il fait raconter à Télémaque, il rapelle toute la vie du Hérôs : il en raſſemble tous les évenemens, ſans bleſſer l'unité de l'action principale, & ſans donner une trop grande durée à ſon poëme. Il joint enſemble la variété & la continuité des avantures : tout eſt mouvement, tout eſt action dans ſon poëme. On ne voit jamais ſes perſonages oiſifs, ni ſon Hérôs diſparoitre.

II. De la Morale.

I. Des Mœurs.

On peut recommander la vertu par les exemples, & par les inſtructions, par les mœurs & par les préceptes. C'eſt ici où notre auteur ſurpâſſe de beaucoup tous les autres poëtes.

On doit à Homère la riche invention d'avoir perſonaliſé les attributs divins, les paſſions humaines, & les cauſes phyſiques : ſource féconde de belles fictions, qui animent & vivifient tout dans la poëſie. Mais ſa religion ſe réduit à un tiſſu de fables, qui ne nous repréſentent la divinité que ſous des images peu propres à la faire aimer & reſpecter.

L'on ſait le gout qu'avoit toute l'antiquité ſacrée & profane, Greque & Barbare, pour les paraboles & les allégories. Les Grecs tiroient leur mythologie de l'Egypte. Or les caractères hiéroglyphiques étoient chez les Egyptiens la principale, pour ne pas dire la plus ancienne,

enne, manière d'écrire. Ces hiéroglyphes étoient des figures d'hommes, d'oiſeaux, d'animaux, de reptiles, & des diverſes productions de la nature, qui déſignoient, comme des emblêmes, les attributs divins & les qualités des eſprits. Ce ſtyle ſymbolique étoit fondé ſur une très ancienne opinion, que l'univers n'eſt qu'un tableau repréſentatif des perfections divines ; que le monde viſible n'eſt qu'une copie imparfaite du monde inviſible ; & qu'il y a par conſéquent une analogie cachée entre l'original & les portraits, entre les êtres ſpirituels & les corporels, entre les propriétés des uns & celles des autres.

CETTE manière *de peindre la parole, & de donner du corps aux penſées*, fut la véritable ſource de la mythologie, & de toutes les fictions poëtiques : mais dans la ſucceſſion des tems, ſurtout lorſqu'on traduiſit le hiéroglyphique en ſtile alphabetique & vulgaire, les hommes ayant oublié le ſens primitif de ces ſymboles, tombèrent dans l'idolatrie la plus grôſſière. Les poëtes dégradèrent tout en ſe livrant à leur imaginâtion. Par le gout du merveilleux, ils firent de la théologie, & des traditions anciennes, un véritable chaos, & un melange monſtrueux de fictions & de toutes les paſſions humaines. Les hiſtoriens & les philoſophes des ſiecles poſtérieurs, comme Hérodote, Diodore de Sicile, Lucien, Pline, Cicéron, qui ne remontoient pas juſqu'à l'idée de cette théologie allégorique, prenoient tout au pié de la lettre, & ſe moquoient également des myſtères de leur religion & de la fâble. Mais quand on conſulte chez les Perſes, les Phéniciens, les Grècs & les Romains, ceux qui nous ont laiſſé quelques fragmens imparfaits de l'ancienne théologie, comme Sanchoniaton & Zoroaſtre, Euſebe, Philon & Manethon, Apulée, Damaſcius, Hôrus Apollon, Origène, St. Clément d'Alexandrie, ils nous enſeignent tous que ces caractères hiéroglyphiques & ſymboliques déſignoient, les myſtères du monde inviſible, les dogmes de la plus profonde théologie, *le ciel & les viſages des Dieux.*

LA fâble Phrygienne inventée par Eſope, ou ſelon quelques-uns par Socrate même, nous annonce d'abord qu'il ne faut pas s'attacher à la lettre, puiſque les acteurs qu'on fait parler & raiſonner, ſont des animaux privés de parole & de raiſon. Pourquoi ne s'attacher qu'à la

lettre,

lettre, dans la fâble Egyptienne & dans la mythologie d'Homère ? La fâble Phrygienne exalte la nature de la bête en lui donnant de l'eſprit & des vertus. La fâble Egyptienne paroît à la vérité dégrader la nature divine, en lui donnant du corps & des pâſſions. Mais on ne ſauroit lire Homère avec attention, ſans être convaincu que l'auteur étoit pénétré de pluſieurs grandes vérités, qui ſont diametralement opôſées à la religion inſenſée que la lettre de ſa fiction nous préſente. Ce poëte établit pour principe dans pluſieurs endroits de ſes poëmes, * que c'eſt une folie de croire que les dieux reſſemblent aux hommes, & qu'ils paſſent avec inconſtance d'une pâſſion à une autre : † que tout ce que les Dieux poſſedent eſt éternel, & tout que nous avons pâſſé & ſe détruit ; ‡ que l'état des ombres après la mort eſt un état de punition, de ſouffrances & d'expiation ; mais que l'âme des Hérôs ne s'arrête point dans les enfers ; qu'elle s'envole vers les aſtres, & qu'elle eſt aſſiſe à la table des Dieux, où elle jouit d'une immortalité heureuſe ; qu'il y a un commerce continuel entre les hommes & les habitans du monde inviſible ; que ſans la divinité les mortels ne peuvent rien ; ‖ que la vraie vertu eſt une force divine qui deſcend du ciel, qui transforme les hommes les plus brutaux, les plus cruels & les plus pâſſionés, & qui les rend humains, tendres & compatiſſans. Quand je vois ces vérités ſublimes dans Homère, inculquées, détaillées, inſinuées par mille exemples différens, & par mille images variées, je ne ſaurois croire qu'il faille entendre ce poëte à la lettre dans d'autres endroits, où il paroit attribuer à la divinité ſuprême des préjugés, des pâſſions & des crimes.

Je ſai que pluſieurs modernes, à l'imitâtion de Pythagore & de Plâton, ont condâmné Homère, d'avoir ravalé ainſi la nature divine, & ont déclâmé avec beaucoup d'eſprit & de force contre l'abſurdité qu'il y a de repréſenter les myſtères de la théologie par des actions impies attribuées aux puiſſances céleſtes, & d'enſeigner la morale par des allégories dont la lettre ne montre que le vice. Mais, ſans bleſſer les égards qu'on doit avoir pour le

* Odyſſ. Liv. 3.
† Ibid. Liv. 4.
‡ Ibidem.
‖ Iliad. Liv. 24.

jugement

jugement & le gout de ces critiques, ne peut-on pas leur repreſenter avec reſpect, que cette colère contre le gout allégorique de l'antiquité peut être portée trop loin ?

AU reſte, je ne prétends pas juſtifiér Homère dans le ſens outré de ſes aveugles admirateurs : il vivoit dans un tems où les anciennes traditions ſur la théologie orientale commençoient déja à être oubliées. Nos modernes ont donc quelque ſorte de raiſon, de ne pas faire grand cas de la théologie d'Homère ; & ceux qui veulent le juſtifiér tout-à-fait ſous prétexte d'une allégorie perpétuelle, montrent qu'ils ne connoiſſent point aſſez l'eſprit de ces véritables anciens, en comparaiſon de qui, le chantre d'Ilion n'eſt lui même qu'un moderne.

SANS continuér plus longtems cette diſcuſſion, on ſe contentera de remarquer, que l'auteur du Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les fables du poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il perſonaliſe comme lui les attributs divins, & en fait des Divinités ſubalternes ; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occaſions qui méritent leur préſence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une manière digne d'elles. Il unit avec art *la poëſie d'Homère & la philoſophie de Pythagore*. Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire ; & cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus ſublime dans la morale Chrétienne, & il a montré par là que cette morale eſt écrite en caractères ineffaçables dans le cœur de l'homme, & qu'il les y découvriroit infailliblement, s'il ſuivoit la voix de la pure & ſimple raiſon, pour ſe livrer totalement à cette vérité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps ; ſans laquelle toute raiſon particulière n'eſt que ténebres & égarement.

Ses Idées de la Divinité.

LES idées que notre poëte nous donne de la Divinité, ſont non ſeulement dignes d'elle, mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inſpire la confiance & l'amour, une piété douce, une adoration noble & libre, due à la perfection abſolue de l'Etre infini ; & non pas un culte ſuperſtitieux, ſombre & ſervile, qui ſaiſit & abbat le cœur, lorſqu'on ne conſidère Dieu que comme un puiſſant Légiſlateur, qui punit avec rigueur le violement de ſes lois.

Il

IL nous repréſente Dieu, comme amateur des hommes ; mais dont l'amour & la bonté ne ſont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une deſtinée fatale, ni mérités par les pompeuſes aparences d'un culte extérieur, ni ſujets aux caprices bizares des Divinités payennes ; mais toujours reglés par la loi immuable de la ſageſſe, qui ne peut qu'aimer la vertu, & traiter les hommes, non ſelon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des pâſſions qu'ils ſacrifient.

Des mœurs des Hérôs d'Homère.

ON peut juſtifiér plus aiſément les caractères qu'Homère donne à ſes Hérôs, que ceux qu'il donne à ſes Dieux. Il eſt certain qu'il peint les hommes avec ſimplicité, force, variété & pâſſion. L'ignorance où nous ſommes des coutumes de ſon pays, des cérémonies de ſa religion, du génie de ſa langue, le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le gout de leur ſiecle & de leur nâtion, l'amour du faſte & de la fauſſe magnificence, qui a gâté la nature pure & primitive ; toutes ces chôſes peuvent nous tromper & nous faire regarder comme fade ce qui étoit eſtimé dans l'ancienne Grece.

IL y a, ſelon Ariſtote, deux ſortes d'épopée, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale ;* l'une, où les grandes pâſſions regnent ; l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade & l'Odyſſée donnent des exemples de ces deux eſpeces. Dans l'une, Achille eſt repréſenté naturellement avec tous ſes défauts ; tantôt comme emporté, juſqu'à ne conſerver aucune dignité dans ſa colère ; tantôt comme furieux, juſqu'à ſacrifier ſa patrie à ſon reſſentiment. Quoique le Hérôs de l'Odyſſée ſoit plus réguliér que le jeune Achille bouillant & impétueux, cependant le ſage Ulyſſe eſt ſouvent faux & trompeur. C'eſt que le poëte peint les hommes avec ſimplicité, & ſelon ce qu'ils ſont d'ordinaire. La valeur ſe trouve ſouvent alliée avec une vengeance furieuſe & brutale. La politique eſt preſque toujours jointe avec le menſonge & la diſſimulâtion. Peindre d'après nature, c'eſt peindre comme Homère.

SANS vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade & de l'Odyſſée, il ſuffit d'avoir remarqué en paſſant leurs différentes beautés, pour faire admirer l'art, avec lequel notre auteur réunit dans ſon poëme ces deux ſortes

tes d'épopées, la pathétique & la morale. On voit un mélange & un contraſte admirable de vertus & de paſſions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand ; mais il nous repréſente également l'excellence & la baſſeſſe de l'homme. Il eſt dangereux de nous montrer l'un ſans l'autre, & rien n'eſt plus utile que de nous faire voir tous les deux enſemble ; car la juſtice & la vertu parfaites demandent qu'on s'eſtime & ſe mépriſe ; qu'on s'aime & ſe haïſſe. Notre poëte n'éleve pas Télémaque au deſſus de l'humanité, il le fait tomber dans les foibleſſes qui ſont compatibles avec un amour ſincère de la vertu ; & ſes foibleſſes ſervent à le corriger, en lui inſpirant la défiance de ſoi-même, & de ſes propres forces. Il ne rend pas ſon imitation impoſſible, en lui donnant une perfection ſans tache : mais il excite notre émulation, en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui avec les mêmes imperfections que chacun ſent en ſoi, fait les actions les plus nobles & les plus vertueuſes. Il a uni enſemble dans le caractère de ſon Hérôs, le courage d'Achille, la prudence d'Ulyſſe, & la piété d'Enée. Télémaque eſt colère comme le premier, ſans être brutal ; politique comme le ſecond, ſans être fourbe ; ſenſible comme le troiſieme, ſans être voluptueux.

J'AVOUE qu'on trouve une grande variété dans les caractères d'Homère. Le courage d'Achille & celui d'Hector, la valeur de Diomede & celle d'Ajax, la prudence de Neſtor & celle d'Ulyſſe, l'Amour d'Hélène & celui de Briſéis, la fidélité d'Andromaque, & celle de Pénélope, ne ſe reſſemblent point. On trouve un jugement & une fineſſe admirables dans les caractères du poëte Grec. Mais que ne trouve-t-on pas en ce genre dans le Télémaque, dans les caractères ſi variés & toujours ſi bien ſoutenus de Séſoſtris & de Pygmalion, d'Idoménée & d'Adraſte, de Protéſilas & de Philoclès, de Calypſo & d'Antiope, de Télémaque & de Boccoris ? J'ôſe dire même qu'il ſe trouve dans ce poëme ſalutaire, non ſeulement une variété de nuances des mêmes vertus & des mêmes paſſions, mais une telle diverſité de caractères opôſés, qu'on rencontre dans cet ouvrage l'anatomie entière de l'eſprit & du cœur humain ; c'eſt que l'auteur connoiſſoit

connoiſſoit *l'homme* & *les hommes*. Il avoit étudié l'un au dedans de lui-même, & les autres au milieu d'une floriſſante cour. Il partageoit ſa vie entre la ſolitude & la ſociété : il vivoit dans une attention continuelle à la vérité qui nous inſtruit au dedans, & ne ſortoit de là que pour étudiér les caractères, afin de guérir les paſſions des uns, ou de perfectioner les vertus des autres : il ſavoit s'accommoder à tous pour les aprofondir tous, & prendre toutes ſortes de formes ſans changer jamais ſon caractère eſſenciel.

28. Des préceptes & des inſtructions morales.

UNE autre manière d'inſtruire, c'eſt par les préceptes. L'Auteur du Télémaque joint enſemble les grandes inſtructions avec les exemples héroiques ; la morale d'Homère avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités qui manquent à celle des anciens, ſoit poëtes, ſoit philoſophes. Elle eſt *ſublime* dans ſes principes, *noble* dans ſes motifs, *univerſelle* dans ſes uſages.

Qualités de la morale du Télémaque.

1. Elle eſt ſublime dans ſes principes.

1°. SUBLIME dans ſes principes. Elle vient d'une profonde connoiſſance de l'homme : on l'introduit dans ſon propre fonds ; on lui dévelope les reſſorts ſécrèts de ſes paſſions, les replis cachés de ſon amour propre, la différence des vertus fauſſes d'avec les ſolides. De la connoiſſance de l'homme, on remonte à celle de Dieu même. L'on fait ſentir par tout, que l'Etre infini agit ſans cèſſe en nous pour nous rendre bons & heureux : qu'il eſt la ſource immediate de toutes nôs lumières, & de toutes nôs vertus : que nous ne tenons pâs moins de lui la raiſon que la vie : que ſa verité ſouveraine doit être notre unique lumière, & ſa volonté ſuprême regler tous nôs amours : que faute de conſulter cette ſageſſe univerſelle & immuable, l'homme ne voit que des fantômes ſéduiſans ; faute de l'écouter, il n'entend que le bruit confus de ſes paſſions : que les ſolides vertus ne nous viennent que comme quelque chôſe d'étranger, qui eſt mis en nous ; qu'elles ne ſont pâs les effets de nôs propres efforts, mais l'ouvrage d'une Puiſſance ſupérieure à l'homme, qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obſtacle, & dont nous

ne

ne diſtinguons pâs toujours l'action, à cauſe de ſa délicateſſe L on nous montre enfin que ſans cette puiſſance première & ſouveraine, qui éleve l'homme au deſſus de lui-même, les vertus les plus brillantes ne ſont que des raffinemens d'un amour propre, qui ſe renferme en ſoi-même, ſe rend ſa divinité, & devient en même tems & l'idolâtre & l'idole Rien n'eſt plus admirable que le portrait de ce Philoſophe que Télémaque vit aux enfers, & dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de ſa propre vertu.

C'EST ainſi que la morale de notre auteur tend à nous faire oubliér notre être propre, pour le raporter tout entiér à l'être ſouverain, & nous en rendre les adorateurs: comme le but de ſa politique eſt de nous faire préférer le bien public au bien particuliér, & nous faire aimer les hommes. On ſçait les ſyſtêmes de Machiavel d'Hobbes, & de deux auteurs plus modérés, Puffendorf, & Grotius. Les deux premiérs, ſous le vain & faux prétexte que le bien de la ſociété n'a rien de commun avec le bien eſſenciel de l'homme, qui eſt la vertu, établiſſent pour ſeules maximes de gouvernement la fineſſe, les artifices, les ſtratagêmes, le deſpotiſme, l'injuſtice & l'irréligion. Les deux derniérs auteurs ne fondent leur politique que ſur des maximes payennes, & qui même n'égalent ni celles de la République de Platon, ni celles des Offices de Cicéron. Il eſt vrai que ces deux philoſophes modernes ont travaillé dans le deſſein d'être utiles à la Société, & qu'ils ont raporté preſque tout au bonheur de l'homme conſidéré ſelon le civil. Mais l'auteur du Télémaque eſt original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus conſommée. Le grand principe ſur lequel tout roule, eſt que le monde entiér n'eſt qu'une république univerſelle & chaque peuple comme une grande famille. De cette belle & lumineuſe idée naiſſent ce que les politiques appellent les lois *de nature & des nâtions*, équitables, généreuſes, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme independant dès autres; mais le genre humain comme un tout indiviſible. On ne ſe borne plus à l'amour de ſa patrie: le cœur s'étend, devient immenſe; & par une amitié univerſelle embraſſe tous les hommes. De là naiſſent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle

tuelle entre les nâtions voiſines, la bonne foi, la juſtice, & la paix parmi les Princes de l'univers comme entre les particuliérs de chaque Etat. Notre auteur nous montre encore que la gloire de la royauté eſt de gouverner les hommes pour les rendre bons & heureux : que l'autorité du Prince n'eſt jamais mieux affermie que lorſqu'elle eſt apuyée ſur l'amour des peuples, & que la véritable richeſſe de l'Etat conſiſte à retrancher tous les faux beſoins de la vie, pour ſe contenter du néceſſaire & des plaiſirs ſimples & innocens. Par-là, il fait voir que la vertu contribue non ſeulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la ſociété actuellement heureuſe dans cette vie, autant qu'elle le peut être.

2°. La morale du Télémaque eſt noble dans ſes motifs. Son grand principe eſt qu'il faut préférer l'amour du *beau*, à l'amour du *plaiſir*, comme diſent Socrate & Plâton : *l'honnête*, à *l'agréable*, ſelon l'expreſſion de Cicéron. Voilà la ſource des ſentimens nobles de la grandeur d'âme, & de toutes les vertus héroïques. C'eſt par ces idées pures & élevées qu'il détruit, d'une manière infiniment plus tonchante que par la diſpute, la fauſſe philoſophie de ceux, *qui font du plaiſir le ſeul reſſort du cœur humain*. Notre poëte montre par la belle morale qu'il mêt dans la bouche de ſes Hérôs, & les actions généreuſes qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau & du parfait ſur un cœur noble, pour lui faire ſacrifier ſes plaiſirs aux devoirs pénibles de la vertu. Je ſçai que cette vertu héroïque pâſſe parmi les âmes vulgaires pour un fantôme ; & que les gens d'imaginâtion ſe ſont déchainés contre cette vérité ſublime & ſolide par pluſieurs pointes d'eſprit frivoles & mépriſables. C'eſt que ne trouvant rien au-dedans d'eux qui ſoit comparable à ces grands ſentimens, ils concluent que l'humanité en eſt incapable. Ce ſont des nains qui jugent de la force des géans par la leur. Les eſprits qui rampent ſans ceſſe dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir & l'étendue d'une vertu, qui éleve l'homme au deſſus de lui-même. Quelques philoſophes, qui ont fait d'ailleurs de belles dé-

2°. La morale du Télémaque eſt noble dans ſes motifs.

 couvertes

couvertes dans la philoſophie ſe ſont laiſſés entraîner par leurs préjugés, juſqu'à ne point diſtinguer aſſez entre l'amour de l'ordre, & l'amour du plaiſir ; & à niér que la volonté puiſſe être remuée auſſi fortement *par la vue claire de la vérité*, que *par le gout naturel du plaiſir*.

ON ne peut lire ſérieuſement le Télémaque ſans être convaincu du ce grand principe. L'on y voit les ſentimens généreux d'une âme noble, qui ne conçoit rien que de grand ; d'un cœur déſintéreſſé, qui s'oublie ſans ceſſe ; d'un philoſophe, qui ne ſe borne ni à ſoi ni à ſa nâtion, ni à rien de particulier ; mais qui raporte tout au bien commun du genre humain, & tout le genre humain à l'Etre ſuprême.

3°. La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les nâtions, & à toutes les conditions. On y aprend les devoirs d'un Prince, qui eſt tout enſemble, Roi, Guerrier, Philoſophe & Legiſlateur. On y voit l'art de conduire des nâtions différentes ; la manière de conſerver la paix au-dehors avec ſes voiſins, & cependant d'avoir toujours au-dedans du royaume une jeuneſſe aguerrie, prête à le défendre ; d'enrichir ſes Etats ſans tomber dans le luxe ; de trouver le milieu entre les excés d'un pouvoir deſpotique, & les déſordres de l'anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducâtion des enfans. Notre auteur fait entrer dans ſon poëme, non ſeulement les vertus héroïques & royales, mais celles qui ſont propres à toutes ſortes de conditions. En formant le cœur de ſon Prince, il n'inſtruit pas moins chaque particulié de ſes devoirs.

3°. La morale du Télémaque eſt univerſelle dans ſes uſages.

L'ILIADE a pour but, de montrer les funeſtes ſuites de la déſunion parmi les chèfs d une armée. L Odyſſée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence, jointe avec la valeur. Dans l'Eneïde on dépeint les actions d'un Hérôs pieux & vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne ſont pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au-delà de tous ces plans, par la grandeur, le nombre & l'étendue de ſes vues morales ; de

de ſorte qu'on peut dire avec le philoſophe critique d'Homère : * *Le don le plus utile que les Muſes aient fait aux hommes, c'eſt le Télémaque ; car ſi le bonheur du Genre humain pouvoit naître d'un poëme, il naîtroit de celui-la.*

* L'Abbé Terraſſon.

DE LA POESIE.

C'EST une belle remarque du Chevaliér Temple, que la Poëſie doit réünir ce que la muſique, la peinture, & l'éloquence ont de force & de beauté. Mais comme la Poëſie ne diffère de l'éloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthouſiaſme, on aime mieux dire, que la poëſie emprunte ſon harmonie de la muſique, ſa paſſion de la peinture, ſa force & ſa juſteſſe de la philoſophie.

L'harmonie du ſtyle du Télémaque.

LE Style du Télémaque eſt poli, net, coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homère, ſans avoir ſon intempérance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites ; & quand il parle des mêmes chôſes, il ne rapelle point les mêmes images, & encore moins les mêmes termes. Toutes ſes périodes rempliſſent l'oreille par leur nombre & leur cadence. Rien ne choque, point de mots durs, point de termes abſtraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni ſimplement pour plaire. Toutes ſes paroles ſont penſer ; & toutes ſes penſées tendent à nous rendre bons.

Excellence des peintures du Télémaque.

LES images de notre poëte ſont auſſi parfaites, que ſon ſtyle eſt harmonieux. Peindre, c'eſt non ſeulement décrire les chôſes, mais en repreſenter les circonſtances, d'une manière ſi vive & ſi touchante, qu'on s'imagine les voir. L'auteur du Télémaque peint les paſſions avec art. Il avoit étudié le cœur de l'homme, & en connoiſſoit tous les reſſorts. En liſant ſon poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir ; on n'entend plus que ceux qu'il faît parler Il échauffe, il remue, il entraîne. On ſent toutes les paſſions qu'il décrit.

Des comparaîſons & deſcriptions du Télémaque.

LES poëtes ſe ſervent ordinairement de deux ſortes de peintures. Les comparaîſons & les deſcriptions. Les comparaîſons du Télémaque ſont juſtes & nobles. L'auteur n'éleve pas trop l'eſprit au deſſus de ſon ſujèt par des métaphores outrées : il ne l'embaraſſe pas non plus par une trop grande variété d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand & de beau dans les deſcriptions des anciens, les combâts, les jeux, les naufrages, les ſacrifices, &c. ſans s'étendre ſur les minuties qui font languir la narrâtion, ſans rabaiſſer la majeſté du poëme épique par la deſcription des chôſes bâſſes & déſagréables. Il deſcend quelquefois dans le détail : mais il ne dit rien qui ne merite attention, & qui ne contribue à l'idée, qu'il veut donner. Il ſuit la nature dans toutes ſes variétés. Il ſavoit bien que tout diſcours doit avoir ſes inégalités ; tantôt ſublime, ſans être guindé ; tantôt naïf ſans être bas. C'eſt un faux gout de vouloir toujours embellir. Ses deſcriptions ſont magnifiques, mais naturelles, ſimples, & cependant agréables. Il peint non ſeulement d'après nature, mais ſes tableaux ſont aimables. Il unit enſemble la vérité du deſſein, & la beauté du coloris ; la vivacité d'Homère, & la nobleſſe de Virgile. Ce n'eſt pas tout ; les deſcriptions de ce poëme ſont non ſeulement deſtinées à plaire, mais elles ſont toutes inſtructives. Si l'auteur parle de la vie paſtorale, c'eſt pour recommander l'aimable ſimplicité des mœurs. S'il décrit des jeux & des combâts, ce n'eſt pas ſeulement pour célébrer les funérâilles d'un ami ou d'un père, comme dans l'Iliade & dans l'Eneïde : c'eſt pour choiſir un Roi qui ſurpâſſe tous les autres dans la force de l'eſprit & du corps, & qui ſoit également capable de ſoutenir les fatigues de l'un & de l'autre. S'il nous repréſente les horreurs d'un naufrage, c'eſt pour inſpirer à ſon Hérôs la fermeté de cœur, & l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourois parcourir toutes ces deſcriptions, & y trouver de ſemblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition, la ſculpture de la redoutable Egide que Minerve envoya à Télémaque, eſt pleine d'art, & renferme cette morale ſublime, que le boucliér d'un Prince, & le ſoutien d'un Etat,

Etat, ſont les ſciences & l'agriculture : qu'un Roi armé par la ſageſſe cherche toujours la paix, & trouve des reſſources fécondes contre tous les maux de la guèrre, dans un peuple inſtruit & laborieux, dont l'eſprit & le corps ſont également accoutumés au travail.

Philoſophie du Télémaque.

La poëſie tire ſa force & ſa juſteſſe de la philoſophie Dans le Télémaque, on voit par tout une imaginâtion riche, vive, agréable, & néanmoins un eſprit juſte & profond. Ce deux qualités ſe rencontrent rârement dans la même perſonne. Il faut que l'âme ſoit dans un mouvement preſque continuel, pour inventer, pour pâſſionner, pour imiter ; & en même tems dans une tranquilité parfaite pour juger en produiſant ; & choiſir, entre mille penſées qui ſe préſentent, celle qui convient Il faut que l'imaginâtion ſouffre une eſpece de tranſport & d'enthouſiaſme, pendant que l'eſprit, paiſible dans ſon empire, la retient, & la tourne où il veut. Sans cette pâſſion qui anime tout, les diſcours paroiſſent froids, languiſſans, abſtraits, hiſtoriques. Sans ce jugement qui regle tout, ils ſont ſans juſteſſe & ſans vraie beauté.

Comparaiſon de la poëſie du Télémaque avec Homère & Virgile.

Le feu d'Homère, ſur tout dans l'Iliade, eſt impétueux & ardent, comme un tourbillon de flâme, qui embrâſe tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur ; il luit toujours uniment & également. Celui du Télémaque échauffe & éclaire tout enſemble ſelon qu'il faut perſuader, ou pâſſionner. Quand cette flâme éclaire, elle fait ſentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels ſont les diſcours de Mentor ſur la politique, & de Télémaque ſur le ſens des lois de Minos, &c Ces idées pures rempliſſent l'eſprit de leur paiſible lumière : l'enthouſiaſme & le feu poëtique ſeroient nuiſibles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouiſſent. Quand il n'eſt plus queſtion de raiſonner, mais d'agir, quand on a vu clairement la vérité, quand les reflections ne viennent que d'irréſolution, alors le poëte excite un feu, & une pâſſion qui détermine, & qui emporte une âme affoiblie, qui n'a pas le courage de ſe rendre à la vérité. L'Epiſode des amours de Télémaque dans l'iſe de Calypſo, eſt plein de ce feu.

CE melange de lumière & d'ardeur diſtingue notre poëte d'Homère, & de Virgile. L'enthouſiaſme du premiér lui fait quelquefois oubliér l'art, négliger l'ordre, & pâſſer les bornes de la nature. C'étoit la force & l'eſſor de ſon grand génie, qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuſe magnificence, le jugement & la conduite de Virgile dégénérent quelquefois en une régularité trop compâſſée, où il ſemble plutôt hiſtorien que poëte. Ce dermiér plaît beaucoup plus aux poëtes philoſophes, & modernes, que le premiér. N'eſt ce pas qu'ils ſentent, qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du poëte Latin, que le beau feu du poëte Grèc, que la *nature* ſeule peut donner ?

NOTRE auteur doit plaire à toutes ſortes de poëtes, tant à ceux qui ſont Philoſophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthouſiaſme. Il a uni les lumières de l'eſprit avec les charmes de l'imaginâtion. Il prouve la vérité en philoſophe. Il fait aimer la vérité prouvée par le ſentimens qu'il excite. Tout eſt ſolide, vrai, convenable à la perſuâſion ; ni jeux d'eſprit, ni penſées brillantes qui n'ont d'autre but que de faire admirer l'auteur. Il a ſuivi ce grand précepte de Plâton, qui dit qu'en écrivant on doit toujours ſe cacher, diſparoître, ſe faire oubliér pour ne produire que les vérités qu'on veut perſuader, & les pâſſions qu'on veut purifiér.

DANS le Télémaque tout eſt raiſon, tout eſt ſentiment. C'eſt ce qui le rend un poëme de toutes les nâtions, & de tous les ſiecles. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la langue Françoiſe, n'effacent point ſes beautés originales. Le ſavant apologiſte d'Homère nous aſſure que le poëte Grèc perd infiniment par une traduction ; qu'il n'eſt pas poſſible d'y faire pâſſer la force, la nobleſſe, & l'âme de ſa poëſie. Mais on ôſe dire que le Télémaque conſervera toujours, en toutes ſortes de langues, ſa force, ſa nobleſſe, ſon âme & ſes beautés eſſencièlles. C'eſt que l'excellence de ce poëme ne conſiſte pas dans l'arrangement heureux & harmonieux des paroles, ni même dans les agrémens que lui prête l'imaginâtion, mais dans un gout ſublime de la vérité, dans des ſentimens nobles, élevés, & dans la manière naturelle, délicate & judicieuſe de les traiter. De

pareilles

pareilles beautés ſont de toutes les langues, de tous les tems, de tous les pays, & touchent également les bons eſprits, & les grandes âmes dans tout l'univers.

ON a formé pluſieurs objections contre le Télémaque : 1°, Qu'il n'eſt pas en vers. Première objection contre le Télémaque.

LA verſification, ſelon Ariſtote, Denys d'Halicarnaſſe & Strabon, n'eſt pas eſſencielle à l'épopée. On peut l'écrire en prôſe, comme on écrit des tragédies ſans rimes. On peut faire des vers ſans poëſie : & être tout poëtique ſans faire des vers. On peut imiter la verſification par art, mais il faut naître poëte. Ce qui faît la poëſie n'eſt pas le nombre fixe & la cadence reglée des ſyllabes ; mais la fiction vive, les figures hardies, la beauté & la variété des images. C'eſt l'enthouſiaſme, le feu, l'impétuoſité, la force ; un je ne ſçai quoi dans les paroles & les penſées, que la nature ſeule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans le Télémaque. L'auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus, Phérécyde, Hécatée : *Il a imité parfaitement la poëſie en rompant ſeulement la meſure ; mais il a conſervé toutes les autres beautés poëtiques.* REPONSE.

Notre âge retrouve un Homère,
Dans ce poëme ſalutaire,
Par la vertu même inventé.
Les Nymphes de la double Cime,
Ne l'affranchirent de la rime,
Qu'en faveur de la vérité.*

DE plus, je ne ſçai pas ſi la gêne des rimes & la régularité ſcrupuleuſe de notre conſtruction Européenne, jointes à ce nombre fixe & meſuré de piés, ne diminueroient pas beaucoup l'eſſor & la paſſion de la poëſie héroïque. Pour bien émouvoir les paſſions, on doit ſouvent retrancher l'ordre & la liaiſon. Voilà pourquoi les Grecs & les Romains, qui peignoient tout avec vivacité & gout, uſoient des inverſions de phraſes ; leurs môts n'avoient point de place fixe : ils les arrangeoient comme

* Ode à Meſſieurs de l'Académie par M. de la Motte.

ils

ils vouloient. Les langues de l'Europe ſont un compôſé du Latin, & des jargons de toutes les nâtions barbâres, qui ſubjuguèrent l'Empire Romain. Ces peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de ſyntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues & de breves, qui imite ſi bien les mouvemens délicâts de l'âme. Ils prononçoient tout avec le même froid. & ne connurent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de ſinales monotones. Quelques Italiens, quelques Eſpagnols ont tâché d'affranchir leur verſificâtion de la gêne des rimes. Un poëte Anglois y a reuſſi merveilleuſement, & a commencé même avec ſuccès d'introduire les inverſions de phraſes dans ſa langue. Peut être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs & des Romains.

Seconde objection contre le Télémaque

QUELQUES uns, par une ignorance groſſière de la noble liberté du poëme épique ont reproché au Télémaque qu'il eſt plein d'anachroniſmes.

REPONSE. L'AUTEUR de ce Poëme n'a fait qu'imiter le Prince des Poëtes Latins, qui ne pouvoit ignorer, que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion du Télémaque, frère de cette Didon; Séſoſtris qu'on dit avoir vecu vers le même tems, &c. ne ſont pâs plus des fautes, que l'anachroniſme de Virgile. Pourquoi condâmner un poëte de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puiſque c'eſt une beauté de manquer quelquefois à l'ordre de la nature? Il ne ſeroit pas permis de contredire un point d'hiſtoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée, dont les annales ſont ſi incertaines & envelopées de tant d'obſcurités, on doit ſuivre la vraiſemblance, & non pas toujours la vérité. C'eſt l'idée d'Ariſtote, confirmée par Horace. Quelques hiſtoriens ont écrit, que Didon étoit chaſte; Pénélope impudique; qu'Hélene n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homère & Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'hiſtoire, pour rendre leurs fâbles plus inſtructives. Pourquoi ne ſera t-il pas permis à l'auteur du Télémaque, pour l'inſtruction d'un jeune Prince, de raſſembler les Hérôs de l'antiquité, Télémaque, Séſoſtris,

ſtris, Neſtor, Idoménée, Pygmalion, Adraſte, pour unir dans un même tableau les differens caractères des Princes bons & mauvais, dont il faloit imiter les vertus, & éviter les vices.

Troiſième objection contre le Télémaque.

ON trouve à redire que l'auteur du Télémaque ait inſéré l'hiſtoire des amours de Calypſo & d'Eucharis dans ſon poëme, & pluſieurs deſcriptions ſemblables qui paroiſſent trop paſſionées.

REPONSE.

LA meilleure réponſe à cette objection eſt l'effet, qu'avoit produit le Télémaque dans le cœur du Prince, pour qui il avoit été écrit. Les perſonnes d'une condition commune n'ont pas le même beſoin d'être précautionées contre les écueils, auxquels l'élévation & l'autorité expôſent ceux qui ſont deſtinés à regner. Si notre poëte avoit écrit pour un homme, qui eût dû paſſer ſa vie dans l'obſcurité, ces deſcriptions ne lui auroient pas été ſi néceſſaires. Mais pour un jeune Prince, au milieu d'une Cour, où la galanterie paſſe pour politeſſe, où chaque objet réveille infailliblement le gout des plaiſirs, & où tout ce qui l'environne, n'eſt occupé qu'à le ſéduire; Pour un tel Prince, dis je, rien n'étoit plus néceſſaire que de lui repréſenter, avec cette aimable pudeur, cette innocence & cette ſageſſe qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours ſéduiſans de l'amour inſenſé. Lui peindre ce vice dans ſon beau imaginaire, pour lui faire ſentir enſuite ſa deformité réelle: lui montrer l'abîme dans toute ſa profondeur, pour l'empêcher d'y tomber, & l'éloigner même des bords d'un précipice ſi affreux. C'étoit donc une ſageſſe digne de notre auteur, de précautioner ſon éleve contre les folles paſſions de la jeuneſſe, par la fable de Calypſo; & de lui donner, dans l'hiſtoire d'Antiope, l'exemple d'un amour chaſte & légitime. En nous repréſentant ainſi cette paſſion, tantôt comme une foibleſſe indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Hérôs, il nous montre, que l'amour n'eſt pas au deſſous de la majeſté de l'épopée, & réunit par-là dans ſon poëme les paſſions tendres des romans modernes avec les vertus héroïques de la poëſie ancienne.

QUELQUES

Quatrieme objection contre le Télemaque.

QUELQUES uns croyent que l'auteur du Télémaque épuiſe trop ſon ſujet par l'abondance & la richeſſe de ſon génie. Il dit tout, & ne laiſſe rien à penſer aux autres. Comme Homère, il mêt la nature toute entière devant les yeux. On aime mieux un auteur qui comme Horace renferme un grand ſens en peu de môts, & donne le plaiſir d'en développer l'étendue.

REPONSE. IL eſt vrai que l'imaginâtion ne peut rien ajouter aux peintures de notre poëte : mais l'eſprit, en ſuivant ſes idées, s'ouvre & s'étend. Quand il s'agit ſeulement de peindre, ſes tableaux ſont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut inſtruire, ſes lumières ſont fécondes, & nous y dévelopons une vaſte étendue de penſées, qui ne paroiſſent pas d'abord, & que toute ſon éloquence n'exprime pas. Il ne laiſſe rien à imaginer, mais il donne infiniment à penſer. C'eſt ce qui convenoit au caractère du Prince, pour qui ſeul l'ouvrage a été fait. On démêloit en lui, au travers de l'enfance, une imaginâtion féconde & heureuſe ; un génie élevé & étendu, qui le rendoit ſenſible aux beaux endroits d'Homère & de Virgile. Ce grand naturel inſpira à l'auteur le deſſein d'un poëme propre à le cultiver, & qui renfermeroit également les beautés de l'un & de l'autre poëte. Cette affluence de belles images y étoit éſſencielle, pour occuper l'imaginâtion, former le gout du Prince, & lui donner la liberté de ſaiſir, comme de lui-même, les verités préparées à ſon cœur, & de s'en nourrir. On voit aſſez, que ces beautés n'auroient pas plus couté à ſuprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de deſſein que d'abondance, pour répondre aux beſoins du Prince & aux beſoins de l'auteur.

Cinquiéme objection contre le Télémaque.

ON a objecté que le Hérôs & la fâble de ce poëme n'ont point de raport à la nâtion Françoiſe : Homere & Virgile ont intéreſſé les Grècs & les Romains, en choiſiſſant des actions & des acteurs dans les hiſtoires de leurs pays.

REPONSE. SI l'auteur n'a pas intéreſſé particuliérement la nâtion Françoiſe, il a fait plus, il a intéreſſé tout le genre humain. Son Plan eſt encore plus vaſte que celui de l'un & de l'autre des deux poëtes anciens

ciens. Il eſt plus grand d'inſtruire tous les hommes enſemble, que de borner ſes préceptes à un pays particulier, L'amour propre veut qu'on raporte tout à lui, & ſe trouve même dans l'amour de la patrie. Mais une âme généreuſe doit avoir des vues plus étendues.

D'AILLEURS quel intérêt la France n'a t-elle point priſe à un ouvrage, ſi propre à lui former un Roi pour la gouverner un jour ſelon ſes beſoins & ſes déſirs, en Pere des peuples & en Hérôs Chrétien. Ce qu'on a vu de ce Prince donnoit l'eſpérance & les prémices de cet avenir. Les voiſins de la France y prenoient déja part comme à un bonheur univerſel. La fâble du Prince *Grec* devenoit l'hiſtoire du Prince *François*.

L'AUTEUR avoit un deſſein plus pur que celui de plaire à ſa nâtion ; il vouloit la ſervir à ſon inſçu en contribuant à lui former un Prince, qui juſques dans les jeux de ſon enfance paroiſſoit né pour la combler de bonheur & de gloire. Cet auguſte Enfant aimoit les fâbles & la mythologie. Il faloit profiter de ſon gout, lui faire voir, dans ce qu'il eſtimoit, le ſolide & le beau, le ſimple & le grand, & lui imprimer, par des faits touchans, les principes généraux, qui pouvoient le précautionner contre les dangers, qui accompagnent la plus haute naiſſance, & la puiſſance ſuprême. Dans ce deſſein, un Hérôs Grec & une poëſie d'après Homère & Virgile, les hiſtoires des pays, des tems, & des faits étrangers, étoient d'une convenance parfaite, & peut-être unique, pour mettre l auteur en pleine liberté de peindre avec vérité & force tous les écueils, qui menaçent les Souverains dans toute la ſuite des ſiecles.

IL arrive par une conſéquence naturelle & néceſſaire que ces vérités univerſelles peuvent quelquefois paroître avoir du raport aux hiſtoires du tems, & aux ſituâtions actuelles ; mais ce ne ſont jamais que des raports généraux, indépendans de toute aplicâtion particulière : il falloit bien que les fictions deſtinées à former l'enfance du jeune Prince, renfermaſſent des préceptes pour tous les momens de ſa vie.

CETTE convenance des moralités générales à toutes ſortes de circonſtances, fait admirer la fécondité, la profondeur, & la ſageſſe de l'Auteur. Mais elle n'excuſe pas l'injuſtice de ſes ennemis, qui ont voulu trouver dans ſon

Télémaque

Télémaque certaines allégories odieuſes, & changer les deſſeins les plus ſages & les plus modérés, en des ſatyres outrageantes contre tout ce qu'il reſpectoit le plus. On avoit renverſé les caractères pour y trouver des raports imaginaires & pour empoiſoner les intentions les plus pures. L'auteur pouvoit il ſans infidélité ſuprimer ces maximes fondamentales d'une morale & d'une politique ſi ſaine & ſi convenable, parce que la manière la plus ſage de les dire, ne pouvoit les mettre à couvert des interpretâtions de ceux qui ont le gout d'une bâſſe malignité ?

NOTRE illuſtre auteur a donc réuni dans ſon poëme les plus grandes beautés des anciens. Il a tout l'enthouſiaſme & l'abondance d'Homère, toute la magnificence & la régularité de Virgile. Comme le poëte Grec, il peint tout avec force, ſimplicité & vie, avec variété dans la fâble, diverſité dans les caractères ; ſes réflections ſont morales, ſes deſcriptions vives, ſon imaginâtion féconde ; par tout ce beau feu que la nature ſeule peut donner. Comme le poëte Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre & les regles de l'art. Son jugement eſt profond, & ſes penſée élevées, tandis que le naturel s'unit au noble, & le ſimple au ſublime. Par-tout l'art devient nature : mais le Héros de notre poëte eſt plus parfait que celui de l'un ou de l'autre : ſa morale eſt plus pure, & ſes ſentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'auteur du Télémaque a montré par ce poëme, que la nâtion Françoiſe eſt capable de toute la délicateſſe des Grècs, & de tous les grands ſentimens des Romains. L'éloge de l'auteur eſt celui de ſa nâtion.


Rome
Sanmites
Osuë
Teracine
Capoue
Naples
ITALIE
Poudle
Acherontia
Brinde
Partenope I.
Salern
Capree I.
Lametie
Salente V. Pr.
Calabre
Vulcanaios I.
Ippo
Diuscore I
Nicopetis
Locre
M. ADRIATIQUE
SICILE I
Syracuse
Augas
Cosyre I
Pachin Pr. T.
Cygie
Malthe. ou Melite I.
Ethuse
Telemaque perd icy son vaisseau T
R. des Egyptiens
Lampaduze I
M. MEDITERRANEE
Zeta
Tripolis
Seggera
Grande Syrte
Pirgos
Hippi
Apolonie
Thessalonique
Anton
Chanie
Epire
Thessalie
Elias
Phocide
Ithaque I.
Zacinthe I.
Cythere I. V.
Ptolemais
Cyrene
Chersis
Berenice
Pentapole
Axylis
Corotis
Zanara
Automalez
Echinus
CARTE
des
VOYAGES
DE
TELEMAQUE
Selon Mons.r Fenelon par le S.r Jefferys
Geograp: du Prince de Galles


M. NOIRE
Byzantium
MARMOR
Samothrace
Athos M.
Imbros
Mitylene
Troade
Olympe Mont
Cassandrie
M. EGEE
Adramite
Pergame
Lesbos
Scios I.
Phocie
Lidie
Chio
Smirna
Ionie
Anaxi I.
Samos I.
Ephese
Milet
Cnide
Caria
Licie
Pamphilie
Cilicie
Seleucia
Tarse
Issus
Attalie
Myre
G. Issique
Antioche
Seleucie
Daphne
Rhodes
RHODES I.
Salamine
CYPRE I.
Orthosie
Salmone
Ida M.
CRETE I.
Paphos
Amanthe
Botrys
Phenicie
Sidon
Tyr
Joppe
Azotus
Samarie
Canaan
Ascaron
Gaza
Jerusalem
Judee
M. Mort
Pelusie
Pharas
Heracl
Bouches du Nil
Memphis
Cherses
G. Cheresonese
M. DE LIBIE
Cascalis
Panorme
Zygris
Apis
Pyrgus
Zagilis
Selinis
Zigis
Leucoge
Phenique
Chersonese
EGIPTE
Arabie Peteree
Dioscoron
Sophanus
Libie
Angyron
Alo
Oasis
Hammon
Pharan
Acoris
M. Rouge
Thebes ou Diospolis
Explication des Letters
I. Ile
M Mer
P Port
T Tempeste
Pr Promontoire
R Recontre
V Ville
G Golfe

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE, conduit par Minerve ſous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'île de la Déeſſe Calypſo, qui regrettoit encore le départ d'Ulyſſe. La Déeſſe le reçoit favorablement, conçoit de la paſſion pour lui, lui offre l'immortalité, & lui demande ſes avantures. Il lui raconte ſon voyage à Pylos & à Lacédémone; ſon naufrage ſur la côte de Sicile; le péril, où il fut d'être immolé aux mânes d'Anchiſe; le ſecours que Mentor & lui donnèrent à Aceſte dans une incurſion de Barbares, & le ſoin que ce Roi eut de reconnoître ce ſervice, en leur donnant un vaiſſeau Tyrien pour retourner en leur pays.

CALYPSO [a] ne pouvoit ſe conſoler du départ d'Ulyſſe [b]. Dans ſa douleur elle ſe trouvoit malheureuſe d'être immortelle. Sa grotte ne réſonnoit plus de ſon chant. Les Nymphes qui la ſervoient

[a] Calypſo, Déeſſe, Fille d'Atlas & de Thétis, étoit reine de l'île d'Ogygie, où elle reçut Ulyſſe après ſon naufrage.

[b] Ulyſſe, fils de Laërte & d'Antioc ée, étoit Roi d'Ithaque. Il épouſa Pénélope fille d'Icare dont il eut Télémaque. Après le

voient, n'oſoient lui parler. Elle ſe promenoit ſeule ſur les gâſons fleuris, dont un printems éternel bordoit ſon île[c]. Mais ces beaux lieux, loin de modérer ſa douleur, lui faiſoient rappeller le triſte ſouvenir d'Ulyſſe, qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demeuroit immobile ſur le rivage de la mer, qu'elle arrôſoit de ſes larmes; & elle étoit ſans ceſſe tournée vers le côté où le vaiſſeau d'Ulyſſe, fendant les ondes, avoit diſparu à ſes yeux. Tout-à-coup elle apperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs de rameurs mis en pièces, des rames écartées çà & là ſur le ſable, un gouvernail, un mât des cordages flottans ſur la côte. Puis elle découvrit de loin deux hommes, dont l'un paroiſſoit âgé, l'autre, quoique jeune, reſſembloit à Ulyſſe. Il avoit ſa douceur & ſa fierté, avec ſa taille & ſa démarche majeſtueuſe. La Déeſſe comprit que c'étoit Télémaque fils de ce Hérôs; mais quoique les Dieux ſurpaſſent de loin en connoiſſance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'eſt que les Dieux ſupérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plait: & Minerve[d], qui accompagnoit Télémaque ſous la figure de Mentor[e], ne vouloit pas être connue de Calypſo.

Cependant

le ſiége de Troie il erra dix ans ſur les mers avant que de revoir ſa patrie; & ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jetta contre les rochers de l'île d'Ogygie. Calypſo l'y retint ſept ans, ſouhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre ſupérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit ſe conſoler de ſon départ, dont elle attribuoit l'ordre à la jalouſie des autres Dieux. *Homer. Odyſſ. Lib. V.*

[c] L'île Ogygie, apellée auſſi *Gaulus*, eſt un peu au deſſus de Melite, ou Malte, entre le rivage d'Afrique & le promontoire de Sicile appellé *Pachine*. Il ne faut pas la confondre avec l'île de *Caude* ou *Gaude*, qui eſt voiſine de Crête.

[d] Déeſſe de la ſageſſe & des beaux arts, la même que Pallas Déeſſe de la guèrre. Elle naquit du cerveau de Jupiter & n'avoit point de mère. Ce Dieu ſe fit donner un coup de marteau à la tête par Vulcain, & Minerve en ſortit toute armée.

[e] Mentor étoit un des amis d'Homère, qui, pour éterniſer ſon nom, l'a placé dans l'Odyſſée par reconnoiſſance, parce qu'étant abordée à Ithaque à ſon retour d'Eſpagne, & ſe trouvant fort incommodé

Cependant Calypſo ſe réjouiſſoit d'un naufrage qui mettoit dans ſon île le fils d'Ulyſſe ſi ſemblable à ſon père. Elle s'avance vers lui, & ſans faire ſemblant de ſavoir qui il eſt: D'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon île? Sachez, jeune étranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir ſous ces paroles menaçantes la joie de ſon cœur, qui éclatoit malgré elle ſur ſon viſage.

Telemaque lui répondit: O vous, qui que vous ſoyez, mortelle ou Déeſſe, (quoiqu'à vous voir on ne puiſſe vous prendre que pour une Divinité) ſeriez-vous inſenſible au malheur d'un fils, qui cherchant ſon père à la merci des vents & des flots, a vu briſer ſon navire contre vos rochers? Quel eſt donc votre père que vous cherchez, reprit la Déeſſe? Il ſe nomme Ulyſſe, dit Télémaque. C'eſt un des Rois qui, après un ſiége de dix ans, ont renverſé la fameuſe Troie[f]. Son nom fut célebre dans toute la Grece & dans toute l'Aſie, par ſa valeur dans les combâts, & plus & encore par ſa ſageſſe dans les conſeils. Maintenant errant dans toute l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie ſemble fuir devant lui. Pénélope[g] ſa femme, & moi qui ſuis ſon fils, nous avons

incommodé d'une fluxion ſur les yeux, qui l'empêcha de continuer ſon voyage, il fut reçu chez ce Mentor qui prit beaucoup de ſoin de lui. Homère en fait un des plus fidéles amis d'Ulyſſe, & celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confé le ſoin de ſa Maiſon. L'Auteur de Télémaque continue la même fiction.

[f] Ancienne ville de l'Aſie Mineure, au pié du mont Ida, & à une lieue de l'Archipel. Hélene, enlevée à Ménélas par Pâris, fut la cauſe du ſiége de cette ville, dont les Grecs ſe rendirent maîtres par artifice.

[g] Penélope, fille d'Icare, étoit femme d'Ulyſſe, & en eut Télémaque. Son mari obligé d'aller à la guerre de Troie, demeura vingt ans abſent. Pluſieurs princes charmés de la beauté de Pénélope, tâchoient de lui perſuader qu'Ulyſſe étoit péri, & chacun la prioit de ſe déclarer en ſa faveur. Elle promit de le faire quand elle auroit fini un ouvrage qu'elle avoit commencé: mais comme elle défeſoit pendant la nuit l'ouvrage qu'elle feſoit pendant le jour, elle éluda l'importunité de ſes amans juſqu'au retour de ſon mari. De là on a appellé *l'ouvrage de Pénélope*, un ouvrage dont on ne voit point la fin.

perdu l'eſpérance de le revoir. Je cours, avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il eſt. Mais, que dis-je! peut être qu'il eſt maintenant enſeveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs; & ſi vous ſavez, ô Déèſſe, ce que les Deſtinées ont fait pour ſauver ou pour perdre Ulyſſe, daignez en inſtruire ſon fils Télémaque.

Calypso, étonnée & attendrie de voir dans une ſi vive jeuneſſe tant de ſageſſe & d'éloquence, ne pouvoit raſſaſier ſes yeux en le regardant, & elle demeuroit en ſilence. Enfin elle lui dit: Télémaque, nous vous apprendrons ce qui eſt arrivé à votre père; mais l'hiſtoire en eſt longue. Il eſt tems de vous délâſſer de vos travaux. Venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez; vous ſerez ma conſolâtion dans cette ſolitude, & je ferai votre bonheur, pourvu que vous ſachiez en jouir.

Telemaque ſuivoit la Déèſſe, environnée d'une foule de jeunes Nymphes, au deſſus déſquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans une forêt éleve ſes branches épaiſſes au-deſſus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de ſa beauté; la riche pourpre de ſa robe longue & flottante; ſes cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grâce; le feu qui ſortoit de ſes yeux, & la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baiſſés, gardant un ſilence modeſte, ſuivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypſo, où Télémaque fut ſurpris de voir, avec une apparence de ſimplicité ruſtique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il eſt vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableux, ni ſtatues: mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voûtes pleines de rocâilles & de coquilles. Elle étoit tapiſſée d'une jeune vigne qui étendoit également ſes branches ſouples de tous côtés. Les doux zéphirs conſervoient en ce lieu, malgré les ardeurs du ſoleil, une délicieuſe fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure ſur des prés ſemés d'amaranthes & de violettes, formoient en divers lieux des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal. Mille fleurs naiſſantes emailloient les tapis verds dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent

des

des pommes d'or, & dont la fleur, qui ſe renouvelle dans toutes les ſaiſons, répand le plus doux de tous les parfums : ce bois ſembloit couronner ces belles prairies, & formoit une nuit que les rayons du ſoleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiſeaux, ou le bruit d'un ruiſſeau, qui ſe précipitant du haut d'un rocher, tomboit à grôs bouillons pleins d'écume, & s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déeſſe étoit ſur le panchant d'une coline. De là on découvroit la mer quelquefois claire & unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle ſe briſoit en gémiſſant, & élevant ſes vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une rivière, où ſe formoient des îles bordées de tilleuls fleuris, & de hauts peupliérs qui portoient leurs têtes ſuperbes juſques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient les îles, ſembloient ſe jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paiſible & dormante ; d'autres par de longs détours revenoient ſur leurs pâs, comme pour remonter vers leur ſource, & ſembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apperçevoit de loin des colines & des montagnes, qui ſe perdoient dans les nues, & dont la figure bizare formoit un horizon à ſouhait pour le plaiſir des yeux. Les montagnes voiſines étoient couvertes de pampre verd, qui pendoit en feſtons. Le raiſin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit ſe cacher ſous les feuilles ; & la vigne étoit accâblée ſous ſon fruit. Le figuier, l'oliviér, le grenadiér, & tous les autres arbres couvroient la campagne, & en feſoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit : repôſez-vous, vôs habits ſont mouillés, il eſt tems que vous en changiez. Enſuite nous vous revèrrons, & je vous raconterai des hiſtoires, dont votre cœur ſera touché. En même tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus ſécret & le plus reculé d'une grote voiſine de celle où la Déeſſe demeuroit. Les Nymphes avoient eu ſoin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cédre, dont la bonne ôdeur ſe répandoit de tous côtés, & elles y avoient laiſſé

des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit deſtiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur éffaçoit celle de la neige, & une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaiſir qui eſt naturel à un jeune homme, en conſidérant cette magnificence.

MENTOR lui dit d'un ton grave : Eſt-ce donc là, ô Télémaque, les penſées qui doivent occuper le cœur du fils d'Ulyſſe ? Songez plutôt à ſoutenir la réputâtion de votre père, & à vaincre la fortune qui vous perſécute. Un jeune homme, qui aime à ſe parer vainement comme une femme, eſt indigne de la ſageſſe & de la gloire. La gloire n'eſt due qu'à un cœur qui ſait ſouffrir la peine, & fouler aux piés les plaiſirs.

TELEMAQUE répondit en ſoupirant : Que les Dieux me faſſent périr, plutôt que de ſouffrir que la moleſſe & la volupté s'emparent de mon cœur. Non, non, le fils d'Ulyſſe ne ſera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche & efféminée : mais quelle faveur du ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déeſſe, ou cette mortelle, qui nous comble de biens ?

CRAIGNEZ, répartit Mentor, qu'elle ne vous accâble de maux. Craignez ſes trompeuſes douceurs plus que les écueils qui ont briſé votre navire. Le naufrage & la mort ſont moins funeſtes que les plaiſirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeuneſſe eſt préſomptueuſe, elle ſe promet tout d'elle-même : quoique fragile, elle croit pouvoir tout, & n'avoir jamais rien à craindre : elle ſe confie légérement & ſans précaution. Gardez vous d'écouter les paroles douces & flateuſes de Calypſo, qui ſe gliſſeront comme un ſerpent ſous les fleurs. Craignez ce poiſon caché. Défiez-vous de vous même, & attendez toujours mes conſeils.

ENSUITE ils retournèrent auprès de Calypſo, qui les attendoit. Les Nymphes, avec leurs cheveux treſſés & des habits blancs, ſervirent d'abord un repâs ſimple, mais exquis pour le gout & pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiſeaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs fleches à la chaſſe. Un vin plus doux

que

que le nectar couloit des grands vâſes d'argent dans les tâſſes d'or couronnées de fleurs. On aporta dans des corbeilles tous les fruits que le printems promet, & que l'automne répand ſur la terre. En même tems quatre jeunes Nymphes ſe mirent à chanter. D'abord elles chantèrent le combat des Dieux contre les Géans, puis les amours de Jupiter & de Sémélé, la naiſſance de Bacchus, & ſon éducation conduite par le vieux Silène, la courſe d'Atalante & d'Hyppomene [h], qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Heſpérides. Enfin la guèrre de Troie fut auſſi chantée, les combats d'Ulyſſe & ſa ſageſſe furent élevés juſqu'aux cieux. La première des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoé, joignit les accords de ſa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de ſon père, les larmes, qui coulèrent le long de ſes joues, donnèrent un nouveau luſtre à ſa beauté. Mais comme Calypſo apperçut qu'il ne pouvoit manger, & qu'il étoit ſaiſi de douleur, elle fit ſigne aux Nymphes. A l'inſtant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes [i], & ſa déſcente d'Orphée aux enfers pour en retirer Eurydice.

Quand le repas fut fini, la Déèſſe prit Télémaque, & lui parla ainſi: Vous voyez, fils du Grand Ulyſſe, avec quelle faveur je vous reçois. Je ſuis immortelle. Nul mortel ne peut entrer dans cette île, ſans être puni de ſa témérité; & votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignâtion, ſi d'ailleurs je ne vous aimois.

[h] Atalante étant recherchée en mariage par pluſieurs amans, ſon père ne la voulut donner qu'a celui qui la vaincroit à la courſe. Hyppomene eut cet avantage, ayant par le conſeil de Vénus jetté dans la carrière des pommes d'or (des oranges) qu'Atalante s'amuſa à ramaſſer.

[i] Les Centaures étoient moitié hommes & moitié chevaux: les poëtes les ont feints fils d'Ixion & de la nuit.

Les Lapithes dompterent les premiers chevaux: c'étoient des peuples de Theſſalie, qui habitoient aux environs de Lariſſe & du mont Olympe.

Orphée, fils d'Apollon & de Calliope, alla chercher ſa chère Eurydice aux enfers: mais l'ayant regardée avant d'en être tout-à fait ſorti, contre les ordres que lui en avoit donné Pluton, il la perdit auſſitôt pour toujours.

Votre

Votre père a eu le même bonheur que vous. Mais, hélas ! il n'a pas ſçu en profiter. Je l'ai gardé long tems dans cette île. Il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle paſſion de retourner dans ſa miſérable patrie, lui fit rejetter tous ces avantages. Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque, qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter ; il partit ; & je fus vengée par la tempête. Son vaiſſeau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enſeveli dans les ondes. Profitez d'un ſi triſte exemple. Après ſon naufrage vous n'avez plus rien à eſpérer, ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'île d'Ithaque [k] après lui. Conſolez-vous de l'avoir perdu, puiſque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, & un royaume qu'elle vous offre. La Déeſſe ajouta à ces paroles de longs diſcours, pour montrer combien Ulyſſe avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ſes avantures dans la caverne du Cyclope Polyphème [l], & chez Antiphates, Roi des Leſtrigons [m]. Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'île de Circé, fille du Soleil [n],

[k] Petite île, appellée aujourd'hui *Sainte Marie*, ſur la côte de la Locride, ou Achaïe.

[l] On peut voir dans le IX. Livre de l'Odyſſée la deſcription de cette caverne, qui étoit dans la Sicile : comment Ulyſſe & ſes compagnons s'y trouvèrent enfermés : de quelle manière ils crévèrent l'œil au géant Polyphème, après avoir lié ſes forces par le vin ; & comment ils en ſortirent, en ſe liant eux-mêmes ſous le ventre des plus forts béliers de ſon troupeau. *Odyſſ. Liv. IX.* Les Cyclopes furent les premiers habitans de la Sicile, aux environs du mont Etna : ce qui a donné occaſion aux poëtes de les faire forgerons des Dieux.

[m] Les Leſtrigons feſoient leur demeure dans la ville de Lamus, anciennement *Formies*, ſur la côte de la Campanie ; on croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Ulyſſe perdit chez eux quelques uns de ſes compagnons qui furent dévorés par ces peuples. *Odyſſ. Liv. X.*

[n] L'île de Circe s'appelloit *Æa*, ou *Circæi*, qui eſt une montagne fort voiſine de Formies : Homère l'appelle une île, parce que la mer & les marais qui l'environnent en font une preſqu'île. Les compagnons d'Ulyſſe y furent changés en pourceaux. *Ibid. Liv. XII.*

& les dangers qu'il avoit courus entre Scylle & Charybde [o]. Elle repréſenta la dernière tempête, que Neptune avoit excitée contre lui, quand il partit d'auprès d'elle. Elle voulut faire entendre, qu'il étoit péri dans ce naufrage ; & elle ſupprima ſon arrivée dans l'île des Phéaciens [p].

Telemaque, qui s'etoit d'abord abandonné trop promtement à la joie d'être ſi bien traité de Calypſo, reconnut enfin ſon artifice, & la ſageſſe des conſeils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de môts : O Déeſſe, pardonnez à ma douleur. Maintenant je ne puis que m'affliger. Peut-être que dans la ſuite j'aurai plus de force pour gouter la fortune que vous m'offrez. Laiſſez-moi en ce moment pleurer mon père. Vous ſavez mieux que moi comme il mérite d'être pleuré.

Calypso n'ôſa d'abord le preſſer d'avantage. Elle feignit même d'entrer dans ſa douleur, & de s'attendrir pour Ulyſſe. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme, elle lui demanda comment il avoit fait naufrage. & par quelles avantures il étoit ſur ſes côtes. Le récit de mes malheurs, dit il, ſeroit trop long. Non, non, répondit elle ; il me tarde de les ſavoir, hâtez-vous de me les raconter. Elle le preſſa long-tems. Enfin il ne put lui réſiſter, & il parla ainſi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Rois revenus du ſiége de Troie, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent ſurpris de mon départ. J'avois pris ſoin de le leur cacher, con-

[o] Scylle & Charybde ſont deux rochers placées à l'entrée du détroit de la Sicile, du côté de Pélore : le premier ſur la côte d'Italie, & le ſecond ſur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux, à cauſe de la qualité des vaiſſeaux qu'on avoit alors, mais on s'en moque aujourd'hui, que la navigation eſt beaucoup plus perfectionnée. Ulyſſe y perdit encore ſix de ſes compagnons. *Ibid.*

[p] L'île des Pheaciens eſt *Corcyre* ou *Corfou*, vis à vis du continent d'Epire.

noiſſant

noiſſant leur perfidie. Neſtor [q], que je vis à Pylos, ni Ménélas [r], qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre ſimon père etoit encore en vie. Láſſé de vivre toujours en ſuſpens & dans l'incertitude, je me réſolus d'aller dans la Sicile, où j'avois oui dire que mon père avoit été jetté par les vents. Mais le ſage Mentor, que vous voyez ici préſent, s'oppôſoit à ce téméraire deſſein : Il me repréſentoit d'un côté les Cyclopes, géans monſtrueux qui dévôrent les hommes; de l'autre la flote d'Enée & des Troyens, qui étoient ſur ces côtes. Ces Troyens, diſoit-il, ſont animés contre tous les Grecs : mais ſur tout ils répandroient avec plaiſir le ſang du fils d'Ulyſſe. Retournez, continuoit-il, en Ithaque ; peut-être que vôtre père, aimé des Dieux, y ſera auſſitôt que vous. Mais ſi les Dieux ont réſolu ſa perte, s'il ne doit jamais revoir ſa patrie, du moins il faut que vous alliez le venger, délivrer votre mère, montrer votre ſageſſe à tous les peuples, & faire voir en vous à toute la Grece un Roi auſſi digne de regner, que fut jamais Ulyſſe lui-même. Ces paroles étoient ſalutaires : mais je n'étois pas aſſez prudent pour les écouter : je n'écoutai que ma paſſion. Le ſage Mentor m'aima juſqu'à me ſuivre dans un voyage téméraire, que j'entreprenois contre ſes conſeils ; & les Dieux permirent que je fiſſe une faute, qui devoit ſervir à me corriger de ma préſomption.

Pendant que Télémaque parloit, Calypſo regardoit Mentor. Elle étoit étonnée : elle croyoit ſentir en lui quelque choſe de divin ; mais elle ne pouvoit démêler ſes penſées confuſes. Ainſi elle demeuroit pleine de crainte & de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laiſſer voir ſon trouble. Continuez, dit-

[q] Neſtor, fils de Nélée & de Chloride, fut un des Rois qui allérent au ſiége de Troie; il y mena une flote de XC. vaiſſeaux. Pylos, où régnoit Neſtor, eſt ſituée dans la Morée : on l'appelle aujourd'hui *Navarino*.

[r] Ménélas étoit fils d'Atrée & d'Ærope : il avoit épouſée Hélène, fille de Jupiter & de Léda, dont l'enlevement fut cauſe de la guèrre de Troie. Lacédémone, aujourd'hui *Miſiſtra*, eſt une ancienne ville du Péloponèſe.

elle

elle à Télémaque, & ſatisfaites ma curioſité. Télémaque reprit ainſi :

Nous eumes aſſez long tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais enſuite une noire tempête déroba le ciel à nos yeux, & nous fumes envelopés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous apperçumes d'autres vaiſſeaux expôſés au même péril, & nous reconnumes bientôt que c'étoient les vaiſſeaux d'Enée. Ils n'etoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeuneſſe imprudente m'avoit empêché de conſidérer attentivement. Méntor parut dans ce danger, non-ſeulement ferme & intrépide, mais plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit. Je ſentois qu'il m'inſpiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le pilote etoit troublé. Je lui diſois : Mon cher Mentor, pourquoi ai-je refuſé de ſuivre vos conſeils ? Ne ſuis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du paſſé, ni modération pour ménager le préſent ? O ! ſi jamais nous échappons de cette tempête, je me défierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'eſt vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en ſouriant me répondit : Je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il ſuffit que vous la ſentiez & qu'elle vous ſerve à être une autrefois plus modéré dans vôs déſirs ; mais quand le péril ſera paſſé, la preſomption reviendra peut-être. Maintenant il faut ſe ſoutenir par le courage. Avant que de ſe jetter dans le péril, il faut le prévoir & le craindre. Mais quand on y eſt, il ne reſte plus qu'a le mepriſer. Soyez donc le digne fils d'Ulyſſe ; montrez un cœur plus grand que tous les maux qui vous ménacent.

La douceur & le courage du ſage Mentor me charmerent. Mais je fus encore bien plus ſurpris, quand je vis avec quelle addreſſe il nous délivra des Troyens. Dans le moment, où le ciel commençoit à s'éclaircir, & où les Troyens, nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leurs vaiſſeaux, qui étoit preſque ſemblable au nôtre, & que

la

la tempête avoit écarté ; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables. Il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celles des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de se baisser, le plus qu'ils pourroient, le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous pâssames au milieu de leur flote. Ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient crus perdus. Nous fumes même contraints par la violence de la mer d'aller assez long tems avec eux. Enfin nous demeurames un peu derrière ; & pendant que les vents impétueux les poussoient vers l'Afrique, nous fimes les derniérs efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivames en effet ; mais ce que nous cherchions n'étoit guères moins funeste que la flote qui nous fesoit fuir. Nous trouvames sur cette côte de Sicile d'autres Troyens, ennemis des Grècs ; c'étoit là que regnoit le vieux Aceste [1] sorti de Troie. A peine fumes nous arrivés sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions ou d'autres peuples de l'ile armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs tèrres. Ils brulent notre vaisseau dans le premiér emportement, ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que Mentor & moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos déssèins, & d'où nous venions. Nous entrons dans la ville, les mains liées derrière le dôs ; & notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grècs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui, tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, & se préparoit á un grand sacrifice. Il nous demanda d'un ton sévère, quel étoit notre pays, & le sujet de notre voyage. Mentor se hâta de répondre, & lui dit : Nous venons des côtes de la grande Hespérie, & notre patrie n'est pas loin

[1] Aceste, fils de Criniſe, fleuve de Sicile, & d'Egeste, Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchise & Enée lors qu'ils alloient en Italie. *Virgil. Æneid. Liv. V.*

de-

de-là. Ainſi il évita de dire que nous étions Grècs : mais Aceſte, ſans l'écouter d'avantage, & nous prenant pour des étrangers qui cachoient leur déſſein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voiſine, où nous ſervirions en eſclâves ſous ceux qui gouvernoient ſes troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai : O Roi ! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter ſi indignement. Sachez que je ſuis Télémaque, fils du ſage Ulyſſe Roi des Ithaciens ; je cherche mon père dans toutes les mers : ſi je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la ſervitude, ôtez-moi la vie, que je ne ſaurois ſupporter.

A peine eus-je prononcé ces môts, que tout le peuple ému s'écria, qu'il faloit faire périr le fils de ce cruel Ulyſſe, dont les artifices avoient renverſé la ville de Troie. O ! fils d'Ulyſſe, me dit Aceſte, je ne puis refuſer votre ſang aux mânes de tant de Troyens, que votre père a précipités ſur les rivages du noir Cocyte ; vous & celui qui vous mene, vous périrez. En même tems un viéillard de la troupe propôſa au Roi de nous immoler ſur le tombeau d'Anchiſe [1]. Leur ſang, diſoit-il, ſera agréable à l'ombre de ce Hérôs : Enée même, quand il ſaura un tel ſacrifice, ſera touché, de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple aplaudit à cette propôſition, et on ne ſongea plus qu'à nous immoler. Déja on nous menoit ſur le tombeau d'Anchiſe ; on y avoit dreſſé deux autels, où le feu ſacré étoit allumé ; le glaive, qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux ; on nous avoit couronnés de fleurs ; & nulle compâſſion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous ; quand Mentor demandant tranquillement à parler au Roi, lui dit :

O ! Aceſte, ſi le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher ; du moins que votre propre intérêt vous touche. La ſcience que j'ai aquiſe des préſages & de la volonté des Dieux, me fait connoître, qu'avant que trois jours ſoient écoulés, vous ſerez attaqué par des peuples

[1] Le tombeau d'Anchiſe, père d'Enée, étoit ſur le mont Eryce ; ce furent Aceſte & Enée qui l'y enſevelirent.

barbâres, qui viennent, comme un torrent du haut des montagnes, pour inonder votre ville, & pour ravager tout votre pays : hâtez vous de les prévenir : mettez vôs peuples ſous les armes, & ne perdez pas un moment pour retirer au dedans de vôs murâilles les riches troupeaux, que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction eſt fauſſe, vous ſerez libre de nous immoler dans trois jours : ſi au contraire elle eſt véritable, ſouvenez-vous, qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux, de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui diſoit avec une aſſurance qu'il n'avoit jamais trouvée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô étranger, que les Dieux, qui vous ont ſi mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une ſageſſe, qui eſt plus eſtimable que toutes les proſpérités. En même tems il retarda le ſacrifice, & donna avec diligence les ordres néceſſaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes tremblantes, des viéillards courbés, de petits enfans les larmes aux yeux, qui ſe retiroient dans la ville. Les bœufs mugiſſans & les brebis bêlantes venoient en foule, quittant les grâs pâturages, & ne pouvant trouver aſſez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens qui ſe ponſſoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble un inconnu pour leur ami, & qui couroient ſans ſavoir où tendoient leurs pâs. Mais les principaux de la ville, ſe croyans plus ſages que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un impoſteur, qui avoit fait une fauſſe prédiction pour ſauver ſa vie.

Avant la fin du troiſieme jour, pendant qu'ils étoient pleins de ces penſées, on vit ſur le penchant des montagnes voiſines un tourbillon de pouſſière ; puis on aperçut une troupe innombrable de barbâres armés. C'étoient les Hyméniens [u], peuples féroces, avec les nâtions qui habitent ſur les monts Nebrodes, & ſur le ſom-

[u] La ville d'Himère étoit en Sicile, au couchant du fleuve de même nom. Elle fut très floriſſante pendant cent quarante ans, au bout deſquels elle fut ruinée par les Carthaginois ſous la conduite d'Annibal, environ quatre cens ans avant J. C.

met

met d'Agragâs [x], où regne un hiver, que les zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux, qui avoient mépriſé la prédiction de Mentor, perdirent leurs eſclaves & leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor : J'oublie que vous êtes des Grècs ; nos ennemis deviennent nos amis fideles ; les Dieux vous ont envoyés pour nous ſauver ; je n'attens pas moins de votre valeur que de la ſageſſe de vos conſeils ; hâtez-vous de nous ſecourir.

Mentor montre dans ſes yeux une audace, qui étonne les plus fiers combatans. Il prend un bouclier, un caſque, une épée, une lance : il range les ſoldats d'Aceſte : il marche à leur tête, & s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceſte, quoique plein de courage, ne peut dans ſa vieilleſſe le ſuivre que de loin. Je le ſuis de plus près ; mais je ne puis égaler ſa valeur. Sa cuiraſſe reſſembloit dans le combat à l'immortelle Egide [y]. La Mort couroit de rang en rang par tout ſous ſes coups. Semblable à un lion de Numidie [z], que la cruelle faim dévore, & qui entre dans un troupeau de foibles brebis, il déchire, il égorge, il nâge dans le ſang ; & les bergers loin de ſecourir le troupeau, fuyent tremblans pour ſe dérober à ſa fureur.

Ces barbares, qui eſpéroient de ſurprendre la ville, furent eux-mêmes ſurpris & déconcertés. Les ſujets d'Aceſte, animés par l'exemple & par les paroles de Mentor, eurent une vigueur, dont ils ne ſe croyoient point capables. De ma lance je renverſai le fils du Roi de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple venoit d'une race de géans, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il mépriſoit un ennemi auſſi foible que moi : mais ſans m'étonner de ſa force prodigieuſe, ni de ſon air ſauvage & brutal, je pouſſai ma lance contre ſa poi-

[x] Montagne de Sicile, au pié de la quelle eſt bâtie *Gergenti*.

[y] L'Egide étoit le bouclier de Jupiter, ainſi nommé d'un mot Grec, qui ſignifie *Chevre ;* parce que ce Dieu fut nouri par la chevre Amalthée, & qu'il couvrit enſuite ſon bouclier de ſa peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Méduſe, dont le ſeul aſpect métamorphoſoit les hommes en rochers.

[z] Grande région de l'Afrique, pleine de bêtes féroces.

trine, & je lui fis vômir, en expirant, des torrens d'un ſang noir. Il penſa m'écraſer dans ſa chute. Le bruit de ſes armes retentit juſqu'aux montagnes. Je pris ſes dépouilles, & je revins trouver Aceſte. Mentor, ayant achevé de mettre les ennemis en déſordre, les tailla en pièces, & pouſſa les fuyards juſques dans les forêts.

Un ſuccès ſi inéſpéré fit regarder Mentor comme un homme chéri & inſpiré des Dieux. Aceſte, touché de reconnoiſſance, nous avertit qu'il craignoit tout pour nous, ſi les vaiſſeaux d'Enée [a] revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner ſans retardement en notre pays, nous combla de préſens, & nous preſſa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de ſa nation, de peur qu'ils ne fuſſent trop expôſés ſur les côtes de la Grece. Il nous donna des marchands Phéniciens [b], qui étant en commerce avec tous les peuples du monde, n'avoient rien à craindre, & qui devoient ramener le vaiſſeau à Aceſte, quand ils nous auroient laiſſés en Ithaque. Mais les Dieux, qui ſe jouent des déſſeins des hommes, nous reſervoient à d'autres dangers.

[a] Enée, Prince Troyen, avoit épouſé Créuſe, fille de Priam, Roi de Troie, après la priſe de cette ville, il ſe ſauva de nuit, chargé des Dieux de ſon pays, & de ſon père qu'il portoit ſur ſes épaules, & accompagné de ſon fils Aſcagne & de quelques autres Troyens, avec leſquels il s'embarqua pour aller chercher une terre où ils puſſent fonder un nouveau Royaume.

[b] La Phénicie étoit un petit pays, mais un des plus célébres du monde, dans la Syrie. Les Phéniciens furent les inventeurs des lettres, de l'écriture, du commerce & de la navigation.

Fin du premier Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte qu'il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flote de Séfostris, & emmené captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce pays, & la sagesse du gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclâve en Ethiopie ; que lui même Telémaque fut reduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis ; Termosiris, Prêtre d'Apollon, le consola, en lui aprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le Roi Admete ; que Séfostris avoit enfin apris tout ce qu'il sesoit de merveilleux parmi les bergers ; qu'il l'avoit rapellé, étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque : mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs : qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris, qui périt dans un combat contre ses sujets révoltés & secourus par les Tyriens.

LES Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Séfostris, qui regnoit en Egypte, & qui avoit conquis tant de royaumes. Les richesses qu'ils ont aquises par le commérce, & la force de l'imprenable ville

de Tyr [a], ſituée dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient refuſé de payer à Séſoſtris le tribut, qu'il leur avoit impoſé en revenant de ces conqnêtes ; & ils avoient fourni des troupes à ſon frère, qui avoit voulu le maſſacrer à ſon retour, au milieu des réjouiſſances d'un grand feſtin.

Sesostris avoit réſolu, pour abattre leur orgueil, de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaiſſeaux alloient de tous côtés, cherchans les Phéniciens. Une flote Egyptienne nous rencontra, comme nous commencions à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port & la tèrre ſembloient fuir derrière nous, & ſe perdre dans les nues. En même tems nous voyons aprocher les navires des Egyptiens, ſemblables à une ville flotante. Les Phéniciens les reconnurent, & voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres, le vent les favoriſoit ; leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent, nous prennent, & nous emmenent priſonniérs en Egypte.

En vain je leur repréſentai que nous n'étions pas Phéniciens : à peine daignèrent ils m'écouter. Ils nous regardèrent comme des eſclâves, dont les Phéniciens traſiquoient, & ils ne ſongèrent qu'au profit d'une telle priſe. Déja nous remarquons les eaux de la mer, qui blanchiſſent par le melange de celles du Nil [b] ; & nous voyons la côte d'Egypte preſqu'auſſi bâſſe que la mer. Enſuite nous arrivons à l'ile de Pharos [c], voiſine de la ville de No [d] : De-là nous remontons le Niel juſqu'à Memphis [e].

[a] Ce n'eſt plus qu'un miſérable bourg nommé aujourd'hui *Sur*.

[b] Fleuve remarquable par ſes debordemens périodiques, qui arrivent deux fois par an, & qui rendent l'Egypte ſi fertile.

[c] Petite île vers l'entrée du port d'Alexandrie, aujourd'hui *Tarion*.

[d] Il ne reſte plus que des ruines de cette ville à quelques lieues du Caire proche les pyramides.

[e] Ancienne capitale de l'Egypte ſur le bord du Nil : c'eſt aujourd'hui *le Caire* ſur la côte orientale de ce fleuve.

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs, nos yeux auroient été charmés de voir cette fertile tèrre d'Egypte, semblable à un jardin délicieux arôsé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jetter les yeux sur les deux rivages sans apercevoir des villes opulentes, des maisons de campagne agréablement situées, des tèrres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se repôser jamais, des prairies pleines de troupeaux, des laboureurs qui étoient accâblés sous le poids des fruits que la tèrre épanchoit de son sein, des bergers qui fesoient répéter les doux sons de leurs flutes & de leurs chalumeaux à tous les échos d'alentour.

Heureux, disoit Mentor, le peuple qui est conduit par un sage Roi ! il est dans l'abondance ; il vit heureux, & aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit il, ô Télémaque, que vous devez regner, & faire la joie de vôs peuples, si jamais les Dieux vous font posseder le royaume de votre père. Aimez vôs peuples comme vôs enfans, goutez le plaisir d'être aimé d'eux, & faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix & la joie, sans se ressouvenir que c'est un bon Roi, qui leur a fait ces riches préseus. Les Rois, qui ne songent qu'à se faire craindre, & qu'à abattre leurs sujets pour les rendre plus soumis, sont les fléaux du genre humain. Ils sont craints, comme ils le veulent être ; mais ils sont haïs, détestés ; & ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor : Hélas ! il n'est pas question de songer aux maximes, suivant lésquelles on doit regner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous ; nous ne reverrons jamais ni notre patrie ni Pénélope : & quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir ; jamais je n'aurai celle de lui obéir pour aprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise : mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecoupoient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du

sage

ſage Ulyſſe ! s'écrioit-il. Quoi donc, vous vous laiſſez vaincre à votre malheur ! Sachez que vous revèrrez un jour l'île d'Ithaque & Pénélope : vous vèrrez même dans ſa première gloire celui que vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulyſſe, que la fortune ne peut abattre, & qui dans ſes malheurs, encore plus grands que les vôtres, vous aprend à ne vous décourager jamais : O ! s'il pouvoit aprendre dans les tèrres éloignées où la tempête l'a jetté, que ſon fils ne ſait imiter ni ſa patience ni ſon courage, cette nouvelle l'accâbleroit de honte, & lui ſeroit plus rude que tous les malheurs qu'il ſouffre depuis ſi long-tems.

Ensuite Mentor me feſoit remarquer la joie & l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit juſqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la juſtice éxercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducâtion des enfans, qu'on accoutumoit à l'obéiſſance, au travail, à la ſobriété, à l'amour des arts, ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le déſintéreſſement, le déſir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, & la crainte pour les Dieux, que chaque père inſpiroit à ſes enfans. Il ne ſe lâſſoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me diſoit il ſans cèſſe, le peuple qu'un ſage Roi conduit ainſi ! mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, & qui trouve le ſien dans ſa vertu ! il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte : c'eſt celui de l'amour. Non ſeulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il regne dans tous les cœurs ; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, & donneroit ſa vie pour lui.

Je remarquois ce que diſoit Mentor, & je ſentois renaître mon courage au fond de mon cœur, à meſure que ce ſage ami me parloit. Auſſitôt que nous fumes arrivés à Memphis, ville opulente & magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions juſques à Thebes [f], pour être préſentés au Roi Séſoſtris, qui vouloit examiner les

[f] Capitale de la Thébaïde, aujourd'hui la haute Egypte : c'étoit autrefois une des plus célébres villes du monde.

chôſes

chôſes par lui même, & qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontames donc encore le long du Nil, juſqu'à cette fameuſe Thebes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immenſe, & plus peuplée que les plus floriſſantes villes de la Grece. La police y eſt parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, & pour la ſureté publique. Les places ſont ornées de fontaines & d'obéliſques; les temples ſont de marbre, & d'une architecture ſimple, mais majeſtueuſe. Le palais du Prince eſt lui ſeul comme une grande ville: on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides & obéliſques, que ſtatues coloſſales, que meubles d'or & d'argent maſſifs.

Ceux qui nous avoient pris, dirent au Roi que nous avions été trouvés dans une navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures reglées tous ceux de ſes ſujets qui avoient ou des plaintes à lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne mépriſoit, ni ne rebutoit perſonne, & ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ſes ſujets, qu'il aimoit comme ſes enfans. Pour les étrangers, il les recevoit avec bonté, & vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on aprenoit toujours quelque chôſe d'utile, en s'inſtruiſant des mœurs & des manieres des peuples éloignés. Cette curioſité du Roi fit qu'on nous préſenta à lui. Il étoit ſur un trône d'ivoire, tenant en main un ſceptre d'or; il étoit déja vieux, mais agréable, plein de douceur & de majeſté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience & une ſageſſe qu'on admiroit ſans flaterie. Après avoir travaillé toute la journée à regler les affaires, & à rendre une exacte juſtice, il ſe délaſſoit le ſoir à écouter des hommes ſavans, ou à converſer avec les plus honnêtes gens, qu'il ſavoit bien choiſir pour les admettre dans ſa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute ſa vie, que d'avoir triomphé avec trop de faſte des Rois qu'il avoit vaincus, & de s'être confié à un de ſes ſujets, que je vous dépeindrai tout-à-l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeuneſſe & de ma douleur; il me demanda ma patrie & mon nom: nous fumes étonnés de la ſageſſe qui parloit par ſa bouche.

bouche. Je lui répondis : O Grand Roi, vous n'ignorez pas le ſiége de Troie qui a duré dix ans, & ſa ruine qui a coûté tant de ſang à toute la Grece : Ulyſſe, mon père, a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre ſur toutes les mers, ſans pouvoir retrouver l'île d'Ithaque, qui eſt ſon royaume : je le cherche ; un malheur ſemblable au ſien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon père, & à ma patrie. Ainſi puiſſent les Dieux vous conſerver à vôs enfans, & leur faire ſentir la joie de vivre ſous un ſi bon père.

Sesostris continuoit à me regarder d'un œil de compâſſion : mais voulant ſavoir ſi ce que je diſois étoit vrai, il nous renvoya à un de ſes officiérs, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaiſſeau, ſi nous étions effectivement ou Grecs, ou Phéniciens. S'ils ſont Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir pour être nos ennemis, & plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche menſonge. Si au contraire ils ſont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, & qu'on les renvoye dans leurs pays ſur un de mes vaiſſeaux : car j'aime la Grece ; pluſieurs Egyptiens y ont donné des lois ; je connois la vertu d'Hercule[g] ; la gloire d'Achille[h] eſt parvenue juſqu'à nous, & j'admire ce qu'on m'a raconté de la ſageſſe du malheureux Ulyſſe. Mon plaiſir eſt de ſecourir la vertu malheureuſe.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'âme auſſi corrompue & auſſi artificieuſe que Séſoſtris étoit ſincère & généreux. Cet officier ſe

[g] Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmene, naquit à Thebes en Béotie, & dès le berceau il déchira deux ſerpens que Junon avoit envoyés pour l'étranger. On compte douze de ſes exploits, que l'on nomme les douze travaux d'Hercule.

[h] Achille, Prince Grec, étoit fils de Pélée & de Thétis. Il étoit encore dans l'enfance, lorſque ſa mère le plongeant dans le fleuve du Styx le rendit invulnérable, hormis au talon. Elle le déguiſa enſuite en fille, pour qu'il n'allât pas au ſiége de Troie, & le cacha dans la cour du Roi Lycomede, où il trompa la Princeſſe Déidamie qui fut mère de Pyrrhus. Mais Ulyſſe, l'ayant découvert, l'obligea de ſuivre les Grecs à Troie. Il y fut tué par Pâris dans le temple d'Apollon.

nom-

nommoit Métophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous ſurprendre ; & comme il vit que Mentor répondoit avec plus de ſageſſe que moi, il le regarda avec averſion & défiance ; car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous ſépara, & depuis ce tems-là je ne ſçus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette ſéparation fut un coup de foudre pour moi. Métophis eſpéroit toujours, qu'en nous queſtionnant ſéparément, il pourroit nous faire dire des chôſes contraires ; ſur tout il croyoit m'éblouir par ſes promeſſes flateuſes, & me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité : mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions des Phéniciens, pour nous faire ſes eſclâves. En effet, malgré notre innocence & malgré la ſageſſe du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas ! à quoi les Rois ſont-ils expôſés ? Les plus ſages mêmes ſont ſouvent ſurpris. Des hommes artificieux & intéreſſés les environnent ; les bons ſe retirent, parce qu'ils ne ſont ni empreſſés ni flateurs. Les bons attendent qu'on les cherche ; & les Princes ne ſavent guères les aller chercher. Au contraire, les méchans ſont hardis, trompeurs, empreſſés à s'inſinuer & à plaire, adroits à diſſimuler, prêts à tout faire contre l'honneur & la conſcience pour contenter les paſſions de celui qui regne ; O qu'un Roi eſt malheureux d'être expôſé aux artifices des méchans ! il eſt perdu s'il ne repouſſe la flaterie, & s'il n'aime ceux qui diſent hardiment la vérité : Voilà les reflexions que je feſois dans mon malheur, & je rapellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cependant Métophis m'envoya vers les montagnes du déſert d'Oaſis avec ſes eſclâves, afin que je ſerviſſe avec eux à conduire ſes grands troupeaux. En cet endroit Calypſo interrompit Télémaque, diſant : Eh bien ! que fites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la ſervitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croiſſoit toujours ; je n'avois plus la miſérable conſolâtion de choiſir entre la ſervitude & la mort ; il falut être eſclave, & épuiſer, pour ainſi dire, toutes les rigueurs de la fortune ; il ne me reſtoit plus aucune eſpérance, & je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu

vendu à des Ethiopiens, & qu'il les avoit ſuivis en Ethiopie[1].

Pour moi j'arrivai dans des déſerts affreux : on y voit des ſables brulans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, & qui font un hiver perpetuel ſur le ſommet des montagnes ; & on trouve ſeulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers : vers le milieu du penchant de ces montagnes eſcarpées, les vallées y ſont ſi profondes, qu'à peine le ſoleil y peut faire luire ſes rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers auſſi ſauvages que le pays même. Là je paſſois les nuits à déplorer mon malheur, & les jours à ſuivre un troupeau pour éviter la fureur brutale d'un premier eſclâve, qui eſpérant d'obtenir ſa liberté accuſoit ſans ceſſe les autres, pour faire valoir à ſon maître ſon zele & ſon attachement à ſes intérêts. Cet eſclâve ſe nommoit Brutis : je devois ſuccomber dans cette occâſion. La douleur me preſſant, j'oubliai un jour mon troupeau, & je m'étendis ſur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus ſuporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit, les chênes & les pins ſembloient deſcendre du ſommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines ; une voix mugiſſante ſortit de la caverne, & me fit entendre ces paroles : Fils du ſage Ulyſſe, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne ſont guères dignes de l'être ; la moleſſe les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu ſeras heureux, ſi tu ſurmontes tes malheurs, & ſi tu ne les oublies jamais ! Tu revèrras Ithaque, & ta gloire montera juſqu'aux aſtres. Quand tu ſeras le maître des autres hommes, ſouviens-toi que tu âs été foible, pauvre & ſoufrant comme eux ; prens plaiſir à les ſoulager ; aime ton peuple ; déteſte la flaterie ; & ſache que tu ne ſeras grand qu'autant que tu ſeras modéré & courageux pour vaincre tes paſſions.

[1] Ancienne colonie des Egyptiens en Afrique, de même que l'Egypte, mais près de l'Equateur.

Ces

Ces paroles divines entrèrent juſqu'au fond de mon cœur ; elles y firent renaître la joie & le courage ; je ne ſentis point cette horreur, qui fait dreſſer les cheveux ſur la tête, & qui glace le ſang dans les veines, quand les Dieux ſe communiquent aux mortels. Je me levai tranquille : j'adorai à génoux, les mains levées vers le ciel, Minerve, à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme ; la ſageſſe éclairoit mon eſprit ; je ſentois une douce force pour modérer toutes mes paſſions, & pour arrêter l'impétuoſité de ma jeuneſſe. Je me fis aimer de tous les bergers du déſert ; ma douceur, ma patience, mon exactitude apaiſerent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité ſur les autres eſclaves, & qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux ſuporter l'ennui de la captivité & de la ſolitude, je cherchai des livres, car j'étois accablé de triſteſſe, faute de quelque inſtruction qui pût nourrir mon eſprit & le ſoutenir. Heureux, diſois-je, ceux qui ſe dégoutent des plaiſirs violens, & qui ſavent ſe contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui ſe divertiſſent en s'inſtruiſant, & qui ſe plaiſent à cultiver leur eſprit par les ſciences ! En quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; & l'ennui, qui dévore les autres hommes au milieu même des délices, eſt inconnu à ceux qui ſavent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire ; & qui ne ſont point comme moi privés de la lecture ! Pendant que ces penſées rouloient dans mon eſprit, je m'enfonçai dans une ſombre forêt, où j'aperçus tout à coup un viéillard, qui tenoit un livre à la main.

Ce viéillard avoit un grand front chauve & un peu ridé ; une barbe blanche pendoit juſqu'à ſa ceinture ; ſa taille étoit haute & majeſtueuſe ; ſon teint étoit encore frais & vermeil, ſes yeux vifs & perçans, ſa voix douce, ſes paroles ſimples & aimables. Jamais je n'ai vu un ſi vénérable viéillard : il s'apelloit Termoſiris ; il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il ſervoit dans un temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient conſacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recuéil d'hymnes à l'honneur des Dieux. Il m'aborde avec amitié ; nous

nous entretenons ; il racontoit ſi bien les chôſes paſſées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, & jamais ſes hiſtoires ne m'ont laſſé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde ſageſſe qui lui feſoit connoitre les hommes, & les deſſeins dont ils ſont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaiſant, & la jeuneſſe la plus enjouée n'a pas tant de grâce qu'en avoit cet homme dans une vieilleſſe ſi avancée ; auſſi aimoit-il les jeunes gens, lorſqu'ils étoient dociles, & qu'ils avoient le gout de la vertu.

Bientot il m'aima tendrement, & me donna des livres pour me conſoler ; il m'apelloit ſon fils. Je lui diſois ſouvent : Mon père, les Dieux, qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre ſoutien. Cet homme, ſemblable à Orphée [k], ou à Linus [l], étoit ſans doute inſpiré des Dieux. Il me recitoit les vers qu'il avoit faits, & me donnoit ceux de pluſieurs excellens poëtes favoriſés des Muſes [m]. Lorſqu'il étoit revetu de ſa longue robe d'une éclatante blancheur, & qu'il prenoit en main ſa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flater & lecher ſes piés. Les Satyres ſortoient des forêts pour danſer autour de lui ; les arbes mêmes paroiſſoient émus ; & vous auriez cru que les rochers attendris alloient déſcendre du haut des montagnes, aux charmes de ſes doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Hérôs, & la ſageſſe des hommes qui préferent la gloire aux plaiſirs.

Il me diſoit ſouvent que je devois prendre courage, & que les Dieux n'abandonneroient ni Ulyſſe ni ſon fils. Enfin, il m'aſſura que je devois, à l'exemple d'Apollon,

[k] Orphée étoit fils d'Apollon & de Calliope, une des Muſes. Il excella dans l'art de jouer de la lyre.

[l] Linus étoit auſſi fils d'Apollon & de Terpſichore. Il ſurpaſſa encore Orphée dans la ſcience de la muſique, puiſqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enſeignoit à jouer de la lyre, parce qu'il en jouoit mal, ce Hérôs lui caſſa la tête avec cet inſtrument.

[m] Filles de Jupiter à qui on attribue l'invention des ſciences. Il y en a neuf ſavoir, Clio, Uranie, Calliope, Euterpe, Erato, Thalie, Melpomène, Terpſichore, & Polymnie.

en-

enſeigner aux bergers à cultiver les Muſes. [a] Apollon, diſoit-il, indigné de ce que Jupiter par ſes foudres troubloit le ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger ſur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, & il les perça de ſes fleches. Auſſitôt le Mont Etna [o] ceſſa de vomir des tourbillons de flâmes ; on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui frapant l'enclume, feſoient gémir les profondes cavernes de la tèrre & les abîmes de la mer. Le fer & l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à ſe rouiller. Vulcain furieux ſort de ſa fournaiſe ; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe [p] ; il arrive ſuant & couvert de pouſſière dans l'aſſemblée des Dieux ; il fait des plaintes amères. Jupiter s'irrite contre Apollon, le chaſſe du ciel, & le précipite ſur la tèrre. Son char vuide feſoit de lui-même ſon cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours & les nuits avec le changement réguliér des ſaiſons. Apollon. dépouillé de tous ſes rayons, fut contraint de ſe faire berger, & de garder les troupeaux du Roi Admete [q]. Il jouoit de la flute, & tous les autres bergers venoient à l'ombre des ormeaux, ſur le bord d'une claire fontaine, écouter ſes chanſons. Juſques-là ils avoient mené une vie ſauvage & brutale ; ils ne ſavoient que conduire leurs brebis, les tondre, traire leur lait, & faire des fromages : toute la campagne étoit comme un déſert affreux.

BIENTOT Apollon montra à tous les bergers les arts, qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le printems ſe couronne, les parfums qu'il répand & la verdure qui nait ſous ſes pás ; puis il chantoit les délicieuſes nuits de l'été, où les zéphirs rafraichiſſent les hommes, & où la rôſée déſaltère la tèrre. Il

[a] Apollon étoit fils de Jupiter & de Latone. Il tua le ſerpent Python ; & punit les Cyclopes qui avoient fait la foudre dont Jupiter avoit tué ſon fils Eſculape.

[o] C'eſt ſous cette montagne que les poëtes ont feint que Vulcain & les Cyclopes forgeoient les foudres de Jupiter.

[p] Montagne entre la Theſſalie & la Macédoine, la plus haute du monde : d'où vient que les poëtes l'ont faite la demeure des Dieux.

[q] Roi de Theſſalie.

mêloit auſſi dans ſes chanſons les fruits dorés, dont l'automne récompenſe les travaux des laboureurs; & le repôs de l'hiver, pendant lequel la jeuneſſe folâtre danſe auprès du feu. Enfin il repréſentoit les forêts ſombres qui couvrent les montagnes, & les creux vallons où les rivières, par mille détours, ſemblent ſe jouer au milieu des riantes prairies. Il aprit ainſi aux bergers quels ſont les charmes de la vie champêtre, quand on ſait gouter ce que la ſimple nature a de gracieux. Bientôt les bergers avec leurs flutes ſe virent plus heureux que les Rois, & leurs cabanes attiroient en foule les plaiſirs purs qui fuient les palais dorés: les jeux, les ris, les grâces, ſuivoient par-tout les innocentes bergères: tous les jours étoient des fêtes. On n'entendoit plus que le gâzouillement des oiſeaux, ou la douce haleine des zéphirs, qui ſe jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chanſons que les Muſes inſpiroient aux bergers qui ſuivoient Apollon. Ce Dieu leur enſeignoit à remporter le prix de la courſe, & à percer de fleches les daims & les cerfs. Les Dieux mêmes devinrent jaloux des bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, & ils rapellèrent Apollon dans l'Olympe.

Mon fils, cette hiſtoire doit vous inſtruire, puiſque vous êtes dans l'état où fut Apollon; défrichez cette tèrre ſauvage; faites fleurir comme lui le déſert; aprenez à tous ces bergers quels ſont les charmes de l'harmonie; adouciſſez les cœurs farouches; montrez-leur l'aimable vertu; faites-leur ſentir combien il eſt doux de jouir dans la ſolitude des plaiſirs innocens, que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines & les ſoucis cruels qui environnent les Rois, vous feront regretter ſur le trône la vie paſtorale,

Avant ainſi parlé, Termoſiris me donna une flute ſi douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voiſins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me ſentois ému & comme hors de moi-même pour chanter les grâces, dont la nature a orné la campagne. Nous paſſions les jours entiérs & une partie des nuits à chanter enſemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes

banes & leurs troupeaux, étoient ſuſpendus & immobiles autour de moi, pendant que je leur donnois des leçons. Il ſembloit que ces déſerts n'euſſent plus rien de ſauvage ; tout y étoit doux & riant ; la politeſſe des habitans ſembloient adoucir la tèrre.

Nous nous aſſemblions ſouvent pour offrir des ſacrifices dans ce temple d'Apollon, où Termoſiris étoit Prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriérs en l'honneur du Dieu. Les bergers y alloient auſſi en danſant avec des couronnes de fleurs, & portant ſur leurs têtes dans des corbeilles les dons ſacrés. Après le ſacrifice, nous feſions un feſtin champêtre. Nôs plus doux mèts étoient le lait de nos chevres & de nôs brebis, que nous avions ſoin de traire nous mêmes, avec les fruits fraîchement cüeillis de nôs propres mains, tels que les dattes, les figues & les raiſins : nôs ſiéges étoient les gâzons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nôs bergers, c'eſt qu'un jour un lion affamé vint ſe jetter ſur mon troupeau : déja il commençoit un carnage affreux ; je n'avois en main que ma boulette ; je m'avance hardiment. Le lion hériſſe ſa crinière, me montre ſes dents & ſes griffes, ouvre une gueule ſeche & enflâmée ; ſes yeux paroiſſoient pleins de ſang & de feu ; il bat ſes flancs avec ſa longue queue ; je le teraſſe. La petite cotte de mailles, dont j'étois revetu ſelon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abatis ; trois fois il ſe releva : il pouſſoit des rugiſſemens, qui feſoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes brâs : & les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revétiſſe de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action & celui du beau changement de tous nôs bergers ſe répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même juſqu'aux oreilles de Séſoſtris. Il ſut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déſerts preſque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muſes ; & tout ce qui peut inſtruire les hommes touchoit ſon grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaiſir,

& découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice: il le condamna à une priſon perpétuelle, & lui óta toutes les richeſſes qu'il poſſedoit injuſtement. O! qu'on eſt malheureux, diſoit-il, quand on eſt au-deſſus du reſte des hommes! ſouvent on ne peut voir la vérité par ſes propres yeux; on eſt environné de gens qui l'empéchent d'arriver juſqu'à celui qui commande; chacun eſt intéreſſé à le tromper; chacun ſous une aparence de zele cache ſon ambition. On fait ſemblant d'aimer le Roi, & on n'aime que les richeſſes qu'il donne; on l'aime ſi peu, que pour obtenir ſes faveurs on le flate & on le trahit.

Ensuite Séſoſtris me traita avec une tendre amitié, & réſolut de me renvoyer en Ithaque, avec des vaiſſeaux & des troupes, pour délivrer Pénélope de tous ſes amans. La flote étoit déja prête, nous ne ſongions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout à coup ceux qu'elle a le plus abaiſſés. Cette expérience me feſoit eſpérer qu'Ulyſſe pourroit bien revenir enfin dans ſon royaume après quelque longue ſouffrance. Je penſois auſſi en moi même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eut été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Ethiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en ſavoir des nouvelles, Séſoſtris, qui étoit fort âgé, mourut ſubitement, & ſa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Egypte parut inconſolable de cette perte. Chaque famille croyoit avoir perdu ſon meilleur ami, ſon ptotecteur, ſon père. Les vieillards, levant les mains au ciel, s'écrioient: jamais l'Egypte n'eut un ſi bon Roi; jamais elle n'en aura de ſemblable. O Dieux! il faloit ou ne le montrer point aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous ſurvivions au grand Séſoſtris? Les jeunes gens diſoient: L'eſpérance de l'Egypte eſt détruite; nôs pères ont été heureux de paſſer leur vie ſous un ſi bon Roi; pour nous, nous ne l'avons vu que pour ſentir ſa pérte. Ses domeſtiques pleuroient nuit & jour. Quand on fit les funerailles du Roi, pendant quarante jours les peuples les plus reculés y accouroient en foule: chacun vouloit voir en-

encore une fois le corps de Séſoſtris : chacun vouloit en conſerver l'image : pluſieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce qui augmenta encore la douleur de ſa perte, c'eſt que ſon fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curioſité pour les ſciences, ni eſtime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de ſon père avoit contribué à le rendre indigne de regner. Il avoit été nouri dans la moleſſe & dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, & qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne ſongeoit qu'à contenter ſes paſſions, qu'à diſſiper les tréſors immenſes que ſon père avoit ménagés avec tant de ſoin, qu'à tourmenter les peuples, & qu'à ſucer le ſang des malheureux ; enfin qu'à ſuivre les conſeils flateurs des jeunes inſenſés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les ſages vieillards qui avoient eu la confiance de ſon père. C'étoit un monſtre, & non pas un Roi. Toute l'Egypte gémiſſoit ; & quoique le nom de Séſoſtris, ſi cher aux Egyptiens, leur fit ſupporter la conduite lâche & cruelle de ſon fils, le fils couroit à ſa perte, & un Prince ſi indigne du trône ne pouvoit long tems regner.

Il ne me fut plus permis d'eſpérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour ſur le bord de la mer auprès de Péluſe, où notre embarquement devoit ſe faire, ſi Séſoſtris ne fût pas mort. Métophis avoit eu l'addreſſe de ſortir de priſon, & de ſe rétablir auprès du nouveau Roi : il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour ſe venger de la diſgrâce que je lui avois cauſée. Je paſſois les jours & les nuits dans une profonde triſteſſe. Tout ce que Termoſiris m'avoit prédit, & tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroiſſoit plus qu'un ſonge. J'étois abimé dans la plus amère douleur : je voyois les vagues, qui venoient battre le pié de la tour où j'étois priſonier. Souvent je m'occupois à conſidérer des vaiſſeaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être briſés contre les rochers, ſur leſquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur ſort. Bientôt, diſois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils

ar-

arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis eſpérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me conſumois ainſi en regrèts inutiles, j aperçus comme une forêt de mâts de vaiſſeaux. La mer étoit couverte de voiles, que les vents enfloient : l'onde étoit écumante ſous des rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus : j'apercevois ſur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, & d'autres qui ſembloient aller au devant de cette flote qu'on voyoit arriver. Bientôt je reconnus que ces vaiſſeaux étrangers étoient les uns de Phénicie, & les autres de l'île de Cypre[r], car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté ſur ce qui regarde la navigâtion. Les Egyptiens me parurent diviſés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'inſenſé Bocchoris avoit par ſes violences cauſé une révolte de ſes ſujets, & allumé la guèrre civile. Je fus du haut de cette tour ſpectateur d'un ſanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appellé à leur ſecours les étrangers, après avoir favoriſé leur déſcente, attaquerent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les ſiens par ſon exemple, il paroiſſoit comme le Dieu Mars ; des ruiſſeaux de ſang couloient autour de lui ; les roues de ſon char étoient teintes d'un ſang noir, épais & écumant ; à peine pouvoient-elles paſſer ſur des tâs de corps morts écraſés.

Ce jeune Roi bien fait, vigoureux d'une mine haute & fière, avoit dans ſes yeux la fureur & le déſeſpoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : ſon courage le pouſſoit au hazard, & la ſageſſe ne modéroit point ſa valeur. Il ne ſavoit ni réparer ſes fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le ménaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand beſoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ſes lumières égaloient ſon courage : mais il n'avoit jamais été inſtruit par la mauvaiſe fortune. Ses maitres avoient empoiſonné par la flaterie ſon beau naturel. Il étoit enivré de ſa puiſſance & de ſon bonheur ; il croyoit

[r] Ile de la Méditerranée, très fertile & très délicieuſe, & conſacrée à Vénus.

que

que tout devoit céder à ſes déſirs fougueux ; la moindre réſiſtance enflâmoit ſa colère. Alors il ne raiſonnoit plus ; il étoit comme hors de lui-même ; ſon orgueil furieux en feſoit une bête farouche ; ſa bonté naturelle & ſa droite raiſon l'abandonnoient en un inſtant ; ſes plus fideles ſerviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flatoient ſes paſſions. Ainſi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ſes véritables intérêts, & il forçoit tous les gens de bien à détester ſa folle conduite. Long tems ſa valeur le ſoutint contre la multitude de ſes ennemis : mais enfin il fut accablé. Je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça ſa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de ſon char ſous les piés des chevaux. Un ſoldat de l'île de Cypre lui coupa la tête ; & la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuſe.

Je me ſouviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le ſang, les yeux fermés & éteints, ce viſage pâle & défiguré, cette bouche entr'ouverte, qui ſembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air ſuperbe & ménaçant, que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il ſera peint devant mes yeux ; & ſi jamais les Dieux me feſoient regner, je n'oublierois point, après un ſi funeſte exemple, qu'un Roi n'eſt digne de commander, & n'eſt heureux dans ſa puiſſance, qu'autant qu'il la ſoumet à la raiſon. Hé ! quel malheur pour un homme deſtiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

Fin du ſecond Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte que le ſucceſſeur de Boccoris rendant tous les priſonniérs Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr ſur le vaiſſeau de Narbal, qui commandoit la flote Tyrienne : que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il faloit craindre la cruelle avarice : qu'enſuite il avoit été inſtruit par Narbal ſur les regles du commerce de Tyr, & qu'il alloit s'embarquer ſur un vaiſſeau Cyprien pour aller par l'Iſle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, & voulut le faire prendre : qu'alors il étoit ſur le point de périr ; mais qu'Aſtarbé maitreſſe du tiran l'avoit ſauvé, pour faire mourir en ſa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles ſi ſages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénûment les fautes qu'il avoit faites par précipitâtion, & en manquant de docilité pour le ſage Mentor. Elle trouvoit une nobleſſe & une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accuſoit lui-même, & qui paroiſſoit avoir ſi bien profité de ſes

ſes imprudences pour ſe rendre ſage, prévoyant & modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque; il me tarde de ſavoir comment vous ſortites d'Egypte, & où vous avez retrouvé le ſage Mentor, dont vous avez ſenti la perte avec tant de raiſon.

Telemaque reprit ainſi ſon diſcours. Les Egyptiens les plus vertueux & les plus fideles au Roi étant les plus foibles, & voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre Roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'ile de Cypre ſe retirèrent, après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les priſonniérs Phéniciens; je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit ſortir de la tour; je m'embarquai avec les autres, & l'eſpérance commença à reluire au fond de mon cœur.

Un vent favorable rempliſſoit déja nos voiles; les rameurs fendoient les ondes écumantes; la vaſte mer étoit couverte de navires; les mariniérs pouſſoient des cris de joie: les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines & les montagnes s'aplaniſſoient peu à peu. Nous commencions à ne voir plus que le ciel & l'eau, pendant que le ſoleil, qui ſe levoit, ſembloit faire ſortir de la mer ſes feux étincelans; ſes rayons doroient le ſommet des montagnes, que nous découvrions encore un peu ſur l'horizon; & tout le ciel, peint d'un ſombre azur, nous promettoit une heureuſe navigation.

Quoiqu'on m'eut renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoiſſoit. Narbal, qui commandoit dans le vaiſſeau où l'on me mit, me demanda mon nom & ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes vous? me dit-il. Je ne ſuis point Phénicien, lui dis-je: mais les Egyptiens m'avoient pris ſur la mer dans un vaiſſeau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme Phénicien: c'eſt ſous ce nom que j'ai long tems ſouffert: c'eſt ſous ce nom que l'on m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainſi: Je ſuis Télémaque, fils d'Ulyſſe Roi d'Ithaque en Grece; mon père s'eſt rendu fameux entre tous les Rois qui ont aſſiégé la ville de Troie: mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir ſa patrie. Je l'ai cherché en pluſieurs pays; la fortune me perſécute comme

comme lui : vous voyez un malheureux, qui ne ſoupire qu'après le bonheur de retourner parmi les ſiens, & de retrouver ſon père.

Narbal me regardoit avec étonnement, & il crut apercevoir en moi je ne ſai quoi d'heureux qui vient des dons du ciel, & qui n'eſt point dans le commun des hommes ; il étoit naturellement ſincère & généreux ; il fut touché de mon malheur, & me parla avec une confiance que les Dieux lui inſpirèrent pour me ſauver d'un grand péril.

Telemaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, & je ne ſaurois en douter. La douceur & la vertu peintes ſur votre viſage, ne me permettent pas de me défier de vous : je ſens même que les Dieux, que j'ai toujours ſervis, vous aiment, & qu'ils veulent que je vous aime auſſi comme ſi vous étiez mon fils : je vous donnerai un conſeil ſalutaire, & pour récompenſe je ne vous demande que le ſécret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire ſur les choſes que vous voudrez me confier ; quoique je ſois ſi jeune, j'ai déja vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon ſécret, & encore plus de ne trahir jamais ſous aucun prétexte le ſécret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous accoutumer au ſécret dans une ſi grande jeuneſſe ? Je ſerai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez aquis cette qualité, qui eſt le fondement de la plus ſage conduite, & ſans laquelle tous les talens ſont inutiles ?

Quand Ulyſſe, lui dis je, part pour aller au ſiége de Troie, il me prit ſur ſes genoux & entre ſes brâs ; (c'eſt ainſi qu'on me l'a raconté.) Après m'avoir baiſé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puſſe les entendre : O mon fils ! que les Dieux me préſervent de te revoir jamais ; que plutôt le ciſeau de la Parque[1] tranche le fil de tes jours, lorſqu'il eſt à peine formé, de même que le moiſſonneur tranche de ſa faux une tendre fleur qui commence à éclorre ; que mes ennemis te puiſſent écraſer aux yeux de ta mère & aux miens ; ſi tu

[1] Les Parques étoient trois ſœurs. *Clothò*, *Acleſis* & *Atropos* : la première filoit le fil de nos jours ; la ſeconde le tournoit, & la troiſieme le coupoit.

dois

dois un jour te corrompre & abandonner la vertu. O ! mes amis, continua-t-il, je vous laiſſe ce fils, qui m'eſt ſi cher ; ayez ſoin de ſon enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuſe flaterie ; enſeignez-lui à ſe vaincre ; qu'il ſoit comme un jeune arbriſſeau encore tendre, qu'on plie pour le redreſſer. Sur tout n'oubliez rien pour le rendre juſte, bienfeſant, ſincère & fidele à garder un ſécret. Quiconque eſt capable de mentir, eſt indigne d'être compté au nombre des hommes ; & quiconque ne ſait pas ſe taire, eſt indigne de gouverner.

Je vous raporte ces paroles, parce qu'on a eu ſoin de me les répéter ſouvent, & qu'elles ont pénétré juſqu'au fond de mon cœur : je me les redis ſouvent à moi-même. Les amis de mon père eurent ſoin de m'éxercer de bonne heure au ſécret. J'étois encore dans la plus tendre enfance, & ils me confioient, déja toutes les peines qu'ils reſſentoient, voyant ma mère expôſée à un grand nombre de téméraires, qui vouloient l'éponſer. Ainſi on me traitoit dès-lors comme un homme raiſonnable & ſur ; on m'entretenoit ſouvent des plus grandes affaires ; on m'inſtruiſoit de ce qu'on avoit réſolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance. Par là je me croyois déja un homme fait. Jamais je n'en ai abuſé ; jamais il ne m'eſt échapé une ſeule parole, qui pût découvrir le moindre ſécret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, eſpérant qu'un enfant, qui auroit vu ou entendu quelque chôſe d'important, ne ſauroit pas ſe retenir : mais je ſavois bien leur répondre ſans mentir, & ſans leur aprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Narbal me dit : Vous voyez, Télémaque, la puiſſance des Phéniciens. Ils ſont redoutables à toutes les nâtions voiſines par leurs innombrables vaiſſeaux. Le commerce qu'ils font juſq'aux colomnes d'Hercule [1], leur donne des richeſſes qui ſurpâſſent celles des peuples les plus floriſſans. Le grand Roi Séſoſtris, qui n'auroit ja-

[1] Les colonnes d'Hercule ſont les montagnes de Calpé & d'Abila au détroit de Gibraltar, où l'ocean entre dans la mer Méditerranée, & où Hercule borna ſes voyages. Elles ſont ainſi nommées, parce qu'elles paroiſſent de loin comme deux colonnes aux yeux des voyageurs.

mais pu les vaincre par mer, eut bien de la peine à les vaincre par tèrre avec ſes armées qui avoient conquis tout l'Orient : il nous impôſa un tribut, que nous n'avons pas long tem- payé. Les Phéniciens ſe trouvoient trop riches & trop puiſſans pour porter patiemment le joug de la ſervitude ; nous reprimes notre liberté. La mort ne laiſſa pa à Séſoſtris le tems de finir la guèrre contre nous. Il eſt vrai que nous avions tout à craindre de ſa ſageſſe encore plus que de ſa puiſſance : mais ſa puiſſance pâſſant entre les mains de ſon fils, dépourvu de toute ſageſſe, nous conclumes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet les Egyptiens, bien loin de rentrer, les armes à la main, dans notre pays pour nous ſubjuguer encore une fois, ont été contraints de nous apeller à leur ſecours pour les délivrer de ce Roi impie & furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté & à l'opulence des Phéniciens !

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous ſommes eſclâves nous-mêmes. O Télémaque ! craignez de tomber dans les mains de Pygmalion notre Roi ; il les a trempées, ces mains cruelles ! dans le ſang de Sichée, mari de Didon [u] ſa ſœur. Didon, pleine de déſirs de la vengeance, s'eſt ſauvée de Tyr avec pluſieurs vaiſſeaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu & la liberté l'ont ſuivie ; elle a fondé ſur la côte d'Afrique une ſuperbe ville, qu'on nomme Carthage [x]. Pygmalion, tourmenté par une ſoif inſatiable des richeſſes, ſe rend de plus en plus miſérable & odieux à ſes ſujets. C'eſt un crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, ſoupçonneux, cruel ; il perſécute les riches, & il craint les pauvres.

C'eſt un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu ; car Pygmalion ſupôſe que les bons ne peuvent ſouffrir ſes injuſtices & ſes infamies. La vertu le condâmne ; il s'aigrit & s'irrite contre elle. Tout l'agite, l'inquiete, le ronge ; il a peur de ſon ombre ; il ne dort, ni nuit ni

[u] Didon étoit fille de Bélus, Roi de Tir & de Sidon. Pigmalion fit mourir ſon mari Sichée pour avoir ſes richeſſes.

[x] Cette ville, bâtie ſur la côte d'Afrique, vis à vis de Rome, dont elle étoit la rivale, fut ruinée par Scipion l'Afriquain.

jour

jour. Les Dieux pour le confondre l'accâblent de tréſors, dont il n'ôſe jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, eſt préciſément ce qui l'empêche de l'être ; il regrete tout ce qu'il donne, & craint toujours de perdre. Il ſe tourmente pour gâgner. On ne le voit preſque jamais ; il eſt ſeul, triſte, abatu au fond de ſon palais ; ſes amis mêmes n'ôſent l'aborder de peur de lui devenir ſuſpects. Une garde terrible tient toujours des épées nues & des piques levées autour de ſa maiſon. Trente chambres, qui ſe communiquent les unes aux autres, & dont chacune a une porte de fer avec ſix grôs verrous, ſont le lieu où il ſe renferme. On ne ſait jamais dans laquelle de ces chambres il couche, & on aſſure qu'il ne couche jamais deux nuits de ſuite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoit ni les doux plaiſirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il ſent qu'elle fuit loin de lui, & qu'elle refuſe d'entrer dans ſon cœur. Ses yeux creux ſont pleins d'un feu âpre & farouche ; ils ſont ſans ceſſe errans de tous côtés. Il prete l'oreille au moindre bruit, & ſe ſent tout ému ; il eſt pâle, défait, & les noirs ſoucis ſont peints ſur ſon viſage toujours ridé. Il ſe tait, il ſoupire, il tire de ſon cœur de profonds gémiſſemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ſes entrailles. Les mèts les plus exquis le dégoutent ; ſes enfans, loin d'être ſon eſpérance, ſont le ſujet de ſa terreur ; il en a fait ſes plus dangereux ennemis ; il n'a eu toute ſa vie aucun moment d'aſſuré : il ne ſe conſerve qu'à force de répandre le ſang de tous ceux qu'il craint. Inſenſé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il ſe confie, le fera périr ! quelqu'un de ces domeſtiques, auſſi défiant que lui, ſe hâtera de délivrer le monde de ce monſtre.

Pour moi je crains les Dieux : quoi qu'il m'en coute, je ſerai fidele au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir, que de lui ôter la vie, & même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez vous bien de lui dire, que vous etes le fils d'Ulyſſe : il eſpèreroit qu'Ulyſſe, retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande ſomme pour vous racheter ; & il vous tiendroit en priſon.

Quand nous arrivames à Tyr, je ſuivis le conſeil de Narbal, & je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme ſe pût rendre auſſi miſérable que Pygmalion me le paroiſſoit.

Surpris d'un ſpectacle ſi affreux & ſi nouveau pour moi, je diſois en moi-même : Voilà un homme, qui n'a cherché qu'à ſe rendre heureux ; il a cru y parvenir par les richeſſes & par une autorité abſolue ; il poſſede tout ce qu'il peut déſirer, & cependant il eſt miſérable par ſes richeſſes & par ſon autorité même. S'il étoit berger, comme j'étois n'aguères, il ſeroit auſſi heureux que je l'ai été ; il jouiroit des plaiſirs innocens de la campagne, & en jouiroit ſans remord. Il ne craindroit ni le fer ni le poiſon. Il aimeroit les hommes ; il en ſeroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richeſſes, qui lui ſont auſſi inutiles que du ſable, puiſqu'il n'ôſe y toucher ; mais il jouiroit librement des fruits de la tèrre, & ne ſouffriroit aucun véritable beſoin. Cet homme paroit faire tout ce qu'il veut ; mais il s'en faut bien qu'il le faſſe ; il fait tout ce que veulent ſes paſſions féroces. Il eſt toujours entraîné par ſon avarice, par ſa crainte & par ſes ſoupçons. Il paroit être maître de tous les autres hommes ; mais il n'eſt pas maître de lui-même ; car il a autant de maîtres & de boureaux, qu'il a de déſirs violens.

Je raiſonnois ainſi de Pygmalion ſans le voir ; car on ne le voyoit point, & on regardoit ſeulement avec crainte ces hautes tours, qui étoient nuit & jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en priſon, ſe renfermant avec ſes tréſors. Je comparois ce Roi inviſible avec Séſoſtris ſi doux, ſi acceſſible, ſi affable, ſi curieux de voir les étrangers, ſi attentif à écouter tout le monde, & à tirer du cœur des hommes la vérité, qu'on cache aux Rois. Séſoſtris, diſois-je, ne craignoit rien, & n'avoit rien à craindre ; il ſe montroit à tous ſes ſujèts comme à ſes propres enfans. Celui-ci craint tout, & a tout à craindre. Ce méchant Roi eſt toujours expôſé à une mort funeſte, même dans ſon palais inacceſſible, au milieu de ſes gardes. Au contraire le bon Roi Séſoſtris étoit en ſureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon père dans ſa maiſon environné de ſa famille.

Pyg-

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'île de Cypre, qui étoient venues ſecourir les ſiennes à cauſe de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occâſion de me mettre en liberté : il me fit paſſer en revue parmi les ſoldats Cypriens ; car le Roi étoit ombrageux juſques dans les moindres chôſes. Le défaut des Princes trop faciles & inapliqués eſt de ſe livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux & corrompus. Le défaut de celui-ci étoit au contraire de ſe défiér des plus honnêtes gens. Il ne ſavoit point diſcerner les hommes droits & ſimples qui agiſſent ſans déguiſement : auſſi n'avoit il jamais vu de gens de bien ; car de telles gens ne vont point chercher un Roi ſi corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit ſur le trône, dans les hommes dont il s'étoit ſervi, tant de diſſimulâtion, de perfidie & de vices affreux déguiſés ſous les aparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes ſans exception comme s'ils euſſent été maſqués. Il ſupôſoit qu'il n'y avoit aucune vertu ſincère ſur la tèrre : ainſi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux & corrompu, il ne ſe donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne ſeroit pas meilleur. Les bons lui paroiſſoient pires que les méchans les plus déclarés, parce qu'il les croyoit auſſi méchans & plus trompeurs.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, & j'échapai à la défiance pénétrante du Roi Narbal tremblòit de crainte que je ne fuſſe découvert : il lui en eût couté la vie & à moi auſſi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable ; mais les vents contraires nous retinrent aſſez long tems à Tyr.

Je profitai de ce ſéjour pour connoître les mœurs des Phéniciens ſi célebres chez toutes les nâtions connus. J'admirois l'heureuſe ſituâtion de cette grande ville, qui eſt au milieu de la mer dans une île. La côte voiſine eſt délicieuſe par ſa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes & des villages qui ſe touchent preſque ; enfin par la douceur de ſon climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brulans du Midi ; elle eſt rafraîchie par le vent du Nord, qui ſoufle du

côté de la mer. Ce pays eſt au pié du Liban, dont le ſommet fend les nues & va toucher les aſtres ; une glace éternelle couvre ſon front ; des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent ſa tête. Au deſſous on voit une vaſte forêt de cedres antiques, qui paroiſſent auſſi vieux que la terre où ils ſont plantés, & qui portent leurs branches épaiſſes juſques vers les nues : cette forêt a ſous ſes piés de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'eſt là qu'on voit errer les taureaux qui mugiſſent : les brebis, qui bêlent avec leurs tendres agneaux, bondiſſent ſur l'herbe. Là coulent mille ruiſſeaux d'une eau claire Enfin on voit au-deſſous de ces pâturages le pié de la montagne, qui eſt comme un jardin : le printems & l'automne y regnent enſemble pour y joindre les fleurs & les fruits. Jamais ni le ſouſle empeſté du Midi, qui ſeche & qui brule tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont ôſé éffacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'eſt auprès de cette belle côte que s'éleve dans la mer l'ile, où eſt bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville ſemble nâger au deſſus des eaux & être la Reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde ; & ſes habitans ſont eux mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'eſt point une ville qui apartienne à un peuple particulier ; mais qu'elle eſt la ville commune de tous les peuples, & le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, ſemblables à deux brâs, qui s'avancent dans la mer, & qui embraſſent un vaſte port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires ; & ces navires ſont ſi nombreux, qu'a peine peut on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'apliquent au commerce, & leurs grandes richeſſes ne les dégoutent jamais du travail néceſſaire pour les augmenter. On y voit de tous côtés le fin lin d'Egypte, & la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture eſt ſi vive, que le tems ne peut l'éffacer : on s'en ſert pour des laines fines, qu'on réhauſſe d'une broderie d'or & d'argent. Les Phéniciens

niciens ont le commerce de tous les peuples juſqu'au détroit de Gades [1] ; & ils ont même pénétré dans le vaſte Océan, qui environne toute la tèrre. Ils ont fait auſſi de longues navigâtions ſur la mer rouge, & c'eſt par ce chemin qu'ils vont chercher dans les iles inconnues, de l'or, des parfums, & divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois raſſaſier mes yeux du ſpectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grece, des hommes oiſifs & curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent ſur le port. Les hommes ſont occupés à décharger leurs vaiſſeaux, à tranſporter leurs marchandiſes, ou à les vendre, à ranger leurs magazins, & à tenir un compte exact de ce que leur eſt du par les négocians étrangers. Les fémmes ne cèſſent jamais, ou de filer les laine, ou de faire des deſſeins de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, diſois je à Narbal, que les Phéniciens ſe ſont rendus les maitres du commerce de toute la tèrre, & qu'ils s'enrichiſſent ainſi aux dépens de tous les autres peuples ? Vous le voyez, me répondit-il : la ſituâtion de Tyr eſt heureuſe pour le commerce ; c'eſt notre patrie qui a la gloire d'avoir inventé la navigâtion. Les Tyriens furent les premiérs (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obſcure antiquité) qui domptèrent les flôts, long tems avant l'âge de Typhis & des Argonautes [2] tant vantés dans la Grece. Ils furent, dis je, les premiérs qui ôſerent ſe mettre dans un frêle vaiſſeau à la merci des vagues & des tempêtes, qui fondèrent les abimes de la mer, qui obſervèrent les aſtres loin de la tèrre, ſuivant la ſcience des Egyptiens & des Babylo-

[1] Gades ou Gadire, aujourd'hui *Cadix*, eſt une petite île de l'Eſpagne Bétique, voiſine du Continent, vis à vis du port de Mneſtée. Elle fut bâtie par les Tiriens.

[2] Les Argonautes étoient les Hérôs de la Grece, qui allèrent en Colchos avec Jaſon pour enlever la toiſon d'or, leur vaiſſeau, bâti en Theſſalie par les mains mêmes de Pallas, ſe nommoit *Argo* ; & Typhis en étoit le Pilote.

niens,

niens[a]; enfin, qui réunirent tant de peuples que la mer avoit ſéparés. Les Tyriens ſont induſtrieux, patiens, laborieux, propres, ſobres & ménagers; ils ont une exacte police, ils ſont parfaitement d'accord entre eux: jamais peuple n'a été plus conſtant, plus ſincère, plus fidele, plus ſur, plus commode à tous les étrangers.

Voila, ſans aller chercher d'autre cauſe, ce qui leur donne l'empire de la mer, & qui fait fleurir dans leur port un ſi utile commerce. Si la diviſion & la jalouſie ſe mettoient entre eux; s'ils commençoient à s'amollir dans les délices & dans l'oiſiveté; ſi les premiers de la nation mépriſoient le travail & l'économie; ſi les arts ceſſoient d'être en honneur dans leur ville; s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant ſoit peu les regles d'un commerce libre; s'ils négligeoient leurs manufactures, s'ils ceſſoient de faire les grandes avances qui ſont néceſſaires pour rendre leurs marchandiſes parfaites chacune dans ſon genre, vous verriez bientôt tomber cette puiſſance que vous admirez.

Mais expliquez-moi, lui diſois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici; recevez bien & facilement tous les étrangers; faites leur trouver dans vos ports la ſureté, la commodité, la liberté entière; ne vous laiſſez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gâgner beaucoup eſt de ne vouloir jamais trop gâgner, & de ſavoir perdre à propôs. Faites vous aimer par tous les étrangers: ſouffrez même quelque chôſe d'eux: craignez d'exciter la jalouſie por votre hauteur: ſoyez conſtant dans les regles du commerce; qu'elles ſoyent ſimples & faciles; accoutumez vos peuples à les ſuivre inviolablement; puniſſez ſévèrement la fraude & même la négligence ou le faſte des marchands, qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Sur tout n'entreprenez jamais de gêner le commerce, pour le tourner ſelon vos vues. Il eſt plus convenable que le Prince ne s'en mêle point, & qu'il en laiſſe tout le profit à ſes ſujets qui en ont la

[a] Babylone, capitale de la Chaldée, ſur l'Euphrate, étoit une ville très ancienne; il n'en reſte preſque plus aucun veſtige.

peine:

peine : autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources ; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit & la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode & moins utile, ils se retirent insensiblement, & ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence les attirent chez eux, & les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O ! si vous l'aviez vue, mon cher Télémaque, avant le regne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les tristes restes d'une grandeur qui ménace ruine. O malheureuse Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'aportoit le tribut de tous les peuples de la tèrre.

Pygmalion craint tout & des étrangers & de ses sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature & le prix de leurs marchandises, & le tems qu'il doivent demeurer ici. Il fait encore pis ; car il use de supercherie pour surprendre les marchands, & pour confisquer leurs marchandises. Il inquiete les marchands qu'il croit les plus opulens : il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui même dans le commerce, & tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu, le chemin de Tyr, qui leur étoit autrefois si connu ; & si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire & notre puissance seront bientôt transportées à quelqu'autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal, comment les Tyriens s'étoient rendus si puissans sur la mer ; car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban, qui nous fournissent les bois des vaisseaux, & nous les

les réſervons avec ſoin pour cet uſage; on n'en coupe jamais que pour les beſoins publics. Pour la conſtruction des vaiſſeaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriérs habiles. Comment, lui diſois-je, avez-vous pu trouver ces ouvriérs? Il me répondit; Ils ſe ſont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompenſe bien ceux qui excellent dans les arts, on eſt ſur d'avoir bientôt des hommes qui les menent à leur dernière perfection: car les hommes qui ont le plus de ſageſſe & de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts, auſquels les grandes récompenſes ſont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réuſſiſſent dans les arts, & dans les ſciences utiles à la navigâtion. On conſidere un bon Géometré; on eſtime fort un habile Aſtronome; on comble de biens un pilote qui ſurpâſſe les autres dans ſa fonction; on ne mépriſe point un bon charpentier; au contraire, il eſt bien payé & bien traité: les bons rameurs même ont des récompenſes ſures & proportionnées à leur ſervice: on les nourit bien; on a ſoin d'eux, quand ils ſont malades; en leur abſence on a ſoin de leurs femmes & de leurs enfans. S'ils périſſent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoye chez eux ceux qui ont ſervi un certain tems. Ainſi on en a autant qu'on en veut. Le père eſt ravi d'élever ſon fils dans un ſi bon métiér, & dès ſa plus tendre jeuneſſe il ſe hâte de lui enſeigner à manier la rame, à tendre les cordages, & à mépriſer les tempêtes. C'eſt ainſi qu'on mene les hommes ſans contrainte par la récompenſe & par le bon ordre. L'autorité ſeule ne fait jamais bien: la ſoumiſſion des inférieurs ne ſuffit pas: il faut gâgner les cœurs, & faire trouver aux hommes leur avantage, dans les chôſes où l'on veut ſe ſervir de leur induſtrie.

Après ce diſcours, Narbal me mena viſiter tous les magaſins, les arſenaux, & tous les métiérs qui ſervent à la conſtruction des navires. Je demandois le détail des moindres chôſes, & j'écrivois tout ce que j'avois apris, de peur d'oubliér quelque circonſtance utile.

Cependant Narbal, qui connoiſſoit Pygmalion & qui m'aimoit, attendoit avec impatience mon départ, craignant que je ne fuſſe découvert par les eſpions du Roi, qui

qui alloient nuit & jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, & à interroger divers marchands, nous vimes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : Le Roi vient d'aprendre d'un des Capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le Roi veut qu'on l'arrête, & qu'on sache certainement de quel pays il est ; vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné, pour regarder de plus près les proportions que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, & j'interrogeois l'ouvriér qui avoit reglé cette proportion.

Narbal, surpris & effrayé, répondit : Je vais chercher cet étranger, qui est de l'île de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ; nous sommes perdus. Le Roi, que sa défiance tourmente jour & nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'île de Cypre ; il ordonne qu'on vous arrête ; il me veut faire périr, si je ne vous mèts entre ses mains. Que ferons nous ? O Dieux ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra, Télémaque, que je vous mene au palais du Roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cyprien de la ville d'Amatonte, fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père ; & peut-être que le Roi, sans aprofondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie & la mienne.

Je répondis à Narbal : Laissez périr un malheureux, que le destin veut perdre ; je sçai mourir, Narbal, & je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, & je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincérité ; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Nar-

Narbal me répondit : Ce menſonge, Télémaque, n'a rien qui ne ſoit innocent ; les Dieux même ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à perſonne ; il ſauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous pouſſez trop loin l'amour de la vertu, & la crainte de bleſſer la religion.

Il ſuffit, lui diſois-je, que le menſonge ſoit menſonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en préſence des Dieux qui doit tout à la vérité. Celui qui bleſſe la vérité, offenſe les Dieux, & ſe bleſſe ſoi-même : car il parle contre ſa conſcience. Ceſſez, Narbal, de me propôſer ce qui eſt indigne de vous & de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils ſauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laiſſer périr, nous ſerons en mourant les victimes de la vérité, & nous laiſſerons aux hommes l'exemple de préférer la vertu ſans tache à une longue vie : la mienne n'eſt déja que trop longue, étant ſi malheureuſe. C'eſt vous, ſeul, ô mon cher Narbal, pour qui mon cœur s'attendrit. Faloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût ſi funeſte ?

Nous demeurames long-tems dans cette eſpece de combat. Mais enfin nous vimes arriver un homme qui couroit hors d'haleine : c'étoit un autre Officiér du Roi, qui venoit de la part d'Aſtarbé. Cette femme étoit belle comme une Déeſſe ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'eſprit ; elle étoit enjouée, flateuſe, inſinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirènes, un cœur cruel & plein de malignité : Mais elle ſavoit cacher ſes ſentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit ſçu gâgner le cœur de Pygmalion par ſa beauté, par ſon eſprit, par ſa douce voix, & par l'harmonie de ſa lyre. Pygmalion, aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha ſon épouſe. Il ne ſongeoit qu'à contenter les paſſions de l'ambitieuſe Aſtarbé. L'amour de cette femme ne lui étoit guères moins funeſte que ſon infâme avarice : mais quoiqu'il eût tant de paſſion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris & du dégout. Elle cachoit ſes vrais ſentimens, & feſoit ſemblant de ne vouloir vivre que pour

pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le ſouffrir.

Il y avoit à Tyr un jeune Lyctien [b], nommé Malachon, d'une merveilleuſe beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaiſirs. Il ne ſongeoit qu'à conſerver la délicateſſe de ſon teint, qu'à peigner ſes cheveux blonds flotans ſur ſes épaules, qu'à ſe parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de ſa robe ; enfin qu'à chanter ſes amours ſur la lyre. Aſtarbé le vit, elle l'aima, & en devint furieuſe. Il la mépriſa, parce qu'il étoit paſſionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignoit de s'expoſer à la cruelle jalouſie du Roi. Aſtarbé ſe ſentant mépriſée, s'abandonna à ſon reſſentiment. Dans ſon déſeſpoir elle s'imagina qu'elle pouvoit faire paſſer Malachon pour l'étranger que le Roi feſoit chercher, & qu'on diſoit qui étoit venu avec Narbal. En effet elle le perſuada à Pygmalion, & corrompit tous ceux qui auroient pu le détromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, & qu'il ne ſavoit point les diſcerner, il n'étoit environné que de gens intéreſſés, artificieux, prêts à exécuter ſes ordres injuſtes & ſanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Aſtarbé, & il lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine qui avoit toute ſa confiance. Ainſi Malachon, quoique connu pour Cretois dans toute la ville, paſſa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte ; il fut mis en priſon.

Astarbe, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, & ne découvrît ſon impoſture, envoya en diligence à Narbal cet Officiér, qui lui dit ces paroles : Aſtarbé vous défend de découvrir au Roi quel eſt votre étranger ; elle ne vous demande que le ſilence, & elle ſçaura bien faire en ſorte que le Roi ſoit content de vous : cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voye plus dans la ville. Narbal, ravi de pouvoir ainſi ſauver ſa vie & la mienne, promit de ſe taire ; & l'Officiér, ſatisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Aſtarbé de ſa commiſſion.

[b] C'eſt abſolument ainſi qu'il faut lire. Puiſque Malachon eſt reconnu pour Crétois ſur la fin de cette paragraphe, il ne pouvoit pas être *Lydien* ; mais il étoit de *Lictus* ville de Crete.

Narbal & moi nous admirames la bonté des Dieux, qui récompenſoient notre ſincérité, & qui avoient un ſoin ſi touchant de ceux qui hazardoient tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice & à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, diſions nous, mérite de l'être, & l'eſt preſque toujours grôſſièrement. Il ſe défie des gens de bien, & s'abandonne à des ſcélérats : il eſt le ſeul qui ignore ce qui ſe paſſe. Voyez Pygmalion ; il eſt le jouet d'une femme ſans pudeur. Cependant les Dieux ſe ſervent du menſonge des méchans pour ſauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous aperçumes que les vents changeoient, & qu'ils devenoient favorables aux vaiſſeaux de Cypre. Les Dieux ſe déclarent, s'écria Narbal ; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en ſureté : fuyez cette tèrre cruelle & maudite. Heureux qui pouroit vous ſuivre juſques dans les rivages les plus inconnus ! Heureux qui pouroit vivre & mourir avec vous ! Mais un deſtin ſévère m'attache à cette malheureuſe patrie ; il faut ſoufrir avec elle : peut être faudra t-il être enſeveli dans ces ruines : n'importe ; pourvu que je diſe toujours la vérité, & que mon cœur n'aime que la juſtice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux, qui vous conduiſent comme par la main, de vous accorder le plus précieux de tous les dons, qui eſt la vertu pure & ſans tache juſqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque ; conſolez Pénélope, délivrez-la de ſes téméraires Amans ; que vos yeux puiſſent voir, que vos mains puiſſent embraſſer le ſage Ulyſſe, & qu'il trouve en vous un fils égal à ſa ſageſſe. Mais dans votre bonheur ſouvenez vous du malheureux Narbal, & ne ceſſez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrôſai de mes larmes ſans lui répondre. De profonds ſoupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embraſſions en ſilence. Il me mena juſqu'au vaiſſeau ; il demeura ſur le rivage ; & quand le vaiſſeau fut parti, nous ne ceſſions de nous regarder, tandis que nous pumes nous voir.

Fin du troiſieme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

CALYPSO interrompit Télémaque pour le faire repoſer. Mentor le blâme en ſécret d'avoir entrepris le récit de ſes avantures, & lui conſeille de les achever puiſqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant ſa navigation depuis Tyr juſqu'en l'île de Cypre, il avoit eu un ſonge où il avoit vu Vénus & Cupidon, contre qui Minerve le protégeoit; qu'enſuite il avoit cru voir auſſi Mentor, qui l'exhortoit à fuir l'île de Cypre; qu'à ſon réveil une tempête auroit fait périr le vaiſſeau, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cypriens noyés dans le vin étoient hors d'état de ſauver; qu'à ſon arrivée dans l'île il avoit vu avec horreur les éxemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu l'eſclâve, ſe trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grècs & les avoit embarqués dans ſon vaiſſeau pour les mener en Crete, & que dans ce trajet ils avoient vu le beau ſpectacle d'Amphitrite traînée dans ſon char par des chevaux marins.

CALYPSO, qui avoit été juſqu'à ce moment immobile & tranſportée de plaiſir en écoutant les avantures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire

prendre quelque repôs. Il eſt tems, lui dit-elle, que vous alliez gouter la douceur du ſommeil après tant de travaux. Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous eſt favorable. Abandonnez-vous donc à la joie. Goutez la paix & tous les autres dons des Dieux, dont vous allez être comblé. Demain, quand l'Aurore [c] avec ſes doigts de rôſes entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, & que les chevaux du Soleil, ſortant de l'onde de la mer, répandront les flâmes du jour pour chaſſer devant eux toutes les étoiles du ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'hiſtoire de vôs malheurs. Jamais votre père n'a égalé votre ſageſſe & votre courage. Ni Achille [d], vainqueur d'Hector ; ni Théſée [e], revenu des Enfers ; ni même le grand Alcide [f], qui a purgé la tèrre de tant de monſtres, n'ont fait voir autant de force & de vertu que vous. Je ſouhaite qu'un profond ſommeil vous rende cette nuit courte. Mais, hélâs ! qu'elle ſera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je ſçai déja, & de vous demander ce que je ne ſçai pas encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le ſage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grote écartée, où tout eſt préparé pour votre repôs. Je prie Morphée [g] de répandre ſes plus doux charmes ſur vôs paupières apeſanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vôs membres fatigués, & de vous envoyer des ſonges légèrs, qui, voltigeant autour de vous,

[c] Fille du ſoleil & de la tèrre. Les poëtes lui ont donné un vieux mari, nommé Tithon : ce qui fait qu'elle ſe leve toujours avant le ſoleil.

[d] Achille étoit fils de Pélée Roi de Theſſalie, & de Thétis fille de Nérée. Il fut tué par Pâris, frère d'Hector, dans le temple d'Apollon, pendant qu'il épouſoit Polixène, fille de Priam.

[e] Théſée, fils d'Egée Roi d'Athènes, deſcendit aux enfers pour enlever Proſerpine, mais il y fut enchaîné par ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

[f] C'eſt Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmene femme d'Amphitrion. Il fut haï de Junon, qui le fit expôſer à pluſieurs monſtres, dont néanmoins il fut vainqueur.

[g] Dieu du ſommeil.

flatent

flatent vos ſens par les images les plus riantes, & repouſſent loin de vous tout ce qui pouroit vous réveiller trop promtement.

La Déeſſe conduiſit elle-même Télémaque dans cette grote ſéparé de la ſienne. Elle n'étoit ni moins ruſtique, ni moins agréable. Une fontaine, qui couloit dans un coin, y feſoit un doux murmure qui apelloit le ſommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, ſur leſquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, & l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laiſſer fermer les yeux au ſommeil, Mentor parla ainſi à Télémaque; Le plaiſir de raconter vôs hiſtoires vous a entrainé; vous avez charmé la Déeſſe en lui expliquant les dangers, dont votre courage & votre induſtrie vous ont tiré; par là vous n'avez fait qu'enflâmer d'avantage ſon cœur, & que vous préparer une plus dangereuſe captivité. Comment eſpérez-vous qu'elle vous laiſſe maintenant ſortir de ſon île, vous qui l'avez enchantée par le récit de vôs avantures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler ſans prudence: Elle s'étoit engagée à vous raconter des hiſtoires, & à vous aprendre qu'elle a été la deſtinée d Ulyſſe; elle a trouvé le moyen de parler long tems ſans rien dire, & elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle déſire ſavoir: tel eſt l'art des femmes flateuſes & paſſionées. Quand eſt-ce, ô Télémaque, que vous ſerez aſſez ſage pour ne parler jamais par vanité, & que vous ſaurez taire tout ce qui vous eſt avantageux, quand il n'eſt pas utile à dire? Les autres admirent votre ſageſſe dans un âge où il eſt pardonable d'en manquer: pour moi, je ne puis vous pardonner rien; je ſuis le ſeul qui vous connois, & qui vous aime aſſez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien etes vous encore éloigné de la ſageſſe de votre père?

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuſer à Calypſo de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor; il faloit les lui raconter: mais vous deviez le faire, en ne lui diſant que ce qui pouvoit lui donner de la compâſſion. Vous pouviez lui dire que vous aviez été tantôt errant, tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire aſſez; & tout le reſte n'a ſervi qu'a augmenter

menter le poiſon qui brule déja ſon cœur. Plaiſe aux Dieux que le vôtre puiſſe s'en préſerver !

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque, d'un ton modéré & docile ? Il n'eſt plus tems, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reſte de vôs avantures : elle en ſçait aſſez pour ne pouvoir être trompée ſur ce qu'elle ne ſçait pas encore ; votre réſerve ne ſerviroit qu'à l'irriter : achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, & aprenez un autre fois à parler plus ſobrement de tout ce qui peut vous attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un ſi bon conſeil ; & ils ſe couchèrent.

Aussitot que Phœbus [b] eut répandu ſes premiers rayons ſur la tèrre. Mentor, entendant la voix de la Déèſſe qui apelloit ſes Nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il eſt tems, lui dit-il, de vaincre le ſommeil : allons, retournez à Calypſo, mais défiez-vous de ſes douces paroles : ne lui ouvrez jamais votre cœur ; craignez le poiſon flateur de ces louanges. Hièr elle vous élevoit au deſſus de votre père, de l'invincible Achille, du fameux Théſée, d'Hercule devenu immortel. Sentites-vous combien cette louange eſt exceſſive ? Crutes-vous ce qu'elle diſoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cauſe qu'elle vous çroit foible, & aſſez vain pour vous laiſſer tromper par des louanges diſproportionées à vôs actions.

Apres ces paroles ils allèrent au lieu où la Déèſſe les attendoit. Elle ſourit en les voyant, & cacha ſous une aparence de joie la crainte & l'inquietude, qui troubloient ſon cœur ; car elle prévoyoit que Télémaque, conduit par Mentor, lui échaperoit de même qu'Ulyſſe. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de ſatisfaire ma curioſité : j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie & chercher une nouvelle deſtinée dans l'ile de Cypre : dites-nous donc, quel fut ce voyage, & ne perdons pas un moment. Alors on s'aſſit ſur l'herbe ſemée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jetter ſans ceſſe des regards tendres & paſſionez ſur Télémaque, & de

[b] Phœbus, Apollon, le ſoleil, c'eſt le même Dieu.

voir

voir avec indignâtion que Mentor obſervoit juſqu'au moindre mouvement de ſes yeux. Cependant toutes les Nymphes en ſilence ſe panchoient pour preter l'oreille, & feſoient une eſpece de demi cercle pour mieux écouter & pour mieux voir. Les yeux de l'Aſſemblée étoient immobiles, & attachés ſur le jeune homme. Télémaque, baiſſant les yeux & rougiſſant avec beaucoup de grâce, reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire.

A peine le doux ſouffle d'un vent favorable avoit rempli nôs voiles, que la tèrre de Phénicie diſparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens, dont j'ignorois les mœurs, je me réſolus de me taire, de remarquer tout, & d'obſerver toutes les regles de la diſcrétion pour gâgner leur eſtime. Mais pendant mon ſilence un ſommeil doux & puiſſant vint me ſaiſir ; mes ſens étoient liés & ſuſpendus ; je goutois une paix & une joie profonde, qui enivroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Vénus, qui fendoit les nues dans ſon char volant conduit par deux colombes [1]. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeuneſſe, ces grâces tendres, qui parurent en elle, quand elle ſortit de l'écume de l'Océan, & qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle déſcendit tout à coup d'un vol rapide juſqu'auprès de moi, me mit en ſouriant la main ſur l'épaule, & me nommant par mon nom prononça ces paroles. Jeune Grèc, tu vâs entrer dans mon Empire ; tu arriverâs bientôt dans cette île fortunée, ou les plaiſirs, les ris, & les jeux folâtres naiſſent ſous mes pâs. Là tu brulerâs des parfums ſur mes autels ; là je te plongerai dans un fleuve de délices. Ouvre ton cœur aux plus douces eſpérances, & garde-toi bien de réſiſter à la plus puiſſante de toutes les Déeſſes, qui veut te rendre heureux.

En même tems j'aperçus l'enfant Cupidon, dont les petites ailes s'agitant le feſoient voler autour de ſa mère. Quoiqu'il eût ſur ſon viſage la tendreſſe, les graces & l'enjoûment de l'enfance, il avoit je ne ſçai quoi dans ſes yeux perçans qui me feſoit peur. Il rioit en me regardant : ſon ris étoit malin, moqueur & cruel. Il tira de ſon carquois

[1] Oiſeaux conſacrés à Vénus, comme le paon l'étoit à Junon.

d'or

d'or la plus aiguë de ſes fleches ; il banda ſon arc, & alloit me percer, quand Minerve ſe montra ſoudainement pour me couvrir de ſon Egide. Le viſage de cette déeſſe n'avoit point cette beauté molle, & cette langueur paſſionée, que j'avois remarquée dans le viſage & dans la poſture de Vénus. C'étoit au contraire une beauté ſimple, négligée, modeſte ; tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force & de majeſté. La fleche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par tèrre. Cupidon indigné en ſoupira amèrement : il eut honte de ſe voir vaincu. Loin d'ici, s'écria Minerve, loin d'ici, téméraire Enfant ; tu ne vaincrâs jamais que des âmes lâches, qui aiment mieux tes honteux plaiſirs que la ſageſſe, la vertu & la gloire. A ces mots l'Amour irrité s'envôla ; & Vénus remontant vers l'Olympe, je vis long tems ſon char avec ſes deux colombes, dans une nuée d'or & d'azur ; puis elle diſparut. En baiſſant mes yeux vers la tèrre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me ſembla que j'étois tranſporté dans un jardin délicieux, tel qu'on dépeint les Champs Elyſées [k]. En ce lieu je reconnus Mentor, qui me dit : Fuyez cette cruelle tèrre, cette île empeſtée, où l'on ne reſpire que la volupté. La vertu la plus courageuſe y doit trembler, & ne ſe peut ſauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulois jetter à ſon cou pour l'embraſſer : mais je ſentois que mes piés ne pouvoient ſe mouvoir, que mes genoux ſe déroboient ſous moi, & que mes mains s'efforçant de ſaiſir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échapoit toujours Dans cet effort je m'éveillai, & je ſentis que ce ſonge myſtérieux étoit un avertiſſement divin. Je me ſentis plein de courage contre les plaiſirs, & de défiance contre moi-même pour déteſter la vie molle des Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus que Mentor avoit perdu la vie, & qu'ayant paſſé les ondes du Styx [l] il habitoit l'heureux ſéjour des âmes juſtes.

Cette

[k] La demeure des âmes fortunées, ſelon les poëtes, comme le Tartare eſt celle des méchans.

[l] Le Styx eſt une fontaine au pié de la montagne Nonacris en Arcadie, dont les eaux ſont venimeuſes, & ſi froides qu'elles font mourir

Cette penſée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois ? Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger, qui erre ſans eſpérance de revoir ſa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaiſſeau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs, ennemis du travail, s'endormoient ſur leurs rames ; le pilote, couroné de fleurs, laiſſoit le gouvernail, & tenoit en ſa main une grande cruche de vin, qu'il avoit preſque vuidée ; lui & tous les autres, troublés par la fureur de Bacchus, chantoient à l'honneur de Vénus & de Cupidon, des vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainſi les dangers de la mer, une ſoudaine tempête troubla le ciel & la mer. Les vents déchaînés mugiſſoient avec fureur dans les voiles ; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gémiſſoit ſous leurs coups. Tantôt nous montions ſur le dôs des vagues enflées ; tantôt la mer ſembloit ſe dérober ſous le navire & nous précipiter dans l'abime. Nous apercevions auprès de nous des rochers, contre leſquels les flôts irrités ſe briſoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois ſouvent oui dire à Mentor, que les hommes mous & abandonnés aux plaiſirs manquent de courage dans les dangers. Tous nôs Cypriens abatus pleuroient comme des femmes ; je n'entendois que des cris pitoyables, que des regrets ſur les délices de la vie, que de vaines promeſſes aux Dieux, pour leur faire des ſacrifices, ſi on pouvoit arriver au port. Perſonne ne conſervoit aſſez de préſence d'eſprit, ni pour ordonner les manœuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois en ſauvant ma vie, ſauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parceque le pilote, troublé par le vin

mourir auſſi-tôt qu'on les a bues. Les poëtes feignent que c'eſt un fleuve ou marais d'enfer, par lequel les Dieux du Ciel jurent avec tant de reſpect, qu'ils n'oſeroient violer leur ſerment. Les Payens, par une politique très ſalutaire, enſeignoient que les âmes de ceux à qui on n'avoit pas rendu les derniers devoirs de la ſépulture, erroient cent ans ſur le bord du Styx, avant que de pouvoir le traverſer.

comme

comme une Bacchante [m], étoit hors d'état de connoître le danger du vaiſſeau : j'encourageai les matelôts effrayés; je leur fis abaiſſer les voiles : ils ramèrent vigoureuſement: nous paſſames au travers des écueils ; & nous vimes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette avanture parut comme un ſonge à tous ceux qui me devoient la conſervâtion de leurs vies ; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivames en l'île de Cypre au mois du printems [n], qui eſt conſacré à Vénus. Cette ſaiſon, diſoient, les Cypriens, convient à cette Déeſſe; car elle ſemble animer toute la nature, & faire naître les plaiſirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'île, je ſentis un air doux, qui rendoit les corps lâches & pareſſeux, mais qui inſpiroit une humeur enjouée & folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile & agréable, étoit preſque inculte ; tant les habitans étoient énnemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes & de jeunes filles vainement pareés, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, ſe dévouer à ſon Temple : la beauté, les grâces, la joie, les plaiſirs éclatoient également ſur leurs viſage ; mais les grâces y étoient trop affectées : on n'y voyoit point une noble ſimplicité, & une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté L'air de moleſſe, l'art de compôſer leurs viſages, leur parure vaine, leur démarche languiſſante, leurs regards, qui ſembloient chercher ceux des hommes, leurs jalouſies entre elles pour allumer de grandes paſſions ; en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes, me ſembloit vil & mépriſable ; à force de me vouloir plaire, elles me degoutoient.

On me conduiſit au temple de la Déeſſe : elle en a pluſieurs dans cette île ; car elle eſt particulièrement

[m] Les Bacchantes étoient des femmes qui ſacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, ſur le mont Cithéron proche de Thebes, & ſur d'autres montagnes de Thrace. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre apellez Thirſes, & ſembloient poſſedées d'une fureur divine.

[n] C'eſt le mois d'Avril.

adorée

adorée à Cythere, à Idalie, & à Pâphos : c'eſt à Cythère que je fus conduit. Le temple eſt tout de marbre ; c'eſt un parfait periſtyle[o] : les colonnes ſont d'une grôſſeur & & d'une hauteur, qui rendent cet édifice très majeſtueux : au deſſus de l'architrave & de la friſe, ſont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bâs relief toutes les plus agréables avantures de la Déeſſe. A la porte du temple eſt ſans cèſſe une foule de peuples, qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais, dans l'enceinte du lieu ſacré, aucune victime : on n'y brule point, comme ailleurs, la graiſſe des geniſſes & des taureaux : on n'y répand jamais leur ſang : on préſente ſeulement devant l'autel bêtes qu'on offre, & on n'en peut offrir aucune qui ne ſoit jeune, blanche, ſans défaut & ſans tache : on les couvre de bandelettes de pourpre, brodées d'or ; leurs cornes ſont dorées & ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été préſentées devant l'autel, on les renvoye dans un lieu écarté, où elles ſont égorgées pour les feſtins des Prêtres de la Déeſſe.

On offre auſſi toutes ſortes de liqueurs parfumées & du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres ſont revetus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, & des franges de même au bâs de leurs robes. On brule nuit & jour, ſur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient ; & ils forment une eſpece de nuage, qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple ſont ornées de feſtons pendans : tous les vâſes, qui ſervent au ſacrifice, ſont d'or ; un bois ſacré de myrthes[p] environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons & de jeunes filles d'une râre beauté, qui puiſſent préſentir les victimes aux Prêtres, & qui ôſent allumer le feu des autels : mais l'impudence & la diſſolution déſhonorent un temple ſi magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais inſenſiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inſpiroient je ne ſçai quelle inclinâtion pour le déſordre : on ſe mo-

[o] Bâtiment environné de colonnes.
[p] Le myrthe étoit conſacré à Vénus.

quoit

quoit de mon innocence : ma retenue & ma pudeur ſervoient de jouet à ces peuples éffrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes paſſions, pour me tendre des piéges, & pour réveiller en moi le gout des plaiſirs. Je me ſentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue ne me ſoutenoit preſque plus : toutes mes bonnes réſolutions s'évanouiſſoient : Je ne me ſentois plus la force de réſiſter au mal, qui me preſſoit de tous côtés ; j'avois même une mauvaiſe honte de la vertu ; j'étois comme un homme qui nâge dans une rivière profonde & rapide ; d'abord il fend les eaux & remonte contre le torrent : mais ſi les bords ſont eſcarpés, & s'il ne peut ſe repôſer ſur le rivage, il ſe lâſſe enfin peu à peu & ſa force l'abandonne, ſes membres épuiſés s'engourdiſſent, & le cours du fleuve l'entraine ; ainſi mes yeux commençoient à s'obſcurcir ; mon cœur tomboit en défaillance ; je ne pouvois plus rapeller ni ma raiſon, ni le ſouvenir des vertus de mon père. Le ſonge, où je croyois avoir vu le ſage Mentor déſcendu aux Champs Elyſées achevoit de me décourager : une ſécrete & douce langueur s'emparoit de moi. J'aimois déja le poiſon flateur, qui ſe gliſſoit de veine en veine, & qui pénétroit juſqu'à la moëlle de mes ôs. Je pouſſois néanmoins encore de profonds ſoupirs ; je verſois des larmes amères : je rugiſſois comme un lion dans ma fureur. O ! malheureuſe jeuneſſe, diſois-je : O Dieux qui vous jouez cruellement des hommes, pourquoi les faites-vous paſſer par cet âge qui eſt un tems de folie ou de fievre ardente ? O ! que ne ſuis-je couvert de cheveux blancs, courbé & proche du tombeau, comme Laërte mon ayeul ! La mort me ſeroit plus douce que la foibleſſe honteuſe où je me vois.

A peine avois-je ainſi parlé, que ma douleur s'adouciſſoit, & que mon cœur enivré d'une folle paſſion ſecouoit preſque toute pudeur ; puis je me voyois plongé dans un abime de remords. Pendant ce trouble je courois, errant ça & là dans le ſacré bocage, ſemblable à une biche que le chaſſeur a bleſſée : elle court au travers des vaſtes forêts pour ſoulager ſa douleur : mais la fleche qui l'a percée dans le flanc, la ſuit par tout : elle porte par tout avec elle le trait meurtier. Ainſi je courois en

vain,

vain, pour m'oublier moi-même ; & rien n'adouciſſoit la plaie de mon cœur.

En ce moment j'aperçus aſſez loin de moi dans l'ombre épaiſſe de ce bois la figure du ſage Mentor : mais ſon viſage me parut ſi pâle, ſi triſte & ſi auſtère, que je n'en pus reſſentir aucune joie. Eſt-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique eſpérance ? eſt-ce vous ? Quoi donc ! eſt-ce vous-même ? Une image trompeuſe ne vient-elle pas abuſer mes yeux ? Eſt-ce vous, Mentor ? N'eſt-ce point votre ombre encore ſenſible à mes maux ? N'êtes vous point au rang des âmes heureuſes qui jouiſſent de leur vertu, & à qui les Dieux donnent des plaiſirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elyſées ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ? Suis-je aſſez heureux pour vous poſſéder, ou bien n'eſt ce qu'une ombre de mon ami ? En diſant ces paroles, je courois vers lui tout tranſporté juſqu'à perdre la reſpirâtion : il m'attendoit tranquillement ſans faire un pâs vers moi. O Dieux ! vous le ſavez, quelle fut ma joie, quand je ſentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'eſt pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embraſſe, mon cher Mentor : c'eſt ainſi que je m'écriai ; j'arrôſai ſon viſage d'un torrent de larmes ; je demeurois attaché à ſon cou ſans pouvoir parler. Il me regardoit triſtement avec des yeux pleins d'une tendre compâſſion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez-vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laiſſé pendant votre abſence ? & que ferois je maintenant ſans vous ? Mais ſans répondre à mes queſtions : Fuyez, me dit-il d'un ton terrible ; fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la tèrre ne porte pour fruit que du poiſon ; l'air qu'on reſpire eſt empeſté ; les hommes contagieux ne ſe parlent que pour ſe communiquer un venin mortel. La volupté lâche & infâme, qui eſt le plus horrible des maux ſortis de la boëte de Pandore [a], amollit les cœurs, & ne ſouffre ici au-

[a] Pandore étoit une femme merveilleuſe fabriquée par Vulcain, ſur les dons des Dieux, qui voulurent tous avoir part a ſa formâtion. Jupiter irrité contre Prométhée qui avoit dérobé le feu du ciel, envoya cette créature extrordinaire à Epiméthée frère de Prométhée avec un boëte pleine de maux. Epiméthée l'ayant ouverte tous les maux ſe répandirent ſur la tèrre.

cune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant ; effacez juſqu'au moindre ſouvenir de cette île éxecrable.

Il dit, & auſſitôt je ſentis comme un nuage épais qui ſe diſſipoit ſur mes yeux, & qui me laiſſoit voir la pure lumière : une joie douce & pleine d'un ferme courage renaiſſoit dans mon cœur : cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle & folâtre, dont mes ſens avoient été empoiſonés : l'une eſt une joie d'ivreſſe & de trouble, qui eſt entrecoupée de paſſions furieuſes & de cuiſans remords ; l'autre eſt une joie de raiſon, qui a quelque chôſe de bienheureux & de céleſte ; elle eſt toujours pure & égale ; rien ne peut l'épuiſer ; plus on s'y plonge, plus elle eſt douce ; elle ravit l'âme ſans la troubler. Alors je verſai des larmes de joie, & je trouvois que rien n'étoit ſi doux que de pleurer. O heureux, diſois-je, les hommes à qui la vertu ſe montre dans toute ſa beauté ! Peut-on la voir ſans l'aimer ? Peut on l'aimer ſans être heureux ?

Mentor me dit : Il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'eſt pas permis de m'arrêter. Où allez-vous donc, lui répondis-je ? En quelle terre inhabitable ne vous ſuivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échaper ; je mourrai plutôt ſur vôs pas. En diſant ces paroles, je le tenois ſerré de toute ma force. C'eſt en vain, me dit-il, que vous eſpérez de me retenir. Le cruel Métophis me vendit à des Ethiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Dâmâs en Syrie pour leur commerce, voulurent ſe défaire de moi, croyant en tirer une grande ſomme d'un nommé Hazaël qui cherchoit un eſclâve Grèc, pour connoître les mœurs de la Grece, & pour s'inſtruire de nos ſciences. En effet Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai apris de nôs mœurs, lui a donné la curioſité de pâſſer dans l'île de Crete[r] pour étudier les ſages lois de Minos. Pendant notre navigâtion les vents nous ont contraints de relâcher dans l'île de Cypre : en attendant un vent favorable, il eſt

[r] Aujourd'hui *Candie*, ſituée à l'entrée de l'Archipel. Minos, fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agénor, Roi de Phénicie, étoit Roi de cette île : & parce qu'il étoit fort équitable, on a feint que Pluton l'avoit choiſi pour être juge aux enfers.

venu faire ſes offrandes au temple ; le voilà qui en ſort ; les vents nous apellent : déja nos voiles s'enflent. Adieu, mon cher Télémaque : un eſclâve qui craint les Dieux, doit ſuivre fidelement ſon maitre. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi ; ſi j'étois à moi, ils le ſavent, je ne ſerois qu'à vous ſeul. Adieu, ſouvenez-vous des travaux d'Ulyſſe & des larmes de Pénélope, ſouvenez-vous des juſtes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence ! en quelle tèrre ſuis je contraint de laiſſer Télémaque ?

Non, non, lui dis je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laiſſer ici, plutôt mourir que de vous voir partir ſans moi. Ce maître Syrien eſt-il impitoyable ? Eſt-ce une tigreſſe dont il a ſucé les mamelles dans ſon enfance ? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes brâs ? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il ſouffre que je vous ſuive : vous m'exhortez vous-même à fuir, & vous ne voulez pâs que je fuye en ſuivant vôs pâs. Je vais parler à Hazaël ; il aura peut-être pitié de ma jeuneſſe & de mes larmes ; puiſqu'il aime la ſageſſe & qu'il va ſi loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce & inſenſible. Je me jetterai à ſes piés, j'embraſſerai ſes genoux, je ne le laiſſerai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous ſuivre. Mon cher Mentor, je me ferai eſclâve avec vous ; je lui offrirai de me donner à lui : s'il me refuſe, c'eſt fait de moi, je me delivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël apella Mentor ; je me proſternai devant lui ; il fut ſurpris de voir un inconnu en cette poſture. Que voulez-vous ? me dit-il. La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, ſi vous ne ſouffrez que je ſuive Mentor, qui eſt à vous. Je ſuis le fils du grand Ulyſſe le plus ſage des Rois de la Grece, qui ont renverſé la ſuperbe ville de Troie, fameuſe dans toute l'Aſie. Je ne vous dis pas ma naiſſance pour me vanter, mais ſeulement pour vous inſpirer quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon père dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme, qui étoit pour moi un autre pere : la fortune pour comble de maux me l'a enlevé ; elle l'a fait votre eſclâve : ſouffrez que je le ſois auſſi. S'il eſt vrai que vous aimez la juſtice, & que vous alliez en Crete pour aprendre les lois du bon Roi Minos, n'en-

durciſſez point votre cœur contre mes ſoupirs & contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi, qui eſt réduit à demander la ſervitude comme ſon unique reſſource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'eſclavage; mais mes premiérs malheurs n'étoient que de foibles eſſais des outrages de la fortune; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les eſclâves. O Dieux! voyez mes maux; ô Hazaël! ſouvenez-vous de Minos, dont vous admirez la ſageſſe, & qui nous jugera tous deux dans le royaume de Pluton*.

Hazael, me regardant avec un viſage doux & humain, me tendit la main & me releva. Je n'ignore pâs, me dit-il, la ſageſſe & la vertu d'Ulyſſe: Mentor m'a raconté ſouvent quelle gloire il a aquiſe parmi les Grècs; & d'ailleurs la promte renommée a fait entendre ſon nom à tous les peuples de l'Orient. Suivez-moi, fils d'Ulyſſe, je ſerai votre père juſqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne ſerois pâs touché de la gloire de votre père, de ſes malheurs & des votres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre ſoin de vous. Il eſt vrai que je l'ai acheté comme eſclâve: mais je le garde comme un ami fidele; l'argent qu'il m'a couté, m'a aquis le plus cher & le plus précieux ami que j'ai ſur la tèrre. J'ai trouvé en lui la ſageſſe; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il eſt libre; vous le ſerez auſſi; je ne vous demande à l'un & à l'autre que votre cœur.

En un inſtant je paſſai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puiſſent ſentir. Je me voyois ſauvé d'un horrible danger: je m'aprochois de mon pays; je trouvois un ſecours pour y retourner; je goutois la conſolâtion d'être auprès d'un homme, qui m'aimoit déja par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quiter.

Hazael s'avance ſur le bord du rivage; nous le ſuivons; on entre dans le vaiſſeau; les rameurs fendent les

* Fils de Saturne & de Rhée, & frère de Jupiter & de Neptune. Ayant partagé entre eux l'Empire du monde, l'enfer échut à Pluton.

ondes

ondes paiſibles. Un zéphir légèr ſe joue dans nôs voiles; il anime tout le vaiſſeau & lui donne un doux mouvement. L'île de Cypre diſparoît bientôt. Hazael, qui avoit impatience de connoître mes ſentimens, me demanda ce que je penſois des mœurs de cette île. Je lui dis ingénûment en quels dangers ma jeuneſſe avoit été expôſée, & le combat que j'avois ſouffert au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, & dit ces paroles: O Vénus! je reconnois votre puiſſance & celle de votre fils; j'ai brulé de l'encens ſur vôs autels; mais ſouffrez que je déteſte l'infâme moleſſe des habitans de votre île, & l'impudence brutale avec laquelle ils célebrent vôs fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première puiſſance, qui a formé le ciel & la tèrre; de cette lumière infinie, immuable, qui ſe donne à tous ſans ſe partager; de cette vérité ſouveraine & univerſelle, qui éclaire tous les eſprits, comme le ſoleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette lumière pure, eſt aveugle comme un aveugle né: il paſſe ſa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le ſoleil n'éclaire point pendant pluſieurs mois de l'année. Il croit être ſage, & il eſt inſenſé: il croit tout voir, & il ne voit rien: il meurt n'ayant jamais rien vu: tout au plus il aperçoit de ſombres & fauſſes lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainſi ſont tous les hommes, entraînés par le plaiſir des ſens & par le charme de l'imaginâtion. Il n'y a point ſur la tèrre de véritablés hommes, excepté ceux qui conſultent, qui aiment, qui ſuivent cette raiſon éternelle. C'eſt elle qui nous inſpire, quand nous penſons bien c'eſt: elle que nous reprend, quand nous penſons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raiſon que la vie; elle eſt comme un grand Océan de lumière: nôs eſprits ſont comme de petis ruiſſeaux qui en ſortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne compriſſe pas encore parfaitement la ſageſſe de ce diſcours, je ne laiſſois pas d'y gouter je ne ſçai quoi de pur & de ſublime: mon cœur en étoit échauffé, & la vérité me ſembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des Dieux,

des Hérôs, des poëtes, de l'âge d'or, du déluge, des premières hiſtoires du genre humain, du fleuve d'oubli [t] où ſe plongent les âmes des morts, des peines éternelles préparées aux impies dans le goufre noir du Tartare [u], & de cette heureuſe paix, dont jouiſſent les juſtes dans les Champs Elyſées ſans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël & Mentor parloient, nous aperçumes des Dauphins couverts d'une écâille, qui paroiſſoit d'or & d'azur. En ſe jouant ils ſoulevoient les flôts avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons, qui ſonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite [x], traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, & qui fendant l'onde ſalée laiſſoient loin derrière eux un vaſte ſillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflâmées & leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déeſſe étoit une conque, d'une merveilleuſe figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, & les roues étoient d'or. Ce char ſembloit voler ſur la face des eaux paiſibles. Une troupe de Nymphes couronées de fleurs nâgeoient en foule derrière le char ; leurs beaux cheveux pendoient ſur leurs épaules, & flottoient au gré du vent. La Déeſſe tenoit d'une main un ſceptre d'or, pour commander aux vagues ; de l'autre elle portoit ſur ſes genoux le petit Dieu Palémon ſon fils, pendant à ſa mamelle. Elle avoit un viſage ſerein & une douce majeſté, qui feſoit fuir les vents ſéditieux & toutes les noires tempêtes. Les Tritons conduiſoient les chevaux, & tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au deſſus du char ; elle étoit à demi enflée par le ſouffle d'une multitude de petits zéphirs, qui s'éfforçoient de la pouſſer par leurs haleines. On voyoit

[t] Ce fleuve eſt nommé *Léthé* par les poëtes, d'un mot Grec, qui ſignifie *oubli*, parce qu'ils feignent que ces eaux ôtent la memoire du paſſé.

[u] Le Tartare eſt un lieu dans les enfers où les méchans ſont tourmentés.

[x] Amphitrite fille de l'Océan & de Doris, femme de Neptune, eſt la Déeſſe de la mer.

au milieu des airs Eole[y], empreſſé, inquiet & ardent. Son viſage ridé & chagrin, ſa voix menaçante, ſes ſourcils épais & pendans, ſes yeux pleins d'un feu ſombre & auſtère tenoient en ſilence les fièrs aquilons, & repouſſoient tous les nuages. Les immenſes baleines & tous les monſtres marins, feſant avec leurs narines un flux & reflux de l'onde amère, ſortoient à la hâte de leurs grotes profondes pour voir la Déeſſe.

[y] Eole étoit fils de Jupiter & d'Aceſte, fille d'Hippotas Troyen. Les poëtes l'ont fait Dieu des vents, parce qu'il ſavoit prédire les vents ſelon les ſaiſons.

Fin du quatrième Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte, qu'en arrivant en Crete, il apprit qu'Idoménée, Roi de cette île, avoit ſacrifié ſon fils unique pour accomplir un vœu indiſcret; que les Crétois, voulant venger le ſang du fils, avoient réduit le père à quiter leur pays; qu'après de longues incertitudes, ils étoient actuellement aſſemblés pour élire un autre Roi. Télémaque ajoute, qu'il fut admis dans cette aſſemblée; qu'il y remporta les prix pour divers jeux, & qu'il expliqua les queſtions laiſſées par Minos dans le livre de ſes lois; que les vieillards, juges de l'île, & tous les peuples voulurent le faire Roi, voyant ſa ſageſſe.

APRES que nous eumes admiré ce ſpectacle, nous commençames à découvrir les montagnes de Crete, que nous avions encore aſſez de peine à diſtinguer des nuées du ciel & des flôts de la mer. Bientôt nous vimes le ſommet du mont Ida, au deſſus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte ſon bois rameux au deſſus des têtes des jeunes faons, dont il eſt ſuivi. Peu à peu nous vimes plus diſtinctement les côtes de cette île, qui ſe préſentoient à nos yeux comme un am-

amphitheâtre. Autant que la tèrre de Cypre nous avoit paru negligée & inculte, autant celle de Créte ſe montroit fertile & ornée de tous les fruits par le travail de ſes habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, & des villes ſuperbes. Nous ne trouvions aucun champ, où la main du laboureur diligent ne fût imprimée; par tout la charuë avoit laiſſé de creux ſillons : les ronces, les épines & toutes les plantes qui occupent inutilement la tèrre, ſont inconnues en ce pays. Nous conſiderions avec plaiſir les creux vallons, où les troupeaux de bœufs mugiſſent dans les grâs herbages le long des ruiſſeaux; les moutons paiſſans ſur le penchant d'une coline; les vaſtes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cerès [z]; enfin les montagnes ornées de pampres & de grapes d'un raiſin déja coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux préſens de Bacchus pour charmer les ſoucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crete, & il nous explica ce qu'il en connoiſſoit. Cette île, diſoit il, admirée de tous les étrangers, & fameuſe par ſes cent villes, nourit ſans peine tous ſes habitans, quoiqu'ils ſoient innombrables; c'eſt que la tèrre ne ſe láſſe jamais de répandre ſes biens ſur ceux qui la cultivent. Son ſein fécond ne peut s'épuiſer : plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils ſoient laborieux, plus ils jouiſſent de l'abondance : ils n'ont jamais beſoin d'être jaloux les uns des autres. La tèrre, cette bonne mère, multiplie ſes dons ſelon le nombre de ſes enfans, qui méritent ſes fruits par leur travail. L'ambition & l'avarice des hommes ſont les ſeules ſources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, & ils ſe rendent malheureux par le déſir du ſuperflu : s'ils vouloient vivre ſimplement, & ſe contenter de ſatisfaire aux vrais beſoins, on verroit par tout l'abondance, la joie, l'union & la paix.

C'eſt ce que Minos, le plus ſage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez

[z] Cérès, fille de Saturne & de Rhée, & mére de Proſerpine, étoit la Déeſſe des blés, parce que c'eſt elle qui a inventé le labourage.

de

de plus merveilleux dans cette île, est le fruit de ses lois. L'éducâtion qu'il fesoit donner aux enfans, rend les corps sains & robustes : on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale & laborieuse ; on supose que toute volupté amollit le corps & l'esprit ; on ne leur propôse jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, & d'aquerir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guèrre, mais encore à fouler aux piés les trop grandes richesses & les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulâtion, & l'avarice.

Pour le faste & la molesse, on n'a jamais besoin de les réprimer ; car ils sont inconnus en Crete : tout le monde y travaille, & personne ne songe à s'y enrichir ; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce & reglée, où l'on jouit en paix & avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni Palais dorés. Les habits sont de laine fine & de belle couleur, mais tout unis & sans broderie. Les repâs y sont sobres ; on y boit peu de vin : le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux mêmes, & le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange de grôsses viandes sans ragout ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens. La superbe Architecture n'y est pas ignorée : mais elle est réservée pour les temples des Dieux ; & les hommes n'ôseroient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Cretois sont la santé, la force, le courage, la paix, & l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des chôses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail & l'horreur de l'oisiveté, l'émulâtion pour la vertu, la soumission aux lois, & la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai, en quoi consistoit l'autorité du Roi ; & il me répondit : Il peut tout sur les peuples : mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire

faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus precieux de tous les dépôts à condition qu'il sera le pére de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sageſſe & par sa modération à la félicité de tant d'hommes; & non pas que tant d'hommes servent, par leur misere & par leur servitude lâche, à flater l'orgueil & la moleſſe d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au deſſus des autres, excepté ce qui eſt néceſſaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le reſpect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le Roi doit être plus ſobre, plus ennemi de la moleſſe, plus exempt de faſte & de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richeſſes & de plaiſirs; mais plus de ſageſſe, de vertu & de gloire que le reſte des hommes. Il doit être au dehors le défenſeur de la patrie, en commandant les armées; & au-dedans le juge des peuples pour les rendre bons, ſages & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi; il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples: c'eſt aux peuples qu'il doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection; & il n'eſt digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ſes enfans regnaſſent après lui, qu'à condition qu'ils regneroient ſuivant ces maximes. Il aimoit encore plus ſon peuple que ſa famille: c'eſt par une telle ſageſſe qu'il a rendu la Crete ſi puiſſante & ſi heureuſe. C'eſt par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les Conquerans, qui veulent faire ſervir les peuples à leur propre grandeur, c'eſt-a dire, à leur vanité. Enfin, c'eſt par ſa juſtice qu'il a mérité d'être aux enfers le ſouverain Juge des morts.

Pendant que Mentor ſeſoit ce diſcours, nous abordames dans l'ile. Nous vimes le fameux laybrinthe, ouvrage des mains de l'ingenieux Dedale [1], & qui étoit une

[1] Dédale, fils de Micion & père d'Icare, étoit un ouvrier tres fameux: ill quitta le ſéjour d'Athènes & ſe vint mettre au ſervice de Minos, par ordre duquel il fit ce fameux labyrinthe avec un tel artifice & tant de détours, que ceux qui y étoient entrés, n'en pouvoient ſortir. Il y fut lui-même retenu priſonnier, avec

une imitâtion du grand labyrinthe que nous avions vû en Egypte. Pendant que nous conſidérions ce curieux édifice, nous vimes le peuple qui couvroit le rivage, & qui accouroit en foule dans un lieu aſſez voiſin du bord de la mer : nous demandames la cauſe de leur empreſſement ; & voici ce qu'un Cretois nommé Nauſicrate nous raconta.

Idomenee, fils de Deucalion & petit fils de Minos, dit-il, étoit allé, comme les autres Rois de la Grece, au ſiége de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crete ; mais la tempête fut ſi violente, que le pilote de ſon vaiſſeau & tous les autres, qui étoient expérimentés dans la navigâtion, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux : chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir : chacun deploroit ſon malheur, n'eſpérant pas même le triſte repôs des ombres qui traverſent le Styx après avoir reçu la ſépulture. Idoménée, levant les yeux & les mains vers le ciel, invoquoit Neptune : O puiſſant Dieu ! s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : ſi tu me fais revoir l'île de Crete malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête, qui ſe préſentera à mes yeux.

Cependant ſon fils, impatient de revoir ſon père, ſe hâtoit d'aller au devant de lui pour l'embraſſer ; malheureux ! qui ne ſavoit pas que c'étoit courir à ſa perte. Le père échapé à la tempête arrivoit dans le port déſiré : il remercioit Neptune d'avoir écouté ſes vœux : mais bientôt il ſentit combien ſes vœux lui étoient funeſtes. Un preſſentiment de ſon malheur lui donnoit un cuiſant repentir de ſon vœu indiſcret : il craignoit d'arriver parmi les ſiens, & il apréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Néméſis [b],

avec ſon fils Icare, pour avoir offenſé le Roi ; mais il trouva moyen de ſe faire des ailes, pour s'envoler de là par le milieu des airs ; ou plutôt, c'eſt ainſi que les poëtes ont nommé les voiles d'un vaiſſeau, dont il inventa l'uſage, lorſqu'il voulut ſe retirer de Créte.

[b] Néméſis, fille de Jupiter & de la Néceſſité, ou de la nuit ſelon Héſiode, préſidoit à la punition des crimes, elle avoit un temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.

Déeſſe

Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, & sur tout les Rois orgueilleux, poussoit d'une main fatale & invisible Idoménée. Il arrive ; à peine ôse-t-il lever les yeux ; il voit son fils : il recule, saisi d'horreur ; ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chère, qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, & est tout étonné que son père répond si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes.

O mon père : dit il, d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, & de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vos yeux de peur de me voir. Le père, accablé de douleur, ne répondoit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : Ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? Rends-moi aux vagues & aux rochers, qui devoient en me brisant finir ma triste vie ; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel ! tiens, voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi, il tira son épée pour se percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêtèrent sa main. Le vieillard Sophronime, interprète des volontés des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit il, a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse, celle de l'accomplir contre les lois de la nature ; offrez cent taureaux plus blancs que la neige à Neptune ; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs ; faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce discours, la tête baissée & sans répondre ; la fureur étoit allumée dans ses yeux ; son visage pâle & défiguré changeoit à tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit : Me voici, mon père ; votre fils est prêt à mourir, pour apaiser le Dieu de la mer : n'attirez pas sur vous sa colére : je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frapez, mon père ; ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idoménée, tout hors de lui & comme déchiré par les Furies infernales [c], ſurprend tous ceux qui l'obſervoient de près : il enfonce ſon épée dans le cœur de cet infant ; il la retire toute fumante & toute pleine de ſang, pour la plonger dans ſes propres entrâilles : il eſt encore un fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans ſon ſang ; ſes yeux ſe couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière, mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la ſuporter. Tel qu'un beau lis, au milieu des champs, coupée dans ſa racine par le tranchant de la charue, languit & ne ſe ſoutient plus ; il n'a point encore perdu cette vive blancheur & cet éclat qui charme les yeux ; mais la tèrre ne le nourit plus & ſa vie eſt éteinte. Ainſi le fils d'Idoménée, comme une jeune & tendre fleur, eſt cruellement moiſſonné dès ſon premiér âge. Le pere dans l'excès de ſa douleur devient inſenſible ; il ne ſçait où il eſt, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche chancelant vers la ville, & demande ſon fils.

Cependant le peuple, touché de compâſſion pour l'enfant & d'horreur pour l'action barbâre du père, s'écrie que les Dieux juſtes l'ont livré aux Furies : la fureur leur fournit des armes ; ils prennent des bâtons & des pièrres ; la diſcorde ſoufle dans tous les cœurs un venin mortel. Les Cretois, les ſages Cretois, oublient la ſageſſe, qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoiſſent plus le petit fils du ſage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de ſalut pour lui, qu'en le ramenant vers ſes vaiſſeaux ; ils s'embarquent avec lui ; ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à ſoi, les remercie de l'avoir arraché d'une tèrre, qu'il a arrôſée du ſang de ſon fils, & qu'il ne ſauroit plus habiter. Les vents les conduiſent vers l'Heſpérie, & ils vont fonder un nouveau royaume dans le pays des Salentins [d].

[c] Elles étoient trois ſœurs, *Tiſiphone*, *Alecton* & *Mégère*. Leur emploi étoit de tourmenter les méchans dans les enfers, & même ſur la tèrre.

[d] Le pays des Salentins eſt aujourd'hui la partie méridionale de la tèrre d'Otrante ſur la mer Ionienne dans le royaume de Naples.

Ce-

Cependant les Cretois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont réfolu d'en choifir un, qui conferve dans leur pureté les lois établies. Voici les meſures qu'ils ont priſes pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes ſont aſſemblés ici. On a déja commencé par des ſacrifices ; on a aſſemblé tous les ſages les plus fameux des pays voiſins, pour examiner la ſageſſe de ceux qui paroîtront dignes de commander : on a prèparé des jeux publics, où tous les prétendans combattent ; car on veut donner pour prix la royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, & pour l'eſprit & pour le corps. On veut un Roi, dont le corps ſoit fort & adroit, & dont l'âme ſoit ornée de la ſageſſe & de la vertu. On apelle ici tous les étrangers.

Apres nous avoir raconté toute cette hiſtoire étonnante, Nauſicrate nous dit : Hâtez-vous donc, ô étrangers ! de venir dans notre aſſemblée : vous combattrez avec les autres : & ſi les Dieux deſtinent la victoire à l'un de vous, il regnera en ce pays. Nous le ſuivimes ſans aucun déſir de vaincre, mais par la ſeule curioſité de voir une chôſe ſi extraordinaire.

Nous arrivames à une eſpece de cirque très-vaſte, environné d'une épaiſſe forêt : le milieu du cirque étoit une arène preparée pour les combatans ; elle étoit bordée par un grand amphitéâtre d'un gâzon frais, ſur lequel étoit aſſis & rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivames, on nous reçut avec honneur ; car les Cretois ſont les peuples du monde qui exercent le plus noblement & avec le plus de religion l'hoſpitalité. On nous fit aſſeoir, & on nous invita à combattre. Mentor s'en excuſa ſur ſon âge, & Hazaël ſur ſa foible ſanté. Ma jeuneſſe & ma vigueur m'ôtoient toute excuſe : je jettai néanmoins un coup d'oeil ſur Mentor pour découvrir ſa penſée, & j'aperçus qu'il ſouhaitoit que je combatiſſe. J'acceptai donc l'offre qu'on me feſoit ; je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flôts d'huile douce & luiſante ſur tous les membres de mon corps, & je me mêlai parmi les combatans. On dit de tous côtés, que c'étoit le fils d'Ulyſſe, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix ; & pluſieurs Cretois, qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien [e] d'environ trente cinq ans surmonta tous les autres, qui ôserent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse ; ses bras étoient nerveux & bien nourris ; au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple & fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; & regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer : mais je me présentai à lui. Alors nous nous saisimes l'un l'autre ; nous nous serrames à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pié contre pié, tous les nerfs tendus & les bras entrelâssés comme des serpens ; chacun s'efforcant d'enlever de tèrre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pencher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi, je le poussai avec tant de violence, que ses reins plièrent : il tomba sur l'arène, & m'entraina sur lui. En vain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : victoire au fils d'Ulysse ; & j'aidai au Rhodien confus à se relever.

Le combat du ceste [f] fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos [g] avoit acquis une haute reputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cédèrent ; il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, & puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, & qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me pressoit, & je ne pouvois plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : ô fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups, dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, & que son bras s'alongeoit en vain, je le surprenois dans

[e] L'ile de Rhode, ainsi apellée parce qu'il y croit beaucoup de rôses, est une des îles de l'Archipel, sur la côte de l'Asie.

[f] C'étoit proprement l'escrime, qui se fesoit à coups de poings : les athletes s'armoient les mains de grôsses courroies de cuir de bœuf, & c'est ce qu'on nommoit le ceste.

[g] Ile de la mer Ionienne, consacrée à Junon.

cette

cette posture penchée : déja il reculoit, quand je haussai mon ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver ; & perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par tèrre, que je lui tendis la main pour le relever : il se redressa lui-même couvert de poussière & de sang ; sa honte fut extrême, mais il n'ôsa renouveller le combat.

Aussitôt on commenca les courses des chariots, que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté des roues, & pour la vigueur des chevaux. Nous partons ; un nuage de poussière vole & couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien [h] nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Cretois, nommé Polyclete, le suivit de près. Hippomaque, parent d'Idoménée, qui aspiroit à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout penché sur leurs crins flotans ; & le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles, comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animèrent & se mirent peu à peu en haleine ; je laissai loin derrière moi presque tous ceux, qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque, parent d'Idoménée, pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abatit, & ôta par sa chute à son maitre l'espérance de regner.

Polyclete se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse ; il tomba, les rênes lui échapèrent, & il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur : tantôt il invoquoit les Dieux & leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer : il craignoit que je ne passasse entre la borne & lui ; car mes chevaux, mieux ménagés que les siens, etoient en état de le devancer ; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hazarda de se briser contre la borne ; il y brisa effectivement sa roue. Je ne songeai qu'à faire prompte-

[h] Lacédémone étoit dans le Péloponèse.

ment le tour pour n'être pas engagé dans ſon déſordre: & il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: victoire au fils d'Ulyſſe; c'eſt lui que les Dieux deſtinent à regner ſur nous.

Cependant les plus illuſtres & les plus ſages d'entre les Cretois, nous conduiſirent dans un bois antique & ſacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les viéillards, que Minos avoit établis juges du peuple & gardes des lois, nous aſſemblèrent. Nous étions les mêmes qui avions combattu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les ſages ouvrirent les livres où toutes les lois de Minos ſont recueillies. Je me ſentis ſaiſi de reſpect & de honte, quand j'aprochai de ces viéillards, que l'âge rendoit vénérables, ſans leur ôter la vigueur de l'eſprit; ils étoient aſſis avec ordre, & immobiles dans leurs places: leurs cheveux étoient blancs; pluſieurs n'en avoient preſque plus. On voyoit reluire ſur leurs viſages graves une ſageſſe douce & tranquile: ils ne ſe preſſoient point de parler; ils ne diſoient que ce qu'ils avoient réſolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient ſi modérés à ſoutenir ce qu'ils penſoient de part & d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient tous d'une même opinion. La longue expérience des chôſes paſſées, & l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vues ſur toutes chôſes: mais ce qui perfectionnoit de plus leur raiſon, étoit le calme de leurs eſprits, délivrés des folles paſſions & des caprices de la jeuneſſe; la ſageſſe toute ſeule agiſſoit en eux, & le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir ſi bien domté leurs humeurs, qu'ils goutoient ſans peine le doux & noble plaiſir d'écouter la raiſon. En les admirant, je ſouhaitai que ma vie pût s'accourcir pour arriver tout-à-coup à une ſi eſtimable viéilleſſe. Je trouvois la jeuneſſe malheureuſe d'être ſi impetueuſe & ſi éloignée de cette vertu ſi éclairée & ſi tranquile.

Le premiér d'entre ces viéillards ouvrit le livre des lois de Minos. C'étoit un grand livre, qu'on tenoit d'ordinaire renfermé, dans une câſſete d'or avec des parfums. Tous ces viéillards le baiſèrent avec reſpect; car ils diſent qu'après les Dieux, de qui les bonnes lois viennent, rien ne doit être ſi ſacré aux hommes que les lois deſti-

deſtinées à les rendre bons, ſages & heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les lois pour gouverner les peuples, doivent toujours ſe laiſſer gouverner eux mêmes par les lois. C'eſt la loi & non pas l'homme qui doit regner. Tel étoit le diſcours de ces ſages. Enſuite celui qui préſidoit, propôſa trois queſtions, qui devoient être décidées par les maximes de Minos.

La première queſtion étoit de ſavoir quel eſt le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent, que c'étoit un Roi qui avoit ſur ſon peuple un empire abſolu, & qui étoit victorieux de tous ſes ennemis. D'autres ſoutinrent, que c'étoit un homme ſi riche qu'il pouvoit contenter tous ſes déſirs. D'autres dirent, que c'étoit un homme qui ne ſe marioit point, & qui voyageoit pendant toute ſa vie en divers pays, ſans être jamais aſſujeti aux lois d'aucune nâtion. D'autres s'imaginèrent, que c'étoit un barbâre, qui vivant de ſa chaſſe au milieu des bois, étoit indépendant de toute police & de tout beſoin. D'autres crurent, que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en ſortant des rigueurs de la ſervitude, il jouiſſoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviſèrent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit de tout, & que tous les hommes enſemble n'avoient plus aucun pouvoir ſur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit ſouvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis je, eſt celui qui peut être libre dans l'eſclavage même. En quelque pays & en quelque condition qu'on ſoit, on eſt très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, & qu'on ne craigne qu'eux: en un mot, l'homme véritablement libre eſt celui, qui dégagé de toute crainte & de tout déſir n'eſt ſoumis qu'aux Dieux & à la raiſon. Les viéillards s'entreregardèrent en ſouriant, & furent ſurpris de voir que ma réponſe fût préciſément celle de Minos.

Ensuite on propôſa la ſeconde queſtion en ces termes: Qui eſt le plus malheureux de tous les hommes? Chacun diſoit ce qui lui venoit dans l'eſprit. L'un diſoit, C'eſt un homme qui n'a ni biens, ni ſanté, ni honneur.

Un

Un autre disoit, C'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats & indignes de lui. Il vint un sage de l'île de Lesbos [1] qui dit : Le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être ; car le malheur dépend moins des chôses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se recria : on aplaudit, & chacun crut que ce sage Lesbien remporteroit le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, & je repondis, suivant les maximes de Mentor : Le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables : il est doublement malheureux par son aveuglement, ne connoissant pas son malheur ; il ne peut s'en guérir : il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flateurs pour aller jusqu'à lui. Il est tirannisé par ses pâssions ; il ne connoît point ses devoirs : il n'a jamais gouté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu : il est malheureux & digne de l'être ; son malheur augmente tous les jours : il court à sa perte, & les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien ; & les viéillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisieme question, on demanda, lequel des deux est préferable, d'un côté, un Roi conquerant & invincible dans la guèrre ; de l'autre, un Roi sans expérience de la guèrre, mais propre à policer sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi invincible dans la guèrre étoit préferable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un Roi qui sache bien gouverner en paix, s'il ne sait pas défendre le pays quand la guèrre vient ? Les ennemis le vaincront, & reduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire, que le Roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guèrre, & l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquerant travailleroit à la gloire de son peuple aussi-bien qu'à la sienne, & qu'il rendroit ses

[1] Ile de la mer Ægée aujourd'hui *Métélin*.

sujèts

ſujèts maîtres des autres nâtions, au lieu qu'un Roi pacifique les tiéndroit dans une honteuſe lâcheté. On voulut ſavoir mon ſentiment. Je répondis ainſi :

Un Roi qui ne ſçait gouverner que dans la paix ou dans la guèrre, & qui n'eſt pas capable de conduire ſon peuple dans ces deux états, n'eſt qu'a demi Roi. Mais ſi vous comparez un Roi qui ne ſçait que la guèrre, à un Roi ſage, qui ſans ſavoir la guèrre eſt capable de la ſoutenir dans le beſoin par ſes Généraux, je le trouve préferable à l'autre. Un Roi entièrement tourné à la guèrre, voudroit toujours la faire pour étendre ſa domination & ſa propre gloire ; il ruineroit ſon peuple. A quoi ſert-il à un peuple, que ſon Roi ſubjugue d'autres nâtions, ſi on eſt malheureux ſous ſon regne ? D'ailleurs les longues guèrres entraînent toujours après elles beaucoup de déſordres ; les victorieux mêmes ſe déreglent pendant ce tems de confuſion. Voyez ce qu'il en coute à la Grece pour avoir triomphé de Troie ; elle a été privé de ces Rois pendant plus de dix ans. Lors que tout eſt en feu par la guèrre, les lois, l'agriculture, les arts languiſſent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guèrre à ſoutenir, ſont contraints de faire le plus grand des maux, qui eſt de tolérer la licence, & de ſe ſervir des méchans. Combien y a-t-il de ſcélérats qu'on puniroit pendant la paix, & dont on a beſoin de récompenſer l'audace dans les déſordres de la guèrre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquerant, ſans avoir beaucoup à ſouffrir de ſon ambition. Un conquerant, enivré de ſa gloire, ruine preſque autant ſa nâtion victorieuſe que les autres nâtions vaincues. Un Prince qui n'a point les qualités néceſſaires pour la paix, ne peut faire gouter à ſes ſujèts les fruits d'une guèrre heureuſement finie : il eſt comme un homme, qui défendroit ſon champ contre ſon voiſin, & qui uſurperoit celui de ſon voiſin même, mais qui ne ſauroit ni labourer ni ſemer, pour recueillir aucune moiſſon : un tel homme ſemble né pour détruire, pour ravager, pour renverſer le monde, & non pour rendre le peuple heureux par un ſage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il eſt vrai qu'il n'eſt pas propre à de grandes conquêtes ; c'eſt à dire, qu'il

qu'il n'eſt pas né pour troubler le repôs de ſon peuple, en voulant vaincre les autres peuples que la juſtice ne lui a pas ſoumis : mais s'il eſt véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités néceſſaires pour mettre ſon peuple en ſureté contre ſes ennemis. Voci comment : Il eſt juſte, modéré, & commode à l'egard de ſes voiſins : il n'entreprend jamais contre eux rien qui puiſſe troubler la paix : il eſt fidele dans ſes alliances. Ses Alliés l'aiment, ne le craignent point, & ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voiſin inquiet, hautain & ambitieux, tous les autres Rois voiſins, qui craignent ce voiſin inquiet, & qui n'ont aucune jalouſie du Roi pacifique, ſe joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être oprimé. Sa probité, ſa bonne foi, ſa modérâtion le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le ſien. Pendant que le Roi entreprenant eſt odieux à tous les autres & ſans ceſſe expôſé à leurs ligues, celui-ci a la gloire d'être comme le père & le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au dedans ſont encore plus ſolides. Puiſqu'il eſt propre à gouverner en paix, je ſupôſe qu'il gouverne par les plus ſages lois. Il retranche le faſte, la moleſſe, & tous les arts qui ne ſervent qu'à flater les vices : il fait fleurir les autres arts qui ſont utiles aux véritables beſoins de la vie ; ſur tout il aplique ſes ſujèts à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des chôſes néceſſaires. Ce peuple laborieux, ſimple dans ſes mœurs, accoutumé à vivre de peu, gâgnant facilement ſa vie par la culture de ſes tèrres, ſe multiplie à l'infini. Voilà dans ce royaume un peuple innombrable, mais un peuple ſain, vigoureux, robuſte, qui n'eſt point amoli par les voluptés, qui eſt éxercé par la vertu, qui n'eſt point attaché aux douceurs d'une vie lâche & delicieuſe, qui ſçait mépriſer la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goute ſous un ſage Roi, apliqué à ne regner que pour faire regner la raiſon. Qu'un conquerant voiſin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut être pas aſſez accoutumé à camper, à ſe ranger en batâille, ou à dreſſer des machines pour aſſiéger une ville. Mais il le trouvera invincible par ſa multitude, par ſon courage, par ſa patience

tience dans les fatigues, par ſon habitude de ſouffrir la pauvreté, par ſa vigueur dans les combats, & par une vertu que les mauvais ſuccès même ne peuvent abatre. D'ailleurs ſi ce Roi n'eſt pas aſſez expérimenté pour commander lui-même ſes armées, il les fera commander par des gens qui en ſeront capables, & il ſaura s'en ſervir ſans perdre ſon autorité. Cependant il tirera du ſecours de ſes Alliés. Ses ſujets aimeront mieux mourir que de paſſer ſous la domination d'un autre Roi violent & injuſte : les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelle reſſource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc, que le Roi pacifique, qui ignore la guèrre, eſt un Roi tres-imparfait, puiſqu'il ne ſçait pas remplir une de ſes plus grandes fonctions, qui eſt de vaincre ſes ennemis : mais j'ajoute qu'il eſt néanmoins infiniment ſupérieur au Roi conquerant, qui manque des qualités neceſſaires dans la paix, & qui n'eſt propre qu'à la guèrre.

J'aperçus dans l'aſſemblée beaucoup de gens, qui ne pouvoient gouter cet avis : car la plupart des hommes, éblouis par les choſes éclatantes comme les victoires & les conquêtes, les préferent à ce qui eſt ſimple, tranquille & ſolide, comme la paix & la bonne police des peuples. Mais les Viéillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

Le premiér de ces viéillards s'ecria : Je vois l'accompliſſement d'un oracle d'Apollon connu dans toute notre île. Minos avoit conſulté les Dieux pour ſçavoir combien de tems ſa race regneroit ſuivant les lois qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : Les tiens cèſſeront de regner quand un étranger entrera dans ton île pour y faire regner tes lois. Nous avons craint que quelque étranger ne vint faire la conquête de l'île de Crete [k] : mais le malheur d'Idoménée & la ſageſſe du fils d'Ulyſſe, qui entend mieux que nul autre mortel les lois de Minos, nous montrent le ſens de l'oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les deſtins nous donnent pour Roi ?

[k] Il n'y a point de doute que ce ne ſoit ainſi qu'il faut lire, au lieu de *nous avons craint que quelque étranger* viendroit *faire*, &c. qui ſe trouve dans toutes les éditions précédentes.

Fin du cinquieme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE raconte qu'il refusa la royauté de Créte, pour retourner en Ithaque ; qu'il propôsa d'élire Mentor, qui refusa aussi le diadême : qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit expôsé ce qu'il venoit d'aprendre des vertus d'Aristodême, qui fut proclamé Roi au même moment ; qu'ensuite Mentor & lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque : mais que Neptune pour consoler Vénus irritée, leur avoit fait faire le naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son île.

AUSSITOT les viéillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, & le premiér me prenant par la main, annonca au peuple, deja impatient dans l'attente d'une decision, que j'avois remporté le prix. A peine achevat-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun pousſa des cris de joie. Tout le rivage & toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri : Que le fils d'Vlysse semblable a Minos regne sur les Cretois.

J'at-

J'attendis un moment, & je fesois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille: Renoncez-vous à votre patrie? L'ambition de regner vous fera-t-elle oublier Pénélope qui vous attend comme sa dernière espérance, & le Grand Ulysse que les Dieux avoient résolu de vous rendre? Ces paroles me percèrent le cœur, & me soutinrent contre le vain désir de regner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi; O illustres Cretois! je ne mérite point de vous commander. L'oracle qu'on vient de raporter, marque bien que la race de Minos cèssera de regner quand un étranger entrera dans cette île, & y fera regner les lois de ce sage Roi: mais il n'est pas dit que cet étranger regnera. Je veux croire que je suis cet étranger, marqué par l'oracle: j'ai accompli la prédiction: je suis venu dans cette île: j'ai découvert le vrai sens des lois, & je souhaite que mon explicâtion serve à les faire regner avec l'homme que vous choisirez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite île d'Ithaque, aux cent villes de Crete, à la gloire & à l'opulence de ce beau royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué. Si j'ai combatu dans vôs jeux, ce n'etoit pas dans l'esperance de regner ici: c'etoit pour mériter votre estime & votre compâssion: c'étoit afin que vous me donassiez les moyens de retourner promtement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon père Ulysse, & consoler ma mère Pénélope, que de regner sur tous les peuples de l'univers. O Cretois! vous voyez le fond de mon cœur: il faut que je vous quitte; mais la mort seule poura finir ma reconnoissance. Oui, jusqu'au dernier soupir Télémaque aimera les Cretois, & s'interessera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé, qu'il s'eleva un bruit sourd, semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entre-choquent dans une tempête. Les uns disoient: Est-ce quelque Divinité sous une figure humaine? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays & qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient; Il faut le contraindre de regner ici. Enfin je repris la parole, & chacun se hâta

de ſe taire, ne ſachant ſi je n'allois point accepter ce que j'avois refuſé d'abord. Voici les paroles que je leur dis:

Souffrez, ô Cretois, que je vous diſe ce que je penſe. Vous êtes le plus ſage de tous les peuples: mais la ſageſſe demande, ce me ſemble, une précaution qui vous échape. Vous devez choiſir non pas l'homme qui raiſonne le mieux ſur les lois, mais celui qui les pratique avec la plus conſtante vertu. Pour moi je ſuis jeune, par conſéquent ſans expérience, expôſé à la violence des paſſions, & plus en état de m'inſtruire en obéiſſant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui ait vaincu les autres dans les jeux d'eſprit & de corps, mais qui ſe ſoit vaincu lui-même: cherchez un homme qui ait vôs lois écrites dans le fond de ſon cœur, & dont toute la vie ſoit la pratique de ces lois: que ſes actions plutôt que ſes paroles vous le faſſent choiſir.

Tous les viéillards, charmés de ce diſcours, & voyant toujours croître les applaudiſſemens de l'aſſemblée, me dirent: Puiſque les Dieux nous ôtent l'eſpérance de vous voir regner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi, qui faſſe regner nôs lois. Connoiſſez-vous quelqu'un, qui puiſſe commander avec cette modération? Je connois, leur dis-je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous eſtimez en moi: c'eſt ſa ſageſſe, & non pas la mienne, qui vient de parler; & il m'a inſpiré toutes les réponſes que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'aſſemblée jetta les yeux ſur Mentor, que je montrois le tenant par la main. Je racontois les ſoins qu'il avoit eus de mon enfance; les périls dont il m'avoit délivré; les malheurs qui étoient venus fondre ſur moi, dès que j'avois ceſſé de ſuivre ſes conſeils. D'abord on ne l'avoit point regardé à cauſe de ſes habits ſimples & négligés, de ſa contenance modeſte, de ſon ſilence preſque continuel, de ſon air froid & réſervé. Mais quand on s'apliqua à le regarder, on découvrit dans ſon viſage je ne ſcai quoi de ferme & d'élevé: on remarqua la vivacité de ſes yeux, & la vigueur avec laquelle il feſoit juſqu'aux moindres actions: on le queſtionna: il fut admiré: on réſolut de le faire Roi. Il

s'en

s'en défendit sans s'émouvoir : il dit qu'il préferoit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la royauté ; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne fesoient presque jamais les biens qu'ils vouloient faire, & qu'ils fesoient souvent, par la surprise des flateurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. Il ajouta que si la servitude est misérable, la royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander ! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

ALORS les Cretois, ne pouvant revenir de leur surprise, lui demandèrent, quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, qui vous connoisse bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, & qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la royauté, ne la connoit pas : & comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point ? il la cherche pour lui ; & vous devez désirer un homme, qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

TOUS les Cretois furent dans un étrange étonnement, de voir deux étrangers qui refusoient la royauté, recherchée par tant d'autres ; ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausiciate, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au cirque où l'on célebroit les jeux, leur montra Hazaël, avec lequel Mentor & moi étions venus de l'île de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand, quand ils sçurent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël ; qu'Hazaël, touché de la sagesse & de la vertu de son esclave, en avoit fait son conseil & son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être roi, & qu'Hazaël étoit venu de Damas en Syrie pour s'instruire des lois de Minos, tant l'amour de la sagesse rempliſſoit son cœur.

LES vieillards dirent à Hazaël : Nous n'ôsons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous mépriſez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses &

de l'éclat de la royauté, pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas, ô Cretois, que je mépriſe les hommes. Non, non, je ſçai combien il eſt grand de travailler à les rendre bons & heureux ; mais ce travail eſt rempli de peines & de dangers. L'éclat qui y eſt attaché eſt faux, & ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie eſt courte ; les grandeurs irritent plus les paſſions qu'elles ne peuvent les contenter : c'eſt pour aprendre à me paſſer de ces faux biens, & non pas pour y parvenir, que je ſuis venu de ſi loin. Adieu. Je ne ſonge qu'à retourner dans une vie paiſible & retirée, où la ſageſſe nouriſſe mon cœur, & où les eſpérances qu'on tire de la vertu pour une autre meilleure vie après la mort, me conſolent dans les chagrins de la viéilleſſe. Si j'avois quelque chôſe à ſouhaiter, ce ne ſeroit pas d'être Roi, ce ſeroit de ne me ſéparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Cretois s'écrièrent, parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus ſage & le plus grand de tous les mortels, dites nous donc, qui eſt-ce que nous pouvons choiſir pour notre Roi ? Nous ne vous laiſſerons point aller, que vous ne nous ayez apris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des ſpectateurs, j'ai remarqué un homme, qui ne témoignoit aucun emprèſſement. C'eſt un viéillard aſſez vigoureux ; j'ai demandé quel homme c'étoit ; on m'a répondu qu'il s'apelloit Ariſtodême. Enſuite j'ai entendu qu'on lui diſoit, que ſes deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient. Il a paru n'en avoir aucune joie : il a dit, que pour l'un il ne lui ſouhaitoit point les périls de la royauté ; & qu'il aimoit trop ſa patrie, pour conſentir que l'autre regnât jamais. Par là j'ai compris que ce père aimoit d'un amour raiſonnable l'un de ſes enfans, qui a de la vertu ; & qu'il ne flatoit point l'autre dans ſes déreglemens. Ma curioſité augmentant, j'ai demandé quelle a été la vie de ce viéillard. Un de vos citoyens m'a répondu : il a long-tems porté les armes, & il eſt couvert de bleſſures ; mais ſa vertu ſincère & ennemie de la flaterie, l'avoit rendu incommode à Idoménée ; c'eſt ce qui empêcha ce Roi de s'en ſervir dans le

le siége de Troie. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils, qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'aquérir bientôt : il oublia tous ses services : il le laissa ici pauvre, mépriſé des hommes grôſſiers & lâches, qui n'eſtiment que les richeſſes : mais content dans sa pauvreté, il vit gayment dans un endroit écarté de l'ile, où il cultive son champ de ſes propres mains. Un de ſes fils travaille avec lui : ils s'aiment tendrement : ils ſont heureux par leur frugalité & par leur travail : ils ſe ſont mis dans l'abondance des choſes néceſſaires à une vie ſimple. Le ſage viéillard donne aux pauvres malades de ſon voiſinage tout ce qui lui reſte au-delà de ſes beſoins & de ceux de ſon fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte ; il les inſtruit : il juge tous les différends de ſon voiſinage : il eſt le père de toutes les familles. Le malheur de la ſienne eſt d'avoir un ſecond fils, qui n'a voulu ſuivre aucun de ſes conſeils. Le père, après l'avoir long tems ſouffert pour tâcher de le corriger de ces vices, l'a enfin chaſſé. Il s'eſt abandonné à une folle ambition & à tous les plaiſirs.

VOILA, ô Cretois, ce qu'on m'a raconté. Nous devez ſavoir ſi ce récit eſt véritable. Mais ſi cet homme eſt tel qu'on le dépeint, pourquoi faire des jeux ? Pourquoi aſſembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme qui vous connoît & que vous connoiſſez, qui ſçait la guèrre, qui a montré ſon courage, non ſeulement contre les fleches & contre les dards, mais contre l'affreuſe pauvreté ; qui a mépriſé les richeſſes aquiſes par la flaterie, qui aime le travail, qui ſçait combien l'agriculture eſt utile à un peuple, qui déteſte le faſte, qui ne ſe laiſſe point amolir par un amour aveugle de ſes enfans, qui aime la vertu de l'un, & qui condâmne le vice de l'autre ; en un mot, un homme qui eſt déja le père du peuple. Voilà votre Roi, s'il eſt vrai que vous déſirez de faire regner chez vous les lois du ſage Minos.

TOUT le peuple s'écria : Il eſt vrai, Ariſtodême eſt tel que vous le dites : c'eſt lui qui eſt digne de regner. Les viéillards le firent apeller : on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple ; il pa-

rut tranquile : on lui déclara qu'on le feſoit Roi. Il répondit : Je n'y puis conſentir qu'à trois conditions. La première, que je quitterai la royauté dans deux ans ſi je ne vous rends meilleurs que vous n'étes, & ſi vous réſiſtez aux lois. La ſeconde, que je ferai libre de continuer un vie ſimple & frugale. La troiſieme; que mes enfans n'auront aucun rang, & qu'après ma mort on les traitera ſans diſtinction, ſelon leur mérite, comme le reſte des citoyens.

A ces paroles, il s'eliva dans l'air mille cris de joie. Le diadême [1] fut mis par le chef des viéillards, gardes des lois, ſur la tête d'Ariſtodême. On fit des ſacrifices à Jupiter, & aux autres grands Dieux. Ariſtodême nous fit des préſens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble ſimplicité. Il donna à Hazaël les lois de Minos, écrites de la main de Minos même. Il lui donna auſſi un recueil de toute l'hiſtoire de Crete, depuis Saturne [m] & l'âge d'or : il fit mettre dans ſon vaiſſeau des fruits de toutes les eſpèces qui ſont bonnes en Crete, & inconnues dans la Syrie, & lui offrit tous les ſecours dont il pouvoit avoir beſoin.

Comme nous preſſions notre départ, il nous fit préparer un vaiſſeau avec un grand nombre de bons rameurs & d'hommes armés ; il il y fit mettre des habits pour nous, & des proviſions. A l'inſtant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque ; ce vent, qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit d'attendre. Il nous vit partir : il nous embraſſa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux ſont juſtes, diſoit-il, ils voyent une amitié, qui n'eſt fondée que ſur la vertu : un jour ils nous réuniront : & ces Champs fortunés, où l'on dit que les juſtes jouiſſent après la mort d'une paix éternelle, verront nos âmes ſe rejoindre pour ne ſe ſéparer jamais. O ſi mes cendres pouvoient ainſi être recueillies avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il

[1] Le Diadême étoit un bandeau, ou une eſpèce de petit bonnet, qui ſe lioit ſur la tête avec un linge fort blanc, & que les Rois portoient pour marque de leur dignité.

[m] Fils de *Cælus*. Jupiter l'aîné de ſes enfans, l'ayant chaſſé du ciel (ou de ſon royaume où l'on vivoit heureux ſous ſon regne) il ſe refugia en Italie, où il amena l'âge d'or.

verſoit

verſoit des torrens de larmes, & les ſoupirs étouffoient ſa voix. Nous ne pleurions pas moins que lui ; & il nous conduiſit au vaiſſeau.

Pour Ariſtodème, il nous dit : C'eſt vous qui venez de me faire Roi ; ſouvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils m'inſpirent la vraie ſageſſe, & que je ſurpâſſe autant en modération les autres hommes, que je les ſurpâſſe en autorité. Pour moi, je les prie de vous conduire heureuſement dans votre patrie, d'y confondre l'inſolence de vôs ennemis, & de vous y faire voir en paix Ulyſſe regnant avec ſa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaiſſeau, plein de rameurs & d'hommes armés ; ils pourront vous ſervir contre ſes hommes injuſtes, qui perſécutent votre mère. O Mentor ! votre ſageſſe, qui n'a beſoin de rien, ne me laiſſe rien à déſirer pour vous. Allez tous deux ; vivez heureux enſemble ; ſouvenez-vous d'Ariſtodême ; & ſi jamais les Ithaciens ont beſoin des Cretois, comptez ſur moi juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Il nous embraſſa ; & nous ne pumes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent, qui enfloit nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Deja le mont Ida n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les rivages diſparoiſſoient. Les côtes du Péloponèſe [n] ſembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout à-coup une noire tempête envelopa le ciel, & irrita toutes les ondes de la mer. Le jour ſe changea en nuit, & la mort ſe préſenta à nous. O Neptune, c'eſt vous qui excitates par votre ſuperbe Trident toutes les eaux de votre Empire ! Vénus, pour ſe venger de ce que nous l'avions mépriſée juſques dans ſon temple de Cythère, aller trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ſes beaux yeux étoient baignés de larmes : du moins c'eſt ainſi que Mentor, inſtruit des chôſes divines, me l'a aſſuré. Souffrirez-vous, Neptune, diſoit-elle, que ces impies ſe jouent impunément de ma puiſſance ? Les

[n] Le Péloponèſe, aujourd'hui la Morée, eſt la partie méridionale de la Grece. C'eſt une preſqu'île attachée à la Grece Septentrionale par l'iſthme de Corinthe, & baignée ailleurs par le golfe de Lépante, la mer de Grece & l'Archipel.

Dieux

Dieux mêmes la ſentent; & ces téméraires mortels ont ôſé condâmner tout ce qui ſe fait dans mon île. Ils ſe piquent d'une ſageſſe à toute épreuve; & ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je ſuis née dans votre Empire? Que tardez-vous à enſevelir dans vôs profonds abîmes ces deux hommes, que je ne puis ſouffrir?

A peine avoit elle parlé, que Neptune ſouleva des flôts juſqu'au ciel; & Venus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre pilote troublé s'écria, qu'il ne pouvoit plus réſiſter aux vents, qui nous pouſſoient avec violence vers les rochers; un coup de vent rompit notre mât; & un moment après nous entendimes les pointes des rochers, qui entr'ouvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés; le navire s'enfonce; tous nos rameurs pouſſent de lamentables cris vers le ciel. J'embraſſe Mentor, & je lui dis: voici la mort; il faut la recevoir avec courage. Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons. C'eſt une conſolâtion pour moi de mourir avec vous; il ſeroit inutile de diſputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit: Le vrai courage trouve toujours quelque reſſource. Ce n'eſt pas aſſez d'être prêt à recevoir tranquilement la mort; il faut, ſans la craindre, faire tous ſes éfforts pour la repouſſer. Prenons vous & moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides & troublés regrettent la vie, ſans chercher le moyen de la conſerver, ne perdons pas un moment pour ſauver la nôtre. Auſſitôt il prend une hache, il acheve de couper le mât, qui étoit déja rompu, & qui, panchant dans la mer, avoit mis le vaiſſeau ſur le côté: il jette le mât hors du vaiſſeau, & s'élance deſſus au milieu des ondes furieuſes; il m'appelle par mon nom, & m'encourage pour le ſuivre. Tel qu'un grand arbre que tous les vents conjurés attaquent, & qui demeure immobile ſur ſes profondes racines, en ſorte que la tempête ne fait qu'agiter ſes feuilles; de même Mentor non ſeulement ferme & courageux, mais doux & tranquile, ſembloit commander aux vents & à la mer. Je le ſuis. Et qui auroit pu ne le pas ſuivre encouragé par lui? Nous nous conduiſions nous-mêmes ſur ce

mât

mât flottant. C'étoit un grand ſecours pour nous ; car nous pouvions nous aſſeoir deſſus : s'il eut falu nâger ſans relâche, nos forces euſſent été bientôt épuiſées : mais ſouvent la tempête feſoit tourner cette grande piece de bois, & nous nous trouvions enfoncés dans la mer ; alors nous buvions l'onde amère, qui couloit de notre bouche, de nôs narines, & de nôs oreilles, & nous étions contraints de diſputer contre les flôts, pour ratraper le deſſus de ce mât. Quelquefois auſſi une vague, haute comme une montagne, venoit pâſſer ſur nous ; & nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente ſecouſſe le mât, qui étoit nôtre unique eſpérance, ne nous échapât.

PENDANT que nous étions dans cet état affreux, Mentor, auſſi paiſible qu'il eſt maintenant ſur ce ſiége de gâzon, me diſoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie ſoit abandonné aux vents & aux flôts ? Croyez-vous qu'ils puiſſent vous faire périr ſans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout. C'eſt donc les Dieux, & non pas la mer, qu'il faut craindre. Fuſſiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pouroit vous en tirer. Fuſſiez-vous dans l'Olympe, voyant les aſtres ſous vôs piés. Jupiter pouroit vous plonger au fond de l'abime, ou vous précipiter dans les flâmes du noir Tartare. J'écoutois, & j'admirois ce diſcours, qui me conſoloit un peu ; mais je n'avois pas l'eſprit aſſez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point : je ne pouvois le voir. Nous pâſſames toute la nuit tremblans de froid & demi morts, ſans ſavoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencèrent à s'apaiſer ; & la mer mugiſſant reſſembloit à une perſonne, qui ayant été long-tems irritée n'a plus qu'un reſte de trouble & d'émotion, étant lâſſe de ſe mettre en fureur : elle grondoit encore, & ſes flôts n'étoient preſque plus que comme les ſillons qu'on trouve dans un champ labouré.

CEPENDANT l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du ciel, & nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu ; & les étoiles, qui avoient été ſi long-tems cachées, reparurent & s'enfuirent à la vûë de Phœbus. Nous aperçumes de loin la terre, & le vent nous en aprochoit. Alors je ſentis l'eſpérance renaitre dans mon cœur ;

cœur; mais nous n'aperçumes aucun de nos compagnons : ſelon les aparences ils perdirent courage, & la tempête les ſubmergea tous avec le vaiſſeau. Quand nous fumes auprès de la tèrre, la mer nous pouſſoit contre des pointes de rochers, qui nous euſſent briſés : mais nous tâchions de leur préſenter le bout de notre mât, & Mentor ſeſoit de ce mât ce qu'un ſage pilote fait du meilleur gouvernail. Ainſi nous évitames ces rochers affreux, & nous trouvames enfin une côte douce & unie; ou nageant ſans peine, nous abordames ſur le ſâble. C'eſt là que vous nous vites, ô grande Déèſſe ! qui habitez cette île; c'eſt là que vous daignates nous recevoir.

Fin du ſixième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE.

CALYPSO admire Télémaque dans ſes avantures, & n'oublie rien pour le retenir dans ſon île, en l'engageant dans ſa paſſion. Mentor ſoutient Télémaque par ſes remontrances, contre les artifices de cette Déeſſe, & contre Cupidon, que Vénus avoit amené à ſon ſecours. Néanmoins Télémaque & la Nymphe Eucharis reſſentent bientôt une paſſion mutuelle, qui excite d'abord la jalouſie de Calypſo, & enſuite ſa colère contre ces deux amans. Elle jure par le Styx que Télémaque ſortira de ſon île. Cupidon va la conſoler, & oblige ſes Nymphes à aller bruler un vaiſſeau, fait par Mentor, dans le tems que celui ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque ſent une joie ſécrete de voir bruler ce vaiſſeau. Mentor, qui s'en aperçoit, le précipite dans la mer, & s'y jette lui-même, pour gâgner en nâgeant un autre vaiſſeau, qu'il voyoit près de cette côte.

QUAND Télémaque eut achevé ce diſcours, toutes les Nymphes, qui avoient été immobiles, les yeux attachés ſur lui, ſe regardoient les unes les autres. Elles ſe diſoient avec étonnement: Quels ſont donc ces hommes

hommes ſi chéris des Dieux? A-t-on jamais oui parler d'avantures ſi merveilleuſes? Le fils d'Ulyſſe le ſurpâſſe déja en éloquence, en ſageſſe & en valeur. Quelle mine! quelle beauté! quelle douceur! quelle modeſtie! mais quelle nobleſſe & quelle grandeur! Si nous ne ſçavions qu'il eſt le fils d'un mortel, on le prendroit aiſément pour Bacchus [a], pour Mercure [p], ou même pour le grand Apollon [q]. Mais quel eſt ce Mentor, qui paroit un homme ſimple, obſcur, & d'une médiocre condition? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne ſçai quoi au deſſus de l'homme.

Calypso écoutoit ce diſcours avec un trouble, qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient ſans ceſſe de Mentor à Télémaque, & de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue hiſtoire de ſes avantures; puis tout-à-coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin ſe levant bruſquement, elle mena Télémaque ſeul dans un bois de myrthe, où elle n'oublia rien pour ſavoir de lui, ſi Mentor n'étoit point une Divinité cachée ſous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire; car Minerve en l'accompagnant ſous la figure de Mentor, ne s'étoit point découverte à lui à cauſe de ſa grande jeuneſſe. Elle ne ſe fioit pâs encore aſſez à ſon ſécret pour lui confier ſes deſſeins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers; & s'il eût ſçu que Minerve étoit avec lui, un tel ſecours l'eût trop ſoutenu: il n'auroit eu aucune peine à mépriſer les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor; & tous les artifices de Calypſo furent inutiles pour découvrir ce qu'elle déſiroit ſçavoir.

[a] Bacchus, fils de Jupiter & de Sémélé fille de Cadmus Roi de Thebes, inventa l'uſage du vin, dont les poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs, pour faire entendre que ceux qui ſont trop adonnés au vin, en deviennent ſtupides & laſcifs.

[p] Mercure, fils de Jupiter & de Maia fille d'Atlas, étoit l'interprete & le meſſager des Dieux: il étoit le Dieu d'Eloquence, du Commerce & des Larrons.

[q] Apollon, fils de Jupiter & de Latone, eſt appellé l'inventeur de la medicine, du luth, de la poëſie, & de l'art de deviner: il eſt auſſi le Prince des Muſes.

Ce

Cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie ; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vu à Dâmâs ; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse, avant le siége de Troie. Il répondit à toutes avec douceur ; & ses paroles, quoique simples, étoient pleines de grâces. Calypso ne les laissa pas long-tems dans cette conversation : elle revint ; & pendant que les Nymphes se mirent à cueillir des fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux apesantis & dans tous les membres fatigués d'un homme abatu, que les paroles flateuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor : mais elle sentoit toujours je ne sçai quoi qui repoussoit tous ses efforts, & qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé, qui cache son front dans les nues & qui se joue de la rage des vents, Mentor, immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer, qu'elle l'embarasseroit par ses questions, & qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur. Mais un moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échapoit tout-à-coup ; & une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flatant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de Mentor, qu'elle n'espéroit plus faire parler. Elle employoit ses plus belles Nymphes à faire naitre les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque ; & une Divinité plus puissante qu'elle, vint à son secours pour y réussir.

Venus, toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor & Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'île de Cypre, ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires mortels eussent échapé aux vents & à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter ; mais le Père des Dieux souriant, sans vouloir

lui découvrir que Minerve ſous la figure de Mentor avoit ſauvé le fils d'Ulyſſe, permit à Venus de chercher les moyens de ſe venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe ; elle oublie les doux parfums qu'on brule ſur ſes autels à Pâphos, à Cythère, & à Idalie ; elle vole dans ſon char attelé de colombes ; elle apelle ſon fils, & la douleur ſe répandant ſur ſon viſage orné de nouvelles grâces, elle lui parla ainſi.

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes, qui mépriſent ta puiſſance & la mienne ? Qui voudra déſormais nous adorer ? Va ; perce de tes fleches ces deux cœurs inſenſibles : déſcends avec moi dans cette île ; je parlerai à Calypſo. Elle dit, & fendant les airs dans un nuage tout doré, elle ſe préſenta à Calypſo, qui dans ce moment étoit ſeule au bord d'une fontaine aſſez loin de ſa grote.

Malheureuse Déèſſe, lui dit-elle, l'ingrat Ulyſſe vous a mépriſée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un ſemblable mépris : mais l'Amour vient lui même pour vous venger ; je vous le laiſſe : il demeurera parmi vôs Nymphes, comme autrefois l'enfant Bacchus, qui fut nouri par les Nymphes de l'île de Naxos [r]. Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne poura s'en défier, & il ſentira bien-tot ſon pouvoir. Elle dit, & remontant dans le nuage doré, d'où elle étoit ſortie, elle laiſſa après elle un ôdeur d'ambroſie, dont tous les bois de Calypſo furent parfumés.

L'Amour demeura entre les brâs de Calypſo. Quoique Déèſſe, elle ſentit la flâme, qui couloit déja dans ſon ſein. Pour ſe ſoulager, elle le donna auſſi-tôt à la Nymphe, qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélâs ! dans la ſuite combien de fois ſe repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroiſſoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu & plus gracieux que cet enfant. A le voir enjoué, flateur, toujours riant, on auroit cru qu'il ne pouvoit donner que du plaiſir : Mais à peine s'étoit-on fié à ſes careſſes, qu'on y ſentoit

[r] Ces Nymphes de l'île de Naxos, dans la mer Egée, une des Ciclades, en recompence du ſoin qu'elles avoient pris d'élever Bacchus, furent tranſportées au ciel, & changées en étoiles, qu'on apelle les *Iliades*.

je

je ne ſai quoi d'empoiſonné. L'enfant malin & trompeur ne careſſoit que pour trahir, & il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'ôſoit aprocher de Mentor, dont la ſévérité l'épouvantoit; & il ſentoit que cet inconnu étoit invulnérable, enſorte qu'aucune de ſes fleches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes, elles ſentirent bientôt les feux, que cet enfant trompeur allume; mais elles cachoient avec ſoin la plaie profonde, qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cependant Télémaque voyant cet enfant, qui ſe jouoit avec les Nymphes, fut ſurpris de ſa douceur & de ſa beauté. Il l'embraſſe, il le prend tantôt ſur ſes genoux, tantôt entre ſes brâs. Il ſent en lui même une inquietude, dont il ne peut trouver la cauſe. Plus il cherche à ſe jouer innocemment, plus il ſe trouble & s'amolit. Voyez-vous ces Nymphes? diſoit il à Mentor; combien ſont-elles différentes de ces femmes de l'île de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cauſe de leur immodeſtie? Ces Beautés immortelles montrent une innocence, une modeſtie, une ſimplicité qui charme. Parlant ainſi, il rougiſſoit ſans ſçavoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit il commencé, qu'il ne pouvoit continuer; ſes paroles étoient entrecoupées, obſcures, & quelquefois elles n'avoient aucun ſens.

Mentor lui dit: O Télémaque! les dangers de l'île de Cypre n'étoient rien, ſi on les compare a ceux dont vous ne vous défiez pâs maintenant. Le vice grôſſier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignâtion: mâis la beauté modeſte eſt bien plus dangereuſe. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, & inſenſiblement on ſe laiſſe aller aux pâs trompeurs d'une pâſſion, qu'on n'aperçoit que quand il n'eſt preſque plus tems de l'éteindre. Fuyez, ô mon cher Télémaque! fuyez ces Nymphes, qui ne ſont ſi diſcretes que pour vous mieux tromper. Fuyez les dangers de votre jeuneſſe. Mais ſur tout, fuyez cet enfant, que vous ne connoiſſez pâs. C'eſt l'Amour, que Vénus ſa mère eſt venue aporter dans cette île, pour ſe venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère: il a bleſſé le cœur de la Déeſſe Calypſo; elle eſt pâſſionée pour vous; il a brulé toutes les Nymphes, qui l'environnent: vous

brulez vous même, ô malheureux jeune homme, preſque ſans le ſçavoir.

Telemaque interrompoit ſouvent Mentor, lui diſant : Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette île ? Ulyſſe ne vit plus : il doit être depuis long tems enſeveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui ni moi, n'aura pu réſiſter à tant de Prétendans : ſon père Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux, Retournerai-je à Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens, & manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon père ? Les Ithaciens ont oublié Ulyſſe : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort aſſurée, puiſque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port, pour mieux aſſurer notre perte à notre retour.

Mentor répondit : Voilà l'effet d'une aveugle paſſion. On cherche avec ſubtilité toutes les raiſons qui la favoriſent, & on ſe détourne, de peur de voir toutes celles qui la condâmnent. On n'eſt plus ingénieux que pour ſe tromper & pour étouffer ſes remords. Avez vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment etes-vous ſorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte, ne ſe ſont-ils pas tournés tout-à-coup en proſpérités ? Quelle main inconnu vous a enlevé à tous les dangers, qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez vous encore ce que les deſtinées vous ont preparé ? Mais que dis-je ; vous en étes indigne. Pour moi, je pars, & je ſaurai bien ſortir de cette île. Lâche fils d'un père ſi ſage & ſi généreux, menez ici une vie molle & ſans honneur au milieu des femmes ; faites, malgré les Dieux, ce que votre père crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percèrent Télémaque juſqu'au fond du cœur. Il ſe ſentoit attendri aux diſcours de Mentor : ſa douleur étoit mélée de honte ; il craignoit l'indignâtion & le départ de cet homme ſi ſage, à qui il devoit tant. Mais une pâſſion naiſſante, & qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, feſoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, diſoit-il à Mentor, les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité, qui m'eſt offerte par la Déeſſe ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui eſt contre la vertu & contre les ordres

dres des Dieux. La vertu vous rapelle dans votre patrie, pour revoir Ulyſſe & Pénélope. La vertu vous défend de vous abandoner à une folle paſſion. Les Dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre père, vous ordonnent de quitter cette île. L'Amour ſeul, ce honteux tiran, peut vous y retenir. Hé ! que feriez-vous d'une vie immortelle, ſans liberté, ſans vertu, ſans gloire ? Cette vie ſeroit encore plus malheureuſe en ce qu'elle ne pouroit finir.

Telemaque ne répondoit à ce diſcours que par des ſoupirs. Quelquefois il auroit ſouhaité que Mentor l'eut arraché malgré lui de l'île. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fut parti, pour n'avoir plus devant ſes yeux cet ami ſévère, qui lui reprochoit ſa foibleſſe. Toutes ces penſées contraires agitoient tour à tour ſon cœur, & aucune n'y étoit conſtante ; ſon cœur étoit comme la mer, qui eſt le jouet de tous les vents contraires. Il demeuroit ſouvent étendu & immobile ſur le rivage de la mer ; ſouvent dans le fond de quelque bois ſombre, verſant des larmes amères, & pouſſant des cris ſemblables aux mugiſſemens d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ſes yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abatu & défiguré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, ſon enjoûment, ſa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il paroiſſoit tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin, répand ſes doux parfums dans la campagne, & ſe flétrit peu à peu vers le ſoir ; ſes vives couleurs s'effacent, elle languit, elle ſe deſſeche, & ſa belle tête ſe panche, ne pouvant plus ſe ſoutenir. Ainſi le fils d'Ulyſſe étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit réſiſter la violence de ſa paſſion, conçut un deſſein plein d'adreſſe pour le délivrer d'un ſi grand danger. Il avoit remarqué que Calypſo aimoit éperdûment Télémaque, & que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis ; car le cruel Amour, pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guères la perſonne dont on eſt aimé. Mentor réſolut d'exciter la jalouſie de Calypſo. Eucharis devoit émmener Télémaque dans une chaſſe. Mentor dit à Calypſo : J'ai remarqué dans Télémaque

une paſſion pour la chaſſe, que je n'avois jamais vue en lui : ce plaiſir commence à le dégouter de tout autre : il n'aime plus que les forêts & les montagnes les plus ſauvages. Eſt ce vous, ô Déeſſe ! qui lui inſpirez cette grande ardeur ?

Calypso ſentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, & elle ne pût ſe retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a mépriſé tous les plaiſirs de l'île de Cypre, ne peut réſiſter à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment ôſe-t-il ſe vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuſes, lui dont le cœur s'amolit lâchement par la volupté, & qui ne ſemble né que pour paſſer une vie obſcure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaiſir combien la jalouſie troubloit le cœur de Calypſo, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il lui montroit ſeulement un viſage triſte & abatu. La Déeſſe lui découvroit ſes peines ſur toutes les chôſes qu'elle voyoit, & elle feſoit ſans ceſſe des plaintes nouvelles. Cette chaſſe dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur. Elle ſçut que Télémaque n'avoit cherché qu'à ſe dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On propôſoit même déja une ſeconde chaſſe, où elle prévoyoit qu'il feroit comme dans la première. Pour rompre les meſures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout à coup, ne pouvant plus modérer ſon reſentiment, elle lui parla ainſi :

Est-ce donc ainſi, ô jeune Téméraire ! que tu es venu dans mon île, pour échaper au juſte naufrage que Neptune te préparoit, & à la vengeance des Dieux ? N'es-tu entré dans cette île, qui n'eſt ouverte à aucun mortel, que pour mépriſer ma puiſſance, & l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinités de l'Olympe & du Styx ! écoutez une malheureuſe Déeſſe. Hâtez vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puiſque tu es encore plus dur & plus injuſte que ton père, puiſſes tu ſouffrir des maux encore plus longs & plus cruels que les ſiens. Non, non, que jamais tu ne revoies ta patrie, cette pauvre & miſérable Ithaque, que tu n'âs point eu de honte de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périſſes, en la voyant de loin au milieu de la mer, & que ton corps devenu

venu le jouet des flôts, ſoit rejetté ſans eſpérance de ſepulture ſur le ſable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra auſſi : elle le verra ; elle en aura le cœur déchiré, & ſon déſeſpoir fera mon bonheur.

En parlant ainſi, Calypſo avoit les yeux rouges & enflâmés ; ſes regards ne s'arrêtoient en aucun endroit : ils avoient je ne ſçai quoi de ſombre & de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de taches noires & livides. Elle changeoit à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle ſe répandoit ſur tout ſon viſage : ſes larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance ; la rage & le déſeſpoir ſembloient en avoir tari la ſource ; & à peine en couloit il quelques unes ſur ſes joues. Sa voix étoit rauque, tremblante & entrecoupée. Mentor obſervoit tous ſes mouvemens, & ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade déſeſpéré qu'on abandonne : il jettoit ſouvent ſur lui des regards de compâſſion.

Telemaque ſentoit combien il étoit coupable & indigne de l'amitié de Mentor. Il n'ôſoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de ſon ami, dont le ſilence même le condâmnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller ſe jetter à ſon cou, & de lui temoigner combien il étoit touché de ſa faute : mais il étoit retenu, tantôt par une mauvaiſe honte, & tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit, pour ſe retirer du péril ; car le péril lui ſembloit doux, & il ne pouvoit encore ſe réſoudre à vaincre ſa folle paſſion.

Les Dieux & les Déeſſes de l'Olympe, aſſemblés dans un profond ſilence, avoient les yeux attachés ſur l'île de Calypſo, pour voir qui ſeroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en ſe jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'île. Minerve, ſous la figure de Mentor, ſe ſervoit de la jalouſie inſéparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit réſolu d'être le ſpectateur de ce combat, & de demeurer neutre.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échapât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déja elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaſſe, & elle étoit vetue comme Diane. Vénus & Cu-

Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes, en ſorte que ce jour-là ſa beauté éffaçoit celle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin, ſe regarda en même tems dans la plus claire de ſes fontaines ; & elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grote, & parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux amans, en déclarant que je veux être de cette chaſſe ? En ſerai je ? Irai-je la faire triompher, & faire ſervir ma beauté à relever la ſienne ? Faudra-t-il que Télémaque en me voyant ſoit encore plus paſſioné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai je fait ? Non, je n'y irai pâs ; ils n'y iront pâs eux mêmes ; je ſaurai bien les empêcher : Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque, il le remmenera à Ithaque. Mais que dis-je, & que deviendrai je, quand Télémaque ſera parti ? où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Vénus ? Vénus ! vous m'avez trompée ? O perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux Enfant ! Amour empeſté ! je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télémaque, & tu n'as porté dans ce cœur que trouble & que déſeſpoir. Mes Nymphes ſont revoltées contre moi. Ma Divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! ſi j'étois libre de me donner la mort pour finir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puiſque je ne puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes ; ta Nymphe le verra ; je te percerai à ſes yeux. Mais je m'égare. O malheureuſe Calypſo ! Que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jetté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'eſt moi, qui ai mis le flambeau dans le ſein du chaſte Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaiſirs ! Falloit il empoiſoner ſon cœur ? Il m'eut quittée. Hé bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte, ou que je le voye plein de mépris pour moi, ne vivant plus que pour ma rivale ? Non, non, je ne ſouffre que ce que j'ai bien merité. Pars, Télémaque, va-t-en au-delà des mers ; laiſſe Calypſo ſans conſolâtion, ne pouvant ſupporter la vie, ni trouver la mort. Laiſſe-la inconſolable, cou-

couverte de honte, déſeſpérée avec ton orgueilleuſe Eucharis.

Elle parloit ainſi ſeule dans ſa grote : mais tout à coup elle ſort impetueuſement : Où êtes-vous, ô Mentor, dit-elle ? Eſt ce ainſi que vous ſoutenez Télémaque contre le vice, auquel il ſuccombe ? Vous dormez, tandis que l'Amour veille contre vous. Je ne puis ſouffrir plus longtems cette lâche indifference que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulyſſe déſhonorer ſon père, & négliger ſa haute deſtinée ? Eſt-ce à vous ou à moi que ſes parens ont confié ſa conduite ? C'eſt moi qui cherche les moyens de guérir ſon cœur ; & vous, ne ferez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus reculé de cette forêt de grands peupliérs propres a conſtruire un vaiſſeau ; c'eſt-là qu'Ulyſſe fit celui dans lequel il ſortit de cette île. Vous trouverez au même endroit une profonde caverne, où ſont tous les inſtrumens néceſſaires pour tailler & pour joindre toutes les pieces d'un vaiſſeau.

A peine eut elle dit ces paroles, qu'elle s'en repentit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla dans cette caverne, trouva les inſtrumens, abattit les peupliérs, & mit en un ſeul jour un vaiſſeau en état de voguer. C'eſt que la puiſſance & l'induſtrie de Minerve n'ont pas beſoin d'un grand tems, pour achever les plus grands ouvrages.

Calypso ſe trouva dans une horrible peine d'eſprit : d'un côté elle vouloit voir ſi le travail de Mentor s'avançoit ; de l'autre elle ne pouvoit ſe réſoudre à quitter la chaſſe, où Eucharis auroit été en pleine liberté avec Télémaque. La jalouſie ne lui permit jamais de perdre de vue les deux amans : mais elle tâchoit de détourner la chaſſe du côté où elle ſavoit que Mentor feſoit le vaiſſeau. Elle entendoit les coups de hache & de marteau : elle pretoit l'oreille : chaque coup la feſoit fremir. Mais dans le moment même elle craignoit que cette rêverie ne lui eut dérobé quelque ſigne, ou quelque coup d'œil de Télémaque à la jeune Nymphe.

Cependant Eucharis diſoit à Télémaque d'un ton moqueur : Ne craignez-vous point que Mentor ne vous blâme d'être venu à la chaſſe ſans lui ? O que vous êtes à plaindre de vivre ſous un ſi rude maître ! Rien ne peut adou-

adoucir ſon auſtérité : il affecte d'être ennemi de tous les plaiſirs : il ne peut ſouffrir que vous en goutiez aucun : il vous fait un crime des chôſes les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire vous-même : mais après avoir montré tant de ſageſſe, vous ne devez plus vous laiſſer traiter en enfant.

Ces paroles artificieuſes perçoient le cœur de Télémaque, & le rempliſſoient de dépit contre Mentor, dont il vouloit ſecouer le joug. Il craignoit de le revoir, & ne répondoit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le ſoir, la chaſſe s'étant paſſée de part & d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt aſſez voiſin du lieu, où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypſo aperçut de loin le vaiſſeau achevé : ſes yeux ſe couvrirent à l'inſtant d'un épais nuage, ſemblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans ſe deroboient ſous elle : une froide ſueur courut par tous les membres de ſon corps : elle fut contrainte de s'apuyer ſur les Nymphes qui l'environnoient : & Eucharis lui tendant la main pour la ſoutenir, elle la repouſſa, en jettant ſur elle un regard terrible.

Telemaque, qui vit ce vaiſſeau mais qui ne vit point Mentor parce qu'il s'étoit déja retiré ayant fini ſon travail, demanda à la Déeſſe, à qui étoit ce vaiſſeau, & à qui on le deſtinoit. D'abord elle ne put répondre : mais enfin elle dit : C'eſt pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne ſerez plus embaraſſé par cet ami ſévère, qui s'opôſe à votre bonheur, & qui ſeroit jaloux, ſi vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'eſt fait de moi ! s'écria Télémaque. O Eucharis ! ſi Mentor me quitte, je n'ai plus que vous. Ces paroles lui échapèrent dans le tranſport de ſa paſſion : il vit le tort qu'il avoit eu en les diſant : mais il n'avoit pas été libre de penſer au ſens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le ſilence. Eucharis rougiſſant & baiſſant les yeux demeuroit derrière, toute interdite, ſans ôſer ſe montrer, mais pendant que la honte étoit ſur ſon viſage, la joie étoit au fond de ſon cœur. Télémaque ne ſe comprenoit plus lui-même, & ne pouvoit croire qu'il eût parlé ſi indiſcretement. Ce qu'il avoit fait lui paroiſſoit comme

comme un ſonge, mais un ſonge dont il paroiſſoit confus & troublé.

Calypso, plus furieuſe qu'une lionne à qui on a enlevé ſes petits, couroit au travers de la forêt ſans ſuivre aucun chemin, & ne ſachant où elle alloit. Enfin elle ſe trouva à l'entrée de ſa grote où Mentor l'attendoit. Sortez de mon île, dit-elle, ô étrangers, qui êtes venus troubler mon repôs : loin de moi ce jeune inſenſé ; & vous imprudent viéillard, vous ſentirez ce que peut le courroux d'une Déeſſe, ſi vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus ſouffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les ondes du Styx, ſerment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais aprens, Télémaque, que tes maux ne ſont pas finis. Ingrat, tu ne ſortiràs de mon île, que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je ſerai vengée ; tu regreteràs Calypſo, mais en vain. Neptune encore irritée contre ton père, qu'il a offenſé en Sicile, & ſollicité par Vénus, que tu às mépriſée dans l'île de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verràs ton père, qui n'eſt pas mort ; mais tu le verràs ſans le connoître. Tu ne te réuniràs avec lui en Ithaque, qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va : je conjure les puiſſances céleſtes de me venger. Puiſſes-tu au milieu des mers, ſuſpendu aux pointes d'un rocher & frapé de la foudre, invoquer en vain Calypſo, que ton ſuplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, ſon eſprit agité étoit deja prêt à prendre des réſolutions contraires. L'amour rapella dans ſon cœur le déſir de retenir Télémaque. Qu'il vive, diſoit elle en elle même, qu'il demeure ici : peut-être qu'il ſentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne ſauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypſo ! tu t'es trahi toi-même par ton ſerment : te voilà engagée ; & les ondes du Styx, par leſquelles tu às juré, ne te permettent plus aucune eſpérance. Perſonne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit ſur ſon viſage étes Furies peintes ; & tout le venin empeſté du noir Cocyte ſembloit s'exhaler de ſon cœur.

Telemaque en fut ſaiſi d'horreur. Elle le comprit (car qu'eſt-ce que l'amour ne devine pâs ?) & l'horreur de

de Télémaque redoubla les tranſports de la Déeſſe. Semblable à une Bacchante, qui remplit l'air de ſes hurlemens, & qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, apellant toutes les Nymphes, & menaçant de percer toutes celles qui ne la ſuivront pâs. Elles coururent en foule éffrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, & regardant de loin Télémaque, à qui elle n'ôſe plus parler. La Déeſſe frémit en la voyant auprès d'elle ; & loin de s'apaiſer par la ſoumiſſion de cette Nymphe, elle reſſent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis.

Cependant Télémaque étoit demeuré ſeul avec Mentor. Il embraſſe ſes genoux ; car il n'ôſoit l'embraſſer autrement, ni le regarder : il verſe un torrent de larmes. Il veut parler : la voix lui manque : les paroles lui manquent encore davantage : il ne ſçait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie : O mon vrai père ! ô Mentor ! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous ſuivre. Délivrez-moi de tant de maux : délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embraſſe, le conſole, l'encourage, lui aprend à ſe ſuporter lui même ſans flater ſa paſſion, & lui dit : Fils du ſage Ulyſſe, que les Dieux on tant aimé, & qu'ils aiment encore : c'eſt par un effet de leur amour que vous ſouffrez des maux ſi horribles. Celui qui n'a point ſenti ſa foibleſſe & la violence de ſes paſſions, n'eſt point encore ſage ; car il ne ſe connoît point encore, & ne ſçait point ſe défier de ſoi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main juſqu'au bord de l'abîme, pour vous en montrer toute la profondeur ſans vous y laiſſer tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, ſi vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahiſons de l'amour, qui flate pour perdre, & qui ſous une aparence de douceur cache les plus affreuſes amertumes. Il eſt venu, cet enfant plein de charmes, parmi les ris, les jeux & les grâces. Vous l'avez vu : il a enlevé votre cœur, & vous avez pris plaiſir à le lui laiſſer enlever. Vous cherchiez des prétextes pour

ignorer

ignorer la plaie de votre cœur. Vous cherchiez à me tromper, & à vous flater vous-même : vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité ; vous demandez maintenant la mort, & c'eſt l'unique eſpérance qui vous reſte. La Déeſſe troublée reſſemble à une Furie infernale. Eucharis brule d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouſes ſont prêtes à s'entre-déchirer : & voilà ce que fait le traître Amour, qui paroît ſi doux. Rapellez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment ils, puiſqu'ils vous ouvrent un ſi beau chemin pour fuir l'amour & pour revoir votre chère patrie ? Calypſo elle même eſt contrainte de vous chaſſer : le vaiſſeau eſt tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette île, où la vertu ne peut habiter ?

En diſant ces paroles, Mentor le prit par la main, & l'entraînoit vers le rivage. Télémaque ſuivoit à peine, regardant toujours derrière lui : il conſidéroit Eucharis, qui s'éloignoit de lui. Ne pouvant voir ſon viſage, il regardoit ſes beaux cheveux noués, ſes habits flotans, & ſa noble démarche. Il auroit voulu baiſer les traces de ſes pâs. Lors même qu'il la perdit de vue, il pretoit encore l'oreille, s'imaginant entendre ſa voix : quoiqu'abſente, il la voyoit. Elle étoit peinte & comme vivante devant ſes yeux : il croyoit même parler à elle, ne ſachant plus où il étoit, & ne pouvant écouter Mentor.

Enfin revenant à lui comme d'un profond ſommeil, il dit à Mentor : Je ſuis réſolu de vous ſuivre ; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aimerois mieux mourir que de l'abandonner ainſi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins ſouffrez que je lui diſe : O Nymphe, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir ; mais ils m'empêcheront plutôt de vivre que de me ſouvenir à jamais de vous. O mon père ! ou laiſſez-moi cette dernière conſolation qui eſt ſi juſte, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette île, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'eſt point dans mon cœur, je ne ſens que de l'amitié & de la reconnoiſſance pour Eucharis. Il me ſuffit de lui dire en-

core une fois adieu ; & je pars avec vous ſans retardement.

Que j'ai pitié de vous ! répondit Mentor. Votre paſſion eſt ſi furieuſe, que vous ne la ſentez pas. Vous croyez être tranquile, & vous demandez la mort. Vous ôſez dire que vous n'étes point vaincu par l'amour, & vous ne pouvez vous arracher à la Nymphe que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle : vous étes aveugle & ſourd à tout le reſte. Un homme que la fievre rend frénetique, dit : Je ne ſuis point malade. O aveugle Télémaque ! vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulyſſe que vous revèrrez, à Ithaque où vous devez regner, à la gloire & à la haute deſtinée que les Dieux vous ont promiſe par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur. Vous renonciez à tous ces biens pour vivre déſhonoré auprès d'Eucharis ! Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle ? Qu'eſt-ce donc qui vous trouble ? Pourquoi voulez-vous mourir ? Pourquoi avez vous parlé devant la Déèſſe avec tant de tranſports ? Je ne vous accuſe point de mauvaiſe foi ; mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez. On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant. Contre un tel ennemi, le vrai courage conſiſte a craindre & à fuir ; mais à fuir ſans délibérer, & ſans ſe donner à ſoi-même le tems de regarder jamais derrière ſoi. Vous n'avez pas oublié les ſoins que vous m'avez coutés depuis votre enfance, & les périls dont vous étes ſorti par mes conſeils : ou croyez-moi, ou ſouffrez que je vous abandonne. Si vous ſaviez combien il m'eſt douloureux de vous voir courir à votre perte ; ſi vous ſaviez tout ce que j'ai ſouffert pendant que je n'ai ôſé vous parler ; la mère qui vous mit au monde ſouffroit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me ſuis tû, j'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes ſoupirs pour voir ſi vous reviendriez à moi. O mon fils ! mon cher fils, ſoulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'eſt plus cher que mes entrâilles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu : rendez-vous à vous-même. Si la ſageſſe en vous ſurmonte l'amour, je vis, & je vis heureux. Mais ſi l'amour vous entraîne malgré la ſageſſe, Mentor ne peut plus vivre.

Pen-

PENDANT que Mentor parloit ainſi, il continuoit ſon chemin vers la mer ; & Télémaque, qui n'étoit pas encore aſſez fort pour le ſuivre de lui-même, l'étoit déja aſſez pour ſe laiſſer mener ſans réſiſtance. Minerve toujours cachée ſous la figure de Mentor, couvrant inviſiblement Télémaque de ſon Egide, & répandant autour de lui un rayon divin, lui fit ſentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette île. Enfin ils arrivèrent dans un endroit de l'île où le rivage de la mer étoit eſcarpé. C'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regardèrent de cette hauteur ſi le vaiſſeau que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place : mais ils aperçurent un triſte ſpectacle.

L'AMOUR étoit vivement piqué de voir que ce viéillard inconnu non ſeulement étoit inſenſible à ſes traits, mais encore qu'il lui enlevoit Télémaque. Il pleuroit de dépit : il alla trouver Calypſo errante dans les ſombres forêts : elle ne put le voir ſans gémir ; & elle ſentit qu'il rouvroit toutes les plaies de ſon cœur. L'Amour lui dit : Vous êtes Déeſſe, & vous vous laiſſez vaincre par un foible mortel, qui eſt captif dans votre île. Pourquoi le laiſſez-vous ſortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicieux conſeils : c'eſt toi qui m'âs tirée d'une douce & profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en eſt fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je laiſſerois partir Télémaque. Jupiter même le père des Dieux avec toute ſa puiſſance n'ôſeroit contrevenir à ce redoutable ſerment. Télémaque, ſors de mon île : ſors auſſi, pernicieux enfant ; tu m'âs fait plus de mal que lui.

L'AMOUR eſſuyant ſes larmes, fit un ſouris moqueur & malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarrâs : laiſſez-moi faire, ſuivez votre ſerment, ne vous opôſez point au départ de Télémaque. Ni vôs Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laiſſer partir. Je leur inſpirerai le deſſein de bruler ce vaiſſeau, que Mentor a fait avec tant de précipitâtion. Sa diligence, qui vous a ſurpris, ſera inutile. Il ſera ſurpris lui-même à ſon tour ; & il ne lui reſtera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flateuſes firent gliſſer l'eſpérance & la joie juſqu'au fond des entrâilles de Calypſo. Ce qu'un zephir fait par ſa fraicheur ſur le bord d'un ruiſſeau, pour délaſſer les troupeaux languiſſans que l'ardeur de l'été conſume, ce diſcours le fit pour apaiſer le déſeſpoir de la Déeſſe. Son viſage devint ſerein : ſes yeux s'adoucirent : les noirs ſoucis qui rongeoient ſon cœur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle ſourit, elle flata le folâtre Amour ; & en le flatant elle ſe prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir perſuadée, alla perſuader auſſi les Nymphes, qui étoient errantes & diſperſées ſur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés, a mis en fuite loin du berger. L'Amour les raſſemble, & leur dit : Telemaque eſt encore en vôs mains : hâtez vous de bruler ce vaiſſeau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Auſſitôt elles allument des flambeaux ; elle accourent ſur le rivage ; elles frémiſſent ; elles pouſſent des hurlemens ; elles ſecouent leurs cheveux épars comme des Bacchantes. Déja la flâme vôle : elle dévore le vaiſſeau, qui eſt d'un bois ſec & enduit de réſine ; des tourbillons de fumée & de flâme s'élevent dans les nues.

Telemaque & Mentor aperçoivent ce feu de deſſus le rocher ; & en entendant les cris des Nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir ; car ſon cœur n'étoit pâs encore guéri, & Mentor remarquoit que ſa paſſion étoit comme un feu mal éteint, qui ſort de tems en tems de deſſous la cendre, & qui repouſſe de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reſte plus aucune eſpérance de quitter cette île.

Mentor vit bien que Télémaque alloit retomber dans toutes ſes foibleſſes, & qu'il n'y avoit pâs un ſeul moment à perdre. Il aperçut de loin au milieu des flots un vaiſſeau arrêté, qui n'ôſoit aprocher de l'île, parce que tous les pilotes ſavoient que l'île de Calypſo étoit inacceſſible aux mortels. Auſſi-tôt le ſage Mentor pouſſant Télémaque, qui étoit aſſis ſur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, & s'y jette avec lui. Télémaque ſurpris de cette violente chute, but l'onde amère, & devint

vint le jouet des flôts. Mais revenant à lui, & voyant Mentor, qui lui tendoit la main pour lui aider à nâger, il ne ſongea plus qu'à s'éloigner de l'île fatale.

Les Nymphes, qui avoient cru les tenir captifs, pouſſerent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypſo inconſolable rentra dans ſa grote, qu'elle remplit de ſes hurlemens. L'Amour, qui vit changer ſon triomphe en une honteuſe défaite, s'éleva au milieu de l'air en ſecouant ſes aîles, & s'envôla dans le bocage d'Idalie, où ſa cruelle mère l'attendoit. L'enfant encore plus cruel ne ſe conſola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A meſure que Télémaque s'éloignoit de l'île, il ſentoit avec plaiſir renaître ſon courage & ſon amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit il, parlant à Mentor, ce que vous me diſiez, & que je ne pouvois croire, faute d'expérience. On ne ſurmonte le vice qu'en le fuyant. O mon père, que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre ſecours ! Je méritois d'en être privé, & d'être abandonné à moi même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête ; je ne crains plus que mes paſſions. L'Amour eſt lui ſeul plus à craindre que tous les naufrages.

Fin du ſeptième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE.

ADOAM frère de Narbal, commande le vaisseau Tyrien, où Télémaque & Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion & d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar, que le Tiran son père avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque & a Mentor, Achitoas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréides, & les autres Divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique : il décrit la douce température de l'air, & les autres beautés de ce pays, dont les peuples menent une vie tranquille dans une grande simplicité de mœurs.

LE vaisseau qui étoit arrêté, & vers lequel ils s'avançoient, étoit un vaisseau Phénicien, qui alloit dans l'Epire. Ces [a] Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte ; mais ils n'avoient garde de le re-

[a] Province maritime de la Grece, au midi de l'Albanie, où est le promontoire d'*Actium*, & où se donna la bataille décisive entre Octavius & Marc Antoine.

connoître

connoitre au milieu des flôts. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte, en élevant sa tête au dessus de l'eau : Phéniciens si secourables à toutes les nâtions, ne refusez pâs la vie à deux hommes, qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez-nous dans votre vaisseau : nous irons par tout où vous irez. Celui qui commandoit, répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussitôt on les reçoit dans le vaisseau.

A peine y furent ils entrés que ne pouvant plus respirer, ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nâgé long tems & avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces : on leur donna d'autres habits, parce que les leurs étoient apesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, & qui couloit de toutes parts. Lors qu'ils furent en état de parler, tous ces Phéniciens empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs avantures. Celui qui commandoit leur dit : comment avez vous pu entrer dans cette ile, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possedée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, & on ne pouroit en aprocher sans faire naufrage.

Mentor répondit : Nous y avons été jettés ; nous sommes Grècs ; notre patrie est l'île d'Ithaque, voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire : nous y trouverons des amis, qui auront soin de nous faire le court trajet qui nous restera ; & nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole ; & Télémaque gardant le silence le laissoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'île de Calypso, augmentèrent beaucoup sa sagesse. Il se défioit de lui-même ; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor ; & quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander

mander ſes avis, du moins il conſultoit ſes yeux, & tâchoit de deviner toutes ſes penſées.

Le commandant Phénicien arrêtant ſes yeux ſur Télémaque, croyoit ſe ſouvenir de l'avoir vu ; mais c'étoit un ſouvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit il, que je vous demande ſi vous vous ſouvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me ſemble que je me ſouviens de vous avoir vu : votre viſage ne m'eſt point inconnu, il m'a d'abord frapé ; mais je ne ſçai où je vous ai vu : votre mémoire peut être aidera la mienne.

Telemaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie : Je ſuis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard. Je vous ai vu, je vous reconnois : mais je ne puis me rapeller ſi c'eſt en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, & qui rapelle peu à peu de loin le ſonge fugitif qui a diſparu à ſon réveil, s'écria tout à coup : Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorſque nous revimmes d'Egypte. Je ſuis ſon frère, dont il vous aura ſans doute parlé ſouvent. Je vous laiſſai entre ſes mains après l'expédition d'Egypte. Il me falut aller au delà de toutes les mers dans la fameuſe [1] Bétique, auprès des colonnes d'Hercule. Ainſi je ne fis que vous voir, & il ne faut pas s'étonner ſi j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis preſque alors que vous entrevoir ; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir aprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me ſera toujours ſi cher ! Eſt-il toujours a Tyr ! Ne ſouffre t-il point quelque cruel traitement du ſoupçonneux & barbâre Pygmalion ? Adoam répondit en l'interrompant : Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes ſortes de ſoins de vous. Je vous ramenerai dans l'ile d'Ithaque avant que d'aller en Epire ; & le frère de Narbal n'aura

[1] La Bétique étoit une partie de l'Eſpagne, qui comprenoit les provinces nommées aujourd'hui l'Andalouſie & la Grenade : elle étoit au delà de toutes les mers pour les Anciens, qui n'en connoiſſoient point d'autres que la Méditerranée & les parties de l'Ocean qui baignent l'Europe.

pas

pas moins d'amitié pour vous, que Narbal même. Ayant parlé ainſi, il remarqua que le vent qu'il attendoit, commençoit à ſouffler, il fit lever les ancres, mettre les voiles, & fendre la mer à force de rames : auſſi-tôt il prit à part Télémaque & Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, ſatisfaire votre curioſité. Pygmalion n'eſt plus : les juſtes Dieux en ont delivré la tèrre. Comme il ne ſe fioit à perſonne, perſonne ne pouvoit ſe fiér à lui. Les bons ſe contentoient de gémir & de fuir ſes cruautés, ſans pouvoir ſe réſoudre à lui faire aucun mal. Les méchans ne croyoient pouvoir aſſurer leurs vies qu'en finiſſant la ſienne. Il n'y avoit point de Tyrien, qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ſes défiances. Ses gardes mêmes étoient plus expôſés que les autres. Comme ſa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reſte des hommes, & ſur le moindre ſoupçon il les ſacrifioit à ſa ſureté. Ainſi à force de chercher ſa ſureté, il ne pouvoit plus la trouver. Ceux qui étoient les dépoſitaires de ſa vie, étoient dans un péril continuel par ſa défiance, & ils ne pouvoient ſe tirer d'un état ſi horrible, qu'en prévenant par la mort du tiran ſes cruels ſoupçons.

L'Impie Aſtarbé, dont vous avez oui parler ſi ſouvent, fut la première à réſoudre la perte du Roi. Elle aima paſſionément un jeune Tyrien fort riche, nommé Joazar ; elle eſpéra de le mettre ſur le trône. Pour réuſſir dans ce deſſein, elle perſuada au Roi que l'ainé de ſes deux fils, nommé Phadaël, impatient de ſucceder à ſon père, avoit conſpiré contre lui. Elle trouva des faux témoins pour prouver la conſpiration. Le malheureux Roi fit mourir ſon fils innocent. Le ſecond, nommé Baléazar, fut envoyé à Sámos, ſous prétexte d'aprendre les mœurs & les ſciences de la Grece ; mais en effet parce qu'Aſtarbé fit entendre au Roi qu'il faloit l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaiſons avec les mécontens. A peine fut-il parti, que ceux qui conduiſoient le vaiſſeau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs meſures pour faire naufrage pendant la nuit : ils ſe ſauvèrent en nágeant juſques à des barques étrangères qui les attendoient ; & ils jettèrent le jeune Prince au fond de la mer.

Cé-

Cependant les amours d'Aſtarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, & il s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui ſeul. Ce Prince ſi défiant étoit ainſi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme : c'étoit l'amour, qui l'aveugloit juſques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Aſtarbé étoit ſi paſſionée ; il ne ſongeoit qu'à ravir les richeſſes de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour, & à l'avarice, Aſtarbé ſe hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chôſe de ces infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle ſavoit que l'avarice ſeule ſuffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar ; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiérs du palais prêts à tremper leurs mains dans le ſang du Roi : elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjurâtion ; mais elle craignoit de ſe confier à quelqu'un, par qui elle ſeroit trahie. Enfin il lui parut plus aſſuré d'empoiſoner Pygmalion.

Il mangeoit le plus ſouvent tout ſeul avec elle, & aprêtoit lui même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant ſe fiér, qu'à ſes propres mains. Il ſe renfermoit dans le lieu le plus reculé de ſon palais, pour mieux cacher ſa défiance, & pour n'être jamais obſervé, quand il préparoit ſes repâs ; il n'ôſoit plus chercher aucun des plaiſirs de la table. Il ne pouvoit ſe réſoudre à manger d'aucune des chôſes qu'il ne ſavoit pâs aprêter lui-même. Ainſi non ſeulement toutes les viandes cuites avec des ragouts par des cuiſiniérs ; mais encore le vin, le pain, le ſel, l'huile, le lait, & tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de ſon uſage : il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans ſon jardin, ou des légumes qu'il avoit ſemées & qu'il feſoit cuire. Au reſte, il ne buvoit jamais d'autre eau que de celle qu'il puiſoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de ſon palais, dont il gardoit toujours la clé. Quoiqu'il parut ſi rempli de confiance pour Aſtarbé, il ne laiſſoit pas de ſe précautionner contre elle : il la feſoit toujours manger & boire avant lui de tout ce qui de-

devoit ſervir à ſon repâs, afin qu'il ne pût point être empoiſonné ſans elle, & qu'elle n'eût aucune eſpérance de vivre plus longtems que lui. Mais elle prit du contre-poiſon qu'une viéille femme encore plus méchante qu'elle, & qui étoit la confidente de ſes amours, lui avoit fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoiſonner le Roi.

Voici comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer leur repâs, cette viéille, dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi, qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, ſe trouble, & court à cette porte pour voir ſi elle étoit aſſez bien fermée. La viéille ſe retire ; le Roi demeure interdit, & ne ſachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ôſe pourtant ouvrir la porte pour s'éclaircir. Aſtarbé le raſſure, le flate, & le prèſſe de manger ; elle avoit déja jetté du poiſon dans ſa coupe d'or pendant qu'il étoit allé a la porte. Pygmalion, ſelon ſa coutume, la fit boire la prémière ; elle but ſans crainte, ſe fiant au contrepoiſon. Pygmalion but auſſi, & peu de tems après il tomba dans une défaillance. Aſtarbé, qui le connoiſſoit capable de la tuèr ſur le moindre ſoupçon, commença à déchirer ſes habits, à arracher ſes cheveux, & à pouſſer des cris lamentables : elle embraſſoit le Roi mourant ; elle le tenoit ſerré entre ſes brâs ; elle l'arrôſoit d'un torrent de larmes : car les larmes ne coutoient rien à cette femme artificieuſe. Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuiſées, & qu'il étoit comme agoniſant ; dans la crainte qu'il ne revint, & qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle pâſſa des careſſes, & des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur : elle ſe jetta ſur lui, & l'étouffa. Enſuite elle arracha de ſon doigt l'anneau royal, lui ôta le diadême ; & fit entrer Joazar, à qui elle donna l'un & l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de ſuivre ſa paſſion, & que ſon amant ſeroit proclâmé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empreſſés à lui plaire, étoient des eſprits bâs & mercenaires, qui étoient incapables d'une ſincère affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, & craignoient les ennemis qu'Aſtarbe s'étoit attirés. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la diſſimulâtion & la cruauté de cette femme

femme impie. Chacun pour ſa propre ſureté déſiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais eſt plein d'un tumulte affreux ; on entend par tout les cris de ceux qui diſent : Le Roi eſt mort. Les uns ſont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroiſſent en peine des ſuites ; mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr ; & il ne ſe trouve pas un ſeul homme qui regrette le Roi : ſa mort eſt la délivrance & la conſolâtion de tout le peuple.

Narbal, frapé d'un coup ſi terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi lui-même en ſe livrant à l'impie Aſtarbé, & qui avoit mieux aimé être un tiran monſtrueux, que d'être, ſelon le devoir d'un Roi, le père de ſon peuple. Il ſongea au bien de l'état, & ſe hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opôſer à Aſtarbé, ſous laquelle on auroit vu un regne encore plus dur que celui qu'on voyoit finir.

Narbal ſavoit que Baléazar ne fut point noyé, quand on le jetta dans la mer. Ceux qui aſſurèrent à Aſtarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainſi, croyant qu'il l'étoit : mais à la faveur de la nuit il s'étoit ſauvé en nâgeant ; & des marchands de Crete touchés de compaſſion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas ôſé retourner dans le royaume de ſon père, ſoupçonnant qu'on avoit voulu le faire périr, & craignant autant la cruelle jalouſie de Pygmalion, que les artifices d'Aſtarbé. Il demeura longtems errant & traveſti ſur les bords de la mer en Syrie, où les marchands Cretois l'avoient laiſſé. Il fut même obligé de garder un troupeau pour gâgner ſa vie. Enfin il trouva moyen de faire ſavoir à Narbal l'état où il étoit ; il crut pouvoir confier ſon ſecret & ſa vie à un homme d'une vertu ſi éprouvée. Narbal maltraité par le père, ne laiſſa pas d'aimer le fils, & de veiller pour ſes intérêts : mais il n'en prit ſoin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à ſon père, & il l'engagea à ſouffrir patiemment ſa mauvaiſe fortune.

Ba-

Baleazar avoit mandé à Narbal : Si vous jugez que je puiſſe vous aller trouver, envoyez-moi un anneau d'or, & je comprendrai auſſitôt qu'il ſera tems de vous aller joindre. Narbal ne jugea pas à propôs pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar : c'eût été trop hazarder pour la vie du Prince & pour la ſienne propre ; tant il étoit difficile de ſe garantir des recherches rigoureuſes de Pygmalion. Mais auſſitôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ſes crimes, Narbal ſe hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit auſſitôt, & arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour ſavoir qui ſuccederoit à Pygmalion. Il fut aiſément reconnu par les principaux Tyriens, & par toute le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi ſon père, qui étoit haï univerſellement, mais à cauſe de ſa douceur & de ſa modération. Ses longs malheurs mêmes lui donnoient je ne ſçai quel éclat qui relevoit toutes ſes bonnes qualités, & qui attendriſſoit tous les Tyriens en ſa faveur.

Narbal aſſembla les chefs du peuple, les vieillards qui formoient le conſeil, & les prêtres de la grande Déeſſe de Phénicie. Ils ſaluèrent Baléazar comme leur Roi, & le firent proclamer par les hérauts. Le peuple répondit par mille acclamâtions de joie. Aſtarbé les entendit du fond du palais, où elle étoit renfermée avec ſon lâche & infâme Joazar. Tous les méchans dont elle s'étoit ſervie pendant la vie de Pygmalion l'avoient abandonnée ; car les méchans craignent les méchans, s'en défient, & ne ſouhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoiſſent combien leurs ſemblables abuſeroient de l'autorité, & quelle ſeroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils eſpèrent trouver en eux de la modération, & de l'indulgence. Il ne reſtoit plus autour d'Aſtarbé que certains complices de ſes crimes les plus affreux, & qui ne pouvoient attendre que le ſupplice.

On força le palais : ces ſcélérâts n'ôſèrent pas réſiſter long-tems, & ne ſongèrent qu'à s'enfuir. Aſtarbé déguiſée en eſclâve volut ſe ſauver ; mais un ſoldat la reconnut : elle fut priſe, & on eut bien de la peine à

empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déja on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, eſpérant de l'éblouir par ſes charmes, & de lui faire eſpérer qu'elle lui découvriroit des ſécrets importans. Baléazar ne put refuſer de l'écouter. D'abord elle montra avec ſa beauté une douceur & une modeſtie capable de toucher les cœurs les plus irrités. Elle flata Baléazar par les louanges les plus délicates & les plus inſinuantes; elle lui repréſenta combien Pygmalion l'avoit aimée: elle le conjura par ſes cendres d'avoir pitié d'elle: elle invoqua les Dieux, comme ſi elle les eût ſincèrement adorés; elle verſa des torrens de larmes: elle ſe jetta aux genoux du nouveau Roi: mais enſuite elle n'oublia rien pour lui rendre ſuſpects & odieux tous ſes ſerviteurs les plus affectionnés. Elle accuſa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, & d'avoir eſſayé de ſuborner les peuples pour ſe faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoiſonner ce jeune Prince: elle inventa de ſemblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aiment la vertu: elle eſpéroit de trouver dans le cœur de Baléazar la même défiance & les mêmes ſoupçons, qu'elle avoit vûs dans celui du Roi ſon père. Mais Baléazar ne pouvant plus ſouffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, & apella des gardes. On la mit en priſon: les plus ſages viéillards furent commis pour examiner toutes ſes actions.

On decouvrit avec horreur qu'elle avoit empoiſonné & étouffé Pygmalion. Toute la ſuite de ſa vie parut un enchaînement continuel de crimes monſtrueux. On alloit la condâmner au ſuplice qui eſt deſtiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie: c'eſt d'être brulé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui reſtoit plus aucune eſpérance, elle devint ſemblable à une furie ſortie de l'enfer: elle avala du poiſon, qu'elle portoit toujours ſur elle pour ſe faire mourir en câs qu'on voulût lui faire ſouffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, s'aperçurent qu'elle ſouffroit une violente douleur: ils voulurent la ſecourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, & elle fit ſigne qu'elle ne vouloit aucun ſou-

ſoulagement. On lui parla des juſtes Dieux qu'elle avoit irrités : au lieu de témoigner la confuſion & le repentir que ſes fautes méritoient, elle regarda le ciel avec mépris & arrogance, comme pour inſulter aux Dieux.

La rage & l'impiété étoient peintes ſur ſon viſage mourant : on ne voyoit plus aucun reſte de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes : toutes ſes grâces étoient effacées : ſes yeux éteints rouloient dans ſa tête, & jettoient des regards farouches. Un mouvement convulſif agitoit ſes levres, & tenoit ſa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout ſon viſage tiré & rétreci faiſoit des grimaces hideuſes : une pâleur livide, & une froideur mortelle avoit ſaiſi tout ſon corps : quelquefois elle ſembloit ſe ranimer, mais ce n'étoit que pour pouſſer des hurlemens. Enfin elle expira, laiſſant remplis d'horreur & d'effroi tous ceux qui la virent. Ses mânes impies deſcendirent ſans doute dans ces triſtes lieux, où les cruelles Danaïdes [u] puiſent éternellement de l'eau dans des vâſes percés ; où Ixion [x] tourne à jamais ſa roue ; où Tantale [y] brulant de ſoif, ne peut avaler l'eau qui s'enfuit de ſes levres ; où Siſyphe [z] roule inutilement un rocher qui retombe ſans ceſſe ; &

[u] Les Danaïdes étoient cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, mariées à autant de fils d'Egiſthus leurs couſins, qui tuèrent leurs maris en une nuit, excepté Hipermneſtre, qui ſauva Lincée. Les poëtes feignent que dans les enfers elles travaillent ſans ceſſe à remplir d'eau des tonneaux percés.

[x] Ixion, fils de Phlégias Roi de Theſſalie, voulant jouir de Junon, embraſſa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut enſuite précipité dans les enfers, où l'on feint qu'il tourne ſans ceſſe une roue.

[y] Tantale, fils de Jupiter & de la Nymphe Flore, ayant preparé un feſtin aux Dieux, voulut éprouver leur Divinité. Pour cela il leur fit ſervir un plat rempli des membres de ſon fils Pélops qu'il avoit coupé en pieces. Jupiter ayant reconnu ce crime, foudroya Tantale & le précipita dans les enfers, où l'on feint qu'il ſouffre une faim & une ſoif eternelle.

[z] Siſyphe, fils d'Eole, faiſoit le métier de voleur dans l'Attique, où il fut tué par Théſée. La fable lui fait rouler, dans les enfers, un gros caillou du pié d'une montagne juſqu'au haut, d'où il retombe ſans ceſſe.

où Tityus [a] ſentira éternellement, dans ſes entrâilles toujours renaiſſantes, un vautour qui les ronge.

Baleazar délivré de ce monſtre, rendit grâces aux Dieux par d'innombrables ſacrifices. Il a commencé ſon regne par une conduite toute opôſée à celle de Pygmalion. Il s'eſt apliqué à faire refleurir le commerce, qui languiſſoit tous les jours de plus en plus ; il a pris les conſeils de Narbal pour les principales affaires, & n'eſt pourtant pas gouverné par lui ; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, & décide enſuite ſur ce qui lui paroit le meilleur. Il eſt aimé des peuples. En poſſedant les cœurs, il poſſede plus de tréſors que ſon père n'en avoit amâſſé par ſon avarice cruelle ; car il n'y a aucune famille, qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il ſe trouvoit dans une prèſſante néceſſité. Ainſi ce qu'il leur laiſſe eſt plus à lui que s'il le leur ôtoit. Il n'a pâs beſoin de ſe précautionner pour la ſureté de ſa vie ; car il a toujours autour de lui la plus ſure garde, qui eſt l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ſes ſujets qui ne craigne de le pèrdre, & qui ne hazardât ſa propre vie pour conſervir celle d'un ſi bon Roi. Il vit heureux, & tout ſon peuple eſt heureux avec lui. Il craint de charger trop ſes peuples : ſes peuples craignent de ne lui offrir pas une aſſez grande partie de leurs biens. Il les laiſſe dans l'abondance, & cette abondance ne les rend ni indociles, ni inſolens ; car ils ſont laborieux, adonnées au commerce, fermes à conſerver la pureté des anciennes loix. La Phénicie eſt remontée au plus haut point de ſa grandeur & de ſa gloire. C'eſt à ſon jeune Roi, qu'elle doit tant de proſpérités.

Narbal gouverne ſous lui. O Télémaque ! s'il vous voyoit maintenant, avec quelle joie vous combleroit-il de préſens ? Quel plaiſir ſeroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ? Ne ſuis-je pâs heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, & d'aller dans l'île d'Ithaque mettre ſur le trône

[a] Tityus, fils de Jupiter & d'Elara, ayant voulu forcer Latone, fut tué par Apollon à coups de fléches, & précipité dans les enfers, où un vautour lui ronge le cœur, qui renaît ſans ceſſe.

le

le fils d'Ulyſſe, afin qu'il y regne auſſi ſagement que Baléazar regne à Tyr.

Apres qu'Adoam eut ainſi parlé, Télémaque charmé de l'hiſtoire que ce Phénicien venoit de raconter, & plus encore des marques d'amitié, qu'il en recevoit dans ſon malheur, l'embraſſa tendrement. Enſuite Adoam lui demanda par quelle avanture il étoit entré dans l'île de Calypſo. Télémaque lui fit à ſon tour l'hiſtoire de ſon départ de Tyr; de ſon paſſage dans l'île de Cypre; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor; de leur voyage en Crete; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée; de la colère de Vénus; de leur naufrage; du plaiſir avec lequel Calypſo les avoit reçus; de la jalouſie de cette Déeſſe contre une de ſes Nymphes; & de l'action de Mentor, qui avoit jetté ſon ami dans la mer dès qu'il vit le vaiſſeau Phénicien.

Apres ces entretiens Adoam fit ſervir un magnifique repas; & pour témoigner une plus grande joie, il raſſembla tous les plaiſirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut ſervi par de jeunes Phéniciens vetus de blanc & couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient plein de joueurs de flutes. Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de ſa voix & de ſa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, & de ravir les oreilles d'Apollon même. Les Tritons, les Néréides [b], toutes les Divinités qui obéiſſent a Neptune, les monſtres marins mêmes ſortoient de leurs grottes humides & profondes, pour venir en foule autour du vaiſſeau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une râre beauté, & vetus de fin lin plus blanc que la neige, danſerent longtems les danſes de leur pays, puis celles d'Egypte, & enfin celles de la Grece. De tems en tems des trompettes

[b] Les Tritons étoient les Dieux marins, fils de Neptune & d'Amphitrite, ou de la Nymphe Salacie, ou ſelon d'autres de l'Océan & de Thétis. Les poëtes les font demi hommes & demi-poiſſons ayant une queue de dauphins; & portant toujours en main une conque creuſe qui leur ſert de trompette.

Les Néréides étoient cinquante filles que Nérée, fils de l'Océan & de Thétis, avoit eues de Doris ſa ſœur, qu'il avoit épouſée.

feſoient retentir l'onde juſqu'aux rivages éloignés. Le ſilence de la nuit, le calme de la mer, la lumiere tremblante de la lune répandue ſur la face des ondes, le ſombre azur du ciel ſemé de brillantes étoiles, ſervoient à rendre ce ſpectacle encore plus beau.

Telemaque d'un naturel vif & ſenſible goutoit tous ces plaiſirs; mais il n'ôſoit y livrer ſon cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'île de Calypſo, combien la jeuneſſe eſt prompte à s'enflâmer, tous les plaiſirs, même les plus innocens, lui feſoient peur: tout lui étoit ſuſpect. Il regardoit Mentor: il cherchoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux ce qu'il devoit penſer de tous ces plaiſirs.

Mentor étoit bien aiſe de le voir dans cet embarrâs, & ne feſoit pas ſemblant de le remarquer. Enfin, touché de la modérâtion de Télémaque, il lui dit en ſouriant: Je comprens ce que vous craignez: vous êtes louable de cette crainte; mais il ne faut pâs la pouſſer trop loin. Perſonne ne ſouhaitera jamais plus que moi que vous goutiez des plaiſirs, mais des plaiſirs qui ne vous pâſſionnent, ni ne vous amoliſſent point. Il vous faut des plaiſirs qui vous délâſſent, & que vous goutiez en vous poſſedant; mais non pâs des plaiſirs qui vous entraînent. Je vous ſouhaite des plaiſirs doux & modérés, qui ne vous rendent jamais ſemblable à une bête en fureur. Maintenant il eſt à propôs de vous délâſſer de toutes vôs peines. Goutez, avec complaiſance pour Adoam, les plaiſirs qu'il vous offre. Réjouiſſez-vous, Télémaque, réjouiſſez-vous. La ſageſſe n'a rien d'auſtère ni d'affecté: c'eſt elle qui donne les vrais plaiſirs; elle ſeule les ſçait aſſaiſonner pour les rendre purs & durables; elle ſçait mêler les jeux & les ris avec les occupâtions graves & ſérieuſes; elle prépare le plaiſir par le travail, & elle délâſſe du travail par le plaiſir. La ſageſſe n'a point de honte de paroître enjouée, quand il le faut.

En diſant ces paroles, Mentor prit une lyre, & en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laiſſa tomber la ſienne de dépit: ſes yeux s'allumoient, ſon viſage troublé changea de couleur: tout le monde eût aperçu ſa peine & ſa honte, ſi la lyre de Mentor n'eut enlevé l'âme de tous les aſſiſtans. A peine ôſoit-on reſpirer, de peur

peur de troubler le ſilence, & de perdre quelque chôſe de ce chant divin : on craignoit toujours qu'il ne finit trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée ; mais elle étoit flexible, forte, & elle paſſionnoit juſqu'aux moindres chôſes.

Il chanta d'abord les louanges de Jupiter, Père & Roi des Dieux & des hommes, qui d'un ſigne de ſa tête ébranle l'univers. Puis il repreſenta Minerve, qui ſort de ſa tête, c'eſt-à dire, la ſageſſe que ce Dieu forme au dedans de lui même, & qui ſort de lui pour inſtruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix ſi touchante, & avec tant de religion, que toute l'aſſemblée crut être tranſportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards ſont plus perçans que ſon tonnerre. Enſuite il chanta le malheur du jeune Narciſſe [c], qui devenant follement amoureux de ſa propre beauté qu'il regardoit ſans ceſſe au bord d'une fontaine, ſe conſuma lui-même de douleur, & fut changé en une fleur qui porte ſon nom. Enfin il chanta auſſi la funeſte mort du bel Adonis [d], qu'un ſanglier déchira, & que Vénus, paſſionnée pour lui, ne put ranimer en faſant au ciel des plaintes amères.

Tous ceux qui l'écoutèrent, ne purent retenir leurs larmes, & chacun ſentoit je ne ſçai quel plaiſir en pleurant. Quand il eut ceſſé de chanter, les Phéniciens étonnés ſe regardoient les uns les autres. L'un diſoit, C'eſt Orphée ; c'eſt ainſi qu'avec une lyre il aprivoiſoit les bêtes farouches, & enlevoit les bois & les rochers ; c'eſt ainſi qu'il enchanta Cerbère [e], qu'il ſuſpendit les tourmens d'Ixion & des Danaïdes, & qu'il toucha l'inexorable Pluton, pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit : Non, c'eſt Linus fils d'Apollon. Un autre répondit : Vous vous trompez, c'eſt Apollon lui-même.

[c] Narciſſe étoit un jeune homme fort beau, fils de Céphiſe & de Liriope, qui mépriſa Echo & les autres Nymphes qui l'aimoient. Le reſte de ſon avanture eſt décrit dans cette page.

[d] Adonis étoit fils de Cinira Roi de Cypre & de Mirrha. Il fut fort aimé de Venus, qui le changea en anémone rouge après ſa mort.

[e] Cerbère, chien a trois têtes que les poëtes mettent à l'entrée des enfers.

même. Télémaque n'étoit guères moins ſurpris que les autres; car il ignoroit que Mentor ſçût avec tant de perfection chanter & jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loiſir de cacher ſa jalouſie, commença à donner des louanges à Mentor: mais il rougit en le louant, & il ne put achever ſon diſcours: Mentor, qui voyoit ſon trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'interrompre, & tâcha de le conſoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point conſolé; car il ſentoit que Mentor le ſurpaſſoit encore plus par ſa modeſtie, que par les charmes de ſa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam: Je me ſouviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fites dans la Bétique, depuis que nous fumes partis d'Egypte. La Bétique eſt un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut on les croire. Daignez m'aprendre ſi tout ce qu'on en dit eſt vrai. Je ſerai bien aiſe, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays, digne de votre curioſité, & qui ſurpaſſe tout ce que la renommée en publie. Auſſitôt il commença ainſi:

Le fleuve Bétis [f] coule dans un pays fertile & ſous un ciel doux, qui eſt toujours ſerein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui ce jette dans le grand Ocean, aſſez près des colonnes d'Hercule, & de cet endroit où la mer furieuſe rompant ſes digues ſépara autrefois la tèrre de Tarſis [g] d'avec la grande Afrique. Ce pays ſemble avoir conſervé les délices [h] de l'âge d'or. Les hyvers y ſont tiedes, & les rigoureux aquilons n'y ſouflent jamais. L'ardeur de l'eté y eſt toujours tempérée par des zéphirs rafraichiſſans, qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainſi toute l'année n'eſt qu'un heureux hymen du printems & de l'automne, qui ſemblent ſe

[f] C'eſt aujourd'hui le *Guadalquivir*.

[g] C'étoit le nom que portoit autrefois, ou l'Eſpagne entière, ou la partie de l'Eſpagne apellée Bétique.

[h] L'âge d'or étoit attribué au regne de Saturne, parce que de ſon tems Janus aporta au monde ce ſiecle fortuné, où la tèrre, ſans être cultivée, produiſoit toute ſorte de biens. Aſtrée, (c'eſt à-dire la Juſtice) regnoit ici bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié.

don-

donner la main. La tèrre dans les vallons & dans les campagnes unies y porte chaque année une double moiſſon. Les chemins y ſont bordés de lauriérs, de grenadiérs, de jaſmins, & d'autres arbres toujours verds & toujours fleuris. Les montagnes ſont couvertes de troupeaux, qui fourniſſent des laines fines recherchées de toutes les nâtions connues. Il y a pluſieurs mines d'or & d'argent dans ce beau pays. Mais les habitans ſimples, & heureux dans leur ſimplicité, ne daignent pas ſeulement compter l'or & l'argent parmi leurs richeſſes ; ils n'eſtiment que ce qui ſert véritablemeut aux beſoins de l'homme.

QUAND nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or & l'argent parmi eux employés aux mêmes uſages que le fer, par exemple, pour des ſocs de charue. Comme ils ne feſoient aucun commerce au dehors, ils n'avoient beſoin d'aucune monnoie. Ils ſont preſque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artiſans, car ils ne veulent ſouffrir que les arts qui ſervent aux véritables néceſſités des hommes ; encore même la plupart des hommes en ce pays, adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laiſſent pâs d'exercer les arts néceſſaires à leur vie ſimple & frugale.

LES femmes filent cette belle laine, & en font des étoffes fines, & d'une merveilleuſe blancheur : elles font le pain, aprêtent à manger, & ce travail leur eſt facile ; car on ne vit en ce pays que de fruits, ou de lait, & rarement de viande. Elles employent le cuir de leurs moutons à faire une légère chauſſure pour elles, pour leurs maris, & pour leurs enfans : elles font des tentes, dont les unes ſont de peaux cirées, & les autres d'écorces d'arbres. Elles font & lavent tous les habits de la famille, & tiennent les maiſons dans un ordre & une propreté admirable. Leurs habits ſont aiſés à faire ; car, en ce doux climat, on ne porte qu'une piece d'étoffe fine & légère, qui n'eſt point tâillée, & que chacun met à longs plis autour de ſon corps pour la modeſtie, lui donnant la forme qu'il veut.

LES hommes n'ont d'autres arts à éxercer, outre la culture des tèrres & la conduite des troupeaux, que l'art de

de mettre le bois & le fer en œuvre ; encore même ne ſe ſervent-ils guères du fer, excepté pour les inſtrumens néceſſaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur ſont inutiles ; car ils ne bâtiſſent jamais de maiſons. C'eſt, diſent ils, s'attacher trop à la tèrre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous : il ſuffit de ſe défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts eſtimés chez les Grècs, chez les Egyptiens, & chez tous les autres peuples bien policés, il les déteſtent comme des inventions de la vanité & de la moleſſe.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens ſuperbes, des meubles d'or & d'argent, des étoffes ornées de broderies & de pièrres précieuſes, des parfums exquis, des mèts délicieux, des inſtrumens dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : Ces peuples ſont bien malheureux, d'avoir employé tant de travail & d'induſtrie à ſe corrompre eux-mêmes : ce ſuperflu amolit, enivre, tourmente ceux qui le poſſedent ; il tente ceux qui en ſont privés, de vouloir l'aquerir par l'injuſtice & par la violence. Peut-on nommer bien, un ſuperflu qui ne ſert qu'à rendre les hommes mauvais ! Les hommes de ce pays ſont-ils plus ſains & plus robuſtes que nous ? Vivent-ils plus long tems ? Sont ils plus unis entre eux ? Menent ils une vie plus libre, plus tranquile, plus gaie ? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche & noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice ; incapables des plaiſirs purs & ſimples, puiſqu'ils ſont eſclâves de tant de fauſſes néceſſités, dont ils ſont dépendre tout leur bonheur.

C'eſt ainſi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes ſages, qui n'ont apris la ſageſſe qu'en étudiant la ſimple nature. Ils ont horreur de notre politeſſe, & il faut avouer que la leur eſt grande dans leur aimable ſimplicité. Ils vivent tous enſemble ſans partager les tèrres : chaque famille eſt gouvernée par ſon chef, qui en eſt le véritable Roi. Le père de famille eſt en droit de punir chacun de ſes enfans, ou petits enfans, qui fait une mauvaiſe action ; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reſte de la famille. Ces punitions n'arrivent preſque

preſque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obeiſſance & l'horreur du vice habitent dans cette heureuſe terre. Il ſemble qu'Aſtrée [1] qu'on dit qui eſt retirée dans le ciel, eſt encore ici-bâs cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux ; car leur propre conſcience les juge. Tous les biens ſont communs : les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, ſont des richeſſes ſi abondantes, que des peuples ſi ſobres & ſi modérés n'ont pas beſoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays tranſporte ſes tentes d'un lieu à un autre, quand elle a conſumé les fruits, & épuiſé les pâturages, de l'endroit où elle s'étoit miſe. Ainſi ils n'ont point d'intérêts à ſoutenir les uns contre les autres, & ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'eſt le retranchement des vaines richeſſes & des plaiſirs trompeurs, qui leur conſerve cette paix, cette union & cette liberté. Ils ſont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune diſtinction, que celle qui vient de l'expérience des ſages viéillards, ou de la ſageſſe extraordinaire de quelques jeunes hommes, qui égalent les viéillards conſommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guèrres ne font jamais entendre leur voix cruelle & empeſtée dans ce pays chéri des Dieux. Jamais le ſang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batâilles ſanglantes, des rapides conquêtes, des renverſemens d'Etats qu'on voit dans les autres nâtions, ils ne peuvent aſſez s'étonner. Quoi, diſent-ils, les hommes ne ſont-ils pas aſſez mortels, ſans ſe donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie eſt ſi courte, & il ſemble qu'elle leur paroiſſe trop longue ! Sont ils ſur la terre pour ſe déchirer les uns les autres, & pour ſe rendre mutuellement malheureux ?

Au reſte, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquerans, qui ſubju-

[1] Aſtrée étoit fille de Jupiter & de Thémis. Après avoir habité ſur la terre durant tout l'âge d'or, elle s'en retourna au ciel dès que les hommes commencèrent à ſe corrompre.

guent

guent les grands Empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison suivant la justice! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire que de s'assujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père & son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un Conquerant est un homme que les Dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la tèrre dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misère, le désespoir, & pour faire autant d'esclâves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur & tirannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guèrre, que pour defendre sa liberté. Heureux celui, qui n'étant point esclâve d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclâve! Ces grands Conquerans, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils devroient seulement arrôser.

Apres qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit il, boivent-ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins: aucune tèrre n'en porte de plus delicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, & ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espece de poison, disent ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé & leurs forces sans le vin. Avec le vin, ils courent risque de ruiner leur santé, & de perdre les bonnes mœurs.

Te-

Telemaque disoit ensuite : Je voudrois bien savoir quelles lois reglent les mariages dans cette nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme : il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles & agréables ; mais simples, modestes & laborieuses. Les mariages y sont paisibles, féconds, & sans tache. Le mari & la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens. Le mari & la femme partagent ensemble tous les soins domestiques. Le mari regle toutes les affaires du dehors : le femme se renferme dans son ménage. Elle soulage son mari ; elle paroit n'être faite que pour lui plaire. Elle gâgne sa confiance, & le charme moins par sa beauté que par sa vertu. Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération, & les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue & exempte de maladies. On y voit des viéillards de cent & de six-vingts ans, qui ont encore de la gayeté & de la vigueur.

Il me reste, ajoutoit Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guèrre avec les autres peuples voisins. La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples, d'un côté par la mer, & de l'autre par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nâtions ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différends, & leur ont confié les tèrres & les villes qu'ils disputoient entre eux. Comme cette sage nâtion n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent regler entre eux les frontières de leur Etats. Peut on craindre, disent ils, que la tèrre manque aux hommes ? Il y en aura toujours plus qu'ils n'en pouront cultiver. Tandis qu'il restera des tèrres libres & incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre de voisins, qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hau-

teur, ni mauvaiſe foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainſi leurs voiſins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, & ils ne peuvent eſpérer de s'en faire craindre; c'eſt pourquoi ils les laiſſent en repôs. Ce peuple abandonneroit ſon pays, ou ſe livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la ſervitude. Ainſi il eſt autant difficile à ſubjuguer, qu'il eſt incapable de vouloir ſubjuguer les autres. C'eſt ce qui fait une paix profonde entre eux & leurs voiſins.

ADOAM finit ce diſcours, en racontant de quelle manière les Phéniciens feſoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, diſoit il, furent étonnés quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers, qui venoient de ſi loin; ils nous laiſſèrent fonder une ville dans l'ile * de Gades. Ils nous reçurent même chez eux avec bonté, & nous firent part de tout ce qu'ils avoient, ſans vouloir de nous aucun payement. De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur reſteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur proviſion pour leur uſage. En effet, ils nous en envoyèrent un riche préſent. C'eſt un plaiſir pour eux que de donner aux étrangers leur ſuperflu.

POUR leurs mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroiſſoit que les hommes n'étoient guères ſages d'aller chercher par tant de travaux, dans les entrâilles de la tèrre, ce qui ne peut les rendre heureux, ni ſatisfaire à aucun vrai beſoin. Ne creuſez point, nous diſoient ils, ſi avant dans la tèrre: contentez-vous de la labourer, elle vous donnera de véritables biens, qui vous nouriront: vous en tirerez des fruits, qui valent mieux que l'or & que l'argent, puiſque les hommes ne veulent de l'or & de l'argent que pour en acheter les alimens qui ſoutiènnent leur vie.

NOUS avons ſouvent voulu leur aprendre la navigation, & mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie; mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apriſſent à vivre comme nous. Ils aprendroient, nous diſoient ils, à avoir beſoin de toutes les chôſes qui vous

* Aujourd'hui Cadiz.

ſont

ſont devenues néceſſaires. Ils voudroient les avoir ; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaiſes induſtries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, & qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au beſoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cauſe de l'induſtrie de cet art ; mais ils croyent que c'eſt un art pernicieux. Si ces gens là, diſent-ils, ont ſuffiſamment en leur pays ce qui eſt néceſſaire à la vie, que vont ils chercher en un autre ? Ce qui ſuffit au beſoin de la nature, ne leur ſuffit-il pas ? Ils mériteroient de faire naufrage, puiſqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes pour aſſouvir l'avarice des marchands, & pour flatter les paſſions des autres hommes.

Telemaque étoit ravi d'entendre ce diſcours d'Adoam, & ſe réjouiſſoit qu'il y eût encore au monde un peuple, qui ſuivant la droite nature fut ſi ſage & ſi heureux tout enſemble. O ! combien ces mœurs, diſoit il, ſont elles éloignées des mœurs vaines & ambitieuſes des peuples qu'on croit les plus ſages ! Nous ſommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette ſimplicité ſi naturelle puiſſe être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, & il doit regarder les nôtres comme un ſonge monſtrueux.

Fin du huitième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE.

VENUS toujours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter : mais les Deſtinées ne permettant pas qu'il périſſe, la Déeſſe va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner d'Ithaque, où Adoam le conduiſoit. Ils employent une Divinité trompeuſe pour ſurprendre le pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salentins. Leur Roi Idoménée reçoit Télémaque dans ſa nouvelle ville, où il préparoit actuellement un ſacrifice à Jupiter pour le ſuccès d'une guèrre contre les Manduriens. Le Sacrificateur conſultant les entrâilles des victimes, fait tout eſpérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra ſon bonheur à ſes deux nouveaux hôtes.

PENDANT que Télémaque & Adoam s'entretenoient de la ſorte, oublians le ſommeil, & n'appercevans pas que la nuit étoit déja au milieu de ſa courſe, une Divinité ennemie & trompeuſe les éloignoit d'Ithaque, que leur pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit ſuporter plus long-tems que Télémaque eût échapé à la tempête, qui l'avoit jetté contre les rochers de l'ile de Calypſo. Vénus étoit encore plus irritée de voir ce jeune homme qui

qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour & tous ſes charmes. Dans les tranſports de ſa douleur, elle quitta Cythère, Paphos, Idalie, & tous les honneurs qu'on lui rend dans l'île de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans des lieux, où Télémaque avoit mépriſé ſon Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient aſſemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils aperçoivent les aſtres qui roulent ſous leurs piés ; ils voyent le globe de la tèrre comme un petit amâs de boue. Les mers immenſes ne leur paroiſſent que comme des goutes d'eau, dont ce morceau de boue eſt un peu détrempé. Les plus grands royaumes ne ſont à leurs yeux qu'un peu de ſâble, qui couvre la ſurface de cette boue. Les peuples innombrables & les plus puiſſantes armées ne ſont que comme des fourmis, qui ſe diſputent les unes aux autres un brin d'herbe ſur ce morceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus ſérieuſes qui agitent les foibles humains, & elles leur paroiſſent des jeux d'enfans. Ce que les hommes apellent grandeur, gloire, puiſſance, profonde politique, ne paroit à ces ſuprêmes Divinités que miſère & foibleſſe.

C'eſt dans cette demeure ſi élevée au deſſus de la tèrre, que Jupiter a poſé ſon trône immobile : ſes yeux percent juſques dans l'abîme, & éclairent juſques dans les derniers replis des cœurs : ſes regards doux & ſerains répandent le calme & la joie dans tout l'univers. Au contraire quand il ſecoue ſa chevelure, il ébranle le ciel & la tèrre. Les Dieux mêmes, éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en aprochent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités céleſtes étoient dans ce moment auprès de lui. Vénus ſe préſenta avec tous les charmes qui naiſſent dans ſon ſein : ſa robe flotante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs, dont Iris [1] ſe pare au milieu des ſombres nuages, quand elle vient promettre aux mortels effrayés la fin des tempêtes, & leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette

[1] Iris, fille de Thaumas & d'Electre, étoit la meſſagère des Dieux, & ſurtout de Junon, comme Mercure étoit meſſager de Jupiter.

ſameuſe ceinture, ſur laquelle paroiſſent les [m] Grâces. Les cheveux de la Déeſſe étoient attachés par derrière négligemment avec une treſſe d'or. Tous les Dieux furent ſurpris de ſa beauté, comme s'ils ne l'euſſent jamais vue, & leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des mortels le ſont, quand Phœbus après une longue nuit vient les éclairer par ſes rayons. Ils ſe regardoient les uns les autres avec étonnement, & leurs yeux revenoient toujours ſur Vénus. Mais ils aperçurent que les yeux de cette Déeſſe étoient baignés de larmes, & qu'une douleur amère étoit peinte ſur ſon viſage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce & légère, comme le vol rapide d'un oiſeau qui fend l'eſpâce immenſe des airs. Il la regarda avec complaiſance : il lui fit un doux ſouris, & ſe levant il l'embraſſa. Ma chère fille, lui dit il, quelle eſt votre peine ? Je ne puis voir vôs larmes ſans en être touché : ne craignez point de m'ouvrir votre cœur ; vous connoiſſez ma tendreſſe & ma complaiſance.

Venus lui répondit d'une voix douce, mais entrecoupée de profonds ſoupirs : O Père des Dieux & des hommes ! vous qui voyez tout, pouvez vous ignorer ce qui fait ma peine ? Minerve ne s'eſt pas contentée d'avoir renverſé juſqu'aux fondemens la ſuperbe ville de Troie, que je défendois, & de s'être vengée de Pâris [n], qui avoit préferé ma beauté à la ſienne ; elle conduit par toutes les tèrres & par toutes les mers le fils d'Ulyſſe, ce cruel deſtructeur de Troie Télémaque eſt accompagné par Minerve ; c'eſt ce qui empêche qu'elle ne paroiſſe ici en ſon rang avec les autres Divinités ; elle a conduit ce jeune téméraire dans l'ile de Cypre

[m] Vénus engendra les Charites ou les trois Grâces, qui lui tenoient ordinairement compagnie : ce qui a fourni aux poëtes l'idée de cette ceinture miſtérieuſe, dont il eſt parlé ici.

[n] La diſcorde ayant jetté une pomme d'or au milieu de la compagnie, aſſemblée aux noces de Pélée & de Thétis, & cette pomme, ſelon l'inſcription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle ; Junon, Pallas & Vénus ſe la diſputèrent, & prirent Paris pour juge de leur différend : celui-ci, ſéduit par les attraits de Venus, décida en ſa faveur, ce qui lui attira la haine des deux autres Déeſſes.

pour

pour m'outrager : il a mépriſé ma puiſſance ; il n'a pâs daigné ſeulement bruler de l'encens ſur mes autels ; il a témoigné avoir horreur des fêtes que l'on célebre en mon honneur ; il a fermé ſon cœur à tous me plaiſirs. En vain Neptune pour le punir, à ma prière, a irrité les vents & les flôts contre lui. Télémaque, jetté par un naufrage horrible dans l'île de Calypſo, a triomphé de l'Amour même, que j'avois envoyé dans cette île pour attendrir le cœur de ce jeune Grec. Ni la jeuneſſe, ni les charmes de Calypſo & de ſes Nymphes, ni les traits enflâmés de l'Amour n'ont pu ſurmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette île : me voilà confondue : un enfant triomphe de moi.

Jupiter, pour conſoler Vénus, lui dit : Il eſt vrai, ma fille, que Minerve défend le cœur de ce jeune Grec contre toutes les fleches de votre fils, & qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je ſuis fâché qu'il ait mèpriſé vos autels ; mais je ne puis le ſoumettre à votre puiſſance. Je conſens, pour l'amour de vous, qu'il vive loin de ſa patrie, expôſé à toutes ſortes de maux & de dangers : mais les deſtins ne permettent ni qu'il périſſe, ni que ſa vertu ſuccombe dans les plaiſirs dont vous flatez les hommes. Conſolez-vous donc, ma fille ; ſoyez contente de tenir dans votre Empire tant d'autres Hérôs, & tant d'Immortels. En diſant ces paroles, il fit à Vénus un ſouris plein de grâce & de majeſté. Un éclat de lumière, ſemblable aux plus perçans éclairs, ſortit de ſes yeux. En baiſant Vénus avec tendreſſe, il répandit une ôdeur d'ambroſie, dont l'Olympe fut parfumé. La Déeſſe ne put s'empêcher d'être ſenſible à cette careſſe du plus grand des Dieux. Malgré ſes larmes & ſa douleur, on vit la joie ſe répandre ſur ſon viſage : elle baiſſa ſon voile pour cacher la rougeur de ſes joues, & l'embarrâs où elle ſe trouvoit. Toute l'aſſemblée des Dieux aplaudit aux paroles de Jupiter ; & Vénus, ſans perdre un moment, alla trouver Neptune, pour concerter avec lui les moyens de ſe venger de Télémaque.

Elle raconta à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je ſavois déja, répondit Neptune, l'ordre immuable des deſtins ; mais ſi nous ne pouvons abîmer Télémaque dans

dans les flots de la mer, du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux, & pour retarder ſon retour à Ithaque. Je ne puis conſentir à faire périr le vaiſſeau Phénicien, dans lequel il eſt embarqué. J'aime les Phéniciens: c'eſt mon peuple; nulle autre nâtion ne cultive comme eux mon Empire. C'eſt par eux que la mer eſt devenue le lien de la ſociété de tous les peuples de la tèrre. Ils m'honorent par de continuels ſacrifices ſur mes autels: ils ſont juſtes, ſages & laborieux dans le commerce: ils répandent par tout la commodité & l'abondance. Non, Déeſſe, je ne puis ſouffrir qu'un de leurs vaiſſeaux faſſe naufrage: mais je ferai que le pilote perdra ſa route, & qu'il s'éloignera d'Ithaque, où il veut aller. Vénus contente de cette promeſſe rit avec malignité, & retourna dans ſon char volant ſur les prés fleuris d'Idalie, où les Grâces, les Jeux & les Ris témoignèrent leur joie de la revoir, danſant autour d'elle ſur les fleurs, qui parfument ce charmant ſéjour.

Neptune envoya auſſitôt une Divinité trompeuſe, ſemblable aux ſonges; excepté que les ſonges ne trompent que pendant le ſommeil, au lieu que cette Divinité enchante le ſens de ceux qui veillent. Ce Dieu mal ſeſant, environné d'une foule innombrable de menſonges ailés, qui voltigent autour de lui, vint répandre une liqueur ſubtile & enchantée ſur les yeux du pilote Athamas, qui conſidéroit attentivement la clarté de la Lune, le cours des étoiles & le rivage d'Ithaque, dont il découvroit déja aſſez près de lui les rochers eſcarpés. Dans ce même moment les yeux du pilote ne lui montrèrent plus rien de veritable. Un faux ciel & une tèrre feinte ſe préſentèrent à lui. Les étoiles parurent comme ſi elles avoient changé leur cours, & qu'elles fuſſent revenues ſur leurs pâs. Tout l'Olympe ſembloit ſe mouvoir par des lois nouvelles; la tèrre même étoit changée. Une fauſſe Ithaque ſe préſentoit toujours au pilote pour s'amuſer, tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuſe du rivage de l'île, plus cette image reculoit: elle fuyoit toujours devant lui, & il ne ſavoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déja le bruit qu'on fait dans un port. Déja il ſe préparoit, ſelon l'ordre qu'il en avoit reçu,

reçu, à aller aborder ſécretement dans un petite île, qui eſt auprès de la grande, pour dérober aux amans de Pénélope, conjurés contre Télémaque, le retour de celui-ci. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer eſt bordée, & il lui ſembloit entendre l'horrible mugiſſement des vagues, qui vont ſe briſer contre les écueils. Puis tout à coup il remarquoit que la tèrre paroiſſoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ſes yeux dans cet éloignement que comme de petits nuages, qui obſcurciſſent quelquefois l'horizon, pendant que le ſoleil ſe couche. Ainſi Athamas étoit étonné, & l'impreſſion de la Divinité trompeuſe, qui charmoit ſes yeux, lui feſoit éprouver un certain ſaiſiſſement, qui lui avoit été juſqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pâs, & qu'il étoit dans l'illuſion d'un ſonge. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de ſouffler, pour jetter le navire ſur les côtes de * l'Heſpérie. Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bientôt ſur le rivage que Neptune avoit marqué.

Deja l'Aurore annonçoit le jour : déja les étoiles, qui craignent les rayons du ſoleil & qui en ſont jalouſes, alloient cacher dans l'Océan leurs ſombres feux, quand le pilote s'écria : Enfin je n'en puis douter ; nous touchons preſque à l'île d'Ithaque : Télémaque, réjouiſſez vous ; dans une heure vous pourez revoir Pénélope, & peut être trouver Ulyſſe remonté ſur ſon trône. A ce cri Télémaque, qui étoit immobile dans les brâs du ſommeil, s'éveille, ſe lève, monte au gouvernail, embraſſe le pilote, & de ſes yeux à peine encore ouverts regarde fixement la côte voiſine : il gémit, ne reconnoiſſant pas les rivages de ſa patrie. Hélas ! où ſommes-nous ? dit-il. Ce n'eſt point là ma chère Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connoiſſez mal cette côte ſi éloignée de notre pays. Non non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en conſidérant les bords de cette île. Combien de fois ſuis je entré dans votre port ? J'en connois juſqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'eſt guères

* L'Heſpérie eſt ici l'Italie, ainſi apellée par les Grecs, parce qu'elle étoit au couchant par raport à eux.

mieux

mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'éleve comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez vous pas le temple de Minerve qui fend la nue ? Voilà la forteresse & la maison d'Ulysse votre père. Vous vous trompez, ô Athamas ! répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie ; j'aperçois une ville, qui n'est point Ithaque. O Dieux ! Est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes.

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés ; le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit veritablement, & reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Télémaque ! s'écria-t il, quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux : je croyois voir Ithaque ; & son image toute entière se presentoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoit comme un songe. Je vois une autre ville, c'est sans doute Salente [p] qu'Idoménée fugitif de Crete vient de fonder dans l'Hespérie : j'aperçois des murs qui s'élevent, & qui ne sont pas encore achevés : je vois un port qui n'est pas entièrement fortifié.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, & que Télémaque déploroit son malheur, le vent que Neptune fesoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouvèrent à l'abri, & tout auprès du port.

Mentor, qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que sourire de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve ; mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve, que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule ; ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne sçait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience & votre courage lâsser la cruelle fortune, qui se plait à

[p] Salente, Capitale du Pays des Salentins, aujourd'hui la *Terre d'Otrante*, dans la Pouille, au royaume de Naples.

vous

rons persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgrâces de Neptune, que je craignois les caresses flateuses de la Déesse qui vous retenoit dans son île. Que tardons-nous ? Entrons dans ce port : voici un peuple ami ; c'est chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Aussitôt ils entrèrent dans le port de Salente, où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix & en commerce avec tous les peuples de l'univers.

TELEMAQUE regardoit avec admirâtion cette ville naissante : semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rôsée de la nuit, sent dès le matin les rayons du soleil qui viennent l'embellir ; elle croit ; elle ouvre ses tendres boutons ; elle étend ses feuilles vertes ; elle épanouit ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles. A chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat. Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure elle croissoit avec magnificence, & elle montroit de loin aux étrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'architecture qui s'élevoient jusqu'au ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers, & des coups de marteaux : les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail dès que l'aurore paroissoit ; & le Roi Idoménée donnant par tout les ordres lui-même, fesoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phénicien fut arrivé, que les Cretois donnèrent à Télémaque & à Mentor toutes les marques d'une amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t-il d'Ulysse ce cher ami, ce sage Hérôs par qui nous avons enfin renversé la ville de Troie ! qu'on l'amene ici, & que je lui montre combien j'ai aimé son pere. Aussitôt on lui présente Télémaque, qui lui demande l'hospitalité, en lui disant son nom.

IDOMENEE lui répondit avec un visage doux & riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-

lui même ; voilà ſes yeux pleins de feu, & dont le regard eſt ſi ferme ; voilà ſon air d'abord froid & réſervé, qui cachoit tant de vivacité & de grâces. Je reconnois même ce ſouris fin, cette action négligée, cette parole douce, ſimple & inſinuante, qui perſuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défiér. Oui, vous êtes le fils d'Ulyſſe, mais vous ſerez auſſi le mien. O mon fils, mon cher fils! quelle avanture vous amene ſur ce rivage ? Eſt ce pour chercher votre père ? Hélâs ! je n'en ai aucune nouvelle : la fortune nous a perſécutés lui & moi : il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver ſa patrie, & j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colère des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée diſoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le viſage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit trouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit, les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne ſaurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joie & de la reconnoiſſance pour vôs bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulyſſe, vous m'aprenez vous-même a ſentir le malheur de ne point retrouver mon père. Il y a déja long tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne me permettent pas de le revoir, ni de ſavoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner à Ithaque où Pénélope languit dans le déſir d'être délivrée de ſes amans. J'avois cru vous trouver dans l'île de Crete ; j'y ai ſçu votre cruelle deſtinée, & je ne croyois pas devoir jamais aprocher de l'Heſpérie où vous avez fondé un nouveau royaume. Mais la Fortune, que ſe joue des hommes, & qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté ſur vôs côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'eſt celui que je ſuporte le plus volontiérs. Si elle m'éloigne de ma patrie, du moins elle me fait connoître le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idoménée embraſſe tendrement Télémaque, & le menant dans ſon palais, il lui dit : Quel eſt donc ce prudent viéillard qui vous accompagne ? Il me ſemble que je l'ai vu autrefois. C'eſt Mentor, repliqua Téle-

maque,

maque, Mentor ami d'Ulyſſe, à qui il a confié mon enfance. Qui pouroit vous dire tout ce que je lui dois?

Aussitot Idoménée s'avance, tend la main à Mentor: Nous nous ſommes vus, dit il, autrefois. Vous ſouvenez-vous du voyage que vous fites en Crete, & des bons conſeils que vous me donnates? Mais alors l'ardeur de la jeuneſſe, & le gout des vains plaiſirs m'entrainoient Il a falu que mes malheurs m'aient inſtruit pour m'aprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous euſſe cru, ô ſage vieillard! Mais je remarque avec étonnement que vous n'étes preſque point changé depuis tant d'années: c'eſt la même fraicheur de viſage, la même vigueur; vôs cheveux ſeulement ſont un peu blanchi.

Grand Roi, répondit Mentor, ſi j'étois flateur, je vous dirois de même, que vous avez conſervé cette fleur de jeuneſſe qui éclatoit ſur votre viſage avant le ſiége de Troie: mais j'aimerois mieux vous déplaire que de bleſſer la vérité. D'ailleurs je vois par votre ſage diſcours que vous n'aimez pas la flaterie, & qu'on ne hazarde rien en vous parlant avec ſincerité. Vous étes bien changé, & j'aurois eu de la peine à vous reconnoitre. J'en connois clairement la cauſe, c'eſt que vous avez beaucoup ſouffert dans vôs malheurs; mais vous avez bien gàgné en ſouffrant, puiſque vous avez aquis la ſageſſe. On doit ſe conſoler aiſément des rides qui viennent ſur le viſage, pendant que le cœur s'éxerce & ſe fortifie dans la vertu. Au reſte, ſachez que les Rois s'uſent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adverſité les peines de l'eſprit & les travaux du corps les font viéillir avant le tems. Dans la proſpérité les délices d'une vie molle les uſent bien plus encore que tous les travaux de la guèrre. Rien n'eſt ſi mal ſain que les plaiſirs où l'on ne peut ſe modérer. De la vient que les Rois, & en paix & en guèrre, ont toujours des peines & des plaiſirs, qui font venir la viéilleſſe avant l'âge où elle doit venir naturellement. Une vie ſobre & modérée, ſimple & exempte d'inquiétude & de paſſion, reglée & laborieuſe, retient dans les membres d'un homme ſage la vive jeuneſſe, qui ſans ces précautions eſt toujours prête à s'envôler ſur les ailes du tems.

Idomenee charmé du diſcours de Mentor l'eût écouté long-tems, ſi on ne fut venir l'avertir pour un ſacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque & Mentor le ſuivirent environnés d'une grande foule de peuple, qui conſidéroit avec empreſſement & curioſité ces deux étrangers. Les Salentins ſe diſoient les uns aux autres : ces deux hommes ſont bien différens. Le jeune a je ne ſçai quoi de vif & d'aimable ; toutes les grâces de la beauté & de la jeuneſſe ſont répandues ſur ſon viſage & ſur ſon corps : mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur ſi tendre de la jeuneſſe, il paroit vigoureux, robuſte, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de ſa force ; ſa mine paroit d'abord moins haute, & ſon viſage moins gracieux : mais quand on le regarde de près, on trouve dans ſa ſimplicité des marques de ſageſſe & de vertu avec une nobleſſe qui étonne. Quand les Dieux ſont déſcendus ſur la tèrre pour ſe communiquer aux mortels, ſans doute qu'ils ont pris de telles figures d'étrangers & de voyageurs.

Cependant on arrive dans le temple de Jupiter, qu'Idoménée, du ſang de ce Dieu avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaſpé. Les chapiteaux étoient d'argent : le temple étoit tout incruſté de marbre avec des bâs reliefs qui repréſentoient Jupiter changé en Taureau ; le raviſſement d'Europe[q], & ſon paſſage en Crete au travers des flôts. Ils ſembloient reſpecter Jupiter, quoiqu'il fût ſous une forme étrangère. On voyoit enſuite la naiſſance & la jeuneſſe de Minos ; enfin ce ſage Roi donnant dans un âge plus avancé des Lois à toute ſon île pour la rendre à jamais floriſſante. Télémaque y remarqua auſſi les principales avantures du ſiége de Troie, où Idoménée avoit aquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces répréſentations de combâts, il chercha ſon père : il le reconnut prenant les chevaux de Rhéſus que

[q] Europe étoit fille d'Agénor, Roi des Phéniciens, & ſœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter ſous la forme d'un Taureau. C'eſt elle, qui a donné ſon nom à la première des quatre parties du monde.

Dio-

Diomede [r] venoit de tuér ; enſuite diſputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les chèfs de l'armée Greque aſſemblés ; enfin ſortant du cheval fatal pour verſer le ſang de tant de Troyens.

Telemaque le reconnut d'abord à ces fameuſes actions, dont il avoit ſouvent oui parler, & que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulèrent de ſes yeux : il changea de couleur ; ſon viſage parut troublé. Idoménée l'aperçut, quoique Télémaque ſe détournât pour cacher ſon trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laiſſer voir combien vous êtes touché de la gloire & des malheurs de votre père.

Cependant le peuple s'aſſembloit en foule ſous ces vaſtes portiques formés par le double rang de colonnes, qui environnoient le temple. Il y avoit deux troupes de jeunes garçons & de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ſes mains la foudre. Ces enfans choiſis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans ſur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de rôſes & parfumées : ils étoient tous vetus de blanc. Idoménée ſeſoit à Jupiter un ſacrifice de cent taureaux, pour ſe le rendre favorable dans une guèrre qu'il avoit entrepriſe contre ſes voiſins. Le ſang des victimes fumoit de tous côtés : on le voyoit ruiſſeler dans les profondes coupes d'or & d'argent.

Le viéillard Théophane, ami des Dieux & Prêtre du temple, tenoit pendant le ſacrifice ſa tête couverte d'un bout de ſa robe de pourpre. Enſuite il conſulta les entrailles des victimes, qui palpitoient encore. Puis s'étant mis ſur le trépié ſacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels ſont donc ces deux étrangers que le ciel envoye en ces lieux ? Sans eux la guèrre entrepriſe nous ſeroit funeſte, & Salente tomberoit en ruine, avant que d'achever d'être élevée ſur ces fondemens. Je vois un jeune Hérôs que la ſageſſe mene par la main : il n'eſt pas permis à une bouche mortelle d'en dire davantage.

[r] Diomede, Roi de Thrace, nouriſſoit ſes chevaux de la chair des étrangers, qui venoient dans ſes Etats ; Hercule l'ayant vaincu, l'expoſa à ces mêmes chevaux, qui le dévorèrent.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche, & ses yeux étincelans : il sembloient voir d'autres objets que ceux qui paroissoient devant lui : son visage étoit enflâmé : il étoit troublé & hors de lui-même ; ses cheveux étoient hérissés ; sa bouche écumante ; ses brâs levés & immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine : il étoit hors d'haleine, & ne pouvoit tenir renfermé au dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore ; que vois-je ? Quels malheurs évités ? Quelle douce paix au dedans, mais au dehors quels combâts ! Quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpâssent ceux de ton père ; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive ; les portes d'airain, les inaccessibles remparts tombent à tes piés O grande Déésse ! que son père — O jeune homme ! tu revèrrâs enfin — A ces mots la parole meurt dans sa bouche, & il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte : Idoménée tremblant n'ôse lui demander qu'il acheve. Télémaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre : à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée, le dessein des Dieux. Contre quelque nâtion que vous ayez à combattre, la victoire sera dans vôs mains, & vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vôs armes. N'en soyez point jaloux : profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idomenee n'étant pas encore revenu de son étonnement, cherchoit en vain des paroles ; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point ; mais que peuvent donc signifiér ces dernières paroles : Tu revèrrâs ? Est-ce mon père, ou seulement Ithaque ? Hélâs ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon père ! seroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flate ; cruel oracle, tu prens plaisir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole, & j'étois au comble du bonheur.

Mentor

Mentor lui dit : Reſpectez ce que les Dieux découvrent, & n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curioſité téméraire mérite d'être confondue. C'eſt par une ſageſſe pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs deſtinées dans une nuit impénétrable. Il eſt utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire ; mais il n'eſt pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nôs ſoins, & ce que les Dieux veulent faire de nous.

Telemaque touché de ces paroles ſe retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de ſon étonnement, commença de ſon côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque & le ſage Mentor pour le rendre victorieux de ſes ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas, qui ſuivit le ſacrifice, il parla ainſi aux deux étrangers.

J'avoue que je ne connoiſſois point encore aſſez l'art de regner, quand je revins en Crete après le ſiége de Troie. Vous ſavez, chers amis, les malheurs qui m'ont privé de regner dans cette grande île, puiſque vous m'aſſurez que vous y avez été depuis que j'en ſuis parti. Encore trop heureux ſi les coups les plus cruels de la fortune ont ſervi à m'inſtruire & à me rendre plus moderé. Je traverſai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux & des hommes pourſuit. Toute ma grandeur paſſée ne ſervoit qu'à me rendre ma chute plus honteuſe & plus inſupportable. Je vins refugier mes Dieux Pénates* ſur cette côte déſerte, où je ne trouvai que des terres incultes, couvertes de ronces & d'épines, des forêts auſſi anciennes que la terre, des rochers preſque inacceſſibles, où ſe retiroient les bêtes farouches. Je fus réduit à me réjouir de poſſéder avec un petit nombre de ſoldats & de compagnons, qui avoient bien voulu me ſuivre dans mes malheurs, cette terre ſauvage, & d'en faire ma patrie, ne pouvant plus eſpérer de revoir jamais cette île fortunée, où les Dieux

* Les Dieux Pénates, auſſi nommés Dieux Lares ou Domeſtiques, n'étoient que de petits marmouſets attachés en divers lieux de la maiſon : les payens les honoroient comme leurs protecteurs, & leur offroient du vin & de l'encens en ſacrifice.

m'avoient fait naître pour y regner. Hélâs ! disois-je en moi-même, quel changement ! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui regnent dans le monde, pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre, à cause de leur élévâtion au dessus du reste des hommes. Hé ! c'est leur élévâtion même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, & aimé de mes sujets Je commandois à une nâtion puissante & belliqueuse : la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés Je regnois dans une île fertile & délicieuse : cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses ; ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans & si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, sinon d'en savoir jouir avec modérâtion ! Mais mon orgueil & la flaterie que j'ai écoutée, ont renversé mon trône. Ainsi tomberont tous les Rois, qui se livreront à leurs désirs & aux conseils des esprits flateurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai & plein d'espérance, pour soutenir le courage de ceux qui m'avoient suivi. Fesons, leur disois je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'éleve assez près de nous. C'est Phalante avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau royaume. Philoctete donne le nom de Pétilie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte Métaponte est encore une semblable colonie. Ferons-nous moins que tous ces étrangers errans comme nous ? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle C'étoit une consolâtion pour moi que la lumière du jour me quittât, & que la nuit vint m'enveloper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Deux torrens de larmes amères couloient de mes yeux, & le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une

une nouvelle ardeur. Voila, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé ſi viéilli.

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ſes peines, il demanda à Télémaque & à Mentor leurs ſecours dans la guèrre où il ſe trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur diſoit-il à Ithaque dès que la guèrre ſera finie. Cependant je ferai partir des vaiſſeaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour aprendre des nouvelles d'Ulyſſe. En quelque endroit des tèrres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jetté, je ſaurai bien l'en retirer. Plaiſe aux Dieux qu'il ſoit encore vivant! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaiſſeaux qui ont jamais été conſtruits dans l'ile de Crete; ils ſont faits du bois coupé ſur le véritable mont Ida, où Jupiter naquit. Ce bois ſacré ne ſaurcit périr dans les flôts; les vents & les rochers le craignent & le reſpectent; Neptune même dans ſon plus grand courroux n'ôſeroit ſoulever les vagues contre lui. Aſſurez-vous donc que vous retournerez heureuſement à Ithaque ſans peine & qu'aucune Divinité ennemie ne poura plus vous faire errer ſur tant de mers: le trajet eſt court & facile. Renvoyez le vaiſſeau Phénicien qui vous a portés juſqu'ici, & ne ſongez qu'à aquerir la gloire d'établir le nouveau royaume d'Idoménée, pour réparer tous ſes malhéurs. C'eſt à ce prix, ô fils d'Ulyſſe! que vous ſerez jugé digne de votre père. Quand même les deſtinées rigoureuſes l'auroient déja fait déſcendre dans le ſombre royaume de Pluton, toute la Grece charmée croira le revoir en vous.

A ces môts, Télémaque interrompit Idoménée: Renvoyons, dit il, le vaiſſeau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vôs ennemis? Ils ſont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattant dans la Sicile pour Aceſte Troyen & ennemi de la Grece, ne ſerons-nous pâs encore plus ardens & plus favoriſés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grécs, qui ont renverſé l'injuſte ville de Priam. L'oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

Fin du neuvieme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE.

IDOMENEE informe Mentor du ſujet de la guèrre contre les Manduriens. Il lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Heſpérie où il a fondé ſa ville; qu'ils s'étoient retirés ſur les montagnes voiſines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ſes gens, cette nâtion lui avoit député deux viéillards, avec leſquels il avoit reglé des articles de paix; qu'après une infraction de ce traité, faite par ceux des ſiens qui l'ignoroient, ces peuples ſe préparoient à lui faire la guèrre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens, qui s'étoient hâtés de prendre les armes, ſe préſentent aux portes de Salente. Neſtor, Philoctete & Phalante qu'Idoménée croyoit neutres, ſont contre lui dans l'armée des Manduriens. Mentor ſort de Salente, & va ſeul propôſer aux ennemis des conditions de paix.

MENTOR regardant d'un œil doux & tranquile Télémaque, qui étoit déja plein d'une noble ardeur pour les combâts, prit ainſi la parole: Je ſuis bien aiſe, fils d'Ulyſſe, de voir en vous une ſi belle paſſion pour

pour la gloire ; mais ſouvenez-vous que votre père n'en a aquis une ſi grande parmi les Grècs au ſiége de Troie, qu'en ſe montrant le plus ſage & le plus moderé d'entre eux. Achille, quoiqu'invincible & invulnérable, quoique ſur de porter la terreur & la mort par tout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troie. Il eſt tombé lui-même aux piés des murs de cette ville, & elle a triomphé du vainqueur d'Hector. Mais Ulyſſe, en qui la prudence conduiſoit la valeur, a porté la flâme, & le fer au milieu des Troyens, & c'eſt à ſes mains qu'on doit la chute de ces hautes & ſuperbes tours, qui menacèrent pendant dix ans toute la Grece conjurée. Autant que Minerve eſt au-deſſus de Mars, autant une valeur diſcrete & prévoyante ſurpâſſe-t-elle un courage bouillant & farouche. Commençons donc par nous inſtruire des circonſtances de cette guèrre qu'il faut ſoutenir. Je ne refuſe aucun péril ; mais je crois, ô Idoménée ! que vous devez nous expliquer premièrement ſi votre guèrre eſt juſte ; enſuite contre qui vous la faites, & enfin quelles ſont vôs forces pour en eſpérer un heureux ſuccès.

Idomenee lui répondit : Quand nous arrivames ſur cette côte, nous y trouvames un peuple ſauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de ſa chaſſe & des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens [1], furent épouvantés, voyant nôs vaiſſeaux & nôs armes ; ils ſe retirèrent dans les montagnes : mais comme nôs ſoldâts furent curieux de voir le pays, & voulurent pourſuivre des cèrfs, ils rencontrèrent ces ſauvages fugitifs. Alors les chèfs de ces ſauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder ; il ne nous reſte que des montagnes preſque inacceſſibles ; du moins eſt-il juſte que vous nous y laiſſiez en paix & en liberté : nous vous trouvons errans, diſperſés & plus foibles que nous : il ne tiendroit qu'à nous de vous égorger, & d'ôter même à vôs compagnons la connoiſſance de votre mal-

[1] Les Manduriens étoient des peuples de la Pouille au royaume de Naples, ainſi nommés du lac Andorio, dont parle Pline, & dont les eaux ſalées ne diminuent & n'augmentent jamais.

heur

heur ; mais nous ne voulons point tremper nôs mains, dans le ſang de ceux qui ſont hommes auſſi bien que nous. Allez, ſouvenez vous que vous devez la vie à nôs ſentimens d humanité. N'oubliez jamais que c'eſt d'un peuple que vous nommez groſſier & ſauvage, que vous recevez cette leçon de modération & de généroſité :

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainſi renvoyés par ces barbâres, revinrent dans le camp, & racontèrent ce qui leur étoit arrivé. Nôs ſoldâts en furent émus : ils eurent honte de voir que les Cretois duſſent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroiſſoit reſſembler plutôt à des ours qu'à des hommes ; ils s'en allèrent à la chaſſe en plus grand nombre que les premiérs, & avec toutes ſortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les ſauvages, & les attaquèrent ; le combat fut cruel ; les traits vôloient de part & d'autre, comme la gréle tombe dans une campagne pendant un orage. Les ſauvages furent contraints de ſe retirer dans leurs montagnes eſcarpées, où les nôtres n'ôſèrent s'engager.

Peu de tems après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus ſages viéillards, qui venoient me demander la paix : ils m'aportèrent des préſens ; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, & des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs préſens, ils parlèrent ainſi.

O Roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, & dans l'autre une branche d'oliviér. (En effet, ils tenoient l'un & l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guèrre ; choiſis Nous aimerions mieux la paix ; c'eſt pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le ſoleil rend la tèrre fertile, & produit tant de fruits délicieux. La paix eſt plus douce que tous les fruits : c'eſt pour elle que nous nous ſommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace & de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du printems, ni les riches fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui ſous de beaux noms d'ambition & de gloire va follement ravager les provinces, & répand le ſang des hommes, qui ſont tous frères. Si cette fauſſe gloire te touche, nous n'avons garde de te l'enviér : nous te plaignons

gnons, & nous prions les Dieux de nous préſerver d'une fureur ſemblable. Si les ſciences que les Grècs aprennent avec tant de ſoin, & ſi la politeſſe dont ils ſe piquent, ne leur inſpire que cette déteſtable injuſtice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours barbâres, mais juſtes, humains, fidéles, déſintéreſſés, accoutumés à nous contenter de peu, & à mépriſer la vaine délicateſſe qui fait qu'on a beſoin d'avoir beaucoup. Ce que nous eſtimons, c'eſt la ſanté, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps & de l'eſprit: c'eſt l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nôs proches, l'attachement à nôs amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la proſpérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flaterie. Voilà quels ſont les peuples que nous t'offrons pour voiſins & pour alliés. Si les Dieux irrités t'aveuglent juſqu'à te faire refuſer la paix, tu aprendrâs, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, ſont les plus redoutables dans la guèrre.

Pendant que ces viéillards me parloient ainſi, je ne pouvois me lâſſer de les regarder: ils avoient la barbe longue & négligée, les cheveux plus courts, mais blancs: les ſourcils épais, les yeux vifs, un regard & une contenance ferme, une parole grave & pleine d'autorité, des manières ſimples & ingénues. Les fourures qui leur ſervoient d'habit, étoient nouées ſur l'épaule, & laiſſoient voir des brâs plus nerveux, & des muſcles mieux nouris que céux de nôs athletes. Je répondis à ces deux Envoyés, que je déſirois la paix. Nous reglames enſemble de bonne foi pluſieurs conditions; nous en primes tous les Dieux à témoins; & je renvoyai ces hommes chez eux avec des préſens. Mais les Dieux qui m'avoient chaſſé du royaume de mes ancêtres, n'étoient pas encore lâſſés de me perſécuter. Nôs chaſſeurs, qui ne pouvoient pas être ſi tôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares, qui accompagnoient leurs Envoyés lorſqu'ils revenoient de notre camp: ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, & pourſuivirent le reſte

reſte dans le bois. Voilà la guèrre rallumée. Ces barbâres croyent qu'ils ne peuvent plus ſe fiér ni à nôs promeſſes, ni à nôs ſermens.

Pour être plus puiſſans contre nous, ils apellent à leur ſecours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nérite, & de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun eſt couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée ; ils portent des maſſues pleines de grôs nœuds, & garnies de pointes de fer ; ils ſont preſque de la tâille des Géants, & leurs corps ſe rendent ſi robuſtes par les éxercices pénibles auſquels ils s'adonnent, que leur ſeule vue épouvante. Les Locriens [u] venus de la Grece ſentent encore leur origine, & ſont plus humains que les autres : mais ils ont joint à l'exacte diſcipline des troupes Greques, la vigueur des bârbares, & l'habitude de mener une vie dure ; ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliérs légèrs qui ſont faits d'un tiſſu d'ôziér, & couverts de peaux ; leurs épées ſont longues. Les Brutiens [x] ſont légèrs à la courſe comme les cerfs & comme les daims : on croiroit que l'herbe même la plus tendre n'eſt point foulée ſous leurs piés : à peine laiſſent-ils dans le ſâble quelques traces de leurs pás. On les voit tout à coup fondre ſur leurs ennemis, & puis diſparoître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone [y] ſont adroits à tirer des fleches. Un homme ordinaire parmi les Grècs ne pouroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates ; & ſi jamais ils s'apliquent à nôs jeux, ils y remporteront les prix. Leurs fleches ſont trempées dans le ſuc de certaines herbes venimeuſes, qui viennent, dit-on, des

[u] Les Locriens étoient des peuples de la Phocide, qui habitoient des deux côtés du mont Parnaſſe.

[x] Les Brutiens étoient des peuples d'Italie, habitant une preſqu'île de la Calabre ultérieure, qui forme le Golfe, apellé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Meiro ou Metauro.

[y] Crotone ou Cortone eſt une ville de Toſcane ſituée dans le Florentin entre le lac de Perugio & la ville d'Arezzo.

bords

bords de l'Avérne[z], & dont le poiſon eſt mortel. Pour ceux de Nérite[a], de Brindes[b] & de Meſſapie[c], ils n'ont en partage que la force du corps, & une valeur ſans art. Les cris qu'ils pouſſent juſqu'au ciel à la vue de leurs ennemis ſont affreux : ils ſe ſervent aſſez bien de la fronde, & ils obſcurciſſent l'air par une grêle de pièrres lancés, mais ils combattent ſans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous déſirez de ſavoir : vous connoiſſez maintenant l'origine de cette guèrre, & quels ſont nôs ennemis.

Apres cet éclairciſſement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, & parla ainſi à Idoménée : D'où vient donc que les Locriens mêmes, peuples ſortis de la Grece, s'uniſſent aux barbâres contre les Grècs ? D'où vient que tant de colonies fleuriſſent ſur cette côte de la mer, ſans avoir les mêmes guèrres à ſoutenir que vous ? O Idoménée ! vous dites que les Dieux ne ſont pâs encore lâs de vous perſécuter. Et moi je dis qu'ils n'ont pâs encore achevé de vous inſtruire. Tant de malheurs que vous avez ſoufferts ne vous ont pas encore apris ce qu'il faut faire pour prévenir la guèrre. Ce que vous racontez vous même de la bonne foi de ces barbâres, ſuffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux : mais la hauteur & la fièrté attirent les guèrres les plu dangereuſes. Vous auriez pu leur donner des otages & en prendre d'eux. il eût été facile d'envoyer avec leurs Ambaſſadeurs quelques uns de vôs chèfs pour les reconduire avec ſureté. Depuis cette guerre renouvellée, vous auriez du encore les apaiſer, en leur repréſentant qu'on les avoit attaqués, faute de ſavoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il faloit leur offrir toutes les ſuretés qu'ils auroient demandées, & établir de

[z] Lac de la Bétique, dont les poëtes ont fait un lac des enfers.

[a] Nérite, aujourd'hui Nardo, eſt une petite ville du royaume de Naples dans la tèrre d'Otrante, vers le couchant, à une lieue du golfe de Tarente.

[b] Brindes eſt auſſi dans la tèrre d'Otrante, & a le meilleur port de toute l'Italie.

[c] Meſſapie eſt une partie de la Pouille, à laquelle répon daujourd'hui la tèrre d'Otrante.

rigoureuſes peines contre ceux de vôs ſujets, qui auroient manqué à l'alliance. Mais qu'eſt-il arrivé depuis ce commencement de guèrre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu ſans bâſſeſſe rechercher ces barbâres, qui aſſemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, & qui implorèrent le ſecours de tous les peuples voiſins, auſquels ils nous rendirent ſuſpects & odieux. Il me parut que le parti le plus aſſuré étoit de s'emparer promptement de certains paſſages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les primes ſans peine, & par là nous nous ſommes mis en état de déſoler ces barbâres. J'y ai fait élever des tours, d'où nous troupes peuvent accâbler de traits tous les ennemis, qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, & ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitâtions. Par ce moyen nous ſommes en état de réſiſter, avec des forces inégales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reſte la paix entre eux & nous eſt devenue très-difficile. Nous ne ſaurions leur abandonner ces tours ſans nous expôſer à leurs incurſions, & ils les regardent comme des citadelles, dont nous voulons nous ſervir pour les réduire en ſervitude.

Mentor répondit ainſi à Idoménée. Vous êtes un ſage Roi, & vous voulez qu'on vous découvre la vérité ſans aucun adouciſſement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, & qui manquant de courage pour ſe corriger, n'emploient leur autorité qu'à ſoutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbâre vous a donné une merveilleuſe leçon, quand il eſt venu vous demander la paix. Etoit ce par foibleſſe qu'il la demandoit ? manquoit-il de courage, ou de reſſources contre vous ? Vous voyez que non, puiſqu'il eſt ſi aguerri & ſoutenu par tant de voiſins redoutables. Que n'imitiez-vous ſa modérâtion ? Mais une mauvaiſe honte & une fauſſe gloire vous ont jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fièr, & vous n'avez pas craint de le rendre trop puiſſant en réuniſſant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine & injuſte. A quoi ſervent ces tours que vous vantez tant, ſinon a mettre

tous

tous vôs voiſins dans la néceſſité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour ſe préſerver d'une ſervitude prochaine. Vous n'avez élevé ces tours que pour votre ſureté, & c'eſt par ces tours que vous étes dans un ſi grand péril. Le rempart le plus ſûr d'un Etat, eſt la juſtice, la modération, la bonne foi, & l'aſſurance où ſont vos voiſins que vous étes incapable d'uſurper leurs tèrres. Les plus fortes murâlles peuvent tomber par divers accidens imprévus : la fortune eſt capricieuſe & inconſtante dans la guèrre ; mais l'amour & la confiance de vôs voiſins, quand ils ont ſenti vôtre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, & n'eſt preſque jamais attaqué. Quand même un voiſin injuſte l'attaqueroit, tous les autres intéreſſés à ſa conſervation prennent auſſi tot les armes pour le défendre. Cet apui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à ſoutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puiſſant que ces tours, qui rendent vôs maux irrémédiables. Si vous aviez ſongé d'abord à éviter la jalouſie de tous vôs voiſins, votre ville naiſſante fleuriroit dans une heureuſe paix, & vous ſeriez l'arbitre de toutes les nâtions de l'Heſpérie. Retranchons nous maintenant à éxaminer comment on peut réparer le pâſſé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a ſur cette côte diverſes colonies Greques. Ces peuples doivent être diſpôſés à vous ſecourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos, fils de Jupiter, ni vôs travaux au ſiége de Troie, où vous vous étes ſignalé tant de fois entre les Princes Grècs, pour la querelle commune de toute la Grece. Pourquoi ne ſongez-vous pâs à mettre ces coloniés dans votre parti ?

Elles ſont toutes, répondit Idoménée, réſolues à demeurer neutres. Ce n'eſt pas qu'elles n'euſſent quelque inclinâtion à me ſecourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès ſa naiſſance, les a épouvantées. Ces Grècs auſſi bien que les autres peuples ont craint que nous n'euſſions des deſſeins ſur leur liberté. Ils ont penſé qu'après avoir ſubjugué les barbâres des montagnes, nous pouſſerions plus loin notre ambition. En un mot, tout eſt contre nous. Ceux mêmes, qui ne nous font pâs une guèrre ouverte, déſirent notre abaiſſement, & la jalouſie ne nous laiſſe aucun allié.

Etrange extrémité ! reprit Mentor : Pour vouloir paroître trop puiſſant, vous ruinez votre puiſſance ; & pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte & de la haine de vôs voiſins, vous vous épuiſez au dedans par les efforts néceſſaires pour ſoutenir une telle guèrre. O malheureux, & doublement malheureux Idoménée, que ce malheur même n'a pu inſtruire qu'à demi ! Aurez-vous encore beſoin d'une ſeconde chute pour aprendre à prévoir les maux, qui menacent les plus grands Rois ? Laiſſez-moi faire, & racontez-moi ſeulement en détail quelles ſont donc ces villes Greques.

La principale, lui répondit Idoménée, eſt la ville de [d] Tarente ; Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramaſſa en Laconie [e] un grand nombre de jeunes hommes, nés des femmes qui avoient oublié leurs maris abſens, pendant la guèrre de Troie. Quand les maris revinrent, les femmes ne ſongèrent qu'à les apaiſer, & qu'a déſavouer leurs fautes. Cette jeuneſſe nombreuſe, qui étoit née hors du mariage, ne connoiſſant plus ni père ni mère, vécut avec une licenſe ſans bornes. La ſévérité des lois réprima leurs déſordres : ils ſe réunirent ſous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, & qui ſçut gagner les cœurs par ces artifices ; il eſt venu ſur ce rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une ſeconde Lacédémone. D'un autre côté Philoctete [f], qui a eu une ſi grande gloire au ſiége de Troie, en y portant les fleches d'Hercule, a élevé dans ce voiſinage les murs de Pétilie [g], moins puiſſante à la vérité, mais plus ſagement gouvernée que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte [h], que le ſage Neſtor a fondée avec ſes Pyliens.

[d] Tarente, ville des Salentins dans la province de Meſſapie, aujourd'hui ville Archiépiſcopale de la tèrre d'Otrante ſur la côte Méridionale dans le royaume de Naples.

[e] La Laconie étoit une province du Péloponèſe ; c'eſt aujourd'hui Traconia dans la Morée.

[f] Philoctete, ami & compagnon d'Hercule, à qui il fit jurer de ne découvrir à perſonne le lieu de ſa ſepulture, & à qui il fit préſent de ſes fleches teintes dans le ſang de l'Hidre.

[g] Pétilie, aujourd'hui Petigliano dans la Toſcane.

[h] Métaponte dans le golfe de Tarente.

Quoi,

Quoi, reprit Mentor, vous avez Neſtor dans l'Heſpérie, & vous n'avez pas ſçu l'engager dans vôs intérêts ! Neſtor, qui vous a vu tant de fois combattre les Troyens, & dont vous aviez l'amitié ! Je l'ai perdue, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbâre que le nom : ils ont eu l'adreſſe de lui perſuader que je voulois me rendre le tiran de l'Heſpérie. Nous le détromperons, dit Mentor : Télémaque le vit à Pylos, avant qu'il fut venu fonder ſa colonie, & avant que nous euſſions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulyſſe. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendreſſe qu'il donna à ſon fils Télémaque : mais le principal eſt de guérir ſa défiance. C'eſt par les ombrages donnés à tous vôs voiſins, que cette guèrre s'eſt allumée, & c'eſt en diſſipant ces vains ombrages que cette guèrre peut s'éteindre. Encore un coup laiſſez-moi faire.

A ces môts Idoménée embraſſant Mentor, s'attendriſſoit, & ne pouvoit parler Enfin il prononça à peine ces paroles : O ſage viéillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avoue que je me ſerois irrité contre tout autre, qui m'auroit parlé auſſi librement que vous : j'avoue qu'il n'y a que vous ſeul, qui puiſſiez m'obliger à rechercher la paix J'avois réſolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il eſt juſte de croire vôs ſages conſeils plutôt que ma paſſion. O heureux Télémaque ! vous ne pourez jamais vous égarer comme moi, puiſque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maitre toute la ſageſſe des Dieux eſt en vous. Minerve même ne pouroit donner de plus ſalutaires conſeils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui eſt à moi ; Idoménée aprouvera tout ce que vous jugerez à propôs de faire.

Pendant qu'ils raiſonoient ainſi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariôts, de chevaux henniſſans, d'hommes qui pouſſoient des hurlemens épouvantables, & de trompettes qui rempliſſoient l'air d'un ſon belliqueux. On s'écrie, voilà les ennemis, qui ont fait un grand détour pour éviter les paſſages gardés. Les voilà, qui viennent aſſiéger Salente Les viéillards & les femmes paroiſſent conſternés. Helàs ! diſoient-ils, faloit-il quit-

ter notre chère patrie, la fertile Crete, & ſuivre un Roi malheureux au travers de tant de mers, pour fonder une ville, qui ſera miſe en cendres comme Troie ? On voyoit de deſſus les murailles nouvellement bâties, dans la vaſte campagne briller au ſoleil les caſques, les cuiraſſes, & les boucliérs des ennemis : les yeux en étoient éblouis. On voyoit auſſi les piques hériſſées, qui couvroient la tèrre, comme elle eſt couverte par une abondante moiſſon, que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna [i] en Sicile pendant les chaleurs de l'été, pour récompenſer le laboureur de toutes ſes peines. Déja on remarquoit les chariôts armés de faux tranchantes : on diſtinguoit facilement chaque peuple venu à cette guèrre.

Mentor monta ſur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée & Télémaque le ſuivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il aperçut d'un côté Philoctete, & de l'autre Neſtor [k] avec Piſiſtrate ſon fils. Neſtor étoit facile à reconnoître à ſa viéilleſſe vénérable. Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctete & Neſtor ſe contentoient de ne vous point ſecourir ! Les voilà, qui ont pris les armes contre vous ; & ſi je ne me trompe, ces autres troupes, qui marchent en ſi bon ordre avec tant de lenteur, ſont des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante ; tout eſt contre vous. Il n'y a aucun voiſin de cette côte, dont vous n'ayez fait un ennemi ſans vouloir le faire.

En diſant ces paroles, Mentor deſcend à la hâte de cette tour : il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient : il la fait ouvrir ; & Idoménée, ſurpris de la majeſté avec laquelle il fait ces chôſes, n'ôſe pas même lui demander quel eſt ſon deſſein. Mentor fait ſigne de la main, afin que perſonne ne ſonge à le ſuivre. Il va au devant des ennemis, étonnés de voir un ſeul homme qui ſe préſente à eux. Il leur montra de loin une branche d'oliviér en ſigne de paix ;

[i] Ville fameuſe dans le cœur de la Sicile, & conſacrée à Proſerpine, & à Cérès, qui y avoit un temple célèbre.

[k] Neſtor, fils de Néléus, Roi de Pile dans la Morée, fort celebre pour ſa prudence, ſon éloquence, & ſa longue vie, que l'on dit avoir duré trois cens ans.

&

& quand il fut à portée de ſe faire entendre, il leur demanda d'aſſembler tous les chefs. Auſſitôt tous les chefs s'aſſemblèrent, & il leur parla ainſi.

O hommes généreux, aſſemblés de tant de nâtions qui fleuriſſent dans la riche Heſpérie, je ſçai que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zele ; mais ſouffrez que je vous repréſente un moyen facile de conſerver la liberté & la gloire de tous vôs peuples, ſans répandre le ſang humain.

O Neſtor ! ſage Neſtor ! que j'aperçois dans cette aſſemblée, vous n'ignorez pas combien la guèrre eſt funeſte à ceux mêmes qui l'entreprennent avec juſtice, ſous la protection des Dieux. La guèrre eſt le plus grand des maux, dont les Dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grècs ont ſouffert pendant dix ans devant la malheureuſe Troie. Quelles diviſions entre les chèfs ! quels caprices de la fortune ! quels carnages des Grècs par la main d'Hector ! quels malheurs dans toutes les villes les plus puiſſantes, cauſés par la guèrre, pendant la longue abſence de leurs Rois ! Au retour les uns ont fait naufrage au Promontoire de Capharée [1] ; les autres ont trouvé une mort funeſte dans le ſein même de leurs épouſes. O Dieux ! c'eſt donc dans votre colère que vous armates les Grècs pour cette éclatante expédition. O peuples Heſpériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire ſi funeſte. Troie eſt en cendres, il eſt vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grècs qu'elle fût encore dans toute ſa gloire, & que le lâche Pâris jouît de ſes infâmes amours avec Hélene. Philoctete ſi long-tems malheureux, & abandoné dans l'île de Lemnos [m], ne craignez vous point de retrouver de ſemblables malheurs dans une ſemblable guèrre ? Je ſçai que les peuples de la Laconie ont ſenti auſſi les troubles cauſés par la longue abſence des Princes, des Capitaines & des ſoldâts qui allèrent contre les Troyens. O Grècs, qui avez pâſſé dans l'Heſ-

[1] Capharée eſt le cap le plus occidental de l'île de Negrepont, aujourd'hui *Capo figera* ou *del Oro*.

[m] Lemnos, île de la Mer Egée, aujourd'hui Stalimene.

périe,

périe, vous n'y avez tous pâſſé que par une ſuite des malheurs, qui ont été les ſuites de la guèrre de Troie.

Apres avoir ainſi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens; & Neſtor, qui l'avoit reconnu, s'avança auſſi pour le ſaluér. O Mentor! lui dit-il, c'eſt avec plaiſir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la première fois dans la Phocide [n]; vous n'aviez que quinze ans; & je prévis deſlors que vous ſeriez auſſi ſage que vous l'avez été dans la ſuite. Mais par quelle avanture avez-vous été conduit en ces lieux? Quels ſont donc les moyens que vous avez pour finir cette guèrre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix: chacun de nous avoit un intérêt preſſant de la déſirer: mais nous ne pouvions plus trouver de ſureté avec lui. Il a violé toutes ſes promeſſes à l'égard de ſes plus proches voiſins. La paix avec lui ne ſeroit pas une paix: elle lui ſerviroit ſeulement à diſſiper notre ligue, qui eſt notre unique reſſource. Il a montré à tous les autres peuples ſon deſſein ambitieux de les mettre dans l'eſclavage, & il ne nous a laiſſé aucun moyen de défendre notre liberté, qu'en tâchant de renverſer ſon nouveau royaume. Par ſa mauvaiſe foi nous ſommes reduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la ſervitude. Si vous trouvez quelque expedient pour faire en ſorte qu'on puiſſe ſe confiér en lui, & s'aſſurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiérs les armes, & nous avouerons avec joie que vous nous ſurpâſſez en ſageſſe.

Mentor lui répondit: Sage Neſtor, vous ſavez qu'Ulyſſe m'avoit confié ſon fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la deſtinée de ſon père, ; âſſa chez vous à Pylos, & vous le reçutes avec tous les ſoins qu'il pouvoit attendre d'un fidele ami de ſon père. Vous lui donnates même votre fils pour le conduire: il entreprit enſuite de longs voyages ſur la mer: il a vû la Sicile, l'Egypte, l'île de Cypre, celle de Crete. Les vents,

[n] La Phocide étoit un pays de l'Achaïe en Grece; c'eſt aujourd'hui une partie de la Livadie & Stramulipa, ou de l'Achaïe moderne, dependante de la Turquie en Europe.

ou

ou plutôt les Dieux, l'ont jetté ſur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous ſommes arrivés ici tout à propôs, pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guèrre. Ce n'eſt plus Idoménée ; c'eſt le fils du ſage Ulyſſe, c'eſt moi qui vous réponds de toutes les chôſes qui ſeront promiſes.

Pendant que Mentor parloit ainſi avec Neſtor au milieu des Troupes conſédérées, Idoménée & Télémaque avec tous les Cretois armés, le regardoient du haut des murs de Salente ; ils étoient attentifs pour remarquer comment les diſcours de Mentor ſeroient reçus, & ils auroient vouln pouvoir entendre les ſages entretiens de ces deux Viéillards. Neſtor avoit toujours pâſſé pour le plus experimenté & le plus éloquent de tous les Rois de la Grece. C'étoit lui qui modéroit, pendant le ſiége de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon [o], la fièrté d'Ajax [p], & le courage impétueux de Diomede. La douce perſuâſion couloit de ſes levres comme un ruiſſeau de miel ; ſa voix ſeule ſe feſoit entendre à tous ces Hérôs ; tous ſe taiſoient dès qu'il ouvroit la bouche ; & il n'y avoit que lui qui pouvoit apaiſer dans le camp la farouche diſcorde. Il commençoit à ſentir les injures de la froide viéilleſſe : mais ſes paroles étoient encore pleines de force & de douceur. Il racontoit les chôſes pâſſées pour inſtruire la jeuneſſe par ſes expériences ; mais il les racontoit avec grâce, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce viéillard, admiré de toute la Grece, ſembla avoir perdu toute ſon éloquence & toute ſa majeſté, dès que Mentor parut avec lui. Sa viéilleſſe paroiſſoit fletrie & abatue auprès de celle de Mentor, en qui les ans ſembloient avoir reſpecté la force & la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves & ſimples, avoient une vivacité & une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il diſoit étoit court, precis & nerveux. Jamais il ne feſoit aucune redite ; jamais

[o] Agamemnon, Roi de Micène, fut éln Général de l'armée des Grecs, au ſiége de Troie.

[p] Ajax, fils d'Oïlée, Roi des Locriens, viola Caſſandre dans le temple de Pallas après la priſe de Troie ; mais il en fut puni par un coup de foudre.

il ne racontoit que le fait néceſſaire pour l'affaire qu'il faloit décider. S'il étoit obligé de parler pluſieurs fois d'une même chôſe, pour l'inculquer, ou pour parvenir à la perſuâſion, c'étoit toujours par des tours nouveaux & des comparaiſons ſenſibles. Il avoit même je ne ſçai quoi de complaiſant & d'enjoué, quand il vouloit ſe proportioner aux beſoins des autres, & leur inſinuer quelque verité. Ces deux hommes ſi vénérables furent un ſpectacle touchant à tant de peuples aſſemblés. Pendant que tous les Alliés ennemis de Salente, ſe jettoient les uns ſur les autres pour les voir de plus près, & pour tâcher d'entendre leurs ſages diſcours, Idoménée & tous les ſiens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides & empreſſés, ce que ſignifioient leurs geſtes & l'air de leur viſage.

Fin du dixième Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE voyant Mentor au milieu des Alliés, veut ſçavoir ce qui ſe paſſe entre eux. Il ſe fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, & ſa préſence contribue auprès des Alliés à leur faire accepter les conditions de paix, que celui-ci leur propoſoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepte tout ce qui a été arrêté. On ſe donne réciproquement des otages, & on fait un ſacrifice commun entre la ville & le camp, pour la confirmation de cette alliance.

CEPENDANT Télémaque impatient ſe dérobe à la multitude qui l'environe ; il court à la porte, par où Mentor étoit ſorti ; il ſe la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée, qui le croyoit à ſes côtés s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, & qui eſt déja auprès de Neſtor. Neſtor le reconnoit, & ſe hâte, mais d'un pâs peſant & tardif, de l'aller recevoir. Télémaque ſaute à ſon cou, & le tient ſerré entre ſes brâs ſans parler. Enfin il s'écrie : O mon Père ! (je ne crains pas de vous nommer ainſi.) Le malheur de ne retrouver point

point mon véritable père, & les bontés que vous m'avez fait ſentir, me donnent droit de me ſervir d'un nom ſi tendre. Mon père, mon cher père, je vous revois ! ainſi puiſſe je revoir Ulyſſe. Si quelque chôſe pouvoit me conſoler d'en être privé, ce ſeroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ſes larmes, & il fut touché d'une ſécrete joie, voyant celles qui couloient avec un merveilleuſe grâce ſur les joues de Télémaque. La beauté, la douceur & la noble aſſurance de ce jeune inconnu, qui traverſoit ſans précaution tant de troupes ennemis, étonna tous les Alliés. N'eſt ce pas, diſoient-ils, le fils de ce viéillard qui eſt venu parler à Neſtor ? Sans doute ; c'eſt la même ſageſſe dans les deux âges les plus opôſés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir : dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus murs.

Mentor, qui avoit pris plaiſir à voir la tendreſſe avec laquelle Neſtor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuſe diſpôſition. Voilà, lui dit il, le fils d'Ulyſſe ſi cher à toute la Grece, & ſi cher a vous-même, ô ſage Neſtor ! le voilà, je vous le livre comme un otage & comme le gage le plus précieux qu'on puiſſe vous donner de la fidélité des promeſſes d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils ſuivit celle du père, & que la malheureuſe Pénélope pût reprocher à Mentor qu'il a ſacrifié ſon fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui eſt venu de lui même s'offrir, & que les Dieux amateurs de la paix vous envoyent, je commence, ô peuples aſſemblés de tant de nâtions, à vous faire des propôſitions pour établir à jamais une ſolide paix.

A ce nom de paix, on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes nâtions frémiſſoient de courroux, croyant perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat : ils s'imaginoient qu'on ne feſoit tous ces diſcours, que pour ralentir leur fureur & pour faire échaper leur proie. Sur tout les Manduriens ſouffroient impatiemment qu'Idoménée eſpérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor ; car ils craignoient que ſes diſcours pleins de fa-

ſageſſe ne détachaſſent leurs Alliés. Ils commençoient à ſe défier de tous les Grècs, qui étoient dans l'aſſemblée. Mentor, qui l'aperçut, ſe hâta d'augmenter cette défiance pour jetter la diviſion dans l'eſprit de tous ces peuples.

J'Avoue, diſoit-il, que les Manduriens ont ſujet de ſe plaindre & de demander quelque réparâtion des torts qu'ils ont ſoufferts; mais il n'eſt pas juſte auſſi, que les Grècs qui ſont ſur cette côte des colonies, ſoient ſuſpects & odieux aux anciens peuples du pays. Au contraire, les Grècs doivent être unis entre eux & ſe faire bien traiter par les autres; il faut ſeulement qu'ils ſoient modérés, & qu'ils n'entreprennent jamais d'uſurper les tèrres de leurs voiſins. Je ſçai qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il eſt aiſé de guérir toutes vôs défiances. Télémaque & moi nous nous offrons à être des otages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vôs mains juſqu'à ce que les chôſes qu'on vous promettra, ſoient fidelement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens! s'écria-t il, c'eſt que les troupes des Cretois ont ſaiſi les pâſſages de vôs montagnes par ſurpriſe, & que par là ils ſont en état d'entrer malgré vous auſſi ſouvent qu'il leur plaira dans le pays où vous vous êtes retirés pour leur laiſſer le pays uni qui eſt ſur les rivages de la mer. Ces pâſſages que les Cretois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, ſont donc le véritable ſujet de la guèrre. Repondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le chef des Manduriens s'avança & parla ainſi: Que n'avons nous pas fait pour éviter cette guèrre? Les Dieux nous ſont témoins que nous n'avons renoncé à la paix, que quand la paix nous eſt échapée ſans reſſource, par l'ambition inquiete des Cretois, & par l'impoſſibilité où ils nous ont mis de nous fiér à leurs ſermens. Nâtion inſenſée! qui nous a réduit malgré nous à l'affreuſe néceſſité de prendre un parti de déſeſpoir contre elle, & de ne pouvoir plus chercher notre ſureté que dans ſa perte. Tandis qu'ils conſerveront ces pâſſages, nous croirons toujours qu'ils veulent uſurper nos tèrres & nous mettre en ſervitude. S'il étoit vrai qu'ils ne ſongeaſſent qu'à vivre en paix avec leurs voiſins, ils ſe contenteroient de

ce que nous leur avons cédé ſans peine, & ils ne s'attacheroient pas à conſerver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun deſſein ambitieux. Mais vous ne les connoiſſez pâs, ô ſage viéillard ! C'eſt par un grand malheur que nous avons apris à les connoître. Ceſſez, ô homme aimé des Dieux ! de retarder une guèrre juſte & néceſſaire, ſans laquelle l'Heſpérie ne pouroit jamais eſpérer une paix conſtante. O nâtion ingrate, trompeuſe & cruelle, que les Dieux irrités ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, & pour nous punir de nôs fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous nous vengerez. Vous ne ſerez pas moins juſtes contre nôs ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'aſſemblée parut émue : il ſembloit que Mars & Bellone[q] alloient de rang en rang rallumant dans les cœurs la fureur des combâts que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainſi la parole :

Si je n'avois que des promeſſes à vous faire, vous pouriez refuſer de vous y fiér : mais je vous offre des chôſes certaines & préſentes. Si vous n'étes pas content d'avoir pour otages Télémaque & moi, je vous ferai donner douze des plus notables & des plus vaillans Cretois. Mais il eſt juſte que vous donniez auſſi de votre côté des otages ; car Idoménée, qui déſire ſincerement la paix, la déſire ſans crainte & ſans bâſſeſſe : il déſire la paix, comme vous dites vous même que vous l'avez déſirée, par ſageſſe & par modérâtion, mais non par l'amour d'une vie molle ou par foibleſſe à la vue des dangers dont la guèrre menace les hommes. Il eſt prêt à périr ou à vaincre ; mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante : il auroit honte de craindre d'être vaincu ; mais il craint d'être injuſte, & il n'a point de honte de vouloir réparer ſes fautes. Les armes à la main, il offre la paix : il ne veut point en impôſer les conditions avec hauteur ; car il ne fait aucun câs d'une paix forcée : il veut une paix dont tous les partis ſoient contens ; qui finiſſe toutes les jalouſies, qui apaiſe tous les reſſentimens,

[q] Fille de Phorcys & de Céto, & Déèſſe de la guèrre, comme Mars qu'elle accompagnoit preſque toujours, de même que les furies & la Diſcorde.

&

& qui guériſſe toutes les défiances. En un mot, Idoménée eſt dans les ſentimens où je ſuis ſûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'eſt queſtion que de vous en perſuader : la perſuaſion ne ſera pas difficile, ſi vous voulez m'écouter avec un eſprit dégagé & tranquile.

Ecoutez donc, ô peuples remplis de valeur ! & vous, ô chefs ſi ſages & ſi unis ! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée. Il n'eſt pas juſte qu'il puiſſe entrer dans les terres de ſes voiſins : il n'eſt pas juſte auſſi que ſes voiſins puiſſent entrer dans les ſiennes. Il conſent que les paſſages que l'on a fortifiés par de hautes tours, ſoient gardés par des troupes neutres. Vous, Neſtor, & vous, Philoctete, vous êtes Grecs d'origine ; mais en cette occaſion vous vous etes déclarés contre Idoménée. Ainſi vous ne pouvez être ſuſpects d'être trop favorables à ſes intérêts. Ce qui vous touche, c'eſt l'intérêt commun de la paix & de la liberté de l'Heſpérie : ſoyez vous-mêmes les dépoſitaires & les gardiens de ces paſſages, qui cauſent la guèrre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Heſpérie ne détruiſent Salente [r], nouvelle colonie des Grecs, ſemblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'uſurpe les terres de ſes voiſins : tenez l'équilibre entre les uns & les autres. Au lieu de porter le fer & le feu chez un peuple que vous devez aimer, réſervez vous la gloire d'être les juges & les médiateurs. Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuſes, ſi vous pouviez vous aſſurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous ſatisfaire.

Il y aura pour ſureté réciproque les otages dont je vous ai parlé, juſqu'à ce que tous les paſſages ſoient mis en dépôt dans vôs mains. Quand le ſalut de l'Heſpérie entière, quand celui de Salente même & d'Idoménée ſera à votre diſcretion, ſerez vous contens ? De qui pourez vous déſormais vous défiér ? Sera-ce de vous mêmes ? Vous n'ôſez vous fiér à Idoménée : & Idoménée eſt ſi in-

[r] A l'extremité de l'ancienne Meſſapie, aujourd'hui *la Calabre*, étoit le promontoire des Salentins, qui habitoient le pays d'à l'entour.

capable de vous tromper, qu'il veut ſe fiér à vous. Oui, il veut vous confiér le repôs, la vie, la liberté de tout ſon peuple & de lui-même. S'il eſt vrai que vous ne déſiriez qu'une bonne paix, la voilà qui ſe préſente à vous, & qui vous óte tout prétexte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas que la crainte reduiſe Idoménée à vous faire ces offres. C'eſt la ſageſſe & la juſtice, qui l'engagent à prendre ce parti, ſans ſe mettre en peine ſi vous imputerez à foibleſſe ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, & il met ſa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'eſt foibleſſe, c'eſt vanité, c'eſt ignorance grôſſière de ſon propre intérêt, que d'eſpérer de pouvoir cacher ſes fautes en affectant de les ſoutenir avec fierté & avec hauteur. Celui qui avoue ſes fautes à ſon ennemi, & qui offre de les réparer, montre par-là qu'il eſt devenu incapable d'en commettre, & que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite ſi ſage & ſi ferme, à moins qu'il ne faſſe la paix. Gardez-vous bien de ſouffrir qu'il vous mette à ſon tour dans le tort. Si vous refuſez la paix & la juſtice qui viennent à vous, la paix & la juſtice ſeront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités contre lui, les trouvera pour lui contre vous. Télémaque & moi nous combattrons pour la bonne cauſe. Je prens tous les Dieux du ciel & des enfers à témoins des juſtes propôſitions que je viens de vous faire.

En achevant ces môts, Mentor leva ſon bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'oliviér, qui étoit dans ſa main le ſigne pacifique. Les chèfs, qui le regardèrent de près, furent étonnés & éblouis du feu divin qui éclatoit dans ſes yeux : il parut avec une majeſté & une autorité, qui eſt au deſſus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ſes paroles douces & fortes enlevoit les cœurs : elles étoient ſemblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond ſilence de la nuit arrêtent la lune & les étoiles, calment la mer irritée, font taire les vents & les flôts, & ſuſpendent le cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus lorſqu'il étoit environné de tigres, qui oubliant leur cruauté venoient par la puiſſance de ſa douce

douce voix lecher ſes piés & ſe ſoumettre par leurs careſſes. D'abord il ſe fit un profond ſilence dans toute l'armée. Les chefs ſe regardoient les uns les autres, ne pouvant réſiſter à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés ſur lui. On n'ôſoit parler, de peur qu'il n'eût encore quelque chôſe à dire, & qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux chôſes qu'il avoit dites, on auroit ſouhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeuroit comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il ſe feſoit aimer, il ſe feſoit croire : chacun étoit avide & comme ſuſpendu, pour recueillir juſqu'aux moindres paroles qui ſortoient de ſa bouche.

Enfin, après un aſſez long ſilence, on entendit un bruit ſourd, qui ſe répandoit peu à peu : ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples, qui fremiſſoient dans leur indignâtion : c'étoit au contraire un murmure doux & favorable : on découvroit déja ſur les viſages je ne ſçai quoi de ſerein & de radouci. Les Manduriens ſi irrités ſentoient que leurs armes leur tomboient des mains. Le farouche Phalante avec les Lacédémoniens furent ſurpris de trouvér leurs entrâilles ſi attendries. Les autres commencèrent à ſoupirer après cette heureuſe paix, qu'on venoit leur montrer. Philoctete, plus ſenſible qu'un autre par l'expérience de ſes malheurs, ne put retenir ſes larmes. Neſtor ne pouvant parler dans le tranſport où le diſcours de Mentor venoit de le mettre, l'embraſſa tendrement ; & tous les peuples à la fois, comme ſi ç'eût été un ſignal, s'écrièrent auſſitôt : O ſage viéillard, vous nous déſarmez ! La paix, la paix !

Nestor un moment après voulut commencer un diſcours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulût repréſenter quelque difficulté. La paix, la paix ! s'écrièrent elles encore une fois. On ne put leur impôſer ſilence qu'en feſant crier avec eux par tous les chéfs de l'armée : La paix, la paix !

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un diſcours ſuivi, ſe contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor ! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la ſageſſe & la vertu parlent, elles calment toutes les

pàſſions : nôs juſtes reſſentimens ſe changent en amitié & en déſirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous nous l'offrez. En même tems tous les chefs tendirent les mains, en ſigne de conſentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, & pour mander à Idoménée de ſortir de la ville ſans précaution. Cependant Neſtor embraſſoit Télémaque, diſant : Aimable fils du plus ſage de tous les Grècs, puiſſiez-vous être auſſi ſage & plus heureux que lui : n'avez-vous rien découvert ſur ſa deſtinée ? Le ſouvenir de votre père, à qui vous reſemblez, a ſervi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur & farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulyſſe, ne laiſſa pâs d'être touché de ſes malheurs & de ceux de ſon fils. Déja on preſſoit Télémaque de raconter ſes avantures, lorſque Mentor revint avec Idoménée & toute la jeuneſſe Cretoiſe, qui le ſuivoit.

A la vue d'Idoménée, les Alliés ſentirent que leur courroux ſe rallumoit : mas les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, a conclure cette ſainte alliance, dont les Dieux ſeront les témoins & les défenſeurs ? Qu'ils la vengent, ſi jamais quelque impie ôſe la violer, & que tous les maux horribles de la guèrre, loin d'accâbler les peuples fideles & innocens, retombent ſur la tête parjure & execrable de l'ambitieux, qui foulera aux piés les droits ſacrés de cette alliance. Qu'il ſoit deteſté des Dieux & des hommes ; Qu'il ne jouiſſe jamais du fruit de ſa perfidie ; Que les Furies infernales ſous les figures les plus hideuſes viennent exciter ſa rage & ſon déſeſpoir ; Qu'il tombe mort ſans aucune eſpérance de ſépulture ; Que ſon corps ſoit la proie des chiens & des vautours, & qu'il ſoit aux enfers, dans le profond abîme du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureuſement que Tantale, Ixion, & les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix ſoit inébranlable comme le rocher d'Atlas *, qui ſoutient le ciel ; Que tous ſes peuples la révèrent & goutent ſes

* Atlas, Roi de Mauritanie, grand Aſtronome, ce qui a donné lieu à la fâble de le changer en un rocher élevé juſqu'au ciel ; d'où l'on a feint, qu'il portoit le ciel ſur ſes épaules.

fruits

fruits de génerâtion en génerâtion ; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, ſoient avec amour & vénérâtion dans la bouche de nôs derniérs neveux ; Que cette paix fondée ſur la juſtice & ſur la bonne foi, ſoit le modele de toutes les paix qui ſe feront à l'avenir chez toutes les nâtions de la terre, & que tous les peuples, qui voudront ſe rendre heureux en ſe réuniſſant, ſongent à imiter les peuples de l'Heſpérie.

A ces paroles Idoménée & les autres Rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part & d'autre douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages donnés par Idoménée ; mais on ne peut conſentir que Mentor en ſoit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de ſa conduite & de celle de ſes Conſeillers, juſqu'à l'entière éxécution des chôſes promiſes. On immola entre la ville & l'armée cent geniſſes blanches comme la neige, & autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées & ornées de feſtons. On entendoit retentir juſques dans les montagnes voiſines les mugiſſemens affreux des victimes qui tomboient ſous le couteau ſacré. Le ſang fumant ruiſſeloit de toutes parts. On feſoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libâtions [t]. Les Haruſpices [u] conſultoient les entrâilles, qui palpitoient encore. Les Sacrificateurs bruloient ſur l'autel un encens, qui formoit un épais nuage, & dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les ſoldâts des deux partis, cèſſant de ſe regarder d'un œil ennemi, commençoient à s'entretenir ſur leurs avantures : ils ſe délaſſoient déja de leurs travaux, & goutoient par avance les douceurs de la paix. Pluſieurs de ceux qui avoient ſuivi Idoménée au ſiége de Troie, reconnurent ceux de Neſtor qui avoient combatu dans la même guèrre. Ils s'embraſſoient avec tendreſſe & ſe racontoient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la ſuperbe ville qui

[t] Les Libâtions étoient des effuſions de vin, ou de quelque autre liqueur, faites en l'honneur des Dieux.

[u] Les Haruſpices étoient des Devins, que interpretoient les prodiges, & qui prédiſoient l'avenir, en conſidérant les entrâilles des victimes égorgées.

étoit

étoit l'ornement de toute l'Asie. Déja ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, & buvoient ensemble le vin qu'on aportoit de la ville dans de grands vâses, pour célebrer une si heureuse journée.

Tout à coup Mentor dit : O Rois ! O Capitaines assemblés ! désormais sous divers noms & divers chefs vous ne serez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille, dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, & doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies, qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leurs frères, qui est leur propre sang. La guèrre est quelquefois nécessaire, il est vrai : mais c'est la honte du genre humain, qu'elle soit inévitable en certaines occâsions. O Rois ! ne dites point qu'on doit la désirer pour aquerir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil, & non pâs un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraie gloire ne se trouve que dans la modération & dans la bonté. On poura le flater pour contenter sa vanité folle : mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une pâssion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, & qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi, qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, & qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guèrre, les empêche de l'avoir entre eux, & qui fait envier à toutes les nâtions étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour Roi. Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hespérie ! Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les Rois, qui sont ici présens, se trouvent, pour renouveller l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, & pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire, & l'abondance :

bondance : au-dehors vous ſerez toujours invincibles. Il n'y a que la Diſcorde, ſortie de l'Enfer pour tourmenter les hommes, qui puiſſe troubler la félicité que les Dieux vous préparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous feſons la paix, combien nous ſommes éloignés de vouloir faire la guèrre par une vaine gloire, ou par l'injuſte avidité de nous agrandir au préjudice de nôs voiſins. Mais que peut-on faire quand on ſe trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que ſon intérêt, & qui ne perd aucune occáſion d'envahir les tèrres des autres Etats ? Ne croyez pâs que je parle d'Idoménée : non, je n'ai plus de lui cette penſée ; c'eſt Adraſte [x] Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il mépriſe les Dieux, & croit que tous les hommes qui ſont nés ſur la tèrre, ne ſont nés que pour ſervir à ſa gloire par leur ſervitude. Il ne veut point de ſujets, dont il ſoit le Roi & le père : il veut des eſclâves & des adorateurs. Il ſe fait rendre les honneurs divins. Juſqu'ici l'aveugle fortune a favoriſé ſes plus injuſtes entrepriſes. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente, pour nous défaire du plus foible de nôs ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner enſuite nôs armes contre cet autre ennemi plus puiſſant. Il a déja pris pluſieurs villes de nôs Alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batâilles. Il ſe ſert de toutes ſortes de moyens pour contenter ſon ambition. La force & l'artifice, tout lui eſt égal, pourvu qu'il accâble ſes ennemis. Il a ramâſſé de grands tréſors : ſes troupes ſont diſciplinées & aguerries ; ſes Capitaines ſont éxperimentés ; il eſt bien ſervi ; il veille lui-même ſans ceſſe ſur tous ceux qui agiſſent par ſes ordres. Il punit ſévèrement les moindres fautes, & récompenſe avec liberalité les ſervices qu'on lui rend. Sa valeur ſoutient & anime celle de toutes ces troupes. Ce ſeroit un Roi accompli, ſi la juſtice & la bonne foi regloient ſa conduite : mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de ſa conſcience : il compte même pour rien la réputâtion ; Il la

[x] Adraſte étoit Roi d'Argos, d'où on le chaſſa, & enſuite des Dauniens, peuples de la Pouille

re-

regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide & réel, que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, & de fouler aux piés tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nôs tèrres ; & si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée aussi bien que le nôtre de s'opôser à ce voisin, que ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville ; car Idoménée avoit prié tous les Rois & les principaux chefs d'y entrer pour y pâsser la nuit.

Fin du onzieme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.

SOMMAIRE.

NESTOR au nom des Alliés demande du ſecours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente & éxercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Telémaque à la tête de cent nobles Cretois. Après le départ de celui ci, Mentor fait une revue éxacte dans la ville & dans le port ; s'informe de tout ; fait faire à Idoménée de nouveaux reglemens pour le commerce & pour la police ; lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue le rangs & la naiſſance par la diverſité des habits ; lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour apliquer les artiſans au labourage, qu'il met en honneur.

TOUTE l'armée des Alliés dreſſoit déja ſes tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les Heſpériens fatigués attendoient le ſommeil. Quand les Rois avec leur ſuite furent entrés dans la ville, ils parurent étonnés qu'en ſi peu de tems on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une ſi grande guèrre n'eût point empêché

pêché cette ville naiſſante de crôitre, & de s'embellir tout à coup.

On admira la ſageſſe & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un ſi beau royaume ; & chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliés ſeroient bien puiſſans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propôſa à Idoménée d'y entrer : il ne put rejetter une ſi juſte propôſition, & il promit des troupes ; mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt néceſſaire, pour rendre un Etat floriſſant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pouroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient : Il le prit en particulier, & lui parla ainſi :

Vous voyez que nôs ſoins ne vous ont pas été inutiles. Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient : il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au ciel la gloire, & d'égaler la ſageſſe de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vôs peuples Je continue à vous parler librement, ſupoſant que vous le voulez, & que vous déteſtez toute flaterie. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de viſage, ſes yeux ſe troublèrent, il rougit, & peu s'en falut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte & reſpectueux, mais libre & hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir ; car il faut reſpecter les Rois, & ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La vérité par elle-même les bleſſe aſſez, ſans y ajouter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pouviez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les chôſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'ôſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra, ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les chôſes qui vous ſeront déſavantageuſes. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin : mais il vous eſt utile qu'un homme ſans intérêt & ſans conſéquence vous parle en

en ſécret un langage dur. Nul autre n'ôſera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, & ſous de belles enveloppes.

A ces môts Idoménée, déja revenu de ſa première promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flaté ; je vous dois le ſalut de mon nouveau royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croie heureux d'entendre de votre bouche ; mais ayez pitié d'un Roi, que la flaterie avoit empoiſoné, & qui n'a pu même dans ſes malheurs trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne, qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entière.

En diſant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage viéillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des chôſes dures ; mais puis je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place ; ſi vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que vous avez bien voulu l'être. C'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſincéres. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſés & les plus propres à vous contredire ? Avez vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſés à vous plaire, les plus déſintéreſſés dans leur conduite, & les plus capables de condâmner vôs paſſions & vôs ſentimens injuſtes ? Quand vous avez trouvé des flateurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité, qui vous condâmne.

Je vous diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne merite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis, qui menaçoient votre royaume encore mal établi ; vous ne ſongiez au dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a couté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vôs richeſſes : vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les tèrres fertiles de cette côte. Ne faloit-il pâs regarder ces deux chôſes comme les deux

fondemens eſſenciels de votre puiſſance, avoir beaucoup de bons hommes, & des tèrres bien cultivées pour les nourir ? Il faloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriſer la multiplicâtion de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'agriculture & à l'établiſſement des plus ſages lois. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroitre grand, vous avez penſé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez vous de réparer ces fautes ; ſuſpendez tous vôs grands ouvrages ; renoncez à ce faſte qui ruineroit votre nouvelle ville ; laiſſez en paix reſpirer vôs peuples ; apliquez vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'étes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; & que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étendue des tèrres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces tèrres, & qui ſeront attachés à vous obéir. Poſſédez une tèrre, quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & diſciplins : faites que ces peuples vous aiment. Vous étes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire que tous les Conquerans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai je donc à l'égard de ces Rois ? répondit Idoménée. Leur avouerai je ma foibleſſe ? Il eſt vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte : je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t il donc, mon cher Mentor, me déſhonorer dans l'aſſemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux, je le ferai ſans héſiter, quoiqu'il m'en coute ; car vous m'avez apris qu'un vrai Roi, qui eſt fait pour ſes peuples, & qui ſe doit tout entiér à eux, doit préférer le ſalut de ſon royaume à ſa propre réputâtion.

Ce ſentiment eſt digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'eſt à cette bonté, & non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laiſſez moi faire : je vais faire entendre à ces Rois que vous étes engagé à rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils dans la puiſſance Royale, à Ithaque, & que vous voulez

en

en chaſſer par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guèrre demande des troupes nombreuſes, Ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces môts Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accâblant. Vous ſauvez, cher ami, dit il à Mentor, mon honneur, & la réputâtion de cette ville naiſſante, dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guèrre contre les Dauniens? Ne ſoyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous enverrez pour l'établiſſement de votre commerce iront ſur la côte de l'Epire: ils feront deux chôſes à la fois; l'une de rapeller ſur votre côte les marchands etrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grece d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on la vu chez les Phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vôs vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils: ils répandront dans Ithaque, & dans tous les pays voiſins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme ſon père. Les amans de Pénélope ſeront étonnés d'aprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant Allié. Les Ithaciens n'ôſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, & refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque pendant qu'il ſera en votre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens. A ces môts Idoménée s'écria: Heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils! Un ami ſage & fidele vaut mieux à un Roi que des armes victorieuſes. Mais doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur, & qui ſçait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils! car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages & vertueux, dont on craint la vertu, pour preter l'oreille à des flateurs, dont on ne craint point la trahiſon. Je

ſuis moi même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous mes malheurs, qui me ſont venus par un faux ami, qui flatoit mes paſſions dans l'eſpérance que je flaterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux Rois alliés qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télémaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contentèrent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent jeunes Cretois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner: c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que le Roi avoit emmenée de Crete; Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guèrre. Il faut, diſoit il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple; mais de peur que toute la nâtion ne s'amoliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guèrre, il faut envoyer dans les guèrres étrangeres la jeune nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la nâtion dans une émulâtion de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues, & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire,

Les Rois alliés partirent de Salente contens d'Idoménée, & charmés de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer ſa douleur, quand il falut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les Rois alliés feſoient leurs adieux, & juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque ſerré entre ſes bras, & il ſe ſentoit arrôſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télémaque, à la joie d'aller aquerir de la gloire; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparâtion. Il me ſemble que je voi encore ce tems infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vôs brâs & m'éloignèrent de vous, ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le conſoler: Voici, lui diſoit-il, une ſéparâtion bien différente: elle eſt volontaire, elle ſera courte, vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux; accoutumez-vous à mon abſence, vous ne m'aurez pâs toujours; il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plutôt que

que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces môts, la Déeſſe cachée ſous la figure de Mentor, couvroit Télémaque de ſon Egide ; elle répandoit au dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide & la douce modérâtion, qui ſe trouvent ſi rârement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un Prince ſe déſhonore encore plus en évitant les dangers dans les combâts, qu'en n'allant jamais à la guèrre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon chef ou ſon Roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputâtion douteuſe de ſa valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modele de tous les autres : ſon exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque ! & périſſez dans les combâts, plutôt que de faire douter de votre courage. Les flateurs qui auront le plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expôſer au péril dans les occâſions néceſſaires ſeront les prémiers à dire en ſécret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occâſions : mais auſſi n'allez pâs chercher les périls ſans utilité : la valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt reglée par la prudence : autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale : la valeur emportée n'a rien de ſur. Celui qui ne ſe poſſede point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave : il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituâtion naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble : il perd la liberté de ſon eſprit, qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occâſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat il n'a point le diſcernement d'un Capitaine : encore même n'a-t-il pâs le vrai courage d'un ſimple ſoldat ; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modérâtion néceſſaire pour obéir. Celui qui s'expôſe témérairement,

trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expôse souvent l'armée entière à de grands malheurs. Ceux qui préfèrent leur vaine ambition à la sureté de la cause commune, méritent des châtimens, & non des récompenses.

Gardez vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquilement l'occâsion favorable: la vertu se fait d'autant plus révérer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'expôser au péril augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prévoyance & de courage qui aille toujours croissant. Au reste, souvenez vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne. De votre côté ne soyez point jaloux du succès des autres; louez-lès pour tout ce qui mérite quelque louange: mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir; cachez le mal, & n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir; écoutez-lès avec deférence; consultez-lès; priez les plus habiles de vous instruire, & n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres chèfs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vôs raisons: s'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez; & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vôs sentimens, vous serez instruit par vous même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir; vous prendrez vôs mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guèrre finisse, & vous n'aurez rien a vous reprocher. Mais sur tout, ne dites jamais à certains flateurs qui sement la division, les sujets de peine que vous croirez avoir contre les chèfs de l'armée où vous serez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, & pour achever de

de lui faire réparer les fautes, que ſes mauvais conſeils, & les flateurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau royaume.

ALORS Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en réprit d'un ton ſévère: Etes vous étonné lui dit il, de ce que les hommes les plus eſtimable ſont encore hommes, & montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les piéges innombrables, & les embarras inſéparables de la royauté? Idoménée, il eſt vrai, a été nouri dans des idées de faſte & de hauteur. Mais quel philoſophe pouroit ſe défendre de la flaterie, s'il avoit été en ſa place? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance; mais les plus ſages Rois ſont ſouvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut ſe paſſer de Miniſtres qui le ſoulagent, & en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoit beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On eſt toujours maſqué auprès de lui: on épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les aprofondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalouſies. On ne les perſuade, on ne les corrige guères.

PLUS on a de peuples à gouverner, plus il faut de Miniſtres, pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même; & plus on a beſoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on eſt expôſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes, avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La conditition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, releve des talens éblouiſſans, & fait paroître

roître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné. Mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts. La Grandeur eſt comme certains vèrres qui grôſſiſſent tous les objets: tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres chôſes ont de grandes conſéquences, & où les plus légères fautes ont de violens contre-coups. Le monde entiér eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent, n'ont aucune expérience de l'état où il eſt. Ils n'en ſentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils éxigent de perfection de lui. Un Roi, quelque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme: ſon eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi: il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſés & artificieux; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche; il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, & tantôt par celles de ſes Miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux. Les plus longs & les meilleurs regnes ſont trop courts & trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'en a gâté, ſans le vouloir, dans les commencemens. La royauté porte avec elle toutes ces miſéres. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant: il faut plaindre les Rois & les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les beſoins ſont infinis, & qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un Roi qui n'eſt qu'homme ſemblable à eux; car il faudroit des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les Rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt à dire foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Telemaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par ſa faute le royaume de ſes ancêtres en Crete, & ſans vôs conſeils il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes;

fautes ; mais cherchez dans la Grece, & dans tous les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcusables : les plus grands hommes ont dans leur tempérament, & dans le caractère de leur esprit, des défauts qui les entraînent ; & les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître & de réparer leurs égaremens. Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre Père, qui est le modele des Rois de la Grece, n'ait pas aussi ses foiblesses & ses défauts ? Si Minerve ne l'eût conduit, pas à pas, combien de fois auroit il succombé dans les périls & dans les embarras, où la fortune s'est jouée de lui ? Combien de fois Minerve l'a-t elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu ? N'attendez pas même, quand vous le verrez regner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver sans imperfection ; vous lui en verrez sans doute. La Grece, l'Asie, & toutes les îles des mers l'ont admiré, malgré ces défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, & de l'étudier sans cesse comme votre modele.

Accoutumez-vous, ô Télémaque ! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présomptueuse, qui la dégoute de tous les modeles qu'elle a besoin de suivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait ; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfesant : sa valeur est parfaite ; il déteste la fraude quand il la connoît, & qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands & proportionés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, & pour se mettre par-là audessus de toute la critique des hommes, montrent une âme véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire, qui puisse engager

gager un Roi, ſi long-tems ſéduit par la flaterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que preſque tous les Rois font ; mais preſque aucun Roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lâſſer de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez le auſſi, mon cher Télémaque : c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque par ce diſcours combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur tout contre ceux qui ſont chargés des embarras & des difficultés du Gouvernement. Enſuite il lui dit : Il eſt tems que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous, que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces môts Télémaque crut ſentir la préſence de la Déeſſe, & il eut même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la Déeſſe n'eût rapellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le Soleil ſe levoit déja, & doroit le ſommet des montagnes, quand les Rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes campées autour de la ville ſe mirent en marche ſous leurs Commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hériſſées ; l'éclat des boucliérs éblouiſſoit les yeux ; un nuage de pouſſière s'élevoit juſqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduiſoit dans la campagne les Rois alliés, qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils ſe ſéparèrent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraie amitié ; & les Alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur d'Idoménée, qu'on

leur

leur avoit représénté bien différent de ce qu'il étoit : c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flateurs & injuſtes, auſquels il s'étoit livré.

Apres que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiérs de la ville Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes, & dans la ville & dans la campagne : feſons en le dénombrement Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vôs tèrres portent, dans les années médiocres, de blé, de vin, d'huile, & d'autres chôſes utiles Nous ſaurons par cette voie ſi la tèrre fournit dequoi nourir tous ſes habitans, & ſi elle produit encore dequoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les pays étrangers. Examinons auſſi combien vous avez de vaiſſeaux & de matelôts : c'eſt par là qu'il faut juger de votre puiſſance. Il alla viſiter le port, & entra dans chaque vaiſſeau. Il s'informa du pays où chaque vaiſſeau alloit faire le commerce ; quelles marchandiſes il portoit ; celles qu'il prenoit au retour ; quelle étoit la dépenſe du vaiſſeau pendant la navigâtion ; les prêts que les marchands ſe feſoient les uns aux autres ; les ſociétés qu'ils feſoient entre eux, pour ſavoir ſi elles étoient équitables & fidelement obſervées ; enfin les hâzards du naufrage, & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain entreprennent ſouvent des chôſes qui ſont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punit ſévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui ſont exemptes de mauvaiſe foi ne le ſont preſque jamais de témérité. En même tems il fit des regles pour faire en ſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des Magiſtrâts, à qui les marchands rendoient compte de leurs effêts, de leurs profits, de leurs dépenſes, & de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus ils feſoient en ſociété les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls ; & la police de ces ſociétés étoit inviolable par la rigueur des peines impôſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit

toit entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les marchands qui pouroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nâtion.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts: le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux & au reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flôts viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit aporté & en ſortoit librement: tout ce qui y entroit, étoit utile: tout ce qui en ſortoit, laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes en ſa place. La Juſtice ſévère préſidoit dans le port au milieu de tant de nâtions. La franchiſe, la bonne foi, la candeur ſembloient du haut de ces ſuperbes tours apeller les marchands des tèrres les plus éloignées: chacun de ces marchands, ſoit qu'il vint des rives Orientales, où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer, où le ſoleil, laſſé de ſon cours, va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſuréte dans Salente, comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes des pays étrangers, qui pouvoient introduire le luxe & la moleſſe. Il regla les habits, la nouriture, les meubles, les grandeurs & l'ornement des maiſons pour toutes les conditions différentes; il bannit tous les ornemens d'or & d'argent; & il dit à Idoménée: Je ne reconnois qu'un ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous même l'exemple. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vôs Gardes, & par les principaux Officiérs, qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très fine teinte en pourpre: que les principaux de l'Etat après vous ſoient vetus de la même laine; & que toute la difference ne conſiſte que dans la couleur, & dans une légère broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les differentes conditions, ſans avoir beſoin ni d'or, ni d'argent, ni de pièrreries. Reglez les conditions par la naiſſance: mettez au premiér rang ceux qui ont une no-

bleſſe

bleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois, ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des premiérs honneurs. Les hommes qui n'ont pâs la même nobleſſe leur cederont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pâs à ne ſe point méconnoître dans une trop haute & trop prompte fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expôſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'Etat, pourvu que vous donniez des couronnes & des ſtatues aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premiér rang après vous ſeront vetues de blanc avec une frange d'or au bâs de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, & au col une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vetus de bleu ; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille. Les troiſiemes de verd, ſans anneau & ſans frange, mais avec la médaille. Les quatriemes d'un jaune d'aurore. Les cinquiemes d'un rouge pâle ou de rôſes. Les ſixiemes de gris de lin. Les ſeptiemes, qui ſeront les derniérs du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voila les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Les eſclâves ſeront habillés de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition, & on bannira de Salente tous les arts, qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans, qui ſeront employés à ces arts pernicieux, ſerviront ou aux arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étofes, ni pour la forme des habits. Car il eſt indigne que des hommes, deſtinés à une vie ſérieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, ſemblable à un habile jardiniér, qui retranche dans les arbres fruitiérs le bois inutile, tâchoit ainſi de retrancher le faſte, qui corrompoit les mœurs. Il ramenoit toute chôſe à une noble & frugale ſimplicité. Il regla de même la nouriture des citoyens, & des eſclâves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevés faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragouts, par leſquels ils amoliſſent leur âme, & ruinent inceſſamment la ſanté de leur corps? Ils doivent faire conſiſter leur bonheur dans leur modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputâtion que les bonnes actions doivent leur procurer. La ſobriété rend la nouriture la plus ſimple très-agréable. C'eſt elle qui donne, avec la ſanté la plus vigoureuſe, les plaiſirs les plus purs & les plus conſtans. Il faut donc borner vôs repâs aux viandes les meilleures, mais aprêtées ſans aucun ragout. C'eſt un art pour empoiſoner les hommes, que celui d'irriter leur apétit au-delà des vrais beſoins.

Idomenee comprit bien qu'il avoit eu tort de laiſſer les habitans de ſa nouvelle ville s'amolir y, & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les lois de Minos ſur la ſobriété: mais le ſage Mentor lui fit remarquer que les lois mêmes, quoique renouvellées, ſeroient inutiles, ſi l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité, qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Auſſitôt Idoménée, regla ſa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui eſt fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes ſimples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grècs au ſiége de Troie. Perſonne n'ôſa ſe plaindre d'une regle que le Roi s'impôſoit lui même, & chacun ſe corrigea ainſi de la profuſion & de la délicateſſe où l'on commençoit à ſe plonger pour les repâs.

Mentor retrancha enſuite la muſique molle & efféminée, qui corrompoit toute la jeuneſſe. Il ne condâmna pâs avec une moindre ſévérité la muſique Bacchique, qui n'enivre guères moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportemens & d'impudence. Il borna toute la muſique aux fêtes dans les temples pour y

y On ne dit point *amolir les mœurs*, comme on lit dans toutes les éditions précédentes.

chan-

chanter les louanges des Dieux, & des Hérôs qui ont donné l'exemple de plus râres vertus. Il ne permit auſſi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques ; il donna des modeles d'une architecture ſimple & gracieuſe, pour faire dans un médiocre eſpâce une maiſon gaie & commode pour une famille nombreuſe ; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe.

Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable eût un ſalon & un petit périſtyle, avec de petites chambres pour toutes les perſonnes libres. Mais il défendit très-ſévèrement la multitude ſuperflue, & la magnificence des logemens.

Ces divers modeles des maiſons, ſuivant la grandeur des familles, ſervirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déja achevée ſuivant le caprice & le faſte des particuliérs, avoit malgré ſa magnificence une diſpôſition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très peu de tems, parce que la côte voiſine de la Grece fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un très grand nombre de maçons de l'Epire, & de pluſieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des tèrres à défricher, & ſerviroient à peupler la campagne.

La peinture & la ſculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pâs permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on ſouffrit dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école, où préſidoient des maîtres d'un gout exquis, qui examinoient les jeunes éleves. Il ne faut, diſoit il, rien de bâs & de foible dans les arts qui ne ſont pâs abſolument néceſſaires. Par conſéquent on ne doit y admettre que de jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tende à la perfection. Les autres, qui ſont nés pour les arts moins nobles, ſeront employés fort utilement aux beſoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les ſculpteurs & les peintres.

tres que pour conſerver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conſerver des repréſentations de tout ce qui a été fait, avec une vertu extraordinaire, pour le ſervice de la patrie. Au reſte la modération & la frugalité de Mentor n'empêchèrent point qu'il n'autoriſât tous ces grands bâtimens, deſtinés aux courſes de chevaux & de chariôts, aux combâts de luteurs, à ceux du ceſte, & à tous les autres éxercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étofes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix exceſſif, des vâſes d'or & d'argent, avec des figures des Dieux, d'hommes & d'animaux; enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, & faits de manière à durer long tems. Enſorte que les Salentins qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperflues. Mais c'étoit des richeſſes trompeuſes qui les apauvriſſoient, & ils devenoient effectivement riches à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'Etat, & que de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor ſe hâta de viſiter les arcenaux, & tous les magaſins, pour ſavoir ſi les armes, & toutes les autres chôſes néceſſaires à la guèrre, étoient en bon état. Car il faut, diſoit il, être toujours prêt à faire la guèrre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que pluſieurs chôſes manquoient par tout. Auſſitôt on aſſembla des ouvriérs pour travailler ſur le fer, ſur l'aciér, & ſur l'airain. On voyoit s'élever des fournaiſes ardentes, des tourbillons de fumées, & des flâmes ſemblables à ces feux ſouterrains que vomit le mont Etna. Le marteau réſonnoit ſur l'enclume, qui gémiſſoit ſous les coups redoublés. Les montagnes voiſines & les rivages de la mer en retentiſſoient: on eût cru être dans cette

cette île [z], où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des Dieux ; & par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guèrre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étendue de tèrres fertiles, qui demeuroient incultes : d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & la pauvreté des laboureurs, qui manquant d'hommes & de bestiaux, manquoient aussi de courage & de moyens pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée, dit au Roi : La tèrre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la tèrre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, & dont les métiérs ne serviroient qu'à déregler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes éxercés à des arts qui demandent une vie sédentaire, ne soient point éxercés au travail : mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entre eux les tèrres vacantes, & apeller à leurs secours des peuples voisins, qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront pourvu qu'on leur promette des récompenses convenables sur les fruits des tèrres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront dans la suite en posséder une partie, & être ainsi incorporés à votre peuple, qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils soient laborieux & dociles aux lois, vous n'aurez point de meilleurs sujets, & ils accroitront votre puissance. Vôs artisans de la ville, transplantés dans la campagne, éleveront leurs enfans au travail & au joug de la vie champêtre. De plus, tous les maçons des pays étrangers, qui travaillent à bâtir votre ville, se sont engagés à défricher une partie de vôs tèrres, & à se faire laboureurs : incorporez lès à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriérs seront ravis de s'engager à pâsser leur vie sous une domination, qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes & laborieux, leur example servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite tout le pays sera

[z] C'est Lipara, aujourd'hui Lipari, dont les souterrains répondoient au mont Etna, suivant la fable.

peuplé de familles vigoureuſes, & adonnées à l'agriculture.

Au reſte ne ſoyez point en peine de la multiplicâtion de ce peuple : il deviendra bientôt innombrable, pourvû que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter eſt bien ſimple : preſque tous les hommes ont l'inclinâtion de ſe mariér : il n'y a que la miſère, qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivent ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans ; car la tèrre n'eſt jamais ingrate, elle nourit toujours de ſes fruits ceux qui la cultivent ſoigneuſement. Elle ne refuſe des biens qu'à ceux, qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils ſont riches, ſi le Prince ne les apauvrit pâs ; car leurs enfans dès leurs plus tendre jeuneſſe commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages : les autres, qui ſont plus avancés en âge, menent déja les grands troupeaux : enfin les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère & toute la famille prépare un repâs ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée : elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit courir des ruiſſeaux de lait : elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tous les ſoirs, en attendant le doux ſommeil : elle prépare des fromages, des chataignes, & des fruits conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le berger revient avec ſa flute, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons, qu'il a apriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charue ; & ſes bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pâs lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les prèſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavôts que le ſommeil par l'ordre des Dieux répand ſur la terre, apaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement ; chacun s'endort, ſans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais quelle hor-

horrible inhumanité que de leur arracher, par des desseins pleins de faste & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la sueur de leur front ! La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés & laborieux ; mais c'est l'orgueil & la molesse de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si ces peuples, que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de la cultiver ? Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides & sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets, qui sont les plus vigilans & les plus industrieux pour faire valoir leurs biens : c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement : en même tems ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre, qui accable les bons, qui récompense le vice, & qui introduit une négligence aussi funeste au Roi même qu'a tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des soldâts, qui abandonneroient leur poste dans la guère. Au contraire, donnez des grâces & des éxemptions aux familles, qui se multiplient : augmentez-les à proportion de la culture de leur tèrre. Bientôt leurs familles se multiplieront, & tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'etant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charue manice par des mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendue généreusement pendant les troubles de la guerre : toute la campagne refleurira. Cérès se couronnera d'épis dorés. Bacchus, foulant à ses piées les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le nectar. Les creux valons retentiront des concerts de bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flutes, pendant que leurs troupeaux bondissans,

diſſans paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pâs trop heureux, ô Idoménée ! d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre, à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un ſi aimable repôs? Cette gloire n'eſt elle pâs plus touchante que celle de ravager la tèrre, de répandre par tout, & preſque autant chez ſoi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternâtion, ſa cruelle faim & le déſeſpoir.

O heureux le Roi aſſez aimé des Dieux, & d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, & de montrer à tous les ſiecles, dans ſon regne, un ſi charmant ſpectacle ! La tèrre entière, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combâts, viendroit à ſes piés, le prier de regner ſur elle.

Idomenée lui répondit: Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront, & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'eſt un prétexte qu'on allegue toujours pour flater les Princes prodigues, qui veulent accâbler leurs peuples d'impôts: le remede eſt facile. Les fois que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe; & dans leur abondance ils n'auront que le néceſſaire; parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages, & par la grande multiplicâtion des familles. Chaque famille étant nombreuſe & ayant peu de tèrre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la moleſſe & l'oiſiveté qui rendent les peuples inſolens & rebelles. Ils auront du pain à la vérité, & aſſez largement; mais ils n'auront que du pain, & des fruits de leur propre tèrre, gâgnés à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modérâtion, il faut regler dès-à préſent l'étendue de tèrre que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept clâſſes, ſuivant leurs différentes conditions: il ne faut permettre à chaque famille,

mille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étendue de tèrre abſolument néceſſaire pour nourir le nombre de perſonnes, dont elle ſera compôſée. Cette regle étant inviolable, les nobles ne pouront faire d'aquiſitions ſur les pauvres : tous auront des tèrres ; mais chacun en aura fort peu, & ſera excité par là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de tems les tèrres manquoient ici, on feroit des colonies, qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laiſſer jamais le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples : il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégout du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc conſervé comme une eſpece de remede, ou comme une liqueur très râre, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires : mais n'eſperez point de faire obſerver une regle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les lois de Minos pour l'éducâtion des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enſeigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le reſpect des lois, la préférence de l'honneur aux plaiſirs & à la vie même.

Il faut avoir des Magiſtrats, qui veillent ſur les familles, & ſur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'eſt-à dire, paſteur du peuple, que pour veiller nuit & jour ſur votre troupeau. Par-là vous préviendrez un nombre infini de déſordres & de crimes. Ceux que vous ne pourez prévenir, puniſſez-les d'abord ſévèrement. C'eſt une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de ſang répandu à propôs, on en épargne beaucoup, & on ſe met en état d'être craint ſans uſer ſouvent de rigueur. Mais quelle déteſtable maxime de ne croire trouver ſa ſureté que dans l'oppreſſion des peuples ! Ne les point faire inſtruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pouſſer par la terreur juſqu'au déſeſpoir, les mettre dans l'affreuſe néceſſité, ou de ne pouvoir jamais reſpirer librement, ou

de

de ſecouer le joug de votre tiranique domination. Eſt ce-là le vrai moyen de regner ſans trouble ? Eſt ce-là le vrai chemin, qui mene à la gloire ?

Souvenez vous que les pays, où la domination du Souverain eſt plus abſolue, ſont ceux où les Souverains ſont moins puiſſans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils poſſedent ſeuls tout l'Etat ; Mais auſſi tout l'Etat languit, ſes campagnes ſont en friche & preſque déſertes. Les villes diminuent chaque jour : le commerce tarit. Le Roi, qui ne peut être Roi tout ſeul, & qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui même peu à peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples, dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son Etat s'épuiſe d'argent & d'hommes : cette dernière perte eſt la plus grande & la plus irreparable : ſon pouvoir abſolu fait autant d'eſclâves qu'il a de ſujets. On le flate, on fait ſemblant de l'adorer, on tremble au moindre de ſes regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puiſſance monſtrueuſe, pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer ! elle n'a aucune reſſource dans les cœurs des peuples ; elle a lâſſé & irrité tous les corps de l'Etat : elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au premiér coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe, & eſt foulée aux piés. Le mépris, la haîne, la crainte, le reſſentiment, la défiance, en un mot, toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le Roi, qui dans ſa vaine proſpérité ne trouvoit pâs un ſeul homme qui ôſât lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Apres ce diſcours Idoménée, perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuér les tèrres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, & d'éxécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons les tèrres qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douzieme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.

SOMMAIRE.

IDOMENEE raconte à Mentor ſa confiance en Protéſilas, & les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui même; il lui avoue que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuér dans une expédition où il commandoit ſa flote; que celui ci ayant manqué ſon coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit rétiré dans l'île de Sâmos, après avoir remis le commandement de la flote à Polymene, que lui Idoménée avoit nommé dans ſon ordre par écrit; que malgré la trahiſon de Protéſilas, il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe défaire de lui.

DEJA la réputâtion du gouvernement doux & modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples, qui viennent s'incorporer au ſien, & chercher leur bonheur ſous une ſi aimable dominâtion.

DEJA ces campagnes, qui avoient été ſi long tems couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La tèrre ouvre ſon ſein au tranchant de la charue, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le laboureur: l'eſpérance reluit

reluit de tous côtés. On voit dans les valons & ſur les collines les troupeaux de moutons, qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de geniſſes, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à ingraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor, qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeille à Idoménée de faire avec les Peucetes[a], peuples voiſins, un échange de toutes les chôſes ſuperflues, qu'on ne vouloit plus ſouffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeuneſſe, qui avoit langui long-tems dans la miſère, & qui n'avoit ôſé ſe marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des ſentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux, par leſquels le ciel afflige la tèrre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chanſons des bergers & des laboureurs, qui célebroient leurs hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan avec une foule de Satyres & de Faunes[b] mêlés parmi les Nymphes, & danſant au ſon de la flute à l'ombre des bois. Tout étoit tranquile & riant ; mais la joie étoit modérée, & ces plaiſirs ne ſervoient qu'à délaſſer des longs travaux : ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les viéillards étonnés de voir ce qu'ils n'auroient ôſé eſpérer dans la ſuite d'un ſi long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendreſſe : ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel. Béniſſez, diſoient ils, ô grand Jupiter, le Roi, qui vous reſſemble, & qui eſt le plus grand don que vous nous ayez fait. Il eſt né pour le bien des hommes : rendez-lui tout le bien que nous

[a] Les Peucetes étoient des peuples voiſins des Dauniens, qui habitoient cette partie d'Italie apellée aujourd'hui la tèrre de Bari, dans le royaume de Naples.

[b] Dieux de la campagne & des bois. Pan étoit adoré particulièrement par les bergers & par les paſteurs. Il devint amoureux de la Nymphe Sirinx, & l'ayant changée en roſeau, il en fit ſa flute.

recevons de lui. Nôs arrière neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, & il sera véritablement le père de tous ses sujèts. Les jeunes hommes & les jeunes filles, qui s'épousoient, ne tesoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui, de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches, & encore plus les cœurs, étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir : on craignoit de le perdre : sa perte eût été la désolâtion de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor, qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il : il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux ; & tout ce que j'avois oui dire des Rois, qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fâble : j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoisoné mon cœur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des Rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narrâtion.

Protesilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus : son naturel vif & hardi étoit selon mon gout : il entra dans mes plaisirs : il flata mes pâssions : il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, & qui se nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des Dieux, & l'âme grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, & à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts ; & lors même qu'il n'ôsoit me parler, son silence & la tristesse de son visage me tesoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens cette sincérité me plaisoit ; & je lui protestois souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flateurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô

Mentor ! mais ſes maximes étoient bonnes : je le reconnois maintenant. Peu à peu les artifices de Protéſilâs, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoutèrent de Philoclès. Celui ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prévaloir : il ſe contenta de me dire toujours la vérité, lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non ſa fortune, qu'il cherchoit

Protesilas me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſuperbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputâtion d'un homme qui eſt au-deſſus de tous les honneurs : il ajouta que ce jeune homme qui me parloit ſi librement ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté ; qu'il feſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit guères ; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputâtion, il vouloit par l'éclat d'une vertu auſtère s'ouvrir un chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulut me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingenuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe méprend point, pourvu qu'on y ſoit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleſſes commençoit à me lâſſer. Les complaiſances de Protéſilâs & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me feſoit ſentir encore plus impatiemment l'auſterité de l'autre.

Cependant Protéſilâs ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque chôſe de plus fort que toutes les paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux, qui devoient attaquer ceux de Carpathie [c] ; & pour m'y déterminer, il me dit : Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guèrre : il vous ſervira mieux qu'un autre ; & je préfere l'intérêt de votre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

[c] Carpathie, aujourd'hui Scarpanto, eſt une île de la mer Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, entre Candie & Rhodes.

Je

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protésilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme, qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion & de tout intérêt. Mais, hélas ! que les Princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même : il savoit que les Rois sont d'ordinaire défians & inapliqués ; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environés ; inapliqués, parce que les plaisirs les entraînent, & qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalousie contre un homme, qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions ; sur tout, l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des piéges.

Philocles en partant prévit ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez vous, me dit il, que je ne pourai plus me défendre ; que vous n'écouterez que mon ennemi ; & qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je ; Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui : il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importans emplois ; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdroit ma confiance : ne craignez rien, allez, & ne songez qu'à me bien servir. Il partit, & me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor, je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables, qui ne se fesoit point sentir de même dans Protésilas : mais j'avois laissé pren-

dre à Protésilas un ton décisif, auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre deux hommes, que je ne pouvois accorder ; & dans cette lassitude j'aimois mieux, par foiblesse, hazarder quelque chôse aux dépens des affaires, & respirer en liberté. Je n'eusse ôsé me dire à moi même une si honteuse raison du parti, que je venois de prendre : mais cette honteuse raison, que je n'ôsois développer, ne laissoit pas d'agir sécretement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je fesois.

Philocles surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & se hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protésilas, qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, ui écrivit que je désirois qu'il fît une déscente dans l'île de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourois facilement faire la conquête de cette île : mais il fit en sorte que plusieurs chôses nécessaires manquèrent à Philocles dans cette entreprise ; & il l'assujettit à certains ordres, qui causèrent divers contre tems dans l'éxecution.

Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu, que j'avois auprès de moi, & qui observoit jusques aux moindres chôses pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils parussent ne se voir guères, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand sécret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse. Philoclès, me dit il, veut se servir de votre armée navale pour se faire Roi de l'île de Carpathie. Les chefs des troupes sont attachés à lui, tous les soldats sont gagnés par ses largesses, & plus encore par la licence pernicieuse où il les laisse vivre : il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre, qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, & c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange surprise : je la relisois sans cesse, & ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philocles ;

loclès : repâſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement & de ſa bonne foi. Cependant que pouvois je faire ; Quel moyen de réſiſter à une lettre, où je croyois être ſûr de reconnoître l'écriture de Philoclès.

QUAND Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot, qui eſt dans cette lettre ? Philoclès dit à ſon ami, qu'il peut parler en confiance à Protéſilâs ſur une chôſe qu'il ne déſigne que par un chiffre : aſſurément Protéſilâs eſt entré dans le deſſein de Philoclès, & ils ſe ſont accommodés à vôs dépens. Vous ſavez que c'eſt Protéſilâs, qui vous a preſſé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il à ceſſé de vous parler contre lui, comme il le feſoit ſouvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'excuſe en toute occâſion : ils ſe voient depuis quelque tems avec aſſez d'honnêteté. Sans doute Protéſilâs a pris avec Philoclès des meſures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fît cette entrepriſe contre toutes les regles, & qu'il s'expôſe à faire périr votre armée navale, pour contenter ſon ambition. Croyez vous qu'il voulût ainſi ſervir à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal enſemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne ſoient réunis pour s'élever enſemble à une grande autorité, & peut être pour renverſer le trône où vous regnez. En vous parlant ainſi, je ſçai que je m'expôſe à leur reſſentiment, ſi malgré mes avis ſincères vous leur laiſſez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous diſe la vérité.

CES dernières paroles de Timocrate firent une grande impreſſion ſur moi : je ne doutai plus de la trahiſon de Philoclès, & je me défiai de Protéſilâs comme de ſon ami. Cependant Timocrate me diſoit ſans ceſſe : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'île de Carpathie, il ne ſera plus tems d'arrêter ſes deſſeins ; hâtez-vous de vous en aſſurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde diſſimulâtion des hommes : je ne ſavois plus à qui me fiér. Après avoir découvert la trahiſon de Philoclès, je ne voyois plus d'homme ſur la terre dont

la vertu me pût raſſurer. J'étois réſolu de faire périr au plutôt ce perfide; mais je craignois Protéſilâs, & je ne ſavois comment faire à ſon égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois auſſi de me fiér à lui.

Enfin dans mon trouble je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu ſuſpect. Il en parut ſurpris; il me repreſenta ſa conduite droite & modérée; il m'éxagéra ſes ſervices; en un mot il fit tout ce qu'il faloit pour me perſuader, qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès, pendant que je pouvois encore m'aſſurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois ſont malheureux, & expôſés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroiſſent tremblans à leurs piés.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protéſilâs, en envoyant ſécretement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protéſilas pouſſa juſqu'au bout ſa diſſimulâtion, & me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui ſe laiſſoit tromper. Timocrate partit donc, & trouva Philoclès aſſez embarraſſé dans ſa déſcente: il manquoit de tout; car Protéſilâs ne ſachant ſi la lettre ſupôſée pouroit faire périr ſon ennemi, vouloit avoir en même tems une autre reſſource prête, par le mauvais ſuccès d'une entrepriſe, dont il m'avoit fait tant eſpérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui ci ſoutenoit cette guèrre difficile, par ſon courage, par ſon génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Qoique tout le monde reconnut dans l'armée que cette déſcente étoit téméraire & funeſte pour les Cretois, chacun travailloit à la faire réuſſir, comme s'il eût eu ſa vie & ſon bonheur attachés au ſuccès. Chacun étoit content de hazarder ſa vie à toute heure ſous un chèf ſi ſage & ſi apliqué à ſe faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce chèf au milieu d'une armée, qui l'aimoit avec tant de paſſion. Mais l'ambition furieuſe eſt aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protéſilâs, avec lequel il s'imaginoit gouverner abſolument

ment après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit en m'ouvrant les yeux renverser ses projets.

TIMOCRATE s'assura de deux Capitaines, qui étoient sans cesse auprès de Philoclès : il leur promit de ma part de grandes récompenses ; & ensuite il dit à Philoclès, qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrètes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux Capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès : le coup glissa, & n'enfonça guères avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés l'avoient attaqué foiblement : ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès ; & comme les traîtres sont toujours lâches, il ne songea qu'à sauver sa vie, en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

PHILOCLES effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sureté, & le renvoya en Crete ; il ceda le commandement de l'armée à Polymene, que j'avois nommé dans mon ordre, écrit de ma main, pour commander, quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient, & passa pendant la nuit dans une légère barque, qui le conduisit dans l'île de Samos, où il vit tranquilement dans la pauvreté & dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gâgner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injustes, mais sur tout des Rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

EN

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Hé bien ! dit il, futes vous long-tems à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protéſilâs & de Timocrate : ils ſe brouillèrent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien ! reprit Mentor, ne pritestes vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélâs ! répondit Idoménée, eſt ce que vous ignorez la foibleſſe & l'embarrâs des Princes ? Quand ils ſont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus, ſont ceux qu'ils traitent le mieux, & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protéſilâs, & je lui laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion ! Je me ſavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaiſant, induſtrieux pour flater mes paſſions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raiſon pour m'excuſer en moi-même de ma foibleſſe, c'eſt que je ne connoiſſois pas de véritable vertu, faute d'avoir ſu choiſir des gens de bien, qui conduiſiſſent mes affaires : je crois qu'il n'y en avoit pas ſur la tèrre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, diſois je, de faire un grand éclat, pour ſortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelqu'autre, qui ne ſera ni plus déſintéreſſé, ni plus ſincère que lui ? Cependant l'armée navale commandée par Polymene revint. Je ne ſongeai plus à la conquête de l'ile de Carpathie ; & Protéſilâs ne put diſſimuler ſi profondément que je ne découvriſſe combien il étoit affligé de ſavoir que Philoclès étoit en ſureté à Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander, s'il avoit continué, après une ſi noire trahiſon, à confier toutes ſes affaires à Protéſilâs. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inapliqué, pour pouvoir me tirer de ſes mains : il auroit falu renverſer l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & inſtruire un nouvel homme : c'eſt ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les

les yeux pour ne pas voir les artifices de Protéſilâs. Je me conſolois ſeulement en feſant entendre à certaines perſonnes de confiance, que je n'ignorois pas ſa mauvaiſe foi. Ainſi je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puiſque je ſavois que j'étois trompé. Je feſois même de tems en tems ſentir à Protéſilâs que je ſuportois ſon joug avec impatience. Je prenois ſouvent plaiſir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chôſe qu'il avoit fait, & à décider contre ſon ſentiment; mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniatrément à la charge: il uſoit tantôt de manières preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuâtion: ſur tout quand il s'aperçevoit que j'étois piqué contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire, où il eût occâſion de ſe rendre néceſſaire, & de faire valoir ſon zele pour ma réputâtion.

Quoique je fuſſe en garde contre lui, cette manière de flater mes paſſions m'entrainoit toujours: il ſavoit mes ſécrets; il me ſoulageoit dans mes embarrâs; il feſoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me réſoudre à le perdre: mais en le maintenant dans ſa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me repréſenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conſeils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi: l'erreur, qui prépare la chute des Rois, me punit d'avoir ſacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protéſilâs. Ceux mêmes, qui avoient le plus de zele pour l'Etat & pour ma perſonne, ſe crurent diſpenſés de me détromper, après un ſi terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvint juſqu'à moi malgré les flateurs; car n'ayant plus la force de la ſuivre, ſa lumière m'étoit importune. Je ſentois en moi même, qu'elle m'eût cauſé de cruels remords, ſans pouvoir me tirer d'un ſi funeſte engagement. Ma moleſſe, & l'aſcendant que Protéſilâs avoit pris inſenſiblement ſur moi, me jettoient dans une eſpece de déſeſpoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un ſi honteux état, ni le laiſſer voir aux autres. Vous

ſavez,

ſavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fauſſe gloire, dans laquelle on éleve les Rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'eſt trompé, & que de ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des Princes foibles & inapliqués; c'étoit préciſément le mien, lorſqu'il falut que je partiſſe pour le ſiége de Troie.

En partant je laiſſai Protéſilâs maître des affaires: il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Crete gémiſſoit ſous ſa tirannie : mais perſonne n'ôſoit me mander l'oppreſſion des peuples. On ſavoit que je craignois de voir la vérité ; & que j'abandonnois à la cruauté de Protéſilâs tous ceux, qui entreprenoient de parler contre lui : mais moins on ôſoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Mérion, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiége de Troie[4]. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils, qui cauſa la révolte des Cretois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foibleſſes, & la haine des peuples, que Protéſilâs m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Cretois laſſés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuiſé toute leur patience ; & l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au dehors ce qui étoit depuis long tems dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiége de Troie, & rendoit compte ſécretement par ſes lettres à Protéſilâs de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité ; mais je tâchois de n'y pas penſer, déſeſpérant d'y remedier. Quand les Cretois à mon arrivée ſe révoltèrent, Protéſilâs & Timocrate furent les premiérs à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné, ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité ſont

[4] Mérion étoit le conducteur du char d'Idoménée, & l'un de ſes principaux Capitaines.

tou-

toujours foibles & tremblans dans la disgrâce. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échape. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, & c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée : Mais d'où vient que connoissant a fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous, comme je vois ? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprens même que vous avez fait une action généreuse de leur donner un azile dans votre nouvel établissement : mais pourquoi vous livrer encore à eux, après tant de cruelles expériences ?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux Princes amollis & inapliqués, qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontens de tout, & ils n'ont pas le courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer, qui me lioient à ces deux hommes ; & ils m'obsedoient à toute heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives, que vous avez vues. Ils ont épuisé cet Etat naissant ; ils m'ont attiré cette guèrre, qui m'alloit accâbler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs, que j'ai sentis en Crete : mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez inspiré le courage, qui me manquoit, pour me mettre hors de servitude. Je ne sçai ce que vous avez fait en moi ; mais depuis que vous êtes ici, je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée, quelle étoit la conduite de Protésilâs dans ce changement des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne me disoit rien contre vous ; mais je voyois diverses gens, qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse ; l'autre un homme caché & d'un esprit profond. Ils sont accoutumés à errer de royaume en royaume ; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ?

Ces

Ces avanturiérs racontent eux-mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays, où ils ont passé. Voici un Etat naissant & mal affermi : les moindres mouvemens pouroient le renverser.

Protesilas ne disoit rien ; mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes, que vous me fesiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance. ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, & seront toujours prêts à se révolter : il n'y a que la foiblesse & la misère, qui les rende souples, & qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entrainer ; & il la couvroit d'un prétexte de zele pour mon service En voulant soulager les peuples, me disoit il, vous rabaissez la puissance royale, & par là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repôs.

A tout cela je répondois que je sçaurois bien tenir les peuples dans leur devoir, en me fesant aimer d'eux ; en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les soulageasse ; en punissant avec fermete tous les coupables ; enfin en donnant aux enfans une bonne éducâtion, & à tout le peuple une exacte discipline, pour le tenir dans une vie simple, sobre & laborieuse. Eh, quoi ! disois je, ne peut on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim ! quelle inhumanité ! quelle Politique brutale ! Combien voyons nous de peuples traités doucement, & très-fideles à leurs Princes ? Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition & l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes : C'est la multitude des grands & des petits, qui vivent dans la molesse, dans le luxe, & dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont negligé toutes les occupâtions utiles dans le tems de paix ; enfin c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la hauteur des Rois, & leur molesse, qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, &

non

non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gâgné à la ſueur de ſon viſage.

Quand Protéſilâs a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opôſé à ſa conduite paſſée ; il a commencé à ſuivre ces maximes, qu'il n'avoit pu détruire : il a fait ſemblant de les gouter, d'en être convaincu de m'avoir obligâtion de l'avoir éclairé là-deſſus. Il va au-devant de tout ce que je pourois ſouhaiter pour ſoulager les pauvres : il eſt le premiér à me repréſenter leurs beſoins, & à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſavez même qu'il vous loue, qu'il vous témoigne de la confiance, & qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus ſi bien avec Protéſilâs ; il a ſongé à ſe rendre indépendant. Protéſilâs en eſt jaloux, & c'eſt en partie par leurs différends que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor ſouriant répondit ainſi à Idoménée : Quoi donc ! vous avez été foible, juſqu'à vous laiſſer tiraniſer pendant tant d'années par deux traîtres, dont vous connoiſſiez la trahiſon ! Ah ! vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, ce que peuvent les hommes artificieux ſur un Roi foible & inapliqué, qui s'eſt livré à eux pour toutes ſes affaires. D'ailleurs je vous ai déja dit que Protéſilâs entre maintenant dans toutes vôs vues pour le bien public.

Mentor reprit ainſi le diſcours d'un air grave : Je ne vois que trop, combien les méchans prévalent ſur les bons auprès des Rois : vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux ſur Protéſilâs ; & ils ſont encore fermés pour laiſſer le gouvernement de vôs affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne ſont point des hommes incapables de faire le bien : ils le font indifféremment, de même que le mal, quand il peut ſervir à leur ambition. Le mal ne leur coute rien à faire, parce qu'aucun ſentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient : mais auſſi ils font le bien ſans peine, parce que leur corruption les porte à le faire, pour paroître bons, & pour tromper le reſte des hommes. A proprement parler, ils ne ſont pas capables de la vertu, quoiqu'ils paroiſſent la pratiquer ; mais ils ſont capables d'ajouter

à tous leurs autres vices, le plus horrible des vices, qui eſt l'hypocriſie. Tant que vous voudrez abſolument faire le bien, Protéſilâs ſera prêt à le faire avec vous, pour conſerver l'autorité. Mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez vous vivre avec honneur & en repôs, pendant qu'un tel homme vous obſede à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidele Philoclès pauvre & déſhonoré dans l'île de Sâmos ?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée ! que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens, entrainent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'eſt pas moindre ; c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environent les Princes, eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frapés que de ce qui eſt préſent, & qui les flate ; tout le reſte s'efface bientôt. Sur tout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flater, les contredit & les condâmne dans leurs foibleſſes. Faut il s'etonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs ?

Fin du treizieme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.

SOMMAIRE.

MENTOR oblige Idoménée à faire conduire Protéſilâs & Timocrate en l'île de Sâmos, & à rapeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégéſippe, qui eſt chargé de cet ordre, l'éxécute avec joie : il arrive avec ces deux hommes à Sâmos, où il revoit ſon ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & ſolitaire. Celui-ci ne conſent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les ſiens : mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégéſippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'eſt plus le même homme, le reçoit avec amitié.

APRES avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idoménée qu'il faloit au-plutôt chaſſer Protéſilâs & Timocrate, pour rapeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'eſt qu'il craignoit la ſévérité de Philoclès. J'avoue, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime & que je l'eſtime. Je ſuis depuis ma tendre jeuneſſe accoutumé à des louanges, à des empreſſemens, à des complaiſan-

ces, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme. Dès que je feſois quelque chôſe qu'il n'aprouvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condâmnoit. Quand il étoit en particuliér avec moi, ſes manières étoient reſpectueuſes & modérées, mais ſeches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâtés par la flaterie trouvent ſec & auſtère tout ce qui eſt libre & ingénu. Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'âme ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flater dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſeditieuſe. Ils deviennent ſi délicâts, que tout ce qui n'eſt point flaterie, les bleſſe & les irrite : mais allons plus loin. Je ſupôſe que Philoclès eſt effectivement ſec & auſtère ; ſon auſterité ne vaut-elle pas mieux que la flaterie pernicieuſe de vôs conſeilleurs ? Où trouverez-vous un homme ſans défauts ? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre ? Que dis-je ? N'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégout de la vérité, où la flaterie vous a fait tomber ? Il vous faut un homme, qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même ; qui vous diſe la vérité malgré vous ; qui force tous vôs retranchemens : & cet homme néceſſaire c'eſt Philoclès. Souvenez vous qu'un Prince eſt trop heureux, quand il nait un ſeul homme ſous ſon regne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'Etat ; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne, faute de ſavoir s'en ſervir. Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-lès : ne vous livrez jamais aveuglément à leur zele indiſcret : mais écoutez-lès favorablement ; honorez leur vertu ; montrez au public que vous ſavez la diſtinguer ; & ſur tout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été juſqu'ici. Les Princes gâtés, comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les com-

combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux ; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'ôsant ni leur confiér les emplois, ni les admettre dans leur commerce familiér, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son favori ; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les favoris suspècts & importuns à leurs maîtres, les Princes lâssés & embarrassés ne cherchent plus qu'à s'en défaire : leur amitié s'évanouit ; les services sont oubliés : la chute des favoris ne leur coute rien, pourvû qu'ils ne les voyent plus. Aussitôt le Roi ordonna en sécret à Hégésippe, qui étoit un des principaux Officiérs de sa maison, de prendre Protésilâs & Timocrate, & de les conduire en sureté dans l'île de Sâmos *, de les y laisser, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit il au Roi, que vous allez charmer vôs sujets. Ces deux hommes ont causé tous vôs malheurs, & tous ceux de vôs peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine ôse-t-on même gémir, tant leur tirannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'ôsoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjurâtion sécrete pour faire perir Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégesippe se hâta d'aller prendre Protésilâs dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du Roi. L'architecture étoit de meilleur gout. Protésilâs l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables. Il étoit alors dans un salon

* Sâmos est une île de l'Archipel, près de la Natolie, environ à deux lieues d'Ephèse.

de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie d'or : il paroiſſoit lâs & épuiſé de ſes travaux : ſes yeux & ſes ſourcils montroient je ne ſçai quoi d'agité, de ſombre & de farouche. Les plus grands de l'état étoient autour de lui rangés ſur des tapis, compôſant leurs viſages ſur celui de Protéſilâs, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des éxagérâtions ridicules ce que Protéſilâs lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter ayant trompé ſa mère lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du père des Dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilâs inſtruit par les Muſes avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre poëte encore plus lâche & plus impudent l'apelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le père des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protesilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de grâce de ſe laiſſer louer. Il y avoit un flateur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chôſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéſilâs ſourit : toute l'aſſemblée ſe mit à rire, quoique la plupart ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit : mais Protéſilâs reprenant bientôt ſon air ſévère & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs nobles cherchoient le moment où Protéſilâs pouroit ſe retourner vers eux & les écouter. Ils paroiſſoient émus & embarraſſés : c'eſt qu'ils avoient à lui demander des grâces : leurs poſtures ſupliantes parloient pour eux : ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mère aux piés des autels, lorſqu'elle demande aux Dieux la guériſon de ſon fils unique : tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admirâtion pour Protéſilâs, quoique tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans

DANS ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilâs, & lui déclare de la part du Roi qu'il va l'emmener dans l'île de Sâmos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher, qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le voila, qui ſe jette tremblant aux piés d'Hégéſippe ; il pleure, il héſite, il begaye, il tremble ; il embraſſe les genoux de cet homme, qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changèrent leurs flateries en des inſultes ſans pitié.

HEGESIPPE ne voulut lui laiſſer le tems, ni de faire ſes derniérs adieux à ſa famille, ni de prendre certains écrits ſécrèts. Tout fut ſaiſi & porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, & ſa ſurpriſe fut extrême : car il croyoit qu'étant brouillé avec Protéſilâs, il ne pouvoit être envelopé dans ſa ruine. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé : on arrive à Sâmos : Hégéſippe y laiſſe ces deux malheureux ; & pour mettre le comble à leur malheur, il lès laiſſe enſemble. Là ils ſe reprochent avec fureur l'un à l'autre les crime qu'ils ont faits, & qui ſont cauſe de leur chute : ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir Salente, condâmnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas, loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les menoit dans une tèrre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices, & dans le faſte. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe dévorer l'un l'autre.

CEPENDANT Hégéſippe demanda, en quel lieu de l'île demeuroit Philoclès. On lui dit, qu'il demeuroit aſſez loin de la ville ſur une montagne, où une grote lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il eſt dans cette île, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne. Chacun eſt touché de ſa patience, de ſon travail, & de ſa tranquilité : n'ayant rien, il paroit toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent ; & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hé-

Hegesippe s'avance vers cette grote. Il la trouve vuide & ouverte; car la pauvreté & la ſimplicité des mœurs de Philoclès feſoit, qu'il n'avoit en ſortant aucun beſoin de fermer ſa porte: une natte grôſſière de jonc lui ſervoit de lit. Rârement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il ſe nouriſſoit pendant l'été de fruits nouvellement cueillis; & en hiver de dattes & de figues ſeches. Une claire fontaine, qui feſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſalteroit; il n'avoit dans ſa grote que les inſtrumens néceſſaires à la ſculpture, & quelques livres qu'il liſoit à certaines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe délaſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la ſculpture, il ne s'y apliquoit que pour exercer ſon corps, fuir l'oiſiveté, & gâgner ſa vie ſans avoir beſoin de perſonne.

Hegesippe en entrant dans la grote admira les ouvrages, qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter, dont le viſage ſerein étoit ſi plein de majeſté, qu'on le reconnoiſſoit aiſément pour le père des Dieux & des hommes. D'un autre côté paroiſſoit Mars avec une fierté rude & menaçante: mais ce qui étoit de plus touchant, étoit une Minerve qui animoit les Arts: ſon viſage étoit noble & doux, ſa tâille grande & libre: elle étoit dans une action ſi vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégéſippe ayant pris plaiſir à voir les ſtatues, ſortit de la grote, & vit de loin ſous un grand arbre Philoclès, qui liſoit ſur le gazon: il va vers lui; & Philoclès, qui l'aperçoit, ne ſait que croire. N'eſt-ce point là, dit-il en lui même, Hégéſippe, avec qui j'ai ſi long-tems vecu en Crete? Mais quelle eſpérance qu'il vienne dans une île ſi éloignée? Ne ſeroit-ce point ſon ombre, qui viendroit après ſa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégéſippe arriva ſi proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître, & de l'embraſſer. Eſt-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel hazard, quelle tempête vous a jetté ſur ce rivage? Pourquoi avez vous abandonné l'île de Crete? Eſt-ce une diſgrâce ſemblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie?

HEGESIPPE lui répondit : Ce n'eſt point une diſgrâce ; au contraire, c'eſt la faveur des Dieux qui m'amene ici. Auſſitôt il lui raconta la longue tirannie de Protéſilâs, ſes intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce Prince, ſa fuite ſur les côtes de l'Heſpérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les ſages maximes dont Mentor avoit rempli l'eſprit du Roi, & la diſgrâce des deux traîtres : il ajouta qu'il les avoit menés à Sâmos pour y ſouffrir l'exil, qu'ils avoient fait ſouffrir à Philoclès ; & il finit en lui diſant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi, qui connoiſſoit ſon innocence, vouloit lui confiér ſes affaires, & le combler de biens.

VOYEZ vous, lui répondit Philoclès, cette grote plus propre à cacher des bêtes ſauvages qu'à être habitée par des hommes ? J'y ai gouté depuis tant d'années plus de douceur & de repôs, que dans les palais dorés de l'île de Crete Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, & je n'entens plus leurs diſcours flateurs & empoiſonés. Je n'ai plus beſoin d'eux ; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nouriture ſimple, qui m'eſt néceſſaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir, n'ayant plus de beſoins, jouiſſant d'un calme profond & d'une douce liberté, dont la ſageſſe de mes livres m'aprend à faire un bon uſage. Qu'irai je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs & inconſtans ? Non, non, mon cher Hégéſippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protéſilâs s'eſt trahi lui même, voulant trahir le Roi, & me perdre ; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens : il m'a délivré du tumulte & de la ſervitude des affaires : je lui dois ma chère ſolitude, & tous les plaiſirs innocens que j'y goute. Retournez, ô Hégéſippe ! retournez vers le Roi : aidez-lui à ſuporter les miſères de ſa grandeur, & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fiſſe. Puiſque ces yeux ſi long-tems fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme ſage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de

quitter

quitter le port où la tempête m'a heureuſement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois ſont à plaindre ! O que ceux qui les ſervent, ſont dignes de compaſſion ! S'ils ſont méchans, combien ſont-ils ſouffrir les hommes, & quels tourmens leur ſont préparés dans le noir Tartare ! S'ils ſont bons, quelles difficultés n'ont ils pas à vaincre ! quels piéges à éviter ! que de maux à ſouffrir ! Encore une fois, Hégéſippe, laiſſez-moi dans mon heureuſe pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainſi avec beaucoup de véhémence, Hégéſippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vu autrefois en Crete, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languiſſant, épuiſé. C'eſt que ſon naturel ardent & auſtère le conſumoit dans le travail : il ne pouvoit voir ſans indignation le vice impuni : il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainſi ces emplois détruiſoient ſa ſanté délicate : mais à Samos Hégéſippe le voyoit grâs & vigoureux. Malgré les ans, la jeuneſſe fleurie s'étoit renouvellée ſur ſon viſage. Une vie ſobre, tranquile & laborieuſe lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous étes ſurpris de me voir ſi changé, dit alors Philoclès en ſouriant. C'eſt ma ſolitude, qui m'a donné cette fraîcheur & cette ſanté parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes miſères ? Ne ſoyez pas plus cruel que Protéſilas : du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégéſippe lui repréſenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui diſoit-il, inſenſible au plaiſir de revoir vôs proches & vôs amis, qui ſoupirent après votre retour, & que la ſeule eſpérance de vous embraſſer comble de joie ? Mais vous qui craignez les Dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de ſervir votre Roi, de l'aider dans tous ſes biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux ? Eſt il permis de s'abandonner à une philoſophie ſauvage, de ſe préférer à tout le reſte du genre humain, & d'aimer mieux ſon repôs que le bonheur de ſes concitoyens ? Au reſte, on croira

croira que c'eſt par reſſentiment que vous ne voulez plus voir le Roi : s'il vous a voulu faire du mal, c'eſt qu'il ne vous a point connu. Ce n'eſt pas le véritable, le bon, le juſte Philoclès qu'il a voulu faire périr ; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il ſent toute ſon ancienne amitié revivre dans ſon cœur. Il vous attend. Déja il vous tend les brâs pour vous embraſſer. Dans ſon impatience, il compte les jours & les heures. Aurez vous le cœur aſſez dur pour être inexorable à votre Roi, & à tous vôs plus tendres amis ?

Philocles, qui avoit d'abord été attendri en reconnoiſſant Hégéſippe, reprit ſon air auſtére en écoutant ce diſcours. Semblable à un rocher, contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont ſe briſer en gémiſſant, il demeuroit immobile, & les prières ni les raiſons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſperer de le vaincre, Philoclès ayant conſulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiſeaux, par les entrâilles des victimes, & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir : mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert, où il avoit paſſé tant d'années. Hélás ! diſoit-il, faut-il, que je vous quitte, ô aimable grote, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délâſſer des travaux du jour ! Ici les Parques[f] me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de ſoie. Il ſe proſtérna en pleurant pour adorer la Nayade, qui l'avoit ſi long tems deſalteré par ſon onde claire, & les Nymphes, qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les repeta à toutes les Divinités champêtres.

[f] Les poëtes feignent qu'il y a trois Parques, Clotho, Lachéſis & Atropos, filles de Erébus & de la Nuit, qui préſident au deſtin & à la mort. Clotho garnit la quenouille. Lachéſis file, & Atropos coupe le fil : c'eſt à dire que la premiere préſide à la naiſſance, la ſeconde au cours de la vie, & la troiſiéme à la mort.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer: il crut que le malheureux Protésilâs, plein de honte & de ressentiment, ne voudroit point le voir; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils sont toujours prêts à toute sorte de bassesse. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vu par ce misérable: il craignoit d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi, qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protésilâs cherchoit avec empressement Philoclès; il vouloit lui faire pitié, & l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rapeller; car il savoit mieux que personne, combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à apaiser les Dieux par des mœurs pures, & par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit apris que le Roi avoit ôté à Protésilâs tous ses biens injustement aquis, il lui promit deux chôses, qu'il executa fidelement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme & de ses enfans, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, expôsés à l'indignation publique: l'autre étoit d'envoyer à Protésilâs dans cette île éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe impatient se hâte de faire partir Philoclès. Protésilâs les voit embarquer, ses yeux demeurent attachés & immobiles sur le rivage: ils suivent le vaisseau, qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sâble, reproche aux Dieux leur rigueur, apelle en vain à son secours la cruelle mort, qui sourde à ses prières ne daigne point le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de se donner lui même.

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune & des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroit déja dans le port. Aussitôt il courut au devant de Philoclès avec Mentor: il s'embrassa tendrement, lui

témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſécuté avec tant d'injuſtice. Cet aveu, bien loin de paroître une foibleſſe dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande âme, qui s'éleve au deſſus de ſes propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien, qui avoit aimé le peuple, & d'entendre le Roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté.

Philocles avec un air reſpectueux & modeſte recevoit les careſſes du Roi, & avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple ; il ſuivit le Roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus ; c'eſt que les Dieux, qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons dequoi ſe connoître les uns les autres. Ceux, qui ont le gout de la vertu, ne peuvent être enſemble, ſans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philocles demanda au Roi à ſe retirer auprès de Salente dans une ſolitude, où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vecu à Sâmos. Le Roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt là qu'on examinoit les moyens d'affermir les lois, & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina, furent l'éducation des enfans, & la manière de vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor diſoit qu'ils apartiennent moins à leurs parens qu'à la République : ils ſont les enfans du peuple, ils en ſont l'eſpérance & la force ; il n'eſt pas tems de les corriger, quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les exclure des emplois, lorſqu'on voit qu'ils s'en ſont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoutoit il, qui eſt le père de tout ſon peuple, eſt encore plus particulierement le père de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la nation. C'eſt dans la fleur, qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire obſerver les lois de Minos,

qui ordonnent qu'on éleve les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes; que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude & la molleſſe paſſent pour des vices infâmes; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Héros, qui ont été aimés des Dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combâts; que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures; qu'ils aprennent à être tendres pour leurs amis, fideles à leurs Alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort & les tourmens, que le moindre reproche de leurs conſciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu, qui ne s'enflâment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes éxercices du corps, & pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté, qui corrompent les plus beaux naturels: il vouloit une grande variété de jeux & de ſpectacles, qui animaſſent tout le peuple, mais ſur tout qui éxerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples & vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulâtion. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens ſans aucune vue d'intérêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile & paſſioné pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guèrre, diſoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces éxercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guèrre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par-là vous affoiblirez inſenſiblement la nation; les courages s'amolliront; les délices corrompront les mœurs;

mœurs ; d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & pour avoir voulu éviter les maux que la guèrre entraine après elle, ils tomberont dans une affreuse ſervitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guèrre ſont encore plus horribles que vous ne penſez. La guèrre épuiſe un Etat, & le mêt toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais ſûr de la finir ſans être expôſé aux plus tragiques renverſemens de la fortune. Avec quelque ſuperiorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire, qui étoit déja dans vôs mains, & la tranſporte chez vôs ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruiroit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis. On dépeuple ſon pays ; on laiſſe les tèrres preſque incultes ; on trouble le commerce ; mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures lois, & on laiſſe corrompre les mœurs. La jeuneſſe ne s'adonne plus aux lettres. Le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes : la juſtice, la poliçe, tout ſouffre de ce déſordre. Un Roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour aquerir un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de ſon royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il poſſede, pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui apartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nâtion en tems de paix. Vous avez déja vu les éxercices du corps qui nous établiſſons ; les prix que exciteront l'émulation ; les maximes de gloire & de vertu, dont on remplira les âmes des enfans, preſque dès le berceau, par le chant des grandes actions des Hérôs : ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout : auſſitôt qu'un peuple allié de votre nâtion aura une guèrre, il faut y envoyer la fleur de votre jeuneſſe, ſur tout ceux en qui on remarquera le génie de la guèrre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'experience. Par-là vous conſerverez une haute reputâ-

tion chez vôs Alliés. Votre alliance ſera recherchée, on craindra de la perdre : ſans avoir la guèrre chez vous & à vôs dépens, vous aurez toujours une jeuneſſe aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux, qui auront le talent de la guèrre : car le vrai moyen d'éloigner la guèrre, & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes : c'eſt d'honorer les hommes excellens dans cette profeſſion ; c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient éxercés dans les pays étrangers ; qui connoiſſent les forces, la diſcipline & les manières de faire la guèrre des peuples voiſins ; c'eſt d'être également incapable & de faire la guèrre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors étant toujours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les Alliés, quand ils ſont prêts à ſe faire la guèrre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous aquerez une gloire plus ſolide & plus ſure que celle des Conquerans : vous gâgnez l'amour & l'eſtime des étrangers : ils ont tous beſoin de vous : vous regnez ſur eux par la confiance, comme vous regnez ſur vôs ſujèt par l'autorité. Vous demeurez le dépoſitaire des ſécrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs. Votre réputétion vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom eſt comme un parfum delicieux, qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les regles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé ; mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé & ſecouru : tous vôs voiſins s'allarment pour vous, & ſont perſuadés que votre conſervâtion fait la ſureté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murâilles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois, qui ſachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derrière eux le vrai honneur, faute de le connoître.

Apres que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit ; puis il jettoit les yeux ſur le Roi, & étoit

charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles, qui ſortoient, comme un fleuve de ſageſſe, de la bouche de cet étranger.

Minerve, ſous la figure de Mentor, établiſſoit ainſi dans Salente toutes les meilleures lois & les plus utiles maximes de gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorzieme Livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE au camp des alliés gâgne l'inclinâtion de Philoctete, d'abord indiſpôſé contre lui à cauſe d'Ulyſſe ſon père. Philoctete lui raconte ſes avantures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, cauſée par la tunique empoiſoné, que le Centaure Neſſus avoit donnée à Déjanire : il lui explique comment il obtint de ce Hérôs ſes fleches fatales, ſans leſquelles la ville de Troie ne pouvoit être priſe : comment il fut puni d'avoir trahi ſon ſécret par tous les maux, qu'il ſouffrit dans l'île de Lemnos ; & comment Ulyſſe ſe ſervit de Néoptolème pour l'engager à aller au ſiége de Troie, où il fut guéri de ſes bleſſures par les fils d'Eſculape.

CEPENDANT Télémaque montroit ſon courage dans les périls de la guèrre. En partant de Salente il s'apliqua à gâgner l'affection des vieux Capitaines, dont la réputâtion & l'experiénce étoient au comble. Neſtor, qui l'avoit déja vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulyſſe, le traitoit comme ſi c'eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions qu'il appuyoit de divers exemples : il lui racontoit toutes les avantures de ſa jeu-

neſſe,

neſſe, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Hérôs de l'âge paſſé. La mémoire de ce ſage viéillard, qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une hiſtoire des anciens temps gravée ſur le marbre & ſur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclinâtion pour Télémaque que Neſtor. La haine qu'il avoit nourie ſi long tems dans ſon cœur contre Ulyſſe, l'éloignoit de ſon fils, & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il ſembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Hérôs, qui avoient renverſé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquoit tous les reſſentimens de Philoctete : il ne put ſe défendre d'aimer cette vertu douce & modeſte. Il prenoit ſouvent Télémaque, & lui diſoit : Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainſi) votre Père & moi, je l'avoue, nous avons été long-tems ennemis l'un de l'autre : j'avoue, même qu'après que nous eumes fait tomber la ſuperbe ville de Troie, mon cœur n'étoit point encore apaiſé ; & quand je vous ai vu, j'ai ſenti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulyſſe. Je me le ſuis ſouvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle eſt douce, ſimple, ingenue & modeſte, ſurmonte tout. Enſuite Philoctete s'engagea inſenſiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans ſon cœur tant de haine contre Ulyſſe.

Il faut, dit-il, reprendre mon hiſtoire de plus haut. Je ſuivis par-tout le grand Hercule, qui a délivré la tèrre de tant de monſtres, & devant qui les autres Hérôs n'étoient que comme ſont les foibles rôſeaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiſeaux en préſence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une paſſion, qui cauſe tous les déſaſtres les plus affreux : c'eſt l'Amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monſtres, ne pouvoit vaincre cette paſſion honteuſe ; & le cruel enfant Cupidon ſe jouoit de lui. Il ne pouvoit ſe reſſouvenir ſans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié ſa gloire juſqu'à filer, [1] auprès d'Omphale Reine de Lydie,

[1] Hercule après tant d'exploits glorieux, fut ſi poſſedé des charmes d'Omphale, qu'il changea pour elle ſa maſſue en une quenouille

Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes ; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, & presque effacé la gloire de tous ces travaux. Cependant, ô Dieux ! telle est la foiblesse & l'inconstance des hommes ; ils se promettent tout d'eux mêmes, & ne résistent à rien. Hélâs ! le grand Hercule retomba dans les piéges de l'amour qu'il avoit si souvent détestés : il aima [h] Déjanire. Trop heureux s'il eût été constant dans cette pâssion pour une femme, qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le vilage de laquelle les Grâces étoient peintes, ravit son cœur Déjanire brula de jalousie : elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelque autre. Cette tunique, pleine du sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des fleches, dont ce monstre avoit été percé Vous savez que les fleches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne [i], & que ce sang empoisonoit ces fleches, en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient, étoient incurables

Hercule s'étant revetu de cette tunique, sentit bientôt le feu dévorant, qui se glissoit jusques dans la moëlle de ses os : il poussoit des cris horribles, dont le mont Oeta résonnoit ; & faisoit retentir toutes les profondes vallées : la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux, qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux

ille, prit l'habit de fille, & mena la vie des filles de chambre de cette Princesse.

[h] Déjanire, fille d'Oénée Roi d'Etolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Nessus d'un coup de fleche trempée dans le sang de l'Hidre. Nessus se voyant près de mourir, donna sa robe ensanglantée à Déjanire ; & cette femme l'envoya à Hercule, qui, l'ayant mise, devint furieux, & se brula lui-même. Déjanire se tua ensuite d'un coup de la massue d'Hercule son mari.

[i] Lerne étoit un marais dans le territoire d'Argos, célebre par cette Hidre ou Serpent à cent têtes, qu'Hercule y défit.

Lychas,

Lychâs, qui lui avoit aporté de la part de Déjanire, cette tunique, ayant ôsé s'aprocher de lui, Hercule dans le transport de sa douleur le prit, & le fit pirouetter, comme un frondeur fait avec sa fronde tourner la pièrre, qu'il veut jetter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d Hercule tomba dans le flôts de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher, qui garde encore la figure humaine; & qui étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les sages pilotes.

Apres ce malheur de Lychâs je crus que je ne pouvois plus me siér à Hercule : je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main, les hauts sapins & les vieux chênes, qui depuis plusieurs siecles avoient mépriſé les vents & les tempêtes; de l'autre main il tâchoit en vain d'arracher de dessus son dôs la fatale tunique : elle s'étoit collé sur sa peau, & comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit, il déchiroit aussi sa peau & sa chair : son sang ruisseloit, & trempoit la tèrre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur, il s'écria : Tu vois, ô mon cher Philoctete ! les maux que les Dieux me font souffrir : ils sont justes; c'est moi, qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère : je péris, & je suis content de périr pour apaiser les Dieux. Mais, hélâs ! cher ami, où est ce que tu fuis ? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychâs, une cruauté que je me reproche; il n'a pas su quel poison il me présentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir : mais crois tu que je puisse oubliér l'amitié que je te dois, & que je veuille t'arracher la vie ? Non, non, je ne cèsserai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans son sein mon âme prête à s'envôler. C'est lui, qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete, Philoctete la seule espérance qui me reste ici bâs ?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui : il me tend ses bras, & veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel, dont il est lui-

lui-même brulé. Hélàs ! dit il, cette conſolâtion même ne m'eſt plus permiſe. En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres, qu'il vient d'abattre : il en fait un bucher ſur le ſommet de la montagne : il monte tranquilement ſur le bucher : il étend la peau du lion de Némée [k], qui avoit ſi long-tems couvert ſes épaules, lorſqu'il alloit d'un bout de la tèrre à l'autre abattre les monſtres, & délivrer les malheureux : il s'apuie ſur ſa maſſue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des Dieux, tant elle lui étoit funeſte. Je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque chôſe d'indigne de cette vertu, qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flâme commençoit à prendre au bucher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie : que les Dieux te le rendent ; je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la tèrre, ces fleches trempées dans le ſang de l'Hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font, ſont incurables ; par elles tu ſerâs invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'ôſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidele à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'âs été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une derniére conſolàtion : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu aurâs caché mes cendres. Je le lui promis : hélàs ! je le jurai même en arrôſant ſon bucher de mes larmes : un rayon de joie parut dans ſes yeux. Mais tout à-coup un tourbillon de flâme qui l'envelopa, étouffa ſa voix, & le déroba preſque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins, à travers les flâmes, avec un viſage auſſi ſerein, que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums, dans la joie d'un feſtin délicieux, au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de

[k] Némée, forêt dans l'Acaïe, où Hercule tua un Lion prodigieux, de la peau duquel il ſe couvrit enſuite.

tout

tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mère Alcmene : mais il conſerva, par l'ordre de Jupiter, cette nature ſubtile & immortelle, cette flâme céleſte, qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçue du père des Dieux. Ainſi il alla avec eux, ſous les voutes dorées du brillant Olympe, boire le Nectar, où les Dieux lui donnèrent pour épouſe l'aimable Hebé [1], qui eſt la Déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimede eût reçu cet honneur.

POUR moi, je trouvai une ſource inépuiſable de douleurs dans ces fleches qu'il m'avoit données pour m'élever au deſſus des Hérôs. Bientôt les Rois ligués entreprirent de venger Ménélâs de l'infâme Páris, qui avoit enlevé Helene, & de renverſer l'Empire de Pr a n. L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guèrre, à moins qu'ils n'euſſent les fleches d'Hercule.

ULYSSE votre père, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiége de Troie, & d'y aporter les fleches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déja long tems qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la tèrre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Hérôs : les monſtres & les ſcélérâts recommençoient à paroître impunément : les Grecs ne ſçavoient que croire de lui : les uns diſoient qu'il étoit mort ; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'Ourſe glacée [m] dompter les Scythes : mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes : je ne pouvois ſouffrir qu'on

[1] Hébé étoit fille de Junon ſans père : elle ſe laiſſa tomber en verſant à boire à Jupiter, qui ſe fit dans la ſuite ſervir par Ganimede.

[m] L'Ourſe eſt une conſtellâtion proche du pole arctique ou Septentrion : elle eſt apellée glacée à cauſe de l'éloignement où elle eſt du ſoleil.

m'ar-

m'arrachât de ces deſerts du mont Oeta [n], où j'avois vu périr mon ami : je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce Hérôs, & qu'à pleurer à la vue de ces triſtes lieux ; mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les levres de votre père : il parut preſque auſſi affligé que moi : il verſa des larmes : il ſçut gâgner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance : il m'attendrit pour les Rois Grècs, qui alloient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réuſſir ſans moi : il ne put jamais néanmoins m'arracher le ſécret de la mort d'Hercule que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avoi caché ſes cendres.

Helas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſécret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais : j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'ôſant le violer : les Dieux m'en ont puni : je frapai du pié la tèrre, à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; enſuite j'allai joindre les Rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'ile de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grècs ce que me fleches pouvoient faire ; me préparant à percer un daim, qui ſe lançoit dans un bois, je laiſſai tomber par mégarde la fleche de l'arc ſur mon pié, & elle me fit une bleſſure que je reſſens encore. Auſſitôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit ſouffertes : je rempliſſois nuit & jour l'ile de mes cris : un ſang noir & corrompu coulant de ma plaie, infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grècs, une puanteur capable de ſuffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité : chacun conclut que c'étoit un ſuplice, qui m'étoit envoyé par les juſtes Dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guèrre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préferoit l'intérêt commun de la Grece, & la victoire, à toutes les raiſons d'amitié ou de bienſéance particulière. On ne pouvoit plus ſacrifier

[n] Le mont Oeta eſt dans la Theſſalie entre le Parnaſſe & le Pinde, célebre par le tombeau d'Hercule.

dans

dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, ſon infection, & la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grècs par les conſeils d'Ulyſſe, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahiſon. Hélâs ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juſte que les plus ſages hommes fuſſent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demeurai preſque pendant tout le ſiége de Troie ſeul, ſans ſecours, ſans eſpérance, ſans ſoulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette île déſerte & ſauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer, qui ſe briſoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette ſolitude une caverne vuide dans un rocher, qui élevoit vers le ciel deux pointes, ſemblables à deux têtes. De ce rocher ſortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur deſquelles j'étois expôſé nuit & jour : j'amaſſai quelques feuilles pour me coucher : il ne me reſtoit pour tout bien qu'un pot de bois groſſièrement travaillé, & quelques habits déchirés, dont j'envelopois ma plaie pour arrêter le ſang, & dont je me ſervois auſſi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, & livré à la colère des Dieux, je paſſois mon tems à percer de mes fleches les colombes & les autres oiſeaux, qui vôloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiſeau pour ma nouriture, il faloit que je me trainaſſe contre tèrre avec douleur pour aller amaſſer ma proie : ainſi mes mains me préparoient dequoi me nourir.

Il eſt vrai que les Grècs en partant me laiſſerent quelques proviſions : mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuſe qu'elle eſt, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrâts & trompeurs, ſi la douleur ne m'eût accablé, & ſi je n'euſſe ſans ceſſe repaſſé dans mon eſprit ma triſte avanture. Quoi ! diſois je, tirer un homme de ſa patrie, comme le ſeul homme qui puiſſe venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette île déſerte pendant ſon ſommeil ! Car ce fut pendant mon ſommeil que les Grècs partirent. Jugez quelle fut ma ſurpriſe, & combien je verſai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaiſſeaux fendre

les ondes. Hélâs ! cherchant de tous côtés dans cette île ſauvage & horrible je n'y trouvai que la douleur.

En effet il n'y a ni port, ni commerce, ni hoſpitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux, que les tempêtes y ont jettés ; on n'y peut eſpérer de ſociété que par des naufrages ; encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'ôſoient me prendre pour me ramener : ils craignoient la colère des Dieux & celle des Grècs. Depuis dix ans je ſouffrois la honte, la douleur, la faim : je nouriſſois une plaie qui me dévoroit : l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout à coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme beau & gracieux, mais fièr & d'une tâille de Hérôs. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compâſſion & l'embarrâs. Il fut touché de voir avec quelle peine & quelle lenteur je me trainois. Les cris perçans & douloureux, dont je feſois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent ſon cœur.

O étranger ! lui diſois-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. O ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver ſur tes levres cette langue que j'ai apriſe dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi long tems dans cette ſolitude. Ne ſois point effrayé de voir un homme ſi malheureux : tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, Je ſuis Grec, que je m'écria : O douce parole après tant d'années de ſilence & de douleur ſans conſolâtion ! O mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je ſuis de l'île de Scyros *, j'y retourne : on dit que je ſuis fils d'Achille : tu ſçais tout.

* Scyros, aujourd'hui Sciro, eſt une des îles de l'Archipel, à l'entrée du golfe de Zeiton, a treize lieues du Négropont vers le Nord.

Des

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité. Je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomede [p], comment viens tu donc ici ? d'où viens tu ? Il me répondit qu'il venoit du siége de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctete ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misère ! la Grece ignore que je souffre : ma douleur augmente : les Atrides [q] m'ont mis en cet état : que les Dieux le leur rendent.

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grècs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit il .... (D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ? Achille est mort ? Pardonne moi mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père,) Néoptoleme me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon père !

Neoptoleme reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse & Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le désir d'hériter de sa gloire dans cette guèrre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée [r] ; l'armée s'assemble autour

[p] La Mere d'Achille, pour l'empêcher d'aller au siége de Troie, le mit deguisé en fille à la cour du Roi Lycomede, où il devint amoureux de Déidamie, de laquelle il eut *Pirrhus* ou *Néoptoleme*.

[q] Les Atrides sont les fils d'Atrée, savoir Agamemnon & Ménélis.

[r] Sigée, aujourd'hui cap des Janissaires, est dans la Natolie à l'entrée du golfe de Gallipoli, vis à vis la pointe de la Romanie. On y voit le village de Trojaki, qui veut dire petite Troie.

On lit dans toutes les éditions *J'arrive au siége* : mais il est aisé de voir par les paroles de Sophocle dans son Philoctete, d'où tout ceci est tiré, qu'il faut lire *à Sigée*.

Sigea cum alpuli notis usus secundis littora. Philoct. 8.

de moi ; chacun jure qu'il revoit Achille : mais, hélàs ! il n'étoit plus. Jeune & ſans expérience, je croyois pouvoir tout eſpérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père : ils me répondent cruellement, tu auràs le reſte de ce qui lui apartenoit : mais pour ſes armes, elles-ſont deſtinées à Ulyſſe.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulyſſe, ſans s'émouvoir, me diſoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiége ; tu n'as pas mérité de telles armes, & tu parles déja trop fièrement ; jamais tu ne les auràs. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des Dieux ! O Philoctete ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Telamonien n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort, m'écriai je ! & Ulyſſe ne meurt pas ! au contraire il fleurit dans l'armée. Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du ſage Neſtor, & de Patrocle ſi chéri par Achille : ils ſont morts auſſi, dit-il. Auſſitôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Hélàs ! que me dis tu ? Ainſi la cruelle guèrre moiſſonne les bons, & épargne les méchans. Ulyſſe eſt donc en vie ; * Therſite l'eſt auſſi ſans doute. Voilà ce que font les Dieux ; & nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuoit à me tromper. Il ajouta ces triſtes paroles : Loin de l'armée Greque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage île de Scyros. Adieu, je parts ; que les Dieux vous guériſſent.

Aussitôt je lui dis : O mon fils ! je te conjure par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu âs de plus cher ſur la tèrre, de ne me pas laiſſer ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je

* Therſite étoit un des plus mal faits & des plus lâches de l'armée des Grècs, & ſi porté à contredire les plus ſages & les plus habiles qu'Achille indigné de ſes manières le tua d'un coup de poing.

te

te ſerai à charge ; mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la ſentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laiſſe point en un déſert, où il n'y a aucun veſtige d'homme : mene-moi dans ta patrie, ou dans l'Eubée [a], qui n'eſt pas loin du mont Oeta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : renvoie moi à mon père. Hélâs ! que je crains qu'il ne ſoit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! ſouviens-toi de la fragilité des chôſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité, doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voila ce que l'excès de la douleur me feſoit dire à Néoptolème : il me promit de m'emmener Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de ton père ! Chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vecu ; comprenez ce que j'ai ſouffert : nul autre n'eût pu le ſouffrir ; mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle aprend aux hommes ce qu'ils ne pouroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert, ne ſavent rien ; ils ne connoiſſent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir ainſi parlé, je pris mon arc & mes fleches.

Neoptoleme me pria de ſouffrir qu'il baiſât ces armes ſi célebres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui, répondis : Tu peux tout : c'eſt toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accâblé de vieilleſſe, mes amis, moi même : tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être le ſeul d'entre les Grècs qui ait mérité de les toucher. Auſſitôt Néoptolème entre dans ma grote pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit : elle me trouble ; je ne ſçai plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pié ; je m'écrie : O

[a] Eubée, île de la mer Egée, aujourd'hui Negrepont.

mort tant désirée ! que ne viens-tu ? ô jeune homme ! brule-moi tout-à-l'heure, comme je brulai le fils de Jupiter. O tèrre ! ô tèrre ! reçois un mourant, qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond : une grande sueur commença à me soulager : un sang noir & corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes & de partir ; mais il étoit fils d'Achille. & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarrâs : il soupiroit comme un homme qui ne sait pas dissimuler, & qui agit contre son cœur. Me veux tu donc surprendre, lui dis-je ? Qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie. Je repris aussitôt : Ah ! qu'âs tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc ; je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélàs ! il ne répond rien ; il me regarde tranquilement ; rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule : il veut me trainer dans le camp des Grècs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eut attaqué dans ma force ! Mais encore à présent ce n'est que par surprise ! Que ferai je ? Rends, mon fils, sois semblable à ton père, semblable à toi même. Que dis tu ? Tu ne dis rien ! O rocher sauvage, je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nouriture : je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuér les bêtes, les bêtes me dévoreront : n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant : quelque conseil te pousse : rends moi mes armes ; va-t-en.

Neoptoleme, les larmes aux yeux, disoit tout bâs : Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie ! Ah ! que voi-je ? N'est ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entens sa voix, & il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fut entr'ouvert,

ouvert, & que j'euſſe vu le noir Tartare, que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avoue d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O tèrre de Lemnos, je te prens à témoin ! O ſoleil, tu le vois, & tu le ſouffres ! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir : Jupiter le veut, & je l'éxécute. Oſes tu, lui diſois je, nommer Jupiter ? Vois tu ce jeune homme, qui n'étoit point né pour la fraude, & qui ſouffre en éxécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'eſt pas pour vous tromper, me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire que nous venons ; c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troie, & vous ramener dans votre patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer : Puiſque tu m'âs abandonné ſur ce rivage, lui diſois je, que ne m'y laiſſes-tu en paix ? Va chercher la gloire des combâts & tous les plaiſirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides : laiſſe moi ma miſère & ma douleur. Pourquoi m'enlever ? Je ne ſuis plus rien ; je ſuis déja mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne ſaurois partir ; que mes cris, & l'infection de ma plaie troubleroient les ſacrifices : O Ulyſſe, auteur de mes maux, que les Dieux puiſſent te... Mais les Dieux ne m'écoutent point : au contraire ils excitent mon ennemi. O tèrre de ma patrie, que je ne revèrrai jamais ! O Dieux ! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe : alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainſi, votre père tranquile me regardoit avec un air de compâſſion, comme un homme qui loin d'être faché, ſuporte & excuſe le trouble d'un malheureux, que la fortune a aigri. Je le voyois ſemblable à un rocher, qui ſur le ſommet d'une montagne ſe joue de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre père, demeurant dans le ſilence, attendoit que ma colere fût épuiſée ; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les pâſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpece de laſſitude. Enſuite

ſuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez vous fait de votre raiſon & de votre courage ? voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu : vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grece, & le deſtructeur de Troie. Demeurez à Lemnos : ces armes que j'emporte, me donneront une gloire, qui vous étoit deſtinée. Néoptolème, partons : il eſt inutile de lui parler : la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grece entière.

Alors je me ſentis comme une lionne, à qui on vient d'arracher ſes petits : elle remplit les forêts de ſes mugiſſemens. O caverne ! diſois je, jamais je ne te quitterai, tu ſerâs mon tombeau ! O ſéjour de ma douleur ! plus de nouriture, plus d'eſpérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O ſi les oiſeaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes fleches. O Arc précieux ! Arc conſacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule ! s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es tu pas indigné ? Cet Arc n'eſt plus dans les mains de ton fidele ami : il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proie ! bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne : mes mains n'ont plus de fleches. Miſérable ! je ne puis vous nuire : venez me dévorer ; ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe !

Votre père ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit ſigne à Néoptolème, qui me les rendit auſſitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laiſſe-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une fleche contre votre père ; mais Néoptolème m'arrêta, en me diſant : La colère vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquile contre mes fleches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrepidité & de cette impatience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier tranſport me ſervir de mes armes, pour tuér celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore apaiſé, j'étois

tois inconſolable de devoir mes armes à un homme, que je haiſſois tant. Cependant Néoptolème me diſoit : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant ſorti de la ville de Troie par l'ordre & par l'inſpiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui, qui tient les fleches d Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troie, les enfans d Eſculape[a] le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon Arc ; mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour, s'il faloit ceder à Ulyſſe ; & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra t-on, diſois-je en moi-même avec Ulyſſe & avec les Atrides ? Que croira t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup, j'entens une voix plus qu'humaine : Je vois Hercule dans un nuage éclatant : il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes manières ſimples ; mais il avoit une hauteur & une majeſté, qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui, quand il domptoit les monſtres. Il me dit :

Tu entens, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſçais par quels travaux j'ai aquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras, tu percerâs de mes fleches Pâris, auteur de tant de maux. Après la priſe de Troie, tu enverrâs de riches dépouilles à Pœan ton père ſur le mont Oeta : ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes fleches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctete, ni Philoctete ſans toi. Allez donc comme deux lions, qui cherchent enſemble leur proie. J'enverrai Eſculape à Troie pour guérir Philoctete. Sur tout, ô Grècs ! aimez & obſervez la religion : le reſte meurt ; elle ne meurt jamais.

[a] Eſculape, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis, étoit ſi ſavant en médecine, que les payens en firent un Dieu. On l'adoroit ſous la forme d'un ſerpent, particulièrement en Epidaure à Pergame.

Apres avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour ! douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis ; je parts après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, Nymphe de ces prés humides : je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Echo répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes si amères. Adieu, ô tèrre de Lemnos ! laissez moi partir heureusement, puisque je vais où m'apelle la volonté des Dieux & de mes amis.

Ainsi nous partimes ; nous arrivames au siége de Troie. Machaon & Podalyre par la divine science de leur père Esculape me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus : j'ai recouvré toute ma vigueur : mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Páris, comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre : vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne sai quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux ; & sa vertu ne pouvoit apaiser ce ressentiment : mais la vue d'un fils, qui lui ressemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit le cœur pour le père même.

Fin du quinzieme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE entre en différend avec Phalante pour des prisonniérs, qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippiás, qui mépriſant sa jeuneſſe, prend de hauteur ces prisonniérs pour son frère Phalante : mais étant peu content de sa victoire, il gemit en sécret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adraſte, Roi des Dauniens, étant informé que les Rois alliés ne songeoient qu'à pacifiér le différend de Télémaque & d'Hippiás, va les attaquer à l'improviſte. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartiér de Phalante, tue son frère Hippiás ; & Phalante lui-même eſt tout percé de ses coups.

PENDANT que Philoctete avoit raconté ainsi ses avantures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les pâssions différentes, qui avoient agité Hercule, Philoctete, Ulyſſe, Néoptoléme, paroiſſoient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque,

lémaque, à meſure qu'elles étoient répreſentées. Dans la ſuite de cette narrâtion, quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctete, ſans y penſer : quelquefois il paroiſſoit rêveur, comme un homme qui penſe profondement à la ſuite des affaires. Quand Philoctete dépeignoit l'embarràs de Néoptolème, qui ne ſavoit point diſſimuler, Télémaque paroiſſoit dans le même embarràs ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

L'armée des Alliés marchoit en bon ordre contre Adraſte, Roi des Dauniens, qui mépriſoit les Dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour ſe ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il faloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincère, mais peu careſſant : il ne s'aviſoit guères de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres : il n'étoit point attaché aux richeſſes ; mais il ne ſavoit point donner. Ainſi avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réflexion ; ſa mère Pénélope l'avoit nouri, malgré Mentor, dans une hauteur & dans une fierté, qui terniſſoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes : les autres ne lui ſembloient mis ſur la tèrre par les Dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes déſirs, & pour raporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le ſervir étoit ſelon lui une aſſez haute recompenſe pour ceux qui le ſervoient. Il ne faloit jamais rien trouver d'impoſſible, quand il s'agiſſoit de le contenter : & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chôſe que lui-même ; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire & à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres, & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flaté par ſa mère dès le berceau, &

il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il sentit dès sa première jeunesse n'avoient pu modérer cette impétuosité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, expôsé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours, comme la palme souple se releve sans cèsse d'elle même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux, qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoit que la voix & la main d'un seul homme capable de le dompter, Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor : mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout à-coup dans sa plus grande impetuosité : il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rapelloit aussitôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. Sa sagesse rendoit en un moment son visage doux & serein. Neptune, quand il éleve son trident, & qu'il menace les flôts soulevés, n'apaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses pâssions suspendues, comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens, & de Phalante, qui étoit a leur tête. Cette colonie, qui étoit venue fonder Tarente, étoit compôsée de jeunes hommes nés pendant le siége de Troie, qui n'avoient eu aucune éducation : leur naissance illégitime, le déreglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été elevés, leur donnoient je ne sçai quoi de farouche & de barbâre. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une colonie Greque.

Phalante en toute occâsion cherchoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, mépriſant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en fesoit des râilleries, le traitant de foible & d'efféminé : il fesoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par

tout la jalouſie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuſe à tous les Alliés.

Un jour Télémaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniérs, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient ; parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui à la tête de ſes Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque trouvant les Dauniens déja vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, & de les mener dans le camp. Télémaque ſoutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire ſur les Dauniens. Ils allerent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des Rois alliés. Télémaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante : ils ſe fuſſent battus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit une frère nommé Hippiâs, célebre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force, & par ſon adreſſe. Pollux[x], diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceſte : Caſtor n'eût pu le ſurpâſſer pour conduire un cheval : il avoit preſque la tâille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit ; car il étoit encore plus querèlleux & plus brutal, qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé ſon frère, va à la hâte prendre les priſonniérs pour les emmener à Tarente, ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en ſécret, ſortit en frémiſſant de rage : tel qu'un ſangliér écumant, qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé ; on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard, dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre, & en le voyant, ſa fureur ſe redouble.

Ce n'étoit plus ce ſage Télémaque, inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor ; c'étoit un phrénétique, ou un lion furieux. Auſſitôt il crie à Hippiâs : Arrête, ô

[x] Pollux, fils de Jupiter & de Léda femme de Tindare, partagea l'immortalité avec Caſtor, étant alternativement une année dans le ciel, & une année dans les Champs Eliſiens.

le

le plus lâche de tous les hommes ! Arrête, nous allons voir ſi tu pourâs m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduirâs point à Tarente ; va, déſcends tout-à-l'heure dans les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard ; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup ; le dard ne toucha point Hippiâs. Auſſitôt Télémaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune ; & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux Capitaines des Epirotes dans une guèrre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée qu'Hippiâs, qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe. L'épée ſe rompt dans leurs mains : ils ſe ſaiſirent, & ſe ſerrèrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles, qui cherchent à ſe déchirer : le feu brille dans leurs eux ; ils ſe racourciſſent, ils s'alongent, ils ſe baiſſent, ils ſe relevent, ils s'élancent, ils ſont altérés de ſang. Les voilà aux priſes, piés contre piés, mains contre mains : ces deux corps entrelâſſés paroiſſoient n'en faire qu'un. Mais Hippiâs, d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accâbler Télémaque, dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déja Télémaque hors d'haleine ſentoit ſes genoux chanceler. Hippiâs le voyant ébranlé redouble ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe, il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve, qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne laiſſoit dans cette extrémité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente, mais elle envoya Iris[y] la prompte meſſagère des Dieux. Celle-ci, vôlant d'une aile légère, fendoit les eſpâces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumière, qui peignoit un nuage de mille diverſes couleurs : elle ne ſe repôſa que ſur les rivages de la mer, où étoit campée l'armée innombrable des Alliés. Elle voit de

[y] Iris étoit fille de Thaumas & d'Electra, & meſſagère de Junon, qui étoit Déeſſe de la pluie.

loin la querelle, l'ardeur, & les efforts des deux combattans ; elle fremit à la vue du danger, où étoit le jeune Télémaque ; elle s'aproche, envelopée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles, dans le moment où Hippiâs, ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux ; elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'Egide, que la ſage Déeſſe lui avoit confié. Auſſitôt Télémaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippiâs ſe trouble : il ſent je ne ſçai quoi de divin, qui l'étonne & qui l'accâble. Télémaque le preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituâtion, tantôt dans une autre : il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour le raſſurer : enfin il le jette par tèrre & tombe ſur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups, dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant : la tèrre en gémit : tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippiâs fut il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite, d'attaquer ainſi le frère d'un des Rois alliés, qu'il étoit venu ſecourir : il rapella lui même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor. Il eut honte de ſa victoire, & vit bien qu'il avoit merité d'être vaincu. Cependant Phalante, tranſporté de fureur, accouroit au ſecours de ſon frère : il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer auſſi Hippiâs, que Télémaque tenoit ſous lui dans la pouſſière. Le fils d'Ulyſſe eût pu ſans peine ôter la vie à ſon ennemi : mais ſa colère étoit apaiſé, & il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute, en montrant de la modérâtion. Il ſe leve, en diſant : O Hippiâs ! il me ſuffit de vous avoir apris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe. Vivez, j'admire votre force & votre courage. Les Dieux m'ont protegé : cédez à leur puiſſance : ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Dauniens. Pendant que Télémaque parloit ainſi, Hippiâs ſe relevoit couvert de pouſſière & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'ôſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frère ; il étoit en ſuſpens, & hors de lui-même. Tous les Rois alliés accoururent : ils menerent d'un

d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippiâs, qui ayant perdu ſa fièrté n'ôſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télémaque, dans un âge ſi tendre où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippiâs ſemblable en force & en grandeur à ces Géans, enfans de la tèrre, qui tentèrent autrefois de chaſſer de l'Olympe les immortels.

Mais le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute; & ne pouvant plus ſe ſuporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promtitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens: il trouvoit je ne ſçai quoi de vain, de foible, & de bâs dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie & l'humanité: il le voyoit, mais il n'ôſoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechutes: il étoit aux priſes avec lui même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, & ſe puniſſant ſoi-même. Hélâs! diſoit il, ôſerai je revoir Mentor? Suis je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage & le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la diviſion & le déſordre dans l'armée des Alliés? Eſt-ce leur ſang ou celui des Dauniens leurs ennemis, que je dois repandre? J'ai été téméraire: je n'ai pas même ſu lancer mon dard: je me ſuis expôſé avec Hippiâs à forces inégales: je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne ſerois plus, non, je ne ſerois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélâs! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai, & voudrai faire encore les mêmes fautes, dont j'ai maintenant tant de honte & d'horreur. O funeſte victoire! ô louanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctete le vinrent trouver. Neſtor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit: mais ſe ſage viéillard reconnoiſſant bien tôt la déſolâtion du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les Princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, & & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis, qu'après avoir reconcilié Télémaque avec Phalante & Hippiâs. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Cretois, qui avoient ſuivi Télémaque dans cette guèrre: tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Télémaque; & Télémaque, qui voyoit tant de maux préſens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les Princes étoient dans un extrême embarrâs. Ils n'ôſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Cretois de Télémaque & les Tarentins de Phalante ne combatiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les reténir au dedans du camp, où ils étoient gardés de près. Neſtor & Philoctete alloient & revenoient ſans ceſſe de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neſtor, & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les diſcours pleins de rage de ſon frère Hippiâs. Télémaque étoit bien plus doux: mais il étoit abatu par une douleur, que rien ne pouvoit conſoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitâtion, toutes les troupes étoient conſternées: tout le camp paroiſſoit comme une maiſon déſolée, qui vient de perdre un pére de famille, l'apui de tous ſes proches, & la douce eſpérance de ſes petits enfans.

Dans ce déſordre & cette conſternâtion de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de chariôts, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs & animés au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou bleſſés. Un tourbillon de pouſſiére forme un épais nuage qui couvre le ciel, & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouſſiére ſe joint

une

une fumée épaiſſe, qui troubloit l'air, & qui ôtoit la reſpirâtion. On entendoit un bruit ſourd, ſemblable à celui des tourbillons de flâme que le mont Etna vomit du fond de ces entrâilles embrâſées, lorſque Vulcain avec ſes Cyclopes y forge des foudres pour le père des Dieux. L'épouvante ſaiſit les cœurs.

Adraste vigilant & infatigable avoit ſurpris les Alliés; il leur avoit caché ſa marche, & il étoit inſtruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les Alliés avoient ſaiſi preſque tous les pâſſages. Tenans ces défiles ils ſe croyoient en pleine ſureté, & prétendoient même pouvoir par ces pâſſages qu'ils occupoient, tomber ſur l'ennemi derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient leur ſeroient venues. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſécret de ſes ennemis, avoit apris leur réſolution; car Neſtor & Philoctete, ces deux Capitaines d'ailleurs ſi ſages & ſi expérimentés, n'étoient pas aſſez ſécrets dans leurs entrepriſes. Neſtor, dans ce déclin de l'âge, ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctete naturellement parloit moins: mais il étoit promt; & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui feſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clé de ſon cœur pour en tirer les plus importans ſécrets. On n'avoit qu'à l'irriter; alors fougueux & hors de lui-même il éclatoit par des menaces: il ſe vantoit d'avoir des moyens ſurs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ſes moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſidérément, & le ſécret le plus intime échapoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vâſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte ne manquoient pas de ſe jouer de la foibleſſe de ces deux Rois. Ils flatoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges: ils lui rapelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais de l'aplaudir. D'un autre côté ils tendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctete: ils ne lui parloient que de diffi-

difficultés, de contre-tems, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Auſſitôt que ce naturel promt étoit enflâmé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Telemaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſécret. Il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſécret ſans dire aucun menſonge. Il n'avoit point même un certain air réſervé & myſtérieux, qu'ont d'ordinaire les gens ſécrets. Il ne paroiſſoit point chargé du ſécret qu'il devoit garder: on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes levres. Mais en diſant tout ce que l'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectâtion aux chôſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon & entamer ſon ſécret. Par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible: ſes meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils, & il n'y avoit que le ſeul Mentor, pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers dégrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Telemaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Neſtor & Philoctete: mais ces deux hommes expérimentés ne firent pas aſſez d'attention à un avis ſi ſalutaire. La viéilleſſe n'a plus rien de ſouple: la longue habitude la tient comme enchaînée: elle n'a plus de reſſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres, dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes, qui ont viéilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs ôs. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard: ils gémiſſent en vain; & la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il

Il y avoit dans l'armée un Dolope [2] nommé Eurymaque, flateur insinuant, sachant s'accommoder à tous les gouts, & à toutes les inclinâtions des Princes, inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis ? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate, qui fût bien reçué des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coutoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères & vertueux, qui sont toujours les mêmes, & qui s'assujetissent aux regles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux Princes, que ceux qui flatent leur pâssions dominantes. Eurymaque savoit la guèrre : il étoit capable d'affaires : c'étoit un avanturiér, qui s'étoit donné à Nestor, & avoit gâgné sa confiance : il tiroit du fond de son cœur, un peu vain & sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctete ne se confiât point à lui, la colère & l'impatience fesoient en lui ce que la confiance fesoit dans Nestor. Eurymaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adraste pour lui mander tous les desseins des Alliés. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges, qui devoient l'un après l'autre s'échaper du camp des Alliés, & retourner au sien. A mesure q'il y avoit quelque affaire importante à faire savoir à Adraste, Eurymaque fesoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurymaque suspect.

Cependant Adraste prévenoit toutes les entrepriſes des Alliés. A peine une résolution étoit elle prise dans le Conseil, que les Dauniens fesoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque

[2] Les Dolopes étoient des Peuples de Thessalie, que Pélée, leur Roi, envoya au siége de Troie sous la conduite de Phénix.

ne

ne ſe lâſſoit point d'en chercher la cauſe, & d'exciter la défiance de Neſtor & de Philoctete : mais ſon ſoin étoit inutile : ils étoient aveuglés.

On avoit réſolu dans le Conſeil d'attendre les troupes nombreuſes qui devoient arriver, & on avoit fait avancer ſécretement pendant la nuit cent vaiſſeaux pour conduire plus promtement ces troupes depuis une côte de la mer très rude, où elles devoient arriver, juſqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on ſe croyoit en ſureté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voiſine, qui eſt une côte preſque inacceſſible de l'Apennin. L'armée étoit campée ſur les bords du fleuve Galèſe [a], aſſez près de la mer. Cette campagne délicieuſe eſt abondante en pâturages, & en tous les fruits qui peuvent nourir une armée. Adraſte étoit derrière la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit paſſer : mais comme il ſçut que les Alliés étoient encore foibles ; qu'il leur venoit un grand ſecours ; que les vaiſſeaux attendoient des troupes qui devoient arriver ; & que l'armée étoit diviſée par la querelle de Télémaque avec Phalante ; il ſe hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit ſur le bord de la mer, & paſſa par des chemins qu'on avoit toujours cru abſolument impraticables. Ainſi la hardieſſe & le travail ſurmontent les plus grands obſtacles ; ainſi il n'y a preſque rien d'impoſſible à ceux qui ſavent ôſer & ſouffrir ; ainſi ceux qui s'endorment, comptant que les chôſes difficiles ſont impoſſibles, méritent d'être ſurpris & accâblés. Adraſte ſurprit au point du jour les cent vaiſſeaux, qui apartenoient aux Alliés. Comme ces vaiſſeaux étoient mal gardés, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galèſe : puis il remonta très-promtement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit : on pouſſa d'abord de grands cris de

[a] Le Galeſe eſt une rivière du royaume de Naples, qui a ſa ſource près d'Oria en la tèrre d'Otrante, & qui, après avoir coulé vers le couchant, entre dans le golfe de Tarente.

joie,

joie. Adraſte & ſes ſoldâts déſcendirent, avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent ſur les Alliés, qui ne ſe défient de rien : il les trouve dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chèf, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins, où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacédémonienne étant ſurpriſe ne put réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſitôt la flâme s'éleve des pavillons, & monte juſqu'aux nues : le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, & qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flâme de pavillon en pavillon ; & bientôt tout le camp eſt comme un viéille forêt, qu'une étincelle de feu a embrâſée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ſes troupes vont périr dans cet incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp ; mais il comprend auſſi combien le déſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux : il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe Lacédémonienne encore à demi armée : mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer. D'un côté, une troupe d'archers adroits perce de fleches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre, des frondeurs jettent une grêle de grôſſes pièrres. Adraſte lui même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens, pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuyent Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échapé au feu ; il nâge dans le ſang ; il ne peut s'aſſouvir de carnage : les lions & les tigres n'égalent point ſa furie, quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent, & le courage les abandonne. La pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête eſt hériſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines : leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même

même l'eſpérance de la fuite. Phalante, à qui la honte & le déſeſpoir donnent encore un reſte de force & de vigueur, éleve les mains & les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ſes piés ſon frère Hippiâs ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippiâs étendu par tèrre ſe roule dans la pouſſière : un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté : ſes yeux ſe ferment à la lumière : ſon âme furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même, tout couvert du ſang de ſon frère, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit envelopé par une foule d'ennemis, qui s'efforcent de le renverſer : ſon bouclier eſt percé de mille traits. Il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps : il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives. Les Dieux le voyent, & ils n'en ont aucune pitié.

Fin du ſeizieme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE s'étant revetu de ſes armes divines court au ſecours de Phalante, renverſe d'abord Iphiclès fils d'Adraſte, repouſſe l'ennemi victorieux, & remporteroit ſur lui une victoire complette, ſi une tempête ſurvenant ne feſoit finir le combat. Enſuite Telémaque fait emporter les bleſſés, prend ſoin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obſeques de ſon frère Hippias, dont il lui va préſenter les cendres, qu'il a recueillies dans une urne d'or.

JUPITER au milieu de toutes les Divinités céleſtes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des Alliés. En même tems il conſultoit les immuables deſtinées, & voyoit tous les chefs, dont la trame devoit ce jour là être tranchée par le cizeau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter, quelle ſeroit ſa volonté. Mais le père des Dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe : Vous voyez en quelle extrémité ſont réduits les Alliés, vous voyez Adraſte, qui renverſe tous ſes ennemis ; mais ce ſpectacle eſt bien trompeur : la gloire & la proſpérité

des méchans eſt courte: Adraſte impie & odieux par ſa mauvaiſe foi ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux Alliés que pour leur aprendre à ſe corriger, & à mieux garder le ſécret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télémaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les Dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Neſtor & Philoctete furent avertis qu'une partie du camp étoit déja brulée; que la flâme pouſſée par les vents s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en déſordre; & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les éfforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frapent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les Capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Telemaque, qui étoit abatu & inconſolable, oublie ſa douleur. Il prend ſes armes, don precieux de la ſage Minerve, qui paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvriér de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du ſoleil. On y voyoit Neptune & Pallâs, qui diſputoient entre eux à qui aurcit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante [b]. Neptune de ſon trident frapoit la tèrre; & on en voyoit ſortir un cheval fougueux. Le feu ſortoit de ſes yeux, & l'écume de ſa bouche. Ses crins flottoient au gré du vent: ſes jambes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légèreté. Il ne marchoit point; il ſautoit à force de reins: mais avec tant de viteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pâs: on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'Olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau, auquel pendoit ſon fruit, repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable aux troubles de la guèrre, dont ce cheval étoit l'image. La Déèſſe demeuroit victorieuſe par ſes dons ſimples & utiles; & la ſuperbe Athènes portoit ſon nom.

[b] Athènes.

L'on

L'on voyoit auſſi Minerve aſſemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & ailés. Ils ſe refugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bélans ſe refugient autour de leur mere, à la vue d'un Loup affamé, qui d'une gueule béante & enflâmée s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un viſage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ſes ouvrages la folle témérité d'Arachné [c], qui avoit ôſé diſputer avec elle pour la perfection des tapiſſeries. On voyoit cette malheureuſe, dont tous les membres extenués ſe défiguroient, & ſe changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroiſſoit encore Minerve, qui dans la guèrre des Géans ſervoit de conſeil à Jupiter même, & ſoutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit auſſi repréſentée avec ſa lance & ſon Egide ſur les bords du Xanthe [d] & du Simoïs [e], menant Ulyſſe par la main, ranimant les troupes fugitives des Grècs, ſoutenant les éfforts des plus vaillants Capitaines Troyens, & du redoutable Hector même; enfin, introduiſant Ulyſſe dans cette fatale machine, qui devoit en une ſeule nuit renverſer l'Empire de Priam.

D'un autre côté le boucliér repréſentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enne, qui ſont au milieu de la Sicile. On voyoit la Déèſſe, qui raſſembloit les peuples épars ça & là, cherchant leur nouriture par la chaſſe, ou cueillant les fruits ſauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes groſſiers l'art d'adoucir la tèrre, & de tirer de ſon ſein fécond leur nouriture. Elle leur préſentoit une charrue, & y feſoit atteler des bœufs. On voyoit la tèrre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charrue: puis on apercevoit les moiſſons dorées, qui couvroient ces fertiles campagnes. Le moiſſonneur avec ſa faux coupoit les doux

[c] Arachné, fille d'Idmon du pays de Lidie, fut changée en araignée par Minerve, parce qu'elle croyoit mieux travailler en tapiſſeries que cette Déèſſe à qui on en attribue l'invention.

[d] Le Xanthe ou Scamandre eſt une rivière de l'ancien royaume de Troie, qui tombe dans la mer Egée.

[e] Le Simoïs eſt une rivière du même pays, qui ſe mêle avec le Scamandre, & qui tombe avec lui dans la mer Egée.

fruits de la tèrre, & ſe payoit de toutes ſes peines. Le fer, deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & à faire naître tous les plaiſirs.

Les Nymphes, couronnées de fleurs, danſoient enſemble dans une prairie, ſur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flute : les Faunes & les Satyres folâtres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi couronné de lièrre, apuyé d'une main ſur ſon Thyrſe, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres & de pluſieurs grapes de raiſins. C'étoit une beauté molle, avec je ne ſçai quoi de noble, de paſſionné, & de languiſſant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadné [f], lorſqu'il la trouva ſeule abandonnée, & abimée dans la douleur ſur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux; des viéillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits ; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, lâſſés du travail de la journée. Les femmes alloient au devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des bergers, qui paroiſſoient chanter ; & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance & les délices : tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouer au milieu des moutons. Le lion & le tigre, ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux. Un petit berger les menoit enſemble ſous ſa houlette ; & cette aimable peinture rapelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Telemaque s'étant revetu de ces armes divines, au lieu de prendre ſon boucliér ordinaire, prit la terrible Egide, que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris, prompte meſſagère des Dieux. Iris lui avoit enlevé ſon boucliér, ſans qu'il s'en aperçût, & lui avoit donné en la place cette Egide, redoutable aux Dieux mêmes.

[f] Ariadné, fille de Minos & de Paſiphaë, donna à Théſée un fil pour ſe conduire dans le labirinthe ſans s'égarer, & le ſuivit juſques dans l'île de Naxos, où cet ingrat l'abandonna à la merci des bêtes. Ce fut là où Bacchus la vit & en fut charmé.

Es

En cet état il court hors du camp pour en éviter les flâmes ; il apelle à lui d'une voix forte tous les chefs de l'armée ; & cette voix ranime déja tous les Alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerriér. Il paroit tonjours doux, toujours libre & tranquile, toujours apliqué à donner des ordres, comme pouroit faire un ſage viéillard, attentif à regler ſa famille, & à inſtruire ſes enfans : mais il eſt prompt & rapide dans l'éxécution. Semblable à un fleuve impétueux, qui non ſeulement roule avec précipitâtion ſes flôts écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctete, Neſtor, & les chefs des Manduriens & des autres nâtions ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cedent. L'expérience des viéillards leur manque, le conſeil & la ſageſſe ſont ôtés à tous les commandans ; la jalouſie même, ſi naturelle aux hommes, s'éteint dans tous les cœurs ; tous ſe taiſent, tous admirent Télémaque, tous ſe rangent pour lui obéir ſans y faire de réflections, & comme s'ils y euſſent été accoutumés. Il s'avance & monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpôſition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre, où ils ſe ſont mis en brulant le camp des Alliés. Il fait le tour en diligence, & tous les Capitaines les plus expérimentés le ſuivent. Il attaque les Dauniens par derriére, dans un tems où ils croyoient l'armée des Alliés envelopée dans les flâmes de l'embrâſement. Cette ſurpriſe les trouble : ils tombent ſous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniérs jours de l'automne tombent des forêts, quand un fiér aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, & en agite toutes les branches. La tèrre eſt couverte des hommes que Télémaque renverſe. De ſon dard il perçe le cœur d'Iphyclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci ôſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon père, qui penſa être ſurpris par Télémaque.

Le fils d'Ulyſſe & Iphyclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux

chéris de leurs parens ; mais Iphyclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célebre de tous les Lydiens venus en Etrurie. Enfin son glaive perce Cléomenes nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui aporter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraste frémit de rage, voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines, & la victoire qui échape de ses mains. Phalante presque abatu à ses piés est comme une victime, à demi égorgée, qui se dérobe au couteau sacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne faloit plus à Adraste qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante, noyé dans son sang & dans celui des soldâts qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque, qui s'avance pour le secourir. En ce moment la vie lui est rendue : un nuage qui couvroit déja ses yeux se dissipe. Les Dauniens sentant cette ataque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repousser un plus dangereux ennemi. Adraste est tel qu'un tigre, à qui des bergers assemblés arrachent la proie qu'il étoit sur le point de dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guèrre, en délivrant les Alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulysse une victoire si prompte & si facile. Minerve même vouloit qu'il eût à souffrir des maux plus longs, pour mieux aprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraste fut donc conservé par le père des Dieux, afin que Télémaque eût le tems d'aquérir plus de gloire & plus de vertu. Un nuage épais, que Jupiter assembla dans les airs, sauva les Dauniens : un tonnèrre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voutes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler sur les têtes des foibles mortels : les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole ; & dans le moment où ils éblouissoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreuses ténebres de la nuit : une pluie abondante, qui tomba dans l'instant, servit encore à séparer les deux armées.

Adraste

Adraste profita du ſecours des Dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & mérita, par cette ingratitude, d'être réſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brulé, & un marais, qui s'etendoit juſqu'à la rivière : il le fit avec tant d'induſtrie & de promtitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſources & de préſence d'eſprit. Les Alliés, animés par Télémaque, vouloient le pourſuivre ; mais à la faveur de cet orage il leur échapa, comme un oiſeau d'une aile légère échape aux filèts des chaſſeurs. Les Alliés ne ſongèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, & à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guèrre a de plus lamentable ; les malades & les bleſſés, manquant de forces pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu : ils paroiſſoient à demi brulés, pouſſant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé ; il ne put retenir ſes larmes ; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compâſſion : il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans & dévoués à une longue & cruelle mort : ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brulées ſur les autels, & dont l'ôdeur ſe répand de tous côtés.

Helas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guèrre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ! ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la tèrre, ces jours ſont ſi miſérables ! pourquoi précipiter une mort déja ſi prochaine ? pourquoi ajouter tant de déſolâtions affreuſes à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie ſi courte ? Les hommes ſont tous frères, & ils s'entre-déchirent : les bêtes farouches ſont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guèrre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'eſpece différente. L'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore pour quoi ces guères ? N'y a-t-il pas aſſez de tèrre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de tèrres déſertes ? Le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc ! une fauſſe gloire, un vain titre

de

de Conquerant, qu'un Prince veut aquérir, allume la guèrre dans des pays immenſes ! Ainſi un ſeul homme, donné au monde par la colère des Dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nâge dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flammes ; que tout ce qui échape au fer & au feu, ne puiſſe échaper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme qui ſe joue de la nature humaine entière, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire. Quelle gloire monſtrueuſe ! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes, qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne ſont pas même des hommes : ils doivent être même en éxécrâtion dans tous les ſiecles, dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les Rois doivent bien prendre garde aux guèrres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être juſtes : ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public. Le ſang du peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flateurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité, qui ſe couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens inſenſibles entraînent preſque toujours les Rois dans des guèrres, qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout ſans néceſſité, & où ils font autant de mal à leurs ſujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Télémaque.

Mais il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guèrre : il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſécourir lui-même les malades, & les mourans, il leur donnoit de l'argent & des remedes, il les conſoloit, & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi les Cretois qui étoient avec lui, il y avoit deux viéillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile, & l'autre Noſophuge. Traumaphile avoit été au ſiége de Troie avec Idoménée, & avoit apris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes & les plus envenimées une liqueur odoriférante, qui conſumoit les chairs mortes & corrompues, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promte-

promtement de nouvelles chairs plus ſaines & plus belles que les premières. Pour Noſophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Eſculape ; mais il avoit eu, par le moyen de Mérione [g], un livre ſacré & myſtérieux, qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. D'ailleurs Noſophuge étoit ami des Dieux : il avoit compôſé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone [h] : il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche & ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformité de ſon corps, & à ſa reſpirâtion, la cauſe de ſa maladie. Tantôt il donnoit des remedes, qui feſoient ſuer ; & il montroit par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpirâtion facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps ; tantôt il donnoit, pour les maux de langueur, certains breuvages, qui fortifioient peu-à peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la medecine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes qu'ils aient tant de maladies ; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté : leur intempérance, diſoit-il encore, change en poiſons mortels les alimens deſtinés à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modérâtion abregent plus les jours des hommes, que les remedes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nouriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flatent trop le gout, & qui font manger au delà du beſoin, empoiſonent au lieu de nourir. Les remedes ſont eux-mêmes de véritables maux, qui ruinent la nature, & dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand remede, qui eſt toujours innocent & toujours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété, c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquilité de l'eſprit, c'eſt l'éxercice du corps. Par-là

[g] Mérione étoit le conducteur du char d'Idoménée, & le chef de l'armée navale qu'il mena au ſége de Troie. C'étoit un Capitaine très brave & très experimenté.

[h] Latone étoit fille de Cœus : elle eut de Jupiter, Apollon & Diane dans l'Ile d'Oſtérie.

on fait un ſang doux & tempéré : on diſſipe toutes les humeurs ſuperflues. Ainſi le ſage Noſophuge étoit moins admirable par ſes remedes, que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remedes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque pour viſiter tous les malades de l'armée : ils en guerirent beaucoup par leurs remedes, mais ils en guerirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propôs; car ils s'apliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un regime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence. Tous les ſoldats touchés de ces ſecours rendoient grâces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l' armée des Alliés.

Ce n'eſt pas un homme, diſoient ils ; c'eſt ſans doute quelque Divinité bienfeſante ſous une figure humaine. Du moins ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux Dieux ; il n'eſt ſur la tèrre que pour faire du bien. Il eſt encore plus aimable par ſa douceur & par ſa bonté, que par ſa valeur. O ſi nous pouvions l'avoir pour Roi ! mais les Dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux, qu'ils chériſſent, & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Telemaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiérs du camp par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges, qui n'étoient point ſuſpectes de flaterie, comme celles que les flateurs donnent ſouvent en face aux Princes, ſupôſant qu'ils n'ont ni modeſtie, ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les louer ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit gouter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſécret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles là ; il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les Dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire : mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir : auſſitôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites : il n'oublioit point ſa hauteur naturelle & ſon in-

indifférence pour les hommes : il avoit une honte ſécrete d'être né ſi dur, & de paroître ſi humain[1]. Il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande Déeſſe ! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, & pour corriger mon mauvais naturel. C'eſt vous, qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi même ; c'eſt vous, qui retenez mes paſſions impétueuſes ; c'eſt vous, qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux : ſans vous je ſerois haï, & digne de l'être ; ſans vous je ferois des fautes irréparables ; je ſerois comme un enfant, qui ne ſentant pas ſa foibleſſe, quitte ſa mère, & tombe dès le premier pas.

Nestor & Philoctete étoient étonnés de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins : ils ne ſavoient que croire : ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippiâs : il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré de l'endroit, où il étoit caché ſous un monceau de corps morts : il verſa ſur lui des larmes pieuſes : il dit : O grande ombre ! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité ; mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente. Je ſai combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne : nous euſſions dans la ſuite été ſincèrement unis : j'avois tort de mon côté : ô Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes : puis on prépara par ſon ordre un bucher. Les grands pins, gemiſſant ſous les coups des haches, tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la tèrre qui ſembloient menacer le ciel ; les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage ;

[1] On lit dans preſque toutes les éditions qui ont paru juſqu'ici *inhumain* : cependant le dernier paragraphe de ce xvii. livre fait aſſez voir que c'eſt *humain* qu'il faut lire.

les

les hêtres, qui ſont l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galèſe. Là s'éleve avec ordre un bucher, qui reſſemble à un bâtiment régulier : la flâme commence à paroître : un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel. Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſés : la douleur amère eſt peinte ſur ces viſages farouches, & les larmes coulent abondamment ; puis on voyoit venir Phérécyde, vieillard moins abatu par le nombre des années, que par la douleur de ſurvivre à Hippiâs, qu'il avoit éleré depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciel ſes mains, & ſes yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippiâs il refuſoit toute nouriture : le doux ſommeil n'avoit pu apeſantir ſes paupières, ni ſuſpendre un moment ſa cuiſante peine : il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche : car ſon cœur étoit trop ſerré : c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement. Mais quand il vit le bucher allumé, il parut tout à-coup furieux, & il s'écria : O Hippiâs, Hippiâs ! Je ne te verrai plus : Hippiâs n'eſt plus, & je vis encore ! O mon cher Hippiâs ! c'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai apris à mépriſer la mort : je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon derniér ſoupir. O Dieux cruels ! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippiâs ! O cher enfant, que j'ai nouri, & qui m'a couté tant de ſoin, je ne te verrai plus ; mais je verrai ta mère, qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouſe frapant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux, & j'en ſerai cauſe. O chère ombre ! apelle-moi ſur les rives du Styx : la lumière m'eſt odieuſe : c'eſt toi ſeul, mon cher Hippiâs, que je veux revoir. Hippiâs ! Hippiâs ! ô mon cher Hippiâs ! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le derniér devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippiâs étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent : la mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté ; & les grâces étoient encore à demi peintes ſur ſon viſage pâle : on voyoit floter autour de ſon cou, plus blanc que la neige, mais penché

penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys [k] ou de Ganymede, qui alloient être réduits en cendre : on remarquoit dans le côté la bleſſure profonde, par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le royaume ſombre de Pluton.

TELEMAQUE triſte & abatu ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bucher, le fils d'Ulyſſe ne put voir la flâme pénétrer les étoffes, qui envelopoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit il, ô magnanime Hippiâs ! car je n'ôſe te nommer mon ami : apaiſe-toi, ô Ombre, qui âs mérité tant de gloire ! ſi je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur : tu es délivré des miſères où nous ſommes encore, & tu es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélâis ! que je ſerois heureux de finir de même ? Que le Styx n'arrête point ton Ombre : que les Champs Elyſées lui ſoient ouverts : que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiecles ; & que tes cendres repôſent en paix.

A peine eut il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri. On s'attendriſſoit ſur Hippiâs, dont on racontoit les grandes actions ; & la douleur de ſa mort rapellant toutes ſes bonnes qualités feſoit oublier les défauts, qu'une jeuneſſe impétueuſe & une mauvaiſe éducâtion lui avoient données : mais on étoit encore plus touché des ſentimens tendres de Télémaque. Eſt-ce donc là, diſoit on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable ? Le voilà devenu doux, humain, tendre : ſans doute Minerve, qui a tant aimé ſon père, l'aime auſſi ; ſans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puiſſent faire aux hommes, en lui donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

LE corps étoit déja conſumé par les flâmes. Télémaque lui-même arrôſa de liqueurs parfumées ſes cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or,

[k] Atys étoit un jeune homme de Phrigie, fort aimé de Cibele, & qui préſidoit aux ſacrifices de cette Déeſſe, à condition de garder ſa chaſteté. Mais ayant violé ſon vœu, il s'emporta de fureur contre lui-même, & ſe fit eunuque. Cibele le changea enſuite en pin.

qu'il courrona de fleurs ; & il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures ; & dans ſon extrême foibleſſe il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Deja Traumaphile & Noſophuge, envoyées par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rapelloient peu à peu ſon âme prête à s'envôler ; de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment la défaillance ceſſant, la douleur ſucceda : il commença à ſentir la perte de ſon frère, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélâs ! diſoit il, pourquoi prend on de ſi grands ſoins de me faire vivre ? ne me vaudroit il pâs mieux mourir, & ſuivre mon cher Hippiâs ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi : ô Hippiâs, la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus ! je ne pourai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes. O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippiâs pour moi ! eſt-il poſſible ? Mais n'eſt ce point un ſonge ? Non, il n'eſt que trop vrai, ô Hippiâs ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, & il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger : je veux immoler à tes mânes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux hommes divins tâchoient d'apaiſer ſa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ſes maux, & n'empêchât l'effet des remedes. Tout-à-coup il aperçoit Télémaque, qui ſe préſente à lui. D'abord ſon cœur fut combatu par deux paſſions contraires : il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Télémaque & Hippiâs : la douleur de la perte d'Hippiâs rendoit ce reſſentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervâtion de ſa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré ſanglant & à demi mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres ſi chères de ſon frère Hippiâs, il verſa un torrent de larmes : il embraſſa d'abord Télémaque ſans pouvoir lui par-

parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante, entrecoupée de ſanglots :

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer : je vous dois ce reſte de vie, qui va s'éteindre ; mais je vous dois quelque chôſe, qui m'eſt bien plus cher. Sans vous le corps de mon frère auroit été la proie des vautours : ſans vous ſon ombre, privée de la ſépulture, ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, & toujours repouſſée par l'impitoyable Câron [1]. Faut-il que je doive tant à un homme, que j'ai tant haï ? O Dieux ! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe. Pour vous, ô Télémaque ! rendez moi les derniérs devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abatu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui, ſans ôſer lui parler, & attendant qu'il reprit ſes forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arrôſa de ſes larmes, & dit : O chères, ô précieuſes cendres ! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne ? O ombre d'Hippiâs ! je te ſuis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les ſoins des deux hommes, qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade, pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur, avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la batâille l'armée des Alliés. En même tems Télémaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guèrre : il dormoit peu, & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiérs du camp, qu'il ne feſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour

[1] Câron, fils d'Erébus & de la Nuit, batelier d'enfer, qui paſſe les âmes dans ſa barque ſur le Stix.

mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilans: il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur & de pouſſière : ſa nouriture étoit ſimple : il vivoit comme les ſoldâts, pour leur donner l'exemple de la ſobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propôs d'arrêter les murmures des ſoldâts, en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour: il commençoit à n'avoir plus ces grâces ſi tendres, qui ſont comme la fleur de la première jeuneſſe : ſon teint devenoit plus brun & moins délicat : ſes membres moins mous & plus nerveux.

Fin du dix-ſeptieme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE, persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, éxecute son dessein de l'aller chercher dans les enfers : il se dérobe du camp, étant suivi de deux Cretois, jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia : il s'y enfonce au travers des ténebres, arrive au bord du Styx ; & Caron le reçoit dans sa barque : il se va présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père : il traverse le Tartare, où il voit les tourmens, que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur tout les mauvais Rois.

ADRASTE, dont les troupe avoient été considerablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon [m] pour attendre divers secours, & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis ; semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres fo-

[m] Aulon, aujourd'hui Caulo, est une Montagne de la Calabre Ultérieure, vers le cap de Stilo, sur laquelle est une ville de même nom, autrefois Episcopale & suffragante de Reggio.

rêts, & rentre dans ſa caverne, où il aiguïſe ſes dents & ſes griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux.

Telemaque, ayant pris ſoin de mettre une exacte diſcipline dans tout le camp, ne ſongea plus qu'à éxécuter un deſſein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chèfs de l'armée. Il y avoit déja long tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des ſonges, qui lui repréſentoient ſon père Ulyſſe. Cette chère image revenoit toujours ſur la fin de la nuit, avant que l'aurore vint chaſſer du ciel, par ſes feux naiſſans, les inconſtantes étoiles, & de deſſus la tèrre, le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une île fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environé de Nymphes, qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'ivoire, où des hommes, couronés de fleurs, l'écoutoient avec plaiſir & admirâtion. Souvent Ulyſſe lui aparoiſſoit tout-à-coup dans des feſtins, où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre, plus douce que la lyre d'Apollon & que les voix de toutes les Muſes.

Telemaque en s'éveillant s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon père! ô mon cher père Ulyſſe! s'écrioit-il! les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous étes déja déſcendu dans le ſéjour des âmes bienheureuſes, que les Dieux récompenſent de leurs vertus par une éternelle tranquilité. Je crois voir les Champs Elyſées. O qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus! Quoi donc, ô mon cher père! je ne vous verrai jamais: jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine: jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe: jamais je ne baiſerai ces mains, ces chères mains, ces mains victorieuſes, qui ont abatu tant d'ennemis! elles ne puniront point les inſenſés amans de Pénélope; & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine! O Dieux, ennemis de mon père! vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur? c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis

puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis je ! hélâs ! je ne ſuis que trop certain que mon père n'eſt plus : je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Théſée [n] y eſt bien déſcendu ; Théſée, cet impie, qui vouloit outrager les divinités infernales ; & moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y déſcendit. Je ne ſuis pas Hercule : mais il eſt beau d'ôſer l'imiter. Orphée [o] a bien touché par le recit de ſes malheurs le cœur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui, qu'Eurydice retourneroit parmi les vivans : je ſuis plus digne de compâſſion qu'Orphée ; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille, ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on ſouffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bientôt, ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit. O mon père ! après avoir parcouru en vain les tèrres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les Dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la tèrre, & de jouir de la lumière du ſoleil, peut-être ne me refuſeront ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit.

En diſant ces paroles, Télémaque arrôſoit ſon lit de ſes larmes : auſſitôt il ſe levoit, & cherchoit par la lumière à ſoulager la douleur cuiſante, que ces ſonges lui avoient cauſée. Mais c'étoit une fleche, qui avoit percé ſon cœur, & qu'il portoit par tout avec lui. Dans cette peine il entreprit de déſcendre aux enfers par un lieu célebre, qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'apelloit *Acherontia* [p], à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne

[n] Théſée, fils d'Egée, Roi d'Athènes, déſcendit aux enfers avec Pirithoüs, pour enlever Proſerpine. Il y fut enchaîné par l'ordre de Pluton, juſqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

[o] Orphée deſcendit aux enfers pour enlever ſa femme Eurydice. Il l'en auroit retirée, s'il ne l'eût regardée trop tôt, contre le commandement de Proſerpine.

[p] Achérontia étoit une ville de la Pouille, ſituée ſur une montagne, à l'extrémité de l'Italie. Au pié de cette montagne eſt une caverne, où le fleuve Achéron ſe précipite avec tant d'impetuoſité, que

verne affreuſe, de laquelle on déſcendoit ſur les rives de l'Achéron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit ſur un rocher, pôſée comme un nid ſur le haut d'un arbre. Au pié de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'ôſoient aprocher. Les bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux : la vapeur ſouffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit ſans cèſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbes ni fleurs : on n'y ſentoit jamais les doux zéphirs, ni les grâces naiſſantes du printems, ni les riches dons de l'automne. La tèrre aride y languiſſoit : on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépouillés, & quelques cypres funeſtes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits : les grapes de raiſin ſe déſſechoient, au lieu de murir. Les Nayades triſtes ne feſoient point couler une onde pure ; leurs flôts étoient toujours amers & troublés ; les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette tèrre, hériſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer : ils alloient chanter leurs amours ſous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux & la voix lugubre des hiboux : l'herbe même y étoit amère ; & les troupeaux, qui la paiſſoient, ne ſentoient point la douce joie, qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la geniſſe ; & le berger tout abatu, oublioit ſa muſette & ſa flute.

De cette caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui feſoit une eſpece de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour apaiſer les divinités infernales ; mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge, dès leur plus tendre jeuneſſe étoient les ſeules victimes que ces divinités cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt-là que Télémaque reſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve, qui veil-

que les Poëtes ont apellé ce lieu une entrée de l'enfer. C'eſt par là qu'Hercule déſcendit, & qu'il en tira Cerbère.

loit

loit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui déſcend chaque jour aux enfers pour livrer à Câron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres, qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon empire.

Telemaque ſe dérobe du camp pendant la nuit: il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puiſſante divinité, qui étant dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit & ſur la tèrre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoutable Hécate. Cette divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon père.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire ſouterrain mugir. La tèrre trembloit ſous ſes pâs: le ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber ſur la tèrre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur émû, & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée; mais ſon courage le ſoutint: il leva les yeux & les mains au ciel. Grands Dieux! s'écria t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux: achevez votre ouvrage. Il dit; &, redoublant ſes pâs, il ſe préſenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaiſſe, qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux, dès qu'ils en aprochoient, ſe diſſipe; l'ôdeur empoiſonée ceſſa pour un peu de tems. Télémaque entra ſeul: car quel autre mortel eût ôſé le ſuivre? Deux Cretois, qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, & auſquels il avoit confié ſon deſſein, demeurèrent, tremblans & à demi morts, aſſez loin de là dans un temple, feſant des vœux, & n'eſpérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténebres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la tèrre: il remarque les ombres légères, qui voltigent autour de lui: il les écarte avec ſon épée; enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer: il découvta ſur ce rivage une foule innombrable de morts

privés

privés de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Câron. Ce Dieu, dont la viéilleſſe éternelle eſt toujours triſte & chagrine mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grèc. En entrant, Télémaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit il, votre malheur? qui étiez-vous ſur la tèrre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, Roi de la ſuperbe Babylone: tous les peuples de l'Orient trembloient au ſeul bruit de mon nom: je me feſois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre, où j'étois répreſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on bruloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie: jamais perſonne n'ôſa me contredire ſans être auſſitôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs, pour me rendre la vie plus délicieuſe, j'étois encore jeune & robuſte. Hélâs! que de proſperités ne me reſtoit il pas encore à gouter ſur le trône! Mais une femme, que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas Dieu; elle m'a empoiſoné; je ne ſuis plus rien: on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or: on pleura; on s'arracha les cheveux; on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flâmes de mon bucher, pour mourir avec moi: on va encore gémir au pié du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres; mais perſonne ne me regrette: ma mémoire eſt en horreur, même dans ma famille; & ici-bâs je ſouffre déja d'horribles traitemens.

Telemaque, touché de ce ſpectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne? Sentiez-vous cette douce paix, ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & fletri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne ſçai même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien: pour moi, je ne l'ai jamais ſentie: mon cœur étoit ſans ceſſe agité de déſirs nouveaux, de crainte & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ebranlement de mes paſſions: j'avois ſoin d'entretenir cette ivreſſe, pour la rendre continuelle; le moindre intervalle de raiſon tranquile m'eût été trop amer. Voilà la paix, dont j'ai joui:

joui : toute autre me paroît une fable & un ſonge. Voilà les biens, que je regrette.

En parlant ainſi le Babylonien pleuroit comme un homme lâche, qui a été amoli par les proſperités, & qui n'eſt point accoutumé à ſuporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclâves, qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funerâilles. Mercure les avoit livrés à Câron avec leur Roi, & leur avoit donné une puiſſance abſolue ſur ce Roi, qu'ils avoient ſervi ſur la tèrre. Ces ombres d'eſclâves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan ; elles la tenoient enchaînée, & lui feſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit : N'étions nous pas hommes auſſi bien que toi ? Comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un Dieu ; & ne faloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui inſulter, diſoit : Tu avois raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit : Hé bien ! où ſont maintenant tes flateurs ! Tu n'as plus rien à donner, malheureux tu ne peus plus faire aucun mal : te voilà devenu eſclâve de tes eſclâves mêmes. Les Dieux ſont lents à faire juſtice ! mais enfin ils la font.

A ces dures paroles Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre tèrre, s'arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de déſeſpoir. Mais Câron diſoit aux eſclâves : Tirez le par ſa chaine : relevez le malgré lui : il n'aura pas même la conſolâtion de cacher ſa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les Dieux, qui ont ſouffert ſi long tems que cet impie regnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien ! que le commencement de tes douleurs : prépare toi à être jugé par l'inflexible Minos, Juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Câron, la barque touchoit déja le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant, qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque : mais dans le moment où Télémaque mit pié à tèrre, elles s'enfuirent ; ſemblables aux ombres de la nuit, que la moindre clarté du jour diſſipe. Câron, montrant au jeune Grèc un front moins ridé & des yeux moins farouches

rouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des Dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les deſtins t'apellent : va par ce chemin ſombre au palais de Pluton, que tu trouveras ſur ſon trône : il te permettra d'entrer dans les lieux, dont il m'eſt defendu de te découvrir le ſécret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pâs : il voit de tous côtés, voltiger des ombres plus nombreuſes que les grains de ſâble, qui couvrent les rivages de la mer ; &, dans l'agitâtion de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête, quand il aborde le noir ſejour de l'impitoyable Pluton : il ſent ſes genoux chancelans ; la voix lui manque ; & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible divinité ! le fils du malheureux Ulyſſe : je viens vous demander, ſi mon père eſt déſcendu dans votre empire, ou s'il eſt encore errant ſur la tèrre.

Pluton étoit ſur un trône d'ébene : ſon viſage étoit pâle & ſévère, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumière offenſe les yeux des animaux, qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine, qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes grâces divines je ne ſçai quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Aux piés du trône étoit la mort pâle & dévorante, avec ſa faux tranchante qu'elle aiguïſſoit ſans ceſſe. Autour d'elle vôloient les noirs ſoucis ; les cruelles défiances ; les vengeances, toutes dégoutantes de ſang & couvertes de plaies ; les haînes injuſtes ; l'avarice, qui ſe ronge elle même ; le déſeſpoir, qui ſe déchire de ſes propres mains ; l'ambition forcenée, qui renverſe tout ; la trahiſon, qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'envie, qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage dans l'impuiſſance où elle eſt de nuire ; l'impiété, qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond, où elle ſe précipite ſans eſpé-

espérance ; les spectres hideux ; les phantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivans ; les songes affreux ; les insomnies, aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environoient le fier Pluton, & rempliſſoient le palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix sourde, qui fit mugir le fond de l'Erebe [q]. Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet azyle sacré des ombres : suis ta haute destinée : je ne te dirai point, où est ton père : il suffit que tu sois libre de le chercher : puisqu'il a été Roi sur la tèrre, tu n'às qu'à parcourir, d'un côté, l'endroit du noir Tartare, où les mauvais Rois sont punis, &, de l'autre, les Champs Elysées, où les bons Rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elysées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte toi d'y aller, & de sortir de mon Empire.

A l'instant Télémaque semble vôler dans ces espâces vuides & immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son père, & de s'eloigner de la présence horrible du tiran, qui tient en crainte le vivans & les morts. Il aperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare [r] : il en sortoit une fumée noire & épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans : cette fumée couvroit un fleuve de feu & des tourbillons de flame, dont le bruit, semblable à celui des torrens les plus impétueux, quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, feſoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

TELEMAQUE, sécretement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce goufre. D'abord il aperçut un grand nombre d'hommes, qui avoient vécu dans les plus bâsses conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons & des cruautés : il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites,

[q] Erebe, Dieu des enfers, père de la nuit, engendré du Chaos & de l'Obscurité, est souvent pris pour l'enfer même par les poëtes : c'est dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici.

[r] Tartare est le lieu, où les méchans sont tourmentés dans les enfers.

qui ſefant ſemblant d'aimer la religion s'en étoient ſervis, comme d'un beau prétexte, pour contenter leur ambition & pour ſe jouer des hommes crédules. Ces hommes, qui avoient abuſé de la vertu même, quoiqu'elle ſoit le plus grand don des Dieux, étoient punis comme les plus ſcélérâts de tous les hommes. . Les enfans, qui avoient égorgé leurs pères & leurs mères ; les épouſes, qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs maris ; les traîtres, qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les ſermens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites Les trois juges des enfers l'avoient ainſi voulu ; & voici leur raiſon. C'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pas d'être mêchans comme le reſte des impies, ils veulent encore paſſer pour bons, & font par leur fauſſe vertu que les hommes n'ôſent plus ſe fiér à la véritable. Les Dieux, dont ils ſe ſont joués, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Auprès de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes, que le vulgaire ne croit guères coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement : ce ſont les ingrâts ; les menteurs ; les flateurs, qui ont loué le vice ; les critiques malins, qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux, qui ont jugé témérairement des choſes ſans les connoître à fond, & qui par là ont nui à la réputâtion des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle qui ſe commet envers les Dieux. Quoi donc, diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre, quand on manque de reconnoiſſance pour ſon père ou pour ſon ami, de qui on a reçu quelques ſecours, & on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit on pas ſa naiſſance, plus qu'au père & à la mère de qui on eſt né ? Plus les crimes ſont impunis & excuſés ſur la tèrre, plus ils ſont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable, à qui rien n'échape.

Telemaque voyant les trois juges, qui étoient aſſis, qui condâmnoient un homme, ôſa leur demander quels étoient

toient ſes crimes. Auſſitôt le condâmné, prenant la parole, s'écria: Je n'ai jamais fait aucun mal; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien; j'ai été magnifique, libéral, juſte, compatiſſant; que peut-on donc me reprocher? Alors Minos lui dit: On ne te reproche rien à l'égard des hommes: mais ne devois tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux? Quelle eſt donc cette injuſtice, dont tu te vantes? Tu n'âs manqué a aucun devoir envers les hommes, qui ne ſont rien. Tu âs été vertueux: mais tu âs raporté toute ta vertu à toi-même, & non aux Dieux, qui te l'avoient donnée; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même. Tu âs été ta divinité; mais les Dieux, qui ont tout fait & qui n'ont rien fait que pour eux mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits: tu les âs oubliés, ils t'oublieront: ils te livreront à toi-même, puiſque tu âs voulu être à toi, & non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolâtion dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes, auxquels tu âs voulu plaire: te voilà ſeul avec toi-même, qui étois ton idole; aprens, qu'il n'y a point de véritable vertu ſans le reſpect & l'amour des Dieux, à qui tout eſt du. Ta fauſſe vertu, qui a long-tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue: les hommes, ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal. Ici une lumière divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels: elle condâmne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifie ce qu'ils condâmnent.

A ces môts ce philoſophe, comme frapé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſuporter ſoi-même. La complaiſance qu'il avoit eue autrefois à contempler ſa moderâtion, ſon courage & ſes inclinâtions généreuſes, ſe changent en déſeſpoir. La vue de ſon propre cœur, ennemi des Dieux, devient ſon ſuplice. Il ſe voit, & ne peut ceſſer de ſe voir: il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrâilles: il ne ſe trouve plus le même: tout apui lui

manque dans ſon cœur. Sa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'éleve contre lui, & lui reproche amèrement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin : il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords & de déſeſpoir. Les Furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui même, & que ſon propre cœur venge aſſez les Dieux mépriſés : il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui même : il cherche les ténebres, & ne peut les trouver : une lumière importune le ſuit par tout : par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité, qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux, qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui même : O inſenſé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même. Non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien : tous mes pâs ont été des égaremens : ma ſageſſe n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

ENFIN Télémaque aperçut les Rois, qui étoient condâmnés pour avoir abuſé de leur puiſſance : d'un côté une furie vengereſſe leur préſentoit un miroir, qui leur montroit toute la difformité de leurs vices. Là ils regardoient, & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grôſſière & avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes, dont ils auroient du faire la félicité ; leur inſenſibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclinâtion pour les hommes lâches & flateurs ; leur inaplicâtion, leur molleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte, & leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le ſang de leurs citoyens ; enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le déſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voient ſans ceſſe dans ce miroir : ils ſe trouvent plus horribles & plus mon-

monſtrueux, que n'eſt la chimère [1], vaincue par Bellérophon [2]; ni l'hydre de Lerne, abatue par Hercule; ni Cérbère même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux, qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivans ſur la tèrre.

En même tems, d'une autre côté, une autre Furie leur répetoit avec inſulte toutes les louanges, que leurs flateurs leur avoient données pendant leur vie; & leur préſentoit un autre miroir, où ils ſe voyoient tels que la flaterie les avoit dépeints: l'opôſition de ces deux peintures ſi contraires étoit le ſuplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux, à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie; parce que les méchans ſont plus craints que les bons, qu'ils éxigent ſans pudeur les lâches flateries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend génir dans ces profondes ténebres, où ils ne peuvent voir que les inſultes & les dériſions, qu'ils ont à ſouffrir: ils n'ont rien autour d'eux, qui ne les repouſſe, qui ne les contrediſe, qui ne les confonde. Au lieu que ſur la tèrre ils ſe jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les ſervir; dans le Tartare ils ſont livrés à tous les caprices de certains eſclâves, qui leur font ſentir à leur tour une cruelle ſervitude. Ils ſervent avec douleur; & il ne leur reſte aucune eſpérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité. Ils ſont les coups de ces eſclâves, devenus leurs tirans impitoyables, comme une enclume eſt ſous les coups

[1] La Chimère eſt une montagne de Licie, dont le ſommet jette des flâmes, & eſt habité par des lions; au milieu les chevres y paiſſent; & au bâs on y voit des ſerpens. D'où eſt venue la fable, que c'eſt un monſtre, qui a la tête d'un lion, le corps d'une chevre, & la queue d'un dragon; ou qui a trois têtes ſemblables à celles de ces animaux.

[2] Bellérophon, fils de Glaucus Roi de Corinthe, fut accuſé par Sténobée d'avoir voulu la forcer, quoique ce fût elle qui l'eût ſollicité à commettre un adultère. Prœtus Roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop légèrement à ſon acculâtion, envoya Bellérophon à Jobate, Roi de Licie, pour l'expôſer à la mort: celui-ci le fit combatre contre la Chimère, qu'il vainquit, étant monté ſur le cheval Pégaze.

des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les prèſſe de travailler dans les fournaiſes ardentes du mont Etna.

La Télémaque aperçut des viſages pâles, hideux & contriſtés. C'eſt une triſteſſe noire, qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes ; & ils ne peuvent non plus ſe délivrer de cette horreur, que de leur propre nature : ils n'ont point beſoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes ; ils les voyent ſans ceſſe dans toute leur énormité ; elles ſe préſentent à eux comme des ſpectres horribles ; elles les pourſuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puiſſante, que celles qui les a ſéparés de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils apellent à leur ſecours une mort, qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux : ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité, qui les perſecute ; mais ils ſont réſervés à la vengeance, qui diſtile ſur eux goute à goute, & qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur ſuplice : ils la voyent, & n'ont des yeux que pour la voir s'elever contr'eux : ſa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle eſt comme la foudre : ſans rien détruire au dehors, elle pénetre juſqu'au fond des entrâilles. Semblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'âme eſt comme fondue par ce feu vengeur ; il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien ; il diſſout juſqu'aux premiérs principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi même : on n'y peut plus trouver ni apui ni repôs pour un ſeul inſtant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance, qui rend forcené.

Parmi ces objèts, qui feſoient dreſſer les cheveux de Télémaque ſur ſa tête, il vit pluſieurs des anciens Rois de Lydie, qui étoient punis pour avoir préféré les déſices d'une vie molle, au travail pour le ſoulagement des peuples, qui doit être inſéparable de la royauté.

Ces Rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre, qui avoit été ſon fils : Ne vous avois-je pas recommandé ſouvent, pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de réparer les maux que

j'avois

j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux père, disoit le fils, c'eſt vous, qui m'avez perdu ; c'eſt votre exemple, qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté & la dureté pour les hommes. En vous voyant regner avec tant de molleſſe, & avec tant de lâches flateurs autour de vous, je me ſuis accoutumé à aimer la flaterie & les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit, à l'égard des Rois, ce que les chevaux & les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes ; c'eſt-à-dire, des animaux, dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervice & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru ; c'eſt vous, qui me l'avez fait croire ; & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuſes malédictions, & paroiſſoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore, comme des hiboux dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines allarmes, les défiances, qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyrannique, & la molleſſe lâche, qui redouble tous les maux qu'on ſouffre, ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces Rois ſévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la negligence avec laquelle on fait obſerver les lois, étoient imputés aux Rois, qui ne doivent regner qu'afin que les lois regnent par leur miniſtère. On leur imputoit auſſi tous les déſordres, qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excès, qui jettent les hommes dans un état violent, & dans la tentâtion de violer les lois pour aquérir du bien. Sur tout, on traitoit rigoureuſement les Rois, qui, au lieu d'être bons & vigilans paſteurs des peuples, n'avoient ſongé qu'à ravager le troupeau, comme des loups dévorans.

Mais ce qui conſterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténebres & de maux un grand nombre de Rois, qui, ayant paſſé ſur la terre pour des

Rois

Rois assez bons, avoient été condâmnés aux peines du Tartare, pour s'être laissés gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux, qu'ils avoient laissé faire par leur autorité : la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans ; tant leur foiblesse avoit été grande : ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité : ils n'avoient point eu le gout de la vertu, & n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitieme livre.

LES

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE entre dans les Champs Elyſées, où il eſt reconnu par Arcéſius ſon biſayeul, qui l'aſſure qu'Ulyſſe eſt vivant ; qu'il le revèrra à Ithaque, & qu'il y regnera après lui. Arcéſius lui dépeint la felicité, dont jouiſſent les hommes juſtes : ſur tout les bons Rois, qui pendant leur vie ont ſervi les Dieux, & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés : il lui fait remarquer, que les Hérôs, qui ont ſeulement excellé dans l'art de faire la guèrre, ſont beaucoup moins heureux dans un lieu ſéparé. Il donne des inſtructions à Télémaque : puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

LORSQUE Télémaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé, comme ſi on avoit ôté une montagne de deſſus ſa poitrine : il comprit par ce ſoulagement les malheurs de ceux, qui y étoient renfermés ſans eſpérance d'en ſortir jamais : il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureuſement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! diſoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de piéges, tant de difficultés de connoître la

la vérité pour ſe defendre contre les autres & contre ſoi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été ſi envié, ſi agité, ſi traverſé dans une vie courte ! O inſenſé celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui ſe borne à une condition privée & paiſible, où la vertu lui eſt moins difficile !

En feſant ces réflexions il ſe troubloit au dedans de lui même : il frémit, & tomba dans une conſternation qui lui fit ſentir quelque chôſe du déſeſpoir de ces malheureux, qu'il venoit de conſidérer : mais à meſure qu'il s'éloignoit de ce triſte ſéjour des ténebres, de l'horreur & du déſeſpoir, ſon courage commença peu à peu à renaître : il reſpiroit, & entrevoyoit déja de loin la douce & pure lumière du ſéjour des Hérôs.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois, qui avoient juſqu'alors gouverné les hommes : ils étoient ſeparés du reſte des juſtes. Comme les méchans Princes ſouffroient dans le Tartare des ſuplices infiniment plus rigoureux, que les autres coupables d'une condition privée ; auſſi les bons Rois jouiſſoient, dans les champs Elyſées, d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reſte des hommes, qui avoient aimé la vertu ſur la tèrre.

Telemaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans des bocages odoriférans ſur des gâzons toujours renaiſſans & fleuris. Mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arrôſoient ces beaux lieux, & y feſoient ſentir une délicieuſe fraicheur. Un nombre infini d'oiſeaux feſoient réſonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout enſemble les fleurs du printems, qui naiſſoient ſous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendoient des arbres. Là jamais on ne reſſentit les ardeurs de la canicule [a] ; là jamais les noirs aquilons n'oſerent ſouffler, ni faire ſentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guèrre, altérée de ſang, ni la cruelle envie, qui mord d'une dent venimeuſe, & qui porte des vipères entortillées dans ſon ſein & autour de ſes brâs, ni les ja-

[a] La canicule eſt un ſigne céleſte qui ſe leve le ſixieme jour de Juillet, & qui fait un cours de ſix ſemaines, qu'on apelle jours Caniculaires.

louſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains déſirs n'aprochent jamais de cet heureux ſéjour de la paix. Le jour n'y finit point, & la nuit avec ſes ſombres voiles y eſt inconnue. Une lumière pure & douce ſe répand autour des corps de ces hommes juſtes, & les environe de ſes rayons comme d'un vetement. Cette lumière n'eſt point ſemblable à la lumière ſombre, qui eclaire les yeux des miſerables mortels, & qui n'eſt que ténebres ; c'eſt plutôt une gloire céleſte qu'une lumière : elle pénetre plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du ſoleil ne pénetrent le plus pur criſtal : elle n'ébloüit jamais : au contraire elle fortifie les yeux, & porte dans le fond de l'âme je ne ſçai quelle ſérénité. C'eſt d'elle ſeule, que les hommes bienheureux ſont nouris : elle ſort d'eux, & elle y entre ; elle les pénetre, & s'incorpore à eux, comme les alimens s'incorporent à nous : ils la voyent, ils la ſentent, ils la reſpirent : elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie : ils ſont plongés dans cet abime de délices, comme les poiſſons dans la mer : ils ne veulent plus rien : ils ont tout, ſans rien avoir ; car le gout de cette lumière pure apaiſe la faim de leur cœur. Tous leurs déſirs ſont raſſaſiés : & leur plénitude les éleve au deſſus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent ſur la tèrre. Toutes les délices, qui les environent, ne leur ſont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laiſſe aucun ſentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au dehors. Ils ſont tels que les Dieux, qui, raſſaſiés de Nectar & d'Ambroiſie, ne daigneroient pas ſe nourir de viandes grôſſieres, qu'on leur préſenteroit à la table la plus exquiſe des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquiles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrèts, les remords, les craintes, les eſpérances mêmes, qui coutent ſouvent autant de peines que les craintes, les diviſions, les dégouts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde percent les nuës, ſeroient renverſées de leurs fondemens juſques au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes juſtes ne pourroient pas même être émus. Seulement ils ont

ont pitié des miſères, qui accâblent les hommes vivans dans le monde ; mais c'eſt une pitié douce & paiſible, qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeuneſſe éternelle, une félicité ſans fin, une gloire toute divine eſt peinte ſur leurs viſages ; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indecent : c'eſt une joie douce, noble, pleine de majeſté : c'eſt un gout ſublime de la vérité & de la vertu, qui les tranſporte : ils ſont, ſans interruption, à chaque moment dans le même ſaiſiſſement de cœur, où eſt une mère, qui revoit ſon cher fils qu'elle avoit cru mort ; & cette joie, qui échape bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un inſtant : elle eſt toujours nouvelle pour eux ; ils ont le tranſport de l'ivreſſe, ſans en avoir le trouble & l'aveuglement. Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voient & de ce qu'ils goutent : ils foulent à leurs piés les molles délices & les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions, qu'ils goutent : ils repâſſent avec plaiſir ces triſtes, mais courtes années où ils ont eu beſoin de combattre contre eux mêmes & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons : ils admirent le ſecours des Dieux, qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſçai quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs, comme un torrent de la divinité même, qui s'unit à eux : ils voient, ils goutent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur. Une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces âmes unies. Dans ce raviſſement divin, les ſiecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels ; & cependant mille & mille ſiecles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entière. Ils regnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes avec une puiſſance immuable : car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſérable ; ils ne portent plus ces vains diadêmes, dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis. Les Dieux mêmes les ont couron-

ronés de leurs propres mains, avec des courones que rien ne peut flétrir.

Telemaque, qui cherchoit ſon père, & qui avoit eſpéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut ſi ſaiſi de ce gout de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulyſſe, & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner enſuite dans la ſociété des mortels. C'eſt ici, diſoit-il, que la véritable vie ſe trouve, & la nôtre n'eſt qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare, & d'en voir ſi peu dans les Champs Elyſées ; il comprit qu'il y a peu de Rois aſſez fermes & aſſez courageux pour réſiſter à leur propre puiſſance, & pour rejetter la flaterie de tant de gens, qui excitent toutes leurs paſſions. Ainſi les bons Rois ſont très-râres ; & la plupart ſont ſi méchans, que les Dieux ne ſeroient pas juſtes, ſi, après avoir ſouffert qu'ils aient abuſé de leur puiſſance pendant la vie, ils ne les puniſſoient après leur mort.

Telemaque, ne voyant point ſon père Ulyſſe parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte ſon grand père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un viéillard vénérable & plein de majeſté s'avança vers lui. Sa viéilleſſe ne reſſembloit point à celle des hommes, que le poids des années accâble ſur la tèrre. On voyoit ſeulement qu'il avoit été vieux avant ſa mort : c'étoit un mélange de tout ce que la viéilleſſe a de grave avec toutes les grâces de la jeuneſſe ; car les grâces renaiſſent même dans viéillards les plus caduques, au moment où ils ſont introduits dans les Champs Elyſées. Cet homme s'avançoit avec empreſſement, & regardoit Télémaque avec complaiſance, comme une perſonne qui lui étoit fort chère. Télémaque, qui ne le reconnoiſſoit point, étoit en peine & en ſuſpens.

Je te pardonne, ô mon cher fils ! lui dit ce viéillard, de ne me point reconnoître : je ſuis Arcéſius [x] père de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulyſſe mon petit fils partit pour aller au ſiége de Troie : alors tu étois encore un petit enfant entre les brâs de ta nou-

[x] Arceſius étoit fils de Jupiter, c'eſt pourquoi l'on apelle ſon fils le divin Laërte.

rice : dès lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances : elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois déſcendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, & que les Dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment, & te préparent une gloire égale à celle de ton père ! O heureux-moi même de te revoir ! Cèſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux ; il vit encore ; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abatu, jouit encore de la lumière, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs, qui s'epanouiſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries & foulées aux piés. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide : rien ne peut arrêter le tems, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils ! toi-même, qui jouis maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur, qui ſera preſque auſſitôt ſechée qu'éclôſe. Tu te verrâs changé inſenſiblement. Les grâces riantes, les doux plaiſirs, qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joie, s'évanouiront comme un beau ſonge ; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir. La vieilleſſe languiſſante, & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joie, te dégouter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes, mon fils ; il ſe hâte ; le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi : & le préſent qui s'enfuit, eſt déja bien loin ; puiſqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe raprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent ; mais ſoutiens-toi dans le ſentiér rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix. Tu reverrâs enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour regner après lui : mais, hélâs ! ô mon fils, que la royauté eſt trompeuſe ! Quand on la regarde de loin, on ne

ne voit que grandeur, éclat & délices ; mais de près tout eſt épineux. Un particuliér peut ſans déſhonneur mener une vie douce & obſcure. Un Roi ne peut, ſans ſe déſhonorer, préférer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes ſont d'une conſéquence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiecles. Il doit réprimer l'audace des méchans, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal ; il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'Etat a beſoin. Ce n'eſt pas aſſez de faire le bien pour ſoi-même ; il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe : arme-toi de courage contre toi-même, contre les paſſions, & contre les flateurs.

En diſant ces paroles, Arcéſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un viſage plein de compaſſion pour les maux qui accompagnent la royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit il, pour ſe contenter ſoi même, c'eſt une monſtrueuſe tirannie. Quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable, comme un père conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accablante, qui demande un courage & une patience héroïque. Auſſi il eſt certain que ceux qui ont regné avec une ſincère vertu, poſſedent ici tout ce que la puiſſance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complete.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Télémaque : elles s'y gravoient, comme un habile ouvriér avec ſon burin grave ſur l'airain les figures, qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſterité. Ces ſages paroles étoient comme une flâme ſubtile, qui pénétroit dans les entrâilles du jeune Télémaque : il ſe ſentoit ému & embraſé : je ne ſçai quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui même, le conſumoit ſécretement ; il ne pouvoit ni le contenir, ni le ſuporter, ni réſiſter à une ſi violente

impreſſion. C'étoit un ſentiment vif & délicieux qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à reſpirer plus librement : il reconnut dans le viſage d'Arcéſius une grande reſſemblance avec Laërte : il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vu en Ulyſſe ſon père des traits de cette même reſſemblance, lorſqu'Ulyſſe partit pour le ſiége de Troie.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur ; des larmes douces & mêlées de joie coulèrent de ſes yeux ; il voulut embraſſer une perſonne ſi chère : pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement. Cette ombre vaine échapà à ſes embraſſemens, comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir : tantôt la bouche altérée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive ; tantôt ſes levres s'agitent pour former des paroles, que ſa langue engourdie ne peut proferer ; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien. Ainſi Télémaque ne peut contenter ſa tendreſſe : il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande, qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiecle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois, qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux ſur la tèrre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce ſont des Hérôs à la vérité ; mais la recompenſe de leur valeur & de leurs expeditions militaires ne peut être comparée avec celle des Rois ſages, juſtes & bienfeſans.

Parmi ces Hérôs tu vois Théſée, qui a le viſage un peu triſte : il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte [y], Heureux s'il n'eût point été ſi prompt

[y] Hippolyte, fils de Théſée & d'Hippolyte, fut accuſé par ſa belle mère Phédre d'avoir voulu atenter à ſon honneur. Théſée la crut trop legèrement, & non content de bannir Hippolyte, il pria encore Neptune de venger ce pretendu crime ; de ſorte que

prompt & si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, [z] à cause de cette blessure qu'il reçut au talon, de la main du lâche Pâris, & qui finit sa vie S'il eût été aussi sage, juste & modérée, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont eu pitié des [a] Phtiotes & des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement regner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours ; & il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir, que comme des torrens & des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes : ils ont fait servir Achille à abatre les murs de Troie, pour venger le parjure de Laomedon [b] & les injustes amours de Pâris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leurs vengeances, ils se sont apaisés, & ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus longtems sur la tèrre ce jeune Hérôs, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes & les royaumes.

Mais vois tu cet autre avec ce visage farouche ? c'est Ajax, fils de Télamon & cousin d'Achille, tu n'ignores

que ce jeune Prince, étant sur son chariot pour fuir l'indignation de son père, trouva au bord de la mer un monstre marin, qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le renversèrent par tèrre, & le tuèrent à force de le traîner parmi les rochers.

[z] *A cause de cette blessure*, &c. Achille avoit été plongé trois fois par sa mère dans l'eau du Stix, qui l'avoit rendu invulnerable, excepté au talon, par où elle le tenoit.

[a] Les Phtiotes & les Dolopes étoient des peuples de Thessalie, dont Pélée étoit Roi.

[b] Laomedon, fils & successeur d'Ilus, bâtit les murailles de Troie avec l'aide d'Apollon & de Neptune, à qui il promit avec serment une certaine récompense, qu'il leur refusa ensuite. Ils s'en vengèrent par divers maux, de sorte que pour les apaiser, il fut obligé d'exposer sa fille Hésione à être devorée des monstres marins. Hercule s'offrit de la delivrer, à condition que Laomédon lui donneroit les chevaux engendrés de semence divine qu'il avoit : ce qui lui fut néanmoins refusé par ce perfide, après qu'Hésione eut été sauvée du danger.

pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combâts. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui ; ton père ne crut pas les lui devoir céder : les Grècs jugèrent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de déſeſpoir : l'indignâtion & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'aproche pas de lui, mon fils ; car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur, & il eſt juſte de le plaindre : ne remarques tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible ſi le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui pâſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clitemneſtre. O mon fils ! je frémis en penſant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La diviſion des deux frères Atrée & Thyeſte * a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Hélâs ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon, revenant à la tête des Grècs du ſiége de Troie, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit aquiſe : telle eſt la deſtinée de preſque tous les Conquerans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guèrre ; mais ils n'ont point été aimables & vertueux. Auſſi ne ſont ils que dans la ſeconde demeure des Champs Elyſées.

Pour ceux-ci, ils ont regné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples. Ils ſont les amis des Dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combâts, conſervent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels ; pendant qu'ils regretent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus

* Atrée & Thyéſte fils de Pélops & d'Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre. Thyeſte, qui ne penſoit qu'à chagriner Atrée, déſhonora ſon lit, & ſe retira en lieu de ſurté. Atrée, qui avoit les enfans de Thyéſte en ſon pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le pâſſé, & l'invita à un feſtin : celui ci s'y trouva ; &, après qu'on ſe fut levé de table, Atrée lui montra les têtes & les mains coupées de ſes enfans ; lui feſant entendre, qu'il avoit mangé leur chair. Thyéſte employa ſon fils naturel Ægiſte, pour le venger de ſon frère.

que

que des ombres impuiſſantes & vaines ; ces Rois juſtes étant purifiés par la lumière divine dont ils ſont nouris, n'ont plus rien à déſirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compaſſion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroiſſent comme des jeux d'enfans. Leurs cœurs ſont raſſaſiés de la vérité & de la vertu, qu'ils puiſent dans la ſource. Ils n'ont plus rien à ſouffrir ni d'autrui ni d'eux mêmes, plus de déſirs, plus de beſoins, plus de craintes. Tout eſt fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considere, mon fils, cet ancien Roi Inachus, qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette viéilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe. Les fleurs naiſſent ſous ſes pâs. Sa démarche légère reſemble au vol d'un oiſeau. Il tient dans ſa main une lyre d'ivoire ; & dans un tranſport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il ſort de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis. L'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les Dieux. Il eſt ainſi récompenſé pour avoir aimé le peuple, qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auxquels il donna des lois.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrtes, Cecrops Egyptien, qui le premier regna dans Athènes, ville conſacrée à la ſage Déeſſe, dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des lois utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la ſource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſociété. Il fut juſte, humain, compatiſſant : il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la mediocrité ; ne voulant point que ſes enfans euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi, dans cette petite vallée, Ericthon[a], qui inventa l'uſage de l'argent pour la monnoye : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grece ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il, à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richeſſes na-

[a] Ericthon, quatriéme Roi d'Athènes, né de la tèrre & de la ſemence de Vulcain, inventa auſſi l'uſage des chariots.

turelles

turelles, qui ſont les véritables : cultivez la tèrre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile & de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nouriſſent de leur lait, & qui vous couvrent de leur laine : par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ſerez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la tèrre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fécondité à proportion du nombre de ſes habitans qui ont ſoin de la cultiver ; elle les paye tous liberalement de leur peine ; au lieu qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux, qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes, qui ſatisfont aux vrais beſoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun câs, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, ou pour les guèrres inévitables qu'on a à ſoutenir au dehors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays : encore ſeroit il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les chôſes, qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité & la moleſſe. Le ſage Ericthon diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funeſte, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux, qui ne tendent qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoutera de l'heureuſe ſimplicité, qui fait tout le repôs & toute la ſureté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine & la ſource de tous les vrais biens : mais les Dieux ſont temoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle même. Enfin quand Ericthon aperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vecut pauvre & éloigné des hommes juſques à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des villes.

Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptolème *, à qui Cérès avoit enſeigné l'art

* Triptolème étoit fils de Célée (d'autres diſent d'Eleuſius) Roi d'Eleuſis. Son pere ayant reçu honorablement Cérès qui cherchoit

l'art de cultiver les tèrres & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le blé, & la manière de multiplier en le ſemant : mais ils ignoroient la perfection du labourage ; & Triptolème envoyé par Cérès vint, la charrue en main, offrir les dons de la Déèſſe à tous les peuples, qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptolème aprit aux Grècs à fendre la tèrre, & à la fertiliſer en déchirant ſon ſein. Bientôt les moiſſonneurs ardens & infatigables firent tomber ſous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épics, qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes ſauvages & farouches, qui couroient épars çà & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourir de gland, adoucirent leurs mœurs, & ſe ſoumirent à des lois, quand ils eurent apris à faire croitre des moiſſons & à ſe nourir de pain. Triptolème fit ſentir aux Grècs le plaiſir qu'il y a de ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe : cette abondance ſi ſimple & ſi innocente, qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Erichthon : ils mépriſèrent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imaginâtion des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels, avec des mœurs pures, dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé eſt le vrai treſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement, comme ſes pères ont vecu. Heureux les Grècs, s'il étoient demeurés fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, libres, heureux, & dignes de l'être par une ſolide vertu ! Mais hélâs ! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils negligent peu à peu les vraies, & ils dégénèrent de cette merveilleuſe ſimplicité. O mon fils ! tu regneras un jour ; alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoula-

ſa fille Proſerpine ravie par Pluton; cette Déèſſe en reconnoiſſance enſeigna a Triptolème l'art de cultiver les blés.

ger ceux qui s'y apliquent, & de ne ſouffrir point que les hommes vivent, ni ciſifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la molleſſe : ces deux hommes, qui ont été ſi ſages ſur la tèrre, ſont ici chéris des Dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire ſurpâſſe autant celle d'Achille & des autres Hérôs qui n'ont excellé que dans les combâts, qu'un doux printems eſt au deſſus de l'hiver glacé, & que la lumière du ſoleil eſt plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, il aperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriérs & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lis, & de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris, quand elle déſcend du ciel ſur la tèrre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Séſoſtris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce ſortoient de ſes yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de Nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au deſſus de la raiſon humaine pour récompenſer ſes vertus.

Telemaque dit à Arcéſius : Je réconnois, ô mon père, Séſoſtris, ce ſage Roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-tems. Le voilà, répondit Arcéſius ; & tu vois par ſon exemple combien les Dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons Rois : mais il faut que tu ſaches que toute cette félicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſpérité ne lui eût fait oublier les regles de la modération & de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence des Tyriens l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le délir d'en faire d'autres ; il ſe laiſſa ſéduire par la vaine gloire des Conquerans ; il ſubjugua, ou pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie. A ſon retour en Egypte il trouva que ſon frère s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré par un gouvernement injuſte les meilleures lois du pays. Ainſi ſes grandes conquêtes ne ſervirent qu'à troubler ſon royaume. Mais ce qui le rendit

dit plus inexcuſable, c'eſt qu'il fut enivré de ſa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus ſuperbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincus Dans la ſuite il reconnut ſa faute, & eut honte d'avoir été ſi inhumain. Tel fut le fruit de ſes victoires. Voilà ce que les Conquerans ſont contre leurs Etats & contre eux-mêmes, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi, d'ailleurs ſi juſte & ſi bienfeſant ; & c'eſt ce qui diminue la gloire, que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils ! dont la bleſſure paroit ſi éclatante ; C'eſt un Roi de Carie nommé Dioclidès, qui ſe dévoua pour ſon peuple dans une bataille ; parce que l'oracle avoit dit que dans la guèrre des Cariens & des Lyciens, la nâtion, dont le Roi périroit, ſeroit victorieuſe.

Considère cet autre ; c'eſt un ſage Légiſlateur qui, ayant donné à ſa nâtion des lois propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ſes lois pendant ſon abſence : après quoi il partit, s'exila lui-même de ſa patrie, & mourut pauvre dans une tèrre étrangère, pour obliger ſon peuple par ce ſerment à garder à jamais des lois ſi utiles.

Cet autre que tu vois eſt Eunéſyme Roi des Pyliens, & un des ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la tèrre & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux Dieux d'apaiſer leur colère, en payant par ſa mort pour tant de milliérs d'hommes innocens. Les Dieux l'éxaucèrent, & lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la tèrre ne ſont que de vaines ombres.

Ce vieillard, que tu vois couronné de fleurs, eſt le fameux Belus : il regna en Egypte, & il épouſa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les tèrres qu'il arrôſe par ſes inondâtions. Il eut deux fils, Danaüs, dont tu ſçais l'hiſtoire, & Egyptus, qui donne ſon nom à ce beau royaume. Belus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple, & par l'amour de ſes ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pû leur impôſer. Ces hōmes, que tu crois morts, vivent, mon fils ; & c'eſt la vie qu'on traïne

miſérablement ſur la tèrre, qui n'eſt qu'une mort: les noms ſeulement ſont changés. Plaiſe aux Dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe, que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi; il eſt tems d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélâs! que tu verrâs répandre de ſang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie! Souviens-toi de conſeils du ſage Mentor: pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiecles.

Il dit; & auſſitôt il conduiſit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut ſortir du ténebreux Empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta ſans pouvoir l'embraſſer; & ſortant de ces ſombres lieux il retourna en diligence vers le camp des Alliés, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Cretois, qui l'avoient accompagné juſques auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus le revoir.

Fin du dix-neuvieme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE.

DANS une assemblée des Chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse laissée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens : il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux transfuges, dont l'un, nommé Acante, avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre, nommé Dioscore, offroit aux Alliés la tête d'Adraste. Dans le combat, qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adraste ; & ce Roi, qui le cherche aussi, rencontre & tue Pisistrate fils de Nestor. Philoctète survient ; & dans le tems où il va percer Adraste, il est blesse lui même & obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses Alliés, dont Adraste fait un carnage horrible : il combat cet ennemi, & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adraste relevé veut surprendre Télémaque : celui ci le saisit une seconde fois, & lui ôte la vie.

CEPENDANT les chefs de l'armée s'assemblèrent, pour délibérer s'il faloit s'emparer de [1] Vénuse. C'étoit une ville forte qu'Adraste avoit autrefois usurpée sur ses

[1] Vénuse, aujourd'hui *Vénose*, est une petite ville Episcopale au royaume de Naples dans la Basilicate, au Nord de Cirenza, dont elle est éloignée de cinq lieues.

voiſins les Apuliens Peucetes. Ceux ci étoient entrés contre lui dans la ligue pour demander juſtice ſur cette invâſion. Adraſte, pour les apaiſer, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par argent & la garniſon Lucanienne & celui qui la commandoit ; de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuſe ; & les Apuliens, qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Vénuſe, avoient été trompés dans cette négociâtion.

Un Citoyen de Vénuſe, nommé Démophante, avoit offert ſécretement aux Alliés de leur livrer, la nuit, une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guèrre & de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctete & Neſtor avoient déja opiné qu'il faloit profiter d'une ſi heureuſe occâſion. Tous les chèfs, entraînés par leur autorité & éblouis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, aplaudiſſoient à ce ſentiment ; mais Télémaque à ſon retour fit ſes derniérs éfforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Vénuſe, vous ne ferez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous apartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre Ligue. J'avoue que vous le pouriez faire avec d'autant plus d'aparence de raiſon, qu'Adraſte, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant & la garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propôs. Enfin je comprens comme vous, que ſi vous preniez Vénuſe, vous ſeriez dès le lendemain maîtres du château, où ſont tous les préparatifs de guèrre qu'Adraſte y a aſſemblés ; & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guèrre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de Rois ligués pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui ? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il

il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Heſpérie entière, ſoutenue de tant de colonies Greques, & des Hérôs revenus du ſiége de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte que la perfidie & le parjure ? Vous avez juré par les chôſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompue par l'argent d'Adraſte ; je le crois comme vous ; mais cette garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens ; elle n'a point refuſé de leur obéir ; elle a gardé au moins en aparence la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrés dans Vénuſe ; le traité ſubſiſte ; votre ſerment n'eſt point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer ? Ne ſera-t on fidele & religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gâgner en violant ſa foi ? Si l'amour de la vertu & la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchés de votre réputâtion & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre ſerment, pour terminer une guèrre, quelles guèrres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voiſin ne ſera pas contraint de craindre tout de vous & de vous deteſter ? Qui poura deſormais, dans les neceſſités les plus preſſantes, ſe fiér à vous ? Quelle ſureté pourez-vous donner, quand vous voudrez être ſincères, & qu'il vous importera de perſuader à vôs voiſins votre ſincérité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? Vous en aurez foulé un aux piés. Sera-ce un ſerment ? Eh ! ne ſçaura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſureté que la guèrre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçu comme une guèrre, ou feinte, ou déclarée. Vous ſerez les ennemis perpétuels de tous ceux, qui auront le malheur d'être vôs voiſins. Toutes les affaires qui demandent de la réputâtion, de la probité, & de la confiance, vous deviendront impoſſibles. Vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télémaque, un intérêt encore plus prèſſant, qui doit vous fraper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité & quelque prévoyance ſur vôs intérêts; c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre Ligue, & va la ruiner; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émue lui demandoit, comment il ôſoit dire qu'une action, qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit il, pourez vous vous confiér les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété & de la confiance, qui eſt la bonne foi? Après que vous aurez pôſé pour maxime, qu'on peut violer les regles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous poura ſe fiér à un autre, quand cet autre poura trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en ſerez vous? Quel eſt celui d'entre vous, qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens? Que devient une Ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entre eux par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin & de violer la foi donnée! Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer; vous vous déchirerez aſſez vous mêmes; vous juſtifierez ſes perfidies. O Rois ſages & magnanimes! ô vous qui commandez avec tant d'expérience ſur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préſerver par votre vigilance & par les éfforts de votre vertu; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abatre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable. Vous ne pouriez plus rétablir ni la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez apris à les mépriſer. Que craignez vous? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne

vous

vous ſuffit elle pas ? Combatons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte eſt dans nôs mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté & ſa mauvaiſe foi.

Lorsque Télémaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuâſion avoit coulé de ſes levres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'aſſemblée. Chacun penſoit, non à lui, ni aux grâces de ſes paroles, mais à la force de la vérité, qui ſe feſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement. L'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin on entendit un murmure ſourd, qui ſe répandoit peu à peu dans l'Aſſemblée. Les uns regardoient les autres, & n'ôſoient parler les premiérs. On attendoit que les chèfs de l'armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentimens. Enfin le grave Neſtor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulyſſe, les Dieux vous ont fait parler ; & Minerve, qui a tant de fois inſpiré votre père, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe ; je ne conſidère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu : ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes Alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colère des Dieux. Laiſſons donc Vénuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit ; & toute l'Aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles : mais en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve, qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le Conſeil des Rois, où il n'aquit pas moins de gloire. Adraſte, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un tranſfuge nommé Acante, qui devoit empoiſonner les plus illuſtres chèfs de l'armée : ſur tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déja la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut ſans peine avec amitié ce mal-

heureux, qui avoit vu Ulyſſe en Sicile, & qui lui racontoit ſes avantures de ce Hérôs. Il le nouriſſoit & tâchoit de le conſoler dans ſon malheur ; car Acante ſe plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraſte : mais c'étoit nourir & réchauffer dans ſon ſein une vipère venimeuſe toute prête à faire une bleſſure mortelle. On ſurprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraſte pour lui aprendre l'état du camp des Alliés, & pour l'aſſurer qu'il empoiſonneroit, le lendemain, les principaux Rois avec Télémaque dans un feſtin, que celui-ci leur devoit donner. Arion pris avoua ſa trahiſon. On ſoupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante, profondement diſſimulé & intrépide, ſe défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjurâtion.

Plusieurs des Rois furent d'avis qu'il faloit dans le doute ſacrifier Acante à la ſureté publique. Il faut, diſoient-ils, le faire mourir ; la vie d'un ſeul homme n'eſt rien quand il s'agit d'aſſurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périſſe, quand il s'agit de conſerver ceux, qui repreſentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbâre ! répondit Télémaque. Quoi ! vous êtes ſi prodigues du ſang humain ! O vous, qui êtes établis les paſteurs des hommes, & qui ne commandez ſur eux que pour les conſerver, comme un paſteur conſerve ſon troupeau, vous êtes donc des loups cruels, & non pas des paſteurs : du moins vous n'êtes Paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé ; un ſoupçon mérite la mort : les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à meſure que la défiance tirannique croîtra dans vôs cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes.

Telemaque diſoit ces paroles avec une autorité & une véhémence, qui entraînoit les cœurs, & qui couvroit de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant il leur dit : Pour moi, je n'aime pas

pas assez la vie pour vivre à ce prix là ; j'aime mieux qu'Acante soit méchant, que si je l'étois ; & qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le fesois moi même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui, étant établis Rois, c'est-à-dire, Juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence & modération ; laissez-moi interroger Acante en votre presence.

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion ; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adraste, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non. Mais le visage & la voix d'Acante demeurèrent tranquiles. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de son cœur, il lui dit : Donnez moi votre anneau ; je veux l'envoyer à Adraste. A cette demande de son anneau, Acante pâlit ; il fut embarrassé. Télémaque, dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'aperçût ; il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit il, l'envoyer à Adraste par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, & qui paroîtra y aller sécretement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voie votre intelligence avec Adraste, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès à présent votre faute, on vous la pardonnera, & on se contentera de vous envoyer dans une île de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout ; & Télémaque obtint des Rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des îles [1] Echinades, où il vecut en paix.

Peu de tems après, un Daunien, d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent & hardi, nommé Diomède, vint la nuit dans le camp des Alliés, leur offrir d'égorger dans sa tente le Roi Adraste. Il le pouvoit ; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit

[1] Les îles Echinades, aujourd'hui *Cossulaires*, sont situées à l'embouchure du fleuve Achéloüs, vis à vis de l'Arcarnanie dans l'Epire.

piroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme, qu'il aimoit éperdûment, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il étoit reſolu, ou de faire périr Adraſte & de reprendre ſa femme, ou de périr lui-même. Il avoit des intelligences ſécretes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe par pluſieurs Capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir beſoin que les Rois alliés attaquaſſent en même tems le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever, après avoir tué le Roi. Auſſitôt que Dioſcore eut expliqué aux Rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Télémaque, comme pour lui démander une déciſion. Les Dieux, répondit il, qui nous ont préſervé des Traîtres, nous défendent de nous en ſervir. Quand même nous n'aurions pas aſſez de vertu pour déteſter la trahiſon, notre ſeul intérêt ſuffiroit pour la rejetter; dès que nous l'aurons autoriſée par notre exemple, nous mériterons qu'elle ſe tourne contre nous; dès ce moment, qui d'entre nous ſera en ſureté? Adraſte poura bien éviter le coup, qui le menace, & le faire retomber ſur les Rois alliés. La guèrre ne ſera plus une guèrre; la ſageſſe & la vertu ne ſeront d'aucun uſage; on ne verra plus que perfidie, trahiſon & aſſaſſinats. Nous en reſſentirions nous-mêmes les funeſtes ſuites; & nous le mériterions, puiſque nous aurions autoriſé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraſte. J'avoue que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Heſpérie & toute la Grece, qui ont les yeux ſur nous, méritent que nous tenions cette conduite, pour en être eſtimés. Nous nous devons à nous mêmes, & plus encore aux juſtes Dieux, cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioſcore à Adraſte, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit aſſez s'étonner de la généroſité de ſes ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraſte admiroit, malgré lui, ce qu'il venoit de voir, & n'ôſoit le louer. Cette action noble des Alliés rapelloit un honteux ſouvenir de toutes ſes tromperies & de toutes ſes cruautés. Il cherchoit à rabaiſſer la généroſité de ſes ennemis, & étoit

étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurciſſent bientôt contre tout ce qui pouroit les toucher. Adraſte, qui vit que la réputâtion des Alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit prèſſé de faire contre eux quelque action éclatante. Comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes ; & il ſe hâta de combatre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin ſemé de rôſes, que le jeune Télémaque, prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les brâs du doux ſommeil, & mit en mouvement tous les Officiérs. Son caſque, couvert de crins flotans, brilloit déja ſur ſa tête ; & ſa cuiraſſe ſur ſon dôs ébloüiſſoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit, outre ſa beauté naturelle, l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main ; de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il faloit occuper. Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fière, qui promettoit déja la victoire. Il marchoit ; & tous les Rois, oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînés par une force ſuperieure, qui leur feſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne pouvoit plus entrer dans les cœurs. Tout cede à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main. Son action n'avoit rien d'impétueux ni de précipité. Il étoit doux, tranquile, patient, toujours prêt à écouter les autres, & à profiter de leurs conſeils ; mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignés, arrangeant toutes les chôſes à propôs, ne s'embarraſſant de rien, & n'embarraſſant point les autres ; excuſant les fautes, réparant les mécomptes, prevenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par tout la liberté & la confiance. Donnoit-il un ordre ! C'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs. Il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui feſoit enſuite expliquer familièrement, comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but

but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vues, il ne le feſoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir. Mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit le mauvais ſuccès; car il excuſoit toutes les fautes, qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'HORIZON paroiſſoit rouge & enflâmé par les premiérs rayons du ſoleil; & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de chariots en mouvement. C'étoit un bruit confus, ſemblable à celui des flôts en courroux, quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit par le bruit des armes, & par l'apareil frémiſſant de la guèrre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées, ſemblables aux épis qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déja s'élevoit un nuage de pouſſière, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la tèrre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort s'avançoient.

A PEINE les premiers traits étoient jettés, que Télémaque, levant les yeux & les mains vers le ciel, prononça ces paroles:

O JUPITER, père des Dieux & des hommes! vous voyez de nôtre côté la juſtice & la paix, que nous n'avons point en honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combatons, nous voudrions épargner le ſang des hommes. Nous ne haïſſons point cet ennemi même, quoi qu'il ſoit cruel, perfide & ſacrilège. Voyez, & décidez entre lui & nous. S'il faut mourir, nôs vies ſont dans vôs mains. S'il faut délivrer l'Heſpérie & abatre le tiran, ce ſera votre puiſſance & la ſageſſe de Minerve votre fille, qui nous donneront la victoire; la gloire vous en ſera due. C'eſt vous, qui la balance en main, reglez le ſort des combâts. Nous combatons pour vous: & puiſque vous êtes Juge, Adraſte eſt plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cauſe eſt victorieuſe avant

vant la fin du jour, le ſang d'une Hécatombe [h] entière ruiſſelera ſur vôs autels.

Il dit; & à l'inſtant il pouſſe ſes courſiers fougueux & écumans dans les rangs les plus prêſſés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien, couvert d'une peau de lion, qu'il avoit tué dans la Cilicie, pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une maſſue énorme; ſa force & ſa tâille le rendoient ſemblable aux Géans. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa ſa jeuneſſe & la beauté de ſon viſage. C'eſt bien à toi, dit-il jeune efféminé, à nous diſputer la gloire des combâts. Va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En diſant ces paroles, il leva ſa maſſue noueuſe, peſante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire; chacun craint le coup de ſa chute; elle ménace la tête du fils d'Ulyſſe; mais il ſe détourne du coup, & ſe lance ſur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La maſſue en tombant briſe la roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un traît Périandre à la gorge; le ſang, qui coule à grôs bouillons de ſa large plaie, étouffe ſa voix. Ses chevaux fougueux ne ſentant plûs ſa main défaillante, & les rênes flotans ſur leur cou, l'emportent ça & là. Il tombe de deſſus ſon char, les yeux déja fermés à la lumière, & la pâle mort étant déja peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui: il donna auſſitôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion, avec ſa maſſue.

Ensuite il cherche Adraſte dans la mêlée; mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combatans; Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiérs ſemblables à ceux du ſoleil, & nouris dans les vaſtes prairies qu'arrôſe [i] l'Auſide; Démoléon, qui dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Erix dans les com-

[h] Une Hecatombe étoit un ſacrifice de cent bœufs.

[i] L'Auſide, aujourd'hui *Offanto*, eſt une rivière du royaume de Naples, qui nait aux montagnes de l'Apennin dans la principauté Ultérieure, ſépare la Capitanate de la Baſilicate, & va ſe décharger dans le Golfe de Veniſe. Ce fut près de cette rivière que ſe donna la fameuſe batâille de Cannes.

bâts

bâts du ceſte; Crantor, qui avoit éte hôte & ami d'Hercule, lorſque ce fils de Jupiter, pâſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infame [k] Câcus; Ménécrate, qui reſſembloit, diſoit on, à Pollux dans la lutte; Hippocoon, Salapien, qui imitoit l'adreſſe & la bonne grâce de Caſtor pour mener un cheval; le fameux chaſſeur Eurymede, toujours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neiges du froid Apennin, & qui avoit été, diſoit on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit apris elle même à tirer des fleches; Nicoſtrate, vainqueur d'un Géant qui vômiſſoit le feu dans les rochers du mont [l] Gargan; Eléante, qui devoit épouſer la jeune Pholoé, fille du fleuve [m] Liris. Elle avoit été promiſe par ſon père à celui, qui la délivreroit d'un ſerpent ailé, qui étoit né ſur le bord du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour ſe dévoua pour tuér le monſtre: il réuſſit; mais il ne put gouter le fruit de ſa victoire; & pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux Hymenée, attendoit impatiemment Eléante, elle aprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combâts, & que la parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois & les montagnes, qui ſont auprès du fleuve; elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les Dieux,

[k] Câcus, fils de Vulcain, étoit un berger & un voleur, qui ſe retiroit près du mont Aventin, & qui deroba les bœufs d'Hercule, en les emmenant à reculons dans ſa caverne. Les Poëtes feignent, qu'il avoit trois bouches & qu'il jettoit du feu & des flâmes quand il vouloit.

[l] Le mont Gargan, ou le Mont St. Ange, eſt une montagne du royaume de Naples. On la prend quelquefois pour celle, ſur laquelle eſt bâtie la ville, nommée Monte di S. Angelo; & autrefois pour toute la preſqu'île de la Capitanate, qui eſt entre le golfe de Manfrédonia & celui de Rodi.

[m] Le fleuve Liris, aujourd'hui *Gariglan*, prend ſa ſource dans l'Abruzze Ultérieure, au couchant du Lac Célano, paſſe au travers de la tèrre de Labour, & va ſe décharger dans le golfe de Cajète.

touchez

touchés de ſes regrèts & par les prières du Fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du Dieu ſon père : mais l'eau de cette fontaine eſt encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès ſur ces triſtes bords.

Cependant Adraſte, qui aprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement ; il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens, d'une force, d'une adreſſe, & d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer : mais Minerve les fit égarer.

Adraste crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pié d'une coline, où il y avoit une foule de combatans : il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang ; mais au lieu de Télémaque, il trouve le vieux Neſtor, qui d'une main tremblante jettoit au hazard quelques traits inutiles. Adraſte dans ſa fureur veut le percer ; mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combatans : on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans, & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée : la tèrre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts : des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars, avec les Furies infernales vetues de robes toutes degoutantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces Divinités, ennemies des hommes, repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amâs confus d'hommes acharnés les uns ſur les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fu-

reur brutale. La ſage & invincible Pallâs elle-même l'ayant vu, frémit, & recula d'horreur.

Cependant Philoctete, marchant à pas lents & tenant dans ſa main les fleches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte, n'ayant pu atteindre le divin viéillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſière. Déja il avoit abatu Euſilâs, ſi légèr à la courſe qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pâs dans le ſâble, & qu'il devancoit dans ſon pays les plus rapides flôts de l'Eurotas [n] & de l'Alphée [o]. A ſes piés étoient tombés Entiphron, plus beau qu'Hylâs [p], auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte; Ptérélâs, qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troie, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force; Ariſtogiton, qui, s'étant baigné dans les ondes du fleuve Acheloüs [q], avoit reçu ſécretement de ce Dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes. En effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échapoit aux mains les plus fortes : mais Adraſte d'un coup de lance le rendit immobile ; & ſon âme s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Nestor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans Capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épis dorés, pendant la moiſſon, tombent ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il s'expôſoit inutilement. Sa viéilleſſe l'avoit quité. Il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate ſon fils, qui de ſon côté ſoutenoit avec ardeur le combât pour éloigner le péril de ſon père. Mais le moment fatal étoit

[n] L'Eurotâs, aujourd'hui *Baſilipotauros* & *Iris*, eſt une grande rivière de la Morée, qui ſe décharge dans le golfe de Colochine.

[o] L'Alphée eſt une grande rivière de la Turquie en Europe, qui traverſe la Morée, & ſe décharge dans le golfe de l'Arcadie.

[p] Hylâs, jeune garçon très beau, fils de Thyodamâs, aimé d'Hercule, & ravi par les Nymphes, dit la fâble, en voulant reprendre ſa cruche, qu'il avoit laiſſé tomber à l'eau. Mais la verité eſt, qu'il s'y laiſſa tomber lui-même, & que ſa mort donna lieu au bruit de ſon prétendu enlevement.

[q] Achéloüs, fleuve de l'Acarnanie dans l'Epire, qu'il ſepare de la Natolie. Il prend ſa ſource au mont Pindus.

venu,

venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor, combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vecu.

Pisistrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber: mais il l'évita; & pendant que Piſiſtrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrâilles commencèrent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang. Son teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déja preſque éteints, & ſa voix défaillante. Alcée ſon Gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, & n'eut le tems que de le mener entre les brâs de ſon père. Là il voulut parler & donner les dernières marques de ſa tendreſſe; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctete répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes brâs le corps de ſon fils. Il rempliſſoit l'air de ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumière. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été père, & d'avoir vecu ſi long-tems! Hélâs! cruelles deſtinées, pourquoi n'avez vous pas fini ma vie, ou à la chaſſe du ſangliér de Calydon[r], ou au voyage de Colchos[s], ou au premier ſiége de Troie? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume: maintenant je traîne une viéilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante. Je ne vis plus que pour les maux; je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils! ô mon fils! ô mon cher fils Piſiſtrate! quand je perdis ton frère Antiloque, je t'avois pour me conſoler. Je ne t'ai plus; rien ne me cónſolera; tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate, ô chers enfans! je crois que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux. La mort de l'un rouvre la plaie, que l'autre avoit faite au

[r] Calidon, ancienne ville d'Etolie, aujourd'hui *Aitou* dans la Livadie, étoit déſolée par un ſangliér affreux, que Méléagre entreprit de domter, mais dont il ne put venir à bout ſans le ſecours de Théſée.

[s] Le voyage de Colchos fut entrepris pour aller à la conquête de la Toiſon d'or.

ſond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Piſiſtrate ! tu es mort comme ton frère en homme de courage ; il n'y a que moi, qui ne puis mourir.

En diſant ſes paroles il voulut ſe percer lui même d'un dard qu'il tenoit ; mais on arrêta ſa main, & on lui arracha le corps de ſon fils. Et comme cet infortuné viéillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa tente, où ayant un peu repris ſes forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraſte & Philoctete ſe cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard, qui cherchent à ſe dechirer l'un l'autre dans les campagnes, qu'arrôſe [t] le Cayſtre. Les menaces, la fureur guerrière, & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combatans les regardent avec effroi. Déja ils ſe voient l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fleches terribles, qui n'ont jamais manqué leur coup dans ſes mains, & dont les bleſſures ſont irrémédiables. Mais Mars, qui favoriſoit le cruel & intrepide Adraſte, ne put ſouffrir qu'il perît ſi-tôt ; il vouloit par lui prolonger les horreurs de la guèrre, & multiplier le carnage. Adraſte étoit encore dû à la juſtice des Dieux, pour punir les hommes & pour verſer leur ſang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il eſt bleſſé lui-même par un coup de lance, que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux [u] Nirée, dont la beauté ne cedoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grècs qui combatirent au ſiége de Troie. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la fleche contre Amphimaque ; elle lui perça le cœur. Auſſi-tôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couverts des ténebres de la mort. Sa bouche, plus vermeille que les

[t] Le Cayſtre, aujourd'hui *Chiais* eſt une rivière de la Natolie en Aſie, qui coule entre Sarabat & le Madre, fort près de la ville d'Ephèſe du côté du Nord.

[u] Nirée étoit un Roi de Naxos, maintenant *Nioſie*, qui étoit fort beau, mais extrèmement lâche.

roſes

rôſes dont l'Aurore naiſſante ſeme l'horizon, ſe flétrit ; une pâleur affreuſe ternit ſes joues. Ce viſage, ſi tendre & ſi délicat, tout-à-coup ſe defigura. Philoctete lui même en eut pitié. Tous les combatans gémirent, en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang, où il ſe rouloit, & ſes cheveux, auſſi beaux que ceux d'Apollon, traînés dans la pouſſière. Philoctete, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat ; il perdoit ſon ſang & ſes forces ; ſon ancienne bleſſure, même dans l'effort du combat, ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs ; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt à tomber ſur un monceau de corps ſanglans, qui l'environnent. Archidamâs, le plus fièr & le plus adroit de tous les Oebaliens *, qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enleve du combat, dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abatu à ſes piés. Adraſte ne trouve plus rien, qui ôſe lui réſiſter, ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit. C'eſt un torrent, qui ayant ſurmonté ſes bords entraîne par ſes vagues furieuſes les moiſſons, les troupeaux, les bergers & les villages.

TELEMAQUE entendit de loin les cris des vainqueurs, & il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cèrfs timides traverſent les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs. Télémaque gémit ; l'indignâtion paroît dans ſes yeux ; & il quitte les lieux où il avoit combatu longtems avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoutenir les ſiens ; il s'avance, tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis, qu'il a étendus ſur la pouſſière. De loin il pouſſe un cri, qui ſe fait entendre aux deux armées.

MINERVE avoit mis je ne ſçai quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix, quand il apelle les Furies infernales, la guèrre & la mort. Le cri de Télémaque porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens : il glace d'épouvante les

* Les Oebaliens étoient des peuples d'Italie, voiſins de Tarente.

ennemis. Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſçai combien de funeſtes préſages le font frémir? & ce qui l'anime, eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquile. Trois fois ces genoux tremblans commencèrent à ſe dérober ſous lui; trois fois il recula ſans ſonger à ce qu'il feſoit. Une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres. Sa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole. Ses yeux, pleins d'un feu ſombre & étincelant paroiſſoient ſortir de ſa tête. On le voyoit comme Oreſte agité par les Furies. Tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commence à croire, qu'il y a des Dieux. Il s'imagine les voir irrités, & entendre une voix ſourde, qui ſort du fond de l'abîme pour l'apeller dans le noir Tartare. Tout lui fait ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'apeſantir pour le fraper. L'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur. Son audace ſe diſſipoit, comme la lumière du jour diſparoît, quand le ſoleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la tèrre s'envelope des ombres de la nuit.

L'IMPIE Adraſte, trop long-tems ſouffert ſur la tèrre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment, l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa dernière heure. Il court forcené au devant de ſon inévitable deſtin. L'horreur, les cuiſans remords, la conſternâtion, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flâmes qui ſortent du noir Phlégethon [y] prêtes à le dévorer. Il s'écrie, & ſa bouche demeure ouverte, ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un ſonge affreux ouvre la bouche, & fait des éfforts pour parler; mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée, Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide comme l'ami des Dieux, ſe couvre de ſon bouclier: il ſemble que la victoire, le couvrant de ſes ailes, tient déja une couronne ſuſpendue au deſſus de ſa tête: le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant

[y] Phlégéthon eſt un fleuve des enfers, qui roule des feux ardens, & dont les flôts ſont tous de flâme.

il

il paroît ſage & meſuré au milieu des plus grands périls : le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée, pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télémaque, voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainſi tous deux combatre de près, tous les autres combatans en ſilence mirent bas les armes, pour les regarder attentivement ; & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guèrre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres ſe croiſent pluſieurs fois, & portent des coups inutiles ſur les armes polies, qui en retentiſſent. Les deux combatans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relevent tout-a-coup, & enfin ſe ſaiſiſſent. Le lièrre, en naiſſant au pié d'un Ormeau, ne sèrre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ſes rameaux entrelâſſés juſques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combatans ſe sèrrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs éfforts pour ſurprendre ſon ennemi, & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec, mais en vain. Dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enleve de tèrre, & le renverſe ſur le ſâble. Alors cet impie, qui avoit toujours mépriſé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort. Il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la déſire. Il tâche d'emouvoir la compâſſion de Télémaque. Fils d'Ulyſſe, lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes Dieux ; ils me puniſſent comme je l'ai mérité il n'y a que la malheur, qui ouvre les yeux des hommes pour voir la verité : je la vois ; elle me condâmne ; mais qu'un Roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre père, qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Telemaque, qui, le tenant ſous ſes genoux, avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nâtions, que je ſuis venu ſecourir. Je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte ; mais vivez pour réparer vôs fautes : rendez tout ce que vous avez uſurpé ; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie,

que.

que vous avez ſouillée par tant de maſſacres & de trahiſons: vivez & devenez un autre homme : aprenez par votre chute que les Dieux ſont juſtes ; que les méchans ſont malheureux ; qu'ils ſe trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le menſonge ; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu : donnez-nous pour otage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre nâtion.

A ces paroles Télémaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main, ſans ſe defiér de ſa mauvaiſe foi. Mais auſſitôt Adraſte lui lança un ſecond dard fort court, qu'il tenoit caché. Le dard étoit ſi aigu, & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télémaque, ſi elles n'euſſent été divines. En même tems Adraſte ſe jette derrière un arbre, pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire eſt à nous : l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui, qui ne craint point les Dieux, craint la mort : au contraire celui qui les craint, ne craint qu'eux. En diſant ces paroles il s'avance vers les Dauniens, & fait ſigne aux ſiens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraſte. Adraſte craint d'être ſurpris, fait ſemblant de retourner ſur ſes pas, & veut renverſer les Cretois qui ſe préſentent à ſon paſſage : mais tout-à-coup Télémaque, promt comme la foudre que la main du père des Dieux lance du haut Olympe ſur les têtes coupables, vient fondre ſur ſon ennemi. Il le ſaiſit d'une main victorieuſe ; il le renverſe, comme un cruel aquilon abat les tendres moiſſons, qui dorent la campagne ; il ne l'écoute plus, quoique l'impie ôſe encore une fois eſſayer d'abuſer de la bonté de ſon cœur. Il lui enfonce ſon glaive, & le précipite dans les flâmes du noir Tartare ; digne châtiment de ſes crimes.

Fin du vingtieme Livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE.

ADRASTE étant mort, les Dauniens tendent les mains aux Alliés en ſigne de paix, & leur demandent un Roi de leur nâtion. Neſtor, inconſolable d'avoir perdu ſon fils, s'abſente de l'aſſemblée des chèfs, où pluſieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des Alliés eſt de choiſir Polydamâs pour Roi des Dauniens, & de leur laiſſer leurs tèrres. Il perſuade enſuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, ſurvenu fortuitement. Les troubles étant ainſi finis, tous ſe ſéparent, pour s'en retourner chacun dans ſon pays.

APEINE Adraſte fut mort, que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte de leur chef, ſe réjouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux Alliés, en ſigne de paix & de reconciliâtion. Metrodore, fils d'Adraſte, que ſon père avoit nouri dans des maximes de diſſimulâtion, d'injuſtice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un eſclâve, complice de ſes infamies & de ſes cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens,

&

& auquel ſeul il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir, pour ſon propre intérêt. Il le tua par derrière, pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des Alliés, eſpèrant une grande récompenſe d'un crime, qui finiſſoit la guèrre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ſes larmes. Hélâs ! s'écria t-il ; voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune Prince : plus il a d'élévâtion & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les ſentimens de vertu ; & maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, grâces aux Dieux, & les inſtructions de Mentor ne m'avoient apris à me modérer.

Les Dauniens aſſemblés demandérent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un Roi de leur nâtion, qui pût effacer par ces vertus l'oprobre, dont l'impie Adraſte avoit couvert la royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frapé le tiran ? ils venoient en foule baiſer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre ; & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance, qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui feſoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains, qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſape peu à peu par deſſous : long-tems on ſe moque du foible travail, qui en attaque les fondemens ; rien ne paroit affoibli ; tout eſt uni ; rien ne s'ébranle ; cependant tous les ſoutiens ſont détruits peu à peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaiſſe, & ouvre un abime. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes piés. La fraude & l'inhumanité ſapent peu à peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint ; on tremble devant elle juſqu'au moment où elle n'eſt déja plus. Elle tombe de ſon propre poids, & rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne

bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les chèfs de l'armée s'aſſemblèrent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi inespérée, & les deux armées qui n'en feſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce Conſeil, parce que la douleur, jointe à la viéilleſſe, avoit fletri ſon cœur, comme la pluie abat & fait languir le ſoir une fleur, qui étoit le matin, pendant la naiſſance de l'aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes, qui ne pouvoient tarir : loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines : l'eſpérance, qui eſt la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui : toute nouriture étoit amère à cet infortuné viéillard : la lumière même lui étoit odieuſe. Son âme ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient en vain : ſon cœur en défaillance étoit dégouté de toute amitié, comme un malade eſt dégouté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémiſſemens & des ſanglôts. De tems en tems on l'entendoit dire : O Piſiſtrate, Piſiſtrate, Piſiſtrate, mon fils, tu m'apelles ! Je te ſuis. Piſiſtrate, tu me rendrâs la mort douce. O mon cher fils ! je ne deſire plus pour tout bien, que de te revoir ſur les rives du Styx. Puis il pâſſoit des heures entières ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant, levant les mains, & les yeux noyés de larmes, vers le ciel.

Cependant les Princes aſſemblés attendoient Télémaque, qui étoit auprès du corps de Piſiſtrate. Il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutoit des parfums exquis, & verſoit des larmes amères. O mon cher compagnon ! lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſpérie. Je te dois mille & mille ſoins : je t'aimois, tu m'aimois auſſi : j'ai connu ta valeur ; elle auroit ſurpâſſé celle de pluſieurs Grècs fameux. Hélâs ! elle t'a fait mourir avec gloire ; mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante,

qui

qui eût égalé celle de ton père. Oui, ta ſageſſe & ton éloquence dans un âge mur auroit été ſemblable à celle de ce viéillard, l'admirâtion de toute la Grece. Tu avois déja cette douce inſinuâtion, à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois, ces manières naïves de raconter, cette ſage modérâtion, qui eſt un charme pour apaiſer les eſprits irrités, cette autorité, qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous pretoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raiſon. Ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs, comme la rôſée ſur l'herbe naiſſante. Hélâs ! tant de biens, que nous poſſedions il y a quelques heures, nous ſont enlevés pour jamais ! Piſiſtrate, que j'ai embraſſé ce matin, n'eſt plus ! Il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor avant que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas ce qu'il voit; & il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les pères.

Apres ces paroles, Télémaque fit laver la plaie ſanglante, qui étoit dans le côté de Piſiſtrate. Il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où, la tête panchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la tèrre de ſon ombre, & pouſſé vers le ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à ſa racine, ni à la tèrre, mère féconde, qui nourit ſes tiges dons ſon ſein. Il languit ; ſa verdure s'efface ; il ne peut plus ſe ſoutenir ; il tombe. Ses rameaux, qui cachoient le ciel, traînent ſur la pouſſière, fletris & déſſechés : il n'eſt plus qu'un tronc, abatu & dépouillé de toutes ſes grâces. Ainſi Piſiſtrate, en proie à la mort, étoit deja emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bucher fatal. Déja la flâme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſés & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoient lentement. Le corps eſt bientôt brulé ; les cendres ſont miſes dans une urne d'or ; & Télémaque, qui prend ſoin de tout, confie cette urne, comme un grand tréſor, à Callimaque, qui avoit été le Gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux teſtes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour ſon père ; mais attendez à

les

les lui donner, quand il aura assez de force pour les demander. Ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemble des Rois ligués, où, dès qu'on l'aperçut, chacun garda le silence pour l'écouter : il en rougit, & on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna par des acclamâtions publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte ; il auroit voulu se pouvoir cacher. Ce fut la première fois qu'il parut embarrassé & incertain. Enfin il demanda comme une grâce qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit il, que je ne les aime, sur tout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu : mais c'est, que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes ; elles les rempliſſent d'eux-mêmes ; elles les rendent vains & préſomptueux ; il faut les mériter & les fuir : les meilleures louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes, qui sont les tirans, sont ceux qui se sont fait le plus louer par des flateurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi, que je veux être modeste & craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez & ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Apres avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au ciel ; & par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant. Ainsi les louanges finirent ; mais l'admirâtion augmenta. Tout le monde sut la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, & le soin qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse & de valeur, qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en sécret les uns aux autres. Il est l'ami des Dieux, & le vrai Hérôs de notre âge. Il est au dessus de l'humanité. Mais tout cela n'est que merveilleux ; tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon ;

il eſt ami fidele & tendre ; il eſt compatiſſant, libéral, bienfeſant, & tout entiér à ceux qu'il doit aimer ; il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui ; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence & de ſa fièrté. Voilà ce qui eſt d'uſage : voilà ce qui touche les cœurs : voilà ce qui nous attendrit pour lui, & nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nôs vies pour lui.

A PEINE ces diſcours furent ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le Conſeil, opinoient qu'il faloit partager entre eux ce pays, comme une tèrre conquiſe. On offrit à Télémaque pour ſa part la fertile contrée d'Arpi [y], qui porte, deux fois l'an, les riches dons de Céres, les doux préſens de Bacchus, & les fruits toujours verds de l'oliviér, conſacré à Minerve. Cette tèrre, lui diſoit on, doit vous faire oubliér la pauvre Ithaque avec ces cabanes, & les rochers affreux de Dulichie [z], & les bois ſauvages de Zacinthe [a]. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri dans les flôts au promontoire de Capharée par la vengeance de Nauplius [b] & par la colère de Neptune ; ni votre mère, que ſes amans poſſedent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la tèrre n'eſt point favoriſée du ciel, comme celle que nous vous offrons. Il écoutoit patiemment ces diſcours : mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Télémaque l'étoit à ces offres.

[y] Arpi étoit une région de la Pouille Daunienne, dont la ville capitale ſe nommoit Argirippa, & Argos Hippium. On en voit encore les ruines entre Lucéra & Manfrédonia dans la Capitanate.

[z] Dulichie, aujourd'hui *Thiaki*, eſt une petite île de la mer de Grece dans le golfe de Pâtra, au levant de l'île de Céfalonie.

[a] Aujourd'hui *Zante*, eſt au milieu de Céfalonie.

[b] Nauplius, Roi d'Eubée, irrité de ce que les chèfs de l'armée des Grècs avoient injuſtement condâmné à mort ſon fils Palamede par les artifices d'Ulyſſe, mit des feux ſur le mont Capharée (aujourd'hui *Cap de Figéra*) ſur l'île d'Eubée, qui regarde l'Helleſpont, pour y atirer la flote des Grècs, & la faire briſer contre les rochers ; mais il échoua dans ſon deſſein, parce qu'Ulyſſe & Diomede prirent une autre route.

POUR

Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni de richeſſes ni de délices. Qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de tèrres, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? on n'en a que plus d'embarràs & moins de liberté. La vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérés, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs & ingràts. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire, on eſt impie, on eſt tiran, on eſt le fléau du genre humain : quand, au contraire, on ne veut gouverner les hommes, que ſelon les vraies regles, pour leur propre bien ; on eſt moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine, qui eſt infinie ; & on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expôſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, & d'enlever ceux du voiſin : ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai apris par les loix, & par les hommes ſages, qui les ont faites, combien il eſt penible de conduire les villes & les royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque. Quoiqu'elle ſoit petite & pauvre, j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y regne avec juſtice, piété & courage. Encore même n'y regnerai je que trop tôt. Plaiſe aux Dieux que mon père, échapé à la fureur des vagues, y puiſſe regner juſqu'à la plus extrême viéilleſſe, & que je puiſſe aprendre longtems ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions, pour ſavoir modérer celles de tout un peuple.

Ensuite Télémaque dit : Ecoutez, ô Princes aſſemblés ici ! ce que je crois vous devoir dire pour votre intérèt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juſte, il les conduira avec juſtice ; il leur aprendra, combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins : c'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un Roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux : ils vous devront ce bon Roi, que vous

leur aurez donné : ils vous devront la paix & la proſpérité, dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans cèſſe ; & le Roi & le peuple ſeront l'ouvrage de vôs mains. Si au contraire vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple, pouſſé au déſeſpoir, recommencera la guèrre ; il combatra juſtement pour ſa liberté ; & les Dieux ennemis de la tirannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vôs proſpérités ſe diſſiperont comme la fumée. Le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtés à vôs chèfs, le courage à vôs armées, l'abondance à vôs tèrres. Vous vous flaterez : vous ſerez téméraires dans vôs entrepriſes ; vous ferez taire les gens de bien, qui voudront dire la vérité ; vous tomberez tout-à coup ; & l'on dira de vous : Sont-ce donc là les peuples floriſſans, qui devoient faire la loi à toute la tèrre ? & maintenant ils fuient devant leurs ennemis ; ils ſont le jouet des nâtions, qui les foulent aux piés : voilà ce que les Dieux ont fait : voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes & inhumains. De plus conſidérez, que ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins. Votre Ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe : & c'eſt vous mêmes que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tirannie univerſelle. Mais je ſupoſe que vous ſoyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira : voici comment.

Considerez que cette entrepriſe vous déſunira tous. Comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de regle, pour borner entre vous les prétentions de chacun : chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance : nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paiſiblement. Voilà la ſource d'une guèrre, dont vôs petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte & moderé, que de ſuivre ſon ambition avec tant de peril, & au travers de tant de malheurs inévitables ? La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de

de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on aquiert en ſe rendant, par la bonne foi, l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus déſirables, que la folle vanité d'une conquête injuſte ? O Princes ! ô Rois ! Vous voyez que je vous parle ſans intérêt. Ecoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire, & vous déplaire en vous repréſentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainſi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, & que tous les Princes étonnés & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu eſt d'une haute mine ; tout paroit héroïque en lui ; on voit aiſément qu'il a long tems ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord les peuples du pays, qui gardent les côtes, ont voulu le repouſſer, comme un ennemi qui vient faire une irruption : mais après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre, ſi on l'attaquoit : mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a préſenté un rameau d'oliviér, comme un ſuppliant. On l'a écouté. Il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Heſpérie ; & on l'amene ici pour le faire parler aux Rois aſſemblés.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il aſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi :

O vous, paſteurs des peuples, qui êtes ſans doute aſſemblés ici pour défendre la patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes lois, écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les Dieux, que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs. Je ſuis Diomede, Roi d'Etolie, qui bleſſai Vénus au ſiége de Troie. La vengeance de cette Déeſſe me pourſuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien re-

fuſer à la divine fille de la mer, m'a livré à la rage des vents & des flôts, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſeaux contre les écueils. L'inéxorable Vénus m'a ôté toute eſpérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumière du pays, où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne revèrrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher ſur ces rives inconnues un peu de repôs & une retraite aſſurée. Si vous craignez les Dieux, & ſur tout Jupiter, qui a ſoin des étrangers ; ſi vous êtes ſenſibles à la compâſſion, ne me refuſez pas dans ces vaſtes pays quelque coin de tèrre infertile, quelque deſert, quelques sâbles, ou quelques rochers eſcarpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville, qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpâce, qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance ; vôs ennemis ſeront les nôtres ; nous entrerons dans tous vôs intérèts ; nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nôs lois.

Pendant que Diomede parloit ainſi, Télémaque ayant les yeux attachés ſur lui montra ſur ſon viſage toutes les différentes pâſſions. Quand Diomede commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpéra que cet homme majeſtueux ſeroit ſon père. Auſſitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomede, le viſage de Télémaque ſe fletrit, comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſouffle cruel. Enſuite les paroles de Diomede, qui ſe plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgrâces ſouffertes par ſon père & par lui. Des larmes mêlées & de douceur & de joie coulèrent ſur ſes joues, & il ſe jetta tout à coup ſur Diomede pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prites les chevaux fameux de Rhéſus. Les Dieux l'ont traité comme vous ſans pitié. Si les oracles de l'Erebe ne ſont pas trompeurs, il vit encore : mais, hélâs ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher : je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compâſſion que j'ai pour les autres.

L'avan-

L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eſt qu'on fait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomede! (car malgré les misères qui ont accâblé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal elevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combâts) je puis, ô le plus invincible de tous les Grècs après Achille! vous procurer quelque ſecours. Ces Princes, que vous voyez, ſont humains. Ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide ſans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes: il leur manque quelque chôſe, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux: il manque à leur vie des exemples de patience & de fermeté: la vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs, qui ont quelque gout pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler, puiſque les Dieux vous amenent à nous: c'eſt un préſent qu'ils nous font, & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vôs peines.

Pendant qu'il parloit, Diomede étonné le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout ému. Ils s'embraſſoient, comme s'ils avoient été long-tems liés d'une amitié étrôite. O digne fils du ſage Ulyſſe! diſoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grâce de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la nobleſſe de ſes ſentimens, & la ſageſſe de ſes penſées.

Cependant Philoctete embraſſa auſſi le grand fils de Tidée; ils ſe racontoient leurs triſtes avantures. Enſuite Philoctete lui dit: Sans doute vous ſerez bien aiſe de revoir le ſage Neſtor: il vient de perdre Piſiſtrate, le derniér de ſes enfans: il ne lui reſte plus dans la vie qu'un chemin de larmes, qui le mene vers le tombeau. Venez le conſoler. Un ami malheureux eſt plus propre qu'un autre à ſoulager ſon cœur. Ils allèrent auſſitôt dans la tente de Neſtor, qui reconnut à peine Diomede; tant la triſteſſe abatoit ſon eſprit & ſes ſens. D'abord Diomede pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le viéillard un redoublement de douleur. Mais peu à peu la préſence de cet ami apaiſa ſon cœur. On reconnut aiſément que ſes maux étoient un peu ſuſpendus par le

plaiſir

plaiſir de raconter ce qu'il avoit ſouffert, & d'entendre à ſon tour ce qui étoit arrivé à Diomede.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois aſſemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conſeilloit de donner à Diomede le pays d'Arpi ; & de choiſir pour Roi des Dauniens Polydamâs, qui étoit de leur nâtion. Ce Polydamâs étoit un fameux Capitaine, qu'Adraſte par jalouſie n'avoit jamais voulu employer, de peur que l'on n'attribuât à cet homme habile le ſuccès, dont il eſpéroit d'avoir ſeul toute la gloire. Polydamâs l'avoit ſouvent averti en particuliér qu'il expôſoit trop ſa vie & le ſalut de ſon état dans cette guèrre contre tant de nâtions conjurées ; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ſes voiſins ; mais les hommes qui haïſſent la vérité haïſſent auſſi les gens qui ont la hardieſſe de la dire. Ils ne ſont touchés ni de leur ſincérité, ni de leur zele, ni de leur déſintèreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils ; en ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis. La hauteur, la mauvaiſe foi, la violence mettoient toujours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs, dont Polydâmas l'avoit ſi long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide, qui prévoit toujours les inconvéniens. Polydamâs lui étoit inſuportable : il l'éloigna de toutes ſes charges : il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamâs fut accâblé de cette diſgrâce ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes : il devint ſage à ſes dépens ; il ſe réjouit d'avoir été malheureux ; il aprit peu à peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquilement de la verité, à cultiver en lui les vertus ſécretes, qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes ; enfin à ſe pâſſer des hommes. Il demeura au pié du mont Gargan dans un deſert, où un rocher en demi-voute lui ſervoit de toit. Un ruiſſeau, qui tomboit de la montagne, apaiſoit ſa ſoif : quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux eſclâves, qui cultivoient un petit champ : il travailloit lui même avec eux de ſes propres

propres mains : la tèrre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien : il avoit non ſeulement des fruits & des legumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples, que l'ambition inſenſée d'un Roi entraine à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près ſa chute irrémédiable ; car l'imprudence heureuſe dans ſes fautes & la puiſſance montée juſqu'au dernier excès d'autorité abſolue ſont les avant coureurs du renverſement des Rois & des royaumes. Quand il aprit la défaite & la mort d'Adraſte, il ne témoigna aucune joie ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tiran : il gémit ſeulement par la crainte de voir les Dauniens dans la ſervitude.

Voila l'homme que Télémaque propôſa pour le faire regner. Il y avoit déja quelque tems qu'il connoiſſoit ſon courage & ſa vertu ; car Télémaque, ſelon les conſeils de Mentor, ne ceſſoit de s'informer par tout des qualites bonnes & mauvaiſes de toutes les perſonnes qui étoient dans quelque emploi conſidérable, non ſeulement dans les nâtions alliées qui ſervoient en cette guèrre, mais encore chez les ennemis. Son principal ſoin étoit de découvrir & d'examiner par tout les hommes, qui avoient quelque talent ou une vertu particulière.

Les Princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamâs dans la royauté. Nous avons éprouvé, diſoient ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guèrre, & qu'il ſçait la faire, eſt redoutable à ſes voiſins. Polydamâs eſt un grand Capitaine, & il peut nous jetter dans de grands perils. Mais Télémaque leur répondit : Polydamâs, il eſt vrai, ſçait la guèrre, mais il aime la paix ; & voilà les deux chôſes qu'il faut ſouhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultés de la guèrre, eſt bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a apris à gouter le bonheur d'une vie tranquile : il a condâmné les entrepriſes d'Adraſte ; il en a prévu les ſuites funeſtes. Un Prince foible & ignorant eſt plus à craindre pour vous qu'un homme qui con-

connoîtra & qui decidera tout par lui-même. Le Prince foible, ignorant & ſans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un miniſtre flateur, inquiet & ambitieux. Ainſi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire : vous ne pourez jamais vous aſſurer de lui ; car il ne poura jamais être ſur de lui-même : il vous manquera de parole ; il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra ou que vous le faſſiez périr, où qu'il vous accâble. N'eſt-il pas plus utile, plus ſur, & en même tems plus juſte & plus noble, de répondre fidelement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un Roi digne de commander.

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ce diſcours. On alla propôſer Polydamâs aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamâs, ils répondirent : Nous connoiſſons bien maintenant que les Princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous & faire une paix éternelle, puiſqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme ſi vertueux & ſi capable de nous gouverner. Si on nous eût propôſé un homme lâche, efféminé & mal inſtruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abatre & qu'à corrompre la forme de notre gouvernement : nous aurions conſervé en ſécret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure & ſi artificieuſe ; mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les Alliés ſans doute n'attendent rien de nous que de juſte & de noble ; puiſqu'ils nous accordent un Roi, qui eſt incapable de faire rien contre la liberté & la gloire de notre nâtion. Auſſi pouvons-nous proteſter à la face des juſtes Dieux, que les fleuves remonteront vers leur ſources, avant que nous ceſſions d'aimer des Rois ſi bien feſans. Puiſſent ſe reſſouvenir nôs derniérs neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de générâtion en générâtion la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Heſperie !

Telemaque leur propôſa enſuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi, pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur diſoit-il, vous devra ſon établiſſement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ;

mer; que la tèrre eſt trop vaſte pour eux; qu'il faut bien avoir des voiſins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous ſoient obligés de leur établiſſement. Soyez touchés du malheur d'un Roi, qui ne peut retourner dans ſon pays. Polydamâs & lui étant unis enſemble par les liens de la juſtice & de la vertu, qui ſont les ſeuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voiſins, qui penſeroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre tèrre un Roi capable d'en élever la gloire juſqu'au ciel. Donnez auſſi, puiſque nous vous le demandons, une tèrre, qui vous eſt inutile, à un Roi qui eſt digne de toutes ſortes de ſecours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuſer à Télémaque, puiſque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamâs pour Roi. Auſſitôt ils partirent pour l'aller chercher dans ſon deſert, & pour le faire regner ſur eux. Avant que de partir, ils donnèrent les fertiles pleines d'Arpi à Diomede, pour y fonder un nouveau royaume. Les Alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grècs pouroit ſecourir puiſſamment le parti des Alliés, ſi jamais les Dauniens vouloient renouveller les uſurpâtions, dont Adraſte avoit donné le mauvais exemple.

Tous les Princes ne ſongèrent qu'à ſe ſeparer. Télémaque les larmes aux yeux, partit avec ſa troupe, après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomede, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne héritiér des fleches d'Hercule.

Fin du vingt-unieme livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE.

TELEMAQUE arrivant à Salente eſt ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, & de trouver ſi peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, & lui propoſe pour modele la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre enſuite ſon cœur à Mentor ſur ſon inclinâtion d'épouſer Antiope fille de ce Roi. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'aſſure que les Dieux la lui déſtinent ; mais que préſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des pourſuites de ſes pretendans.

LE jeune fils d'Ulyſſe bruloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſperoit que ſon pere ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & deſerte, cultivée comme un jardin & pleine d'ouvriérs diligens. Il reconnut l'ouvrage & la ſageſſe de Mentor. Enſuite entrant dans la ville, il remarqua

qua qu'il y avoit moins d'artisans pour les délices de la vie, & beaucoup moins de magnificence. Il en fut choqué ; car il aimoit naturellement toutes les chôses qui ont de l'éclat & de la politesse : mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son esprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussitôt son cœur fut ému de joie & de tendresse. Malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guèrre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; & à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'ABORD Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils ; ensuite Télémaque se jetta au cou de Mentor, & l'arrôsa de ses larmes. Mentor lui dit : Je suis content de vous. Vous avez fait de grandes fautes ; mais elles vous ont servi à vous connoître, & à vous défiér de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les plus grandes actions enflent le cœur, & inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, & de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes chôses : mais avouez la vérité, ce n'est guères vous, par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chôse d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter & par votre promtitude, & par votre imprudence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au dessus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tous vôs défauts en suspens, comme Neptune, quand il apaise les tempêtes, suspend les flôts irrités.

PENDANT qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Cretois qui étoient revenus de la guèrre, Télémaque écoutoit aussi les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & lui disoit : Voici un changement, dont je ne comprens pas bien la raison. Est il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence, qui éclatoit par tout avant mon dé-

part ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pièrres préciéuſes ; les habits ſont ſimples ; les bâtimens qu'on y fait ſont moins vaſtes & moins ornés ; les arts languiſſent ; la ville eſt devenue une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque. J'ai vu par tout le labourage en honneur, & les champs défrichés ; Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville ſuperbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & ſtérile ; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeſte dans ſes mœurs ? Une grande ville, fort peuplée d'artiſans occupés à amollir les mœurs par les delices de la vie, quand elle eſt entourée d'un royaume pauvre & mal cultivé, reſſemble à un monſtre, dont la tête eſt d'une grôſſeur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nouriture, n'a aucune proportion avec cette tête : c'eſt le nombre du peuple & l'abondance des alimens, qui forme la vraie force & la vraie richeſſe d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de ſon pays : tout ſon pays n'eſt plus qu'une ville. Salente n'eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la tèrre par leur travail : cette multiplicâtion ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts ſuperflus, qui détournent les pauvres de la culture de la tèrre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches, en les jettant dans le faſte & dans la moleſſe ; mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts, ni aux hommes qui ont un vrai genie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat ébloüiſſant cachoit une foibleſſe & une miſere, qui euſſent bientôt renverſé ſon Empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail,

vail, à la peine & au mépris de la vie par l'amour des bonnes lois, ſont tous prêts à combatre pour défendre les tèrres cultivées de leurs propres mains. Bien-tôt cet Etat, que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque! qu'il y a deux chôſes pernicieuſes dans le gouvernement des peuples, auſquelles on n'aporte preſque jamais aucun remede; la première eſt une autorité injuſte & trop violente dans les Rois; la ſeconde eſt le luxe, qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres lois que leurs volontés abſolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils ſapent le fondement de leur puiſſance: ils n'ont plus de regle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun à l'envi les flâte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reſte que des eſclâves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout cede; les Sages s'enfuient, ſe cachent & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente, qui puiſſe ramener cette puiſſance débordée dans ſon cours naturel. Souvent même le coup qui pouroit la modérer, l'abat ſans reſſource; rien ne menace tant d'une chute funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout-à-coup, ſi on ne le relâche. Mais qui eſt-ce qui ôſera le relâcher? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur: par cette autorité ſi flatteuſe il avoit été renverſé de ton trône; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a falu que les Dieux nous aient envoyés ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il falu des eſpeces de miracles pour lui ouvrir les yeux. L'autre mal preſque incurable eſt le luxe: comme la trop grande autorité empoiſone les Rois, le luxe empoiſone toute une nâtion. On dit que le luxe ſert à nourir les pauvres aux dépens des riches; comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gâgner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la tèrre, ſans amollir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une nâtion s'accoutume à regarder comme des néceſſités de la vie, les chôſes les plus ſuperflues: ce ſont tous les jours de nouvelles néceſſités qu'on invente; & on ne

peut plus ſe paſſer des chôſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'apelle bon gout, perfection des arts, & politeſſe de la nâtion. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, eſt loué comme une vertu; il répand ſa contagion depuis les Rois juſqu'aux derniérs de la lie du peuple. Les proches parens du Roi veulent imiter ſa magnificence; les Grands, celle des parens du Roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice? les petits veulent paſſer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faſte & pour ſe prevaloir de leurs richeſſes; les autres par mauvaiſe honte & pour cacher leur pauvreté. Ceux mêmes, qui ſont aſſez ſages pour condâmner un ſi grand deſordre, ne le ſont pas aſſez pour ôſer lever la tête les premiérs, & pour donner des exemples contraires. Toute une nâtion ſe ruine; toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'aquérir du bien, pour ſoutenir une vaine dépenſe, corrompt les âmes les plus pures; il n'eſt plus queſtion que d'être riche; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux: inſtruiſer les hommes; gâgnez des batâilles: ſauvez la patrie; ſacrifiez tous vôs intérêts, vous étes mépriſé, ſi vôs talens ne ſont relevés par le faſte. Ceux mêmes, qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir; ils dépenſent comme s'ils en avoient. On emprunte, on trompe, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remediér a à ces maux? Il faut changer le gout & les habitudes de toute une nâtion: il faut lui donner de nouvelles lois. Qui le poura entreprendre, ſi ce n'eſt un Roi Philoſophe, qui ſache par l'exemple de ſa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les ſages qui ſeront bien aiſes d'être autoriſés dans une honnête frugalité?

Telemaque écoutant ce diſcours étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil; il ſentoit la vérité de ces paroles; & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant ſculpteur imprime les traits qu'il veut graver ſur le marbre, en ſorte qu'il lui donne de la tendreſſe, de la vie & du mouvement. Télémaque ne répondit rien. Mais repâſſant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcouroit des yeux les chôſes qu'on avoit changées dans la ville. Enſuite il diſoit à Mentor:

Vous

Vous avez fait d'Idoménée le plus ſage de tous les Rois. Je ne le connois plus, ni lui, ni ſon peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici eſt infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter. Le hâzard & la force ont beaucoup de part au ſuccès de la guèrre. Il faut que nous partagions la gloire des combâts avec nôs ſoldâts ; mais tout votre ouvrage vient d'une ſeule tête. Il a falu que vous ayez travaillé ſeul contre un Roi & contre tout ſon peuple pour les corriger. Les ſuccès de la guèrre ſont toujours funeſtes & odieux. Ici tout eſt l'ouvrage d'une ſageſſe céleſte ; tout eſt doux, tout eſt pur, tout eſt aimable, tout marque une autorité qui eſt au deſſus de l'homme. Quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cherchent-ils dans cette applicâtion à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en eſpérer une ſolide, en ravageant la tèrre & en répandant le ſang humain ! Mentor montra ſur ſon viſage une joie ſenſible de voir Télémaque ſi déſabuſé des victoires & des conquêtes, dans un âge où il étoit ſi naturel qu'il fût enivré de la gloire qu'il avoit aquiſe.

Ensuite Mentor ajouta : Il eſt vrai que tout ce que vous voyez ici eſt bon & louable ; mais ſachez qu'on pouroit faire des chôſes encore meilleures. Idoménée modère ſes paſſions, & s'aplique à gouverner ſon peuple ; mais il ne laiſſe pas de faire encore bien des fautes, qui ſont les ſuites malheureuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre long tems ; il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions preſque incurablés. Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque ! vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſéductions d'une trop grande proſpérité.

Idomenee, continuoit Mentor, eſt ſage & éclairé ; mais il s'aplique trop au détail, & ne médite pas aſſez le grôs de ſes affaires pour former des plans. L'habileté d'un Roi, qui eſt au deſſus des hommes, ne conſiſte pas à faire tout par lui-même : c'eſt une vanité grôſſière que d'eſpé-

rer d'en venir à bout, ou de vouloir perſuader au monde qu'on en eſt capable. Un Roi doit gouverner, en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui: il ne faut pas qu'il faſſe le détail; car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui: il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'apliquer ſelon leurs talens les gens qui gouvernent. Le ſuprême & le parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent: il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de places, & les tenir toujours dans la main. Vouloir éxaminer tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe, c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails, qui conſume le tems & la liberté d'eſprit néceſſaires pour les grandes chôſes. Pour former de grands deſſeins, il faut avoir l'eſprit libre & repôſé: il faut penſer à ſon aiſe dans un entiér dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuſes: un eſprit épuiſé par le détail eſt comme la lie du vin, qui n'a plus de force ni de délicateſſe. Ceux qui gouvernent par le détail ſont toujours déterminés par le préſent, ſans étendre leurs vues ſur un avenir éloigné; ils ſont toujours entraînés par l'affaire du jour où ils ſont; & cette affaire étant ſeule à les occuper, elle les frappe trop, elle rétrecit leur eſprit; car on ne juge ſainement des affaires, que quand on les compare toutes enſemble, & qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la ſuite & de la proportion. Manquer à ſuivre cette regle dans le gouvernement, c'eſt reſſembler à un muſicien, qui ſe contenteroit de trouver des ſons harmonieux, & qui ne ſe mettroit point en peine de les unir & de les accorder, pour en compôſer une muſique douce & touchante. C'eſt reſſembler auſſi à un architecte, qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il aſſemble de grandes colonnes & beaucoup de pièrres bien tâillées, ſans penſer à l'ordre & à la proportion des ornemens de ſon édifice. Dans le tems qu'il fait un ſalon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un eſcaliér convenable. Quand il travaille au corps du batiment, il ne ſonge ni à la cour ni au portail. Son ouvrage n'eſt qu'un

qu'un assemblage confus de parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, est un monument qui eternisera sa honte; car il fait voir que l'ouvriér n'a pas su penser avec assez d'étendue, pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage. C'est un caractère d'esprit court & subalterne. Quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à éxécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le Gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la musique, & de justes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces arts, je vous ferai entendre combien les hommes, qui gouvernent par le détail, sont médiocres. Celui, qui dans un concert ne chante que certaines chôses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui, qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, est le seul maître de musique. Tout de même celui qui tâille les colonnes, ou qui éleve un côté du bâtiment, n'est qu'un maçon. Mais celui, qui a pensé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui expédient, & qui font le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne sont que les ouvriérs subalternes. Le vrai génie, qui conduit l'Etat, est celui qui ne fesant rien fait tout faire; qui pense, qui invente, qui pénetre dans l'avenir, qui retourne dans le pâssé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cèsse pour lutter contre la fortune, comme un nâgeur contre le torrent de l'eau; qui est attentif nuit & jour pour ne laisser rien au hâzard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre, travaille assidûment depuis le matin jusqu'au soir, pour expédiér plus promtement ses ouvrages? Non, cette gêne & ce travail servile éteindroient tout le feu de son imaginâtion; il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout se fasse irrégulièrement & par saillies, suivant que son gout le mene, & que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il pâsse son tems à broyer des couleurs, & à préparer des pinceaux? Non, c'est l'occupâtion de ses éleves,

ves. Il ſe réſerve le ſoin de penſer ; il ne ſonge qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la nobleſſe, de la vie, & de la paſſion à ſes figures ; il a dans ſa tête les penſées & les ſentimens des Hérôs, qu'il veut repreſenter ; il ſe tranſporte dans leurs ſiecles & dans toutes les circonſtances où ils ont été. A cette eſpece d'enthouſiaſme il faut qu'il joigne une ſageſſe qui le retienne, que tout ſoit vrai, correct & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de penſées, pour faire un grand Roi que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penſer, de former de grands projets, & de choiſir les hommes propres à éxécuter ſous lui.

Telemaque lui répondit : Il me ſemble que je comprens tout ce que vous me dites ; mais ſi les chôſes alloient ainſi, un Roi ſeroit ſouvent trompé, n'entrant point par lui même dans le détail. C'eſt vous-même qui vous trompez, repartit Mentor ; ce qui empêche qu'on ne ſoit trompé, c'eſt la connoiſſance générale du gouvernement. Les gens, qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai diſcernement des eſprits, vont toujours comme à tâtons ; c'eſt un hâzard quand ils ne ſe trompent pas : ils ne ſavent pas même préciſément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : ils ne ſavent que ſe défiér, & ſe défient plutôt des honnêtes gens qui les contrediſent, que des trompeurs qui les flatent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui ſe connoiſſent en hommes, ſavent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les moyens d'y parvenir : ils reconnoiſſent du moins en grôs ſi les gens, dont ils ſe ſervent, ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils ſe propôſent. D'ailleurs comme ils ne ſe jettent pas dans les détails accâblans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vue le grôs de l'ouvrage, & pour obſerver s'ils avancent vers la fin principale : s'ils ſont trompés, du moins ils ne le ſont gueres dans l'eſſenciel. Ils ſont, outre cela, au deſſus des petites jalouſies, qui marquent un eſprit borné & une âme bâſſe : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes

mes qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux quand on n'eſt trompé que dans les chôſes médiocres. Les grandes ne laiſſent pas de s'acheminer ; & c'eſt la ſeule chôſe, dont un grand homme doit être en peine. Il fait réprimer ſévèrement la tromperie, quand on la découvre ; mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi l'on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les chôſes que nul autre ne peut faire ſous lui. Il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des chôſes importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque : Les Dieux vous aiment & vous préparent un regne plein de ſageſſe. Tout ce que vous voyez ici eſt fait moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens, que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, ſi vous répondez par vôs vertus à votre haute deſtinée. Il eſt tems que nous ſongions à partir d'ici. Idoménée tient un vaiſſeau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui feſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinâtions dans les lieux où je paſſe ; mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt pas une paſſion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypſo ; j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie, que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé, le tems & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'aprend à me défiér de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable ; ce n'eſt point amour paſſioné, c'eſt gout, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion. Que je ſerois heureux, ſi je paſſois ma vie avec elle ! Si jamais les Dieux me rendent mon père, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon

mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon aplicâtion à conduire toute la maiſon de ſon père depuis que ſa mère eſt morte, ſon mépris des vaines parures, l'oubli & l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Cretoiſes au ſon des flutes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de grâces. Quand il la mene avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît majeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu des Nymphes. Elle ſeule ne le ſçait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le temple des Dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les chôſes ſacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la Divinité qui habite dans le temple. Avec quelle crainte & quelle religion l'avons-nous vue offrir des ſacrifices, & flechir la colère des Dieux, quand il a falu expiér quelque faute, ou détourner quelque funeſte préſage? Enfin quand on la voit avec une troupe de filles, tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même, qui a pris ſur la tèrre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux arts. Elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des Dieux; & elle ſurpâſſe la plus exquiſe peinture par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je ſuis tout prêt à partir. J'aimerai Antiope tant que je vivrai: mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſeder, je pâſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume: mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à ſon père de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par là mon cher Mentor, combien cet attachement

ment eſt différent de la paſſion, dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence. Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prévoit de loin ; elle pourvoit à tout ; elle ſait ſe taire, & agir de ſuite ſans empreſſement. Elle eſt à toute heure occupée, & ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque chôſe à propôs. Le bon ordre de la maiſon de ſon père eſt ſa gloire ; elle en eſt plus ornée que de ſa beauté. Quoiqu' elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner (chôſes qui font haïr preſque toutes les femmes) elle s'eſt rendue aimable à toute la maiſon. C'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes. D'un ſeul regard elle ſe fait entendre, & on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis ; elle n'ordonne que ce qu'on peut éxécuter ; elle reprend avec bonté, & en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon père ſe repôſe ſur elle, comme un voyageur, abatu par les ardeurs du ſoleil, ſe repôſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télémaque ; Antiope eſt un tréſor digne d'être recherché dans les tèrres les plus éloignées. Son eſprit non plus que ſon corps ne ſe pare jamais de vains ornemens. Son imaginâtion, quoique vive, eſt retenue. Elle ne parle que pour la néceſſité : & ſi elle ouvre la bouche, la douce perſuâſion & les grâces naïves coulent de ſes levres. Dès qu'elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit ; peu s'en faut qu'elle ne ſuprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'aperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement ; à peine l'avons-nous entendue parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon père la fit venir ? Elle parut, les yeux baiſſés, couverte d'un grand voile, & elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclâves. D'abord elle entra dans ſa peine ; puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux ; & ſans faire ſentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compâſſion. Thétis, quand elle

flate

ſſate le vieux Nérée, n'apaîſe pas avec plus de douceur les flôts irrités. Ainſi Antiope, ſans prendre aucune autorité & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lire, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle eſt juſte ; les Dieux vous la deſtinent ; vous l'aimez d'un amour raiſonnable ; il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vôs ſentimens ; mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui aprendre vôs deſſeins, elle les auroit rejettés, & auroit ceſſé de vous eſtimer ; elle ne ſe promettra jamais à perſonne ; elle ſe laiſſera donner par ſon père ; elle ne prendra jamais pour époux, qu'un homme qui craigne les Dieux, & qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé comme moi, qu'elle ſe montre encore moins, & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour ? Elle ſçait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guèrre. Elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vôs avantures, ni tout ce que les Dieux ont mis en vous. C'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi reſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque. Il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre père, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouſe digne de l'âge d'or. Fût-elle bergère dans la froide Algide, * au lieu qu'elle eſt fille d'un Roi de Salente, vous ſeriez trop heureux de la poſſeder.

* Montagne du pays Latin prés de Tuſculum.

Fin du vingt-deuxieme livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE.

IDOMENEE, craignant le départ de ſes deux hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne les pourra regler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée eſſaye encore de les retenir en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope. Il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier ſans Télémaque, qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quitter & à prendre congé du Roi ſon père. Mais étant encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine & s'embarque pour ſa patrie.

IDOMENEE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit regler ſans lui un différend, qui s'étoit élevé entre Diophanès Prêtre de Jupiter Conſervateur, & Héliodore Prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux & des entrâilles des victimes. Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêleriez-vous des

chôſes ſacrées ? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, [a] qui ont la Tradition des plus anciens oracles, & qui ſont inſpirés pour être les intrepretes des Dieux. Employez ſeulement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur naiſſance. Ne montrez ni partialité, ni prévention. Contentez-vous d'apuyer la déciſion, quand elle ſera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être ſoumis à la Religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la regler. La Religion vient des Dieux. Elle eſt au deſſus des Rois. Si les Rois ſe mêlent de la Religion, au lieu de la protéger ils la mettront en ſervitude. Les Rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que tout ſera en péril d'être altéré au gré des Rois, ſi on les fait entrer dans les queſtions, qui regardent les chôſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des Dieux, & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée ſe plaignit de l'embarrâs, où il étoit ſur un grand nombre de procès entre divers particuliérs, qu'on le preſſoit de juger. Decidez, lui répondit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Juriſprudence & à interpréter les Loix ; mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particulières : elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger. Vous ſeriez l'unique Juge de tout votre peuple. Tous les autres Juges, qui ſont ſous vous, deviendroient inutiles. Vous ſeriez accâblé ; & ces petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à regler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarrâs. Renvoyez les affaires des particuliérs aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager. Vous ferez alors les veritables fonctions de Roi.

On me preſſe encore, diſoit Idoménée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée, qui m'ont ſuivi dans toutes les guèrres, & qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpece de recompenſe, en épouſant certaines filles riches ; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établiſſemens. Il eſt vrai, répondit Mentor, qu'il ne

[a] Peuples de Toſcane très ſuperſtitieux.

vous

vous en couteroit qu'un mot ; mais ce mot lui même vous couteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères & aux mères la liberté & la conſolâtion de choiſir leurs gendres, & par conſequent leurs héritiérs ? Ce ſeroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux eſclavage. Vous vous rendriez reſponſable de tous les malheurs domeſtiques de vôs citoyens. Les mariages ont aſſez d'épines, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fideles à récompenſer, donnez leur des tèrres incultes ; ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionés à leur condition & à leurs ſervices. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris ſur vôs épargnes, ſur les fonds deſtinés à votre dépenſe. Mais ne payez jamais vos dettes en ſacrifiant les filles riches, malgré leur parenté.

Idomenee paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sibarites *, diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des tèrres, qui leur aparțiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Cederai je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétenſions ſur nous. Il n'eſt pas juſte, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cauſe ; mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc ? repartit Idoménée. Il ne faut croire, pourſuivit Mentor, aucune des deux parties ; mais il faut prendre pour arbitre un peuple voiſin, qui ne ſoit ſuſpect d'aucun côté : tels ſont les Sipontins : ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais ſuis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre ? Ne ſuis-je pas Roi ? Un Souverain eſt-il obligé à ſe ſoumettre à des étrangers ſur l'etendue de ſa dominâtion ? Mentor reprit ainſi le diſcours. Puiſque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit eſt bon. D'un autre côté les Sibarites ne

* Les Sibarites étoient les peuples de l'ancienne Sibari, ville de la grande Grece en Italie, qui étoit ſi puiſſante, qu'elle avoit ſous ſa dominâtion vingt-cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette ville fut ruinée par les Crotoniates, & l'on en voit encore les ruines ſous le nom de Sibari Rouinata dans la Calabre Citerieure.

relâchent rien ; ils ſoutiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentimens, il faut qu'un arbitre choiſi par les parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide. Il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une République, où il n'y eût ni Magiſtrats ni Juges, & où chaque famille ſe crût en droit de ſe faire juſtice à elle même par violence, ſur toutes ſes prétenſions contre ſes voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle nâtion, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entiér, qui eſt la République univerſelle, ſi chaque peuple, qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire, par violence, juſtice à ſoi-même, ſur toutes ſes prétenſions contre les autres peuples voiſins ? Un particuliér, qui poſſede un champ comme l'héritage de ces ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix & par le jugement du Magiſtrat. Il ſeroit très-ſévèrement puni comme un ſéditieux, s'il vouloit conſerver par la force ce que la juſtice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoutenir leurs prétenſions, ſans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité ? La juſtice n'eſt-elle pas encore plus ſacrée & plus inviolable pour les Rois par rapport à des pays entiérs, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés ? Sera-t on injuſte & raviſſeur, quand on ne prend que quelques arpens de tèrre ? Sera-t on juſte, ſera-t-on Hérôs, quand on prend des Provinces ? Si on ſe prévient, ſi on ſe flate, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliérs, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flater & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'Etat ? Se croira-t-on ſoi-même dans une matière, où l'on a tant de raiſons de ſe défiér de ſoi ? Ne craindra-t-on point de ſe tromper dans des câs, où l'erreur d'un ſeul homme a des conſequences affreuſes ? L'erreur d'un Roi qui ſe flate ſur ſes prétenſions, cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des peſtes, des dépravâtions de mœurs, dont les éffets funeſtes s'étendent juſques dans les ſiecles les plus reculés. Un Roi, qui aſſem-

ble

ble toujours tant de flateurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flaté en ces occâsions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération. Il publie les solides raisons, sur lesquelles sa cause est fondée. L'arbitre choisi est un médiateur amiable, & non un Juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglement à ses décisions ; mais on a pour lui une grande déférence. Il ne prononce pas une sentence en Juge souverain ; mais il fait des propôsitions ; & on sacrifie quelque chôse par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guèrre vient malgré tous les soins qu'un Roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, & la juste protection des Dieux. Idoménée, touché de ces discours, consentit que les Sipontins fussent médiateurs entre lui & les Sibarites.

Alors le Roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux etrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télemaque aimoit Antiope, & il espéra de le prendre par cette pâssion. Dans cette vue il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins. Elle le fit pour ne desobéir pas à son père, mais avec tant de modestie & de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens & sur Adraste. Mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque ; elle s'en défendit avec respect, & son père n'ôsa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulysse : il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés sur lui, jouissoit du plaisir de remarquer son trouble. Mais Télémaque ne fesoit pas semblant d'apercevoir les desseins du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occâsions d'être fort touché. Mais la raison étoit en lui au dessus du sentiment, & ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une pâssion tirannique avoit autrefois captivé dans l'île de Calypso. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond silence. Dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversâtion sur quelqu'autre matière.

Le Roi ne pouvant par cette voie réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse,

dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller ; mais il falut exécuter l'ordre de ſon père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domtoit pour les combâts. Elle le conduit ſans peine. Une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur ; elle paroit au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, & il ne peut ſe lâſſer de la voir. En la voyant il oublie tous ſes malheurs pâſſés. Télémaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon adreſſe & de toutes ſes grâces. Les chiens pourſuivoient un ſangliér d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon ; ſes longues ſoies étoient dures & hériſſées comme des dards ; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu ; ſon ſouffle ſe feſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rapelle dans ſon antre pour apaiſer les tempêtes ; ſes défenſes longues & crochuës comme la faux tranchante des moiſſonneurs coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui oſoient aprocher étoient déchirés. Les plus hardis chaſſeurs en le pourſuivant craignoient de l'atteindre. Antiope, légère à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près ; elle lui lance un trait, qui le perce au deſſus de l'épaule. Le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux : il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſitôt le cheval d'Antiope, malgré ſa fièrté, frémit & recule. Le ſangliér monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines, qui ébranlant les murâilles des plus fortes villes : le courſiér chancele, & eſt abatu. Antiope ſe voit par tèrre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſangliér animé contre elle. Mais Télémaque, attentif au danger d'Antiope, étoit déja déſcendu de cheval plus promt que les éclairs : il ſe jette entre le cheval abatu, & le ſanglier qui revient pour venger ſon ſang. Il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entiér dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage.

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de pres, & qui étonne tous les chaſſeurs. Il la préſente à Antiope. Elle en rougit ; elle

elle consulte des yeux son père, qui, après avoir été saisi de frayeur, est transporté de joie de la voir hors de péril, & lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle dit à Télémaque : je reçois de vous avec reconnoissance un autre don plus grand ; car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baissa les eux ; & Télémaque, qui vit son embarras, n'ôsa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! Mais plus heureux encore s'il pouvoit pâsser la sienne auprès de vous ! Antiope, sans lui répondre rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idomenee auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque ; mais il espéra d'enflamer davantage sa pâssion en le laissant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le desir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui même : mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut précisément ce qui le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque ; il prêssa Idoménée de le laisser partir ; le vaisseau étoit déja prêt. Ainsi Mentor, qui regloit tous les momens de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour éxercer sa vertu, & pour lui faire aquérir de l'expérience. Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque ; mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle & dans une désolâtion à faire pitié, lorsqu'il vit que ces deux hôtes, dont il avoit tiré tant de secours, alloient l'abandonner. Il se renfermoit dans les lieux les plus sécrèts de sa maison ; là il soulageoit son cœur, en poussant des gémissemens, & en versant des larmes ; il oublioit le soin de se nourir ; le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines ; il se déssechoit, il se consumoit par ses inquietudes. Semblable à un grand arbre, qui couvre la tèrre de ses rameaux épais, & dont un ver commence

mence à ronger la tige dans les canaux déliès, où la séve coule pour ſa nouriture : cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la tèrre féconde ſe plaît à nourir dans ſon ſein, & que la hache du laboureur a toujours reſpecté, ne laiſſe pas de languir, ſans qu'on puiſſe découvrir la cauſe de ſon mal : il ſe flétrit ; il ſe dépouille de ſes feuilles, qui font ſa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte & des branches ſeches. Tel parut Idoménée dans ſa douleur.

Telemaque attendri n'oſoit lui parler. Il craignoit le jour du départ. Il cherchoit des prétextes pour le retarder, & il ſeroit demeuré long tems dans cette incertitude, ſi Mentor ne lui eut dit : Je ſuis bien aîſe de vous voir ſi changé. Vous étiez né dur & hautain, votre cœur ne ſe laiſſoit toucher que de vôs commodités & de vôs interêts ; mais vous étes enfin devenu homme, & vous commencez par l'expérience de vôs maux à compatir à ceux des autres : ſans cette compâſſion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes ; mais il ne faut pâs la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiérs à Idoménée pour le faire conſentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarrâs d'une converſation ſi fâcheuſe ; mais je ne veux point que la mauvaiſe honte & la timidité dominent votre cœur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & ſenſible. Il faut craindre d'affliger les hommes ſans néceſſité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut, le coup qu'il eſt impoſſible de leur épargner entièrement. C'eſt pour chercher cet adouciſſement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée aprit nôtre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit auſſitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous étes né comme les enfans des Rois nouris dans la pourpre, qui veulent que tout ſe faſſe à leur mode, & que toute la nature obéiſſe à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de réſiſter à perſonne en face. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger, mais c'eſt pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des viſages triſtes & mécontens. Les peines & les miſéres

miſères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne ſoient pas ſous leurs yeux ; s'ils en entendent parler, ce diſcours les importune & les attriſte. Pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien. Pendant qu'ils ſont dans leurs plaiſirs, il ne veulent rien voir ni entendre, qui puiſſe interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétenſions & aux paſſions injuſtes d'un homme importun ? Ils en donneront toujours la commiſſion à une autre perſonne, plutôt que de parler eux mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient plutôt arracher les grâces les plus injuſtes ; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux, avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir ; on les preſſe, on les importune, on les accâble, & on réuſſit en les accâblant. D'abord on les flate, & on les encenſe pour s'inſinuér ; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mene loin ; on leur impôſe le joug. Ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouer, mais ils le portent toute leur vie ; ils ſont jaloux de ne paroître point gouvernés, & ils le ſont toujours : ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être ; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles mêmes aucun ſoutien, rampent toujours autour du tronc de quelque grand arbre.

Je ne ſouffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécile pour le gouvernement. Vous, qui êtes tendre juſqu'à n'ôſer parler à Idoménée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines, dès que vous ſerez ſorti de Salente. Ce n'eſt point ſa douleur, qui vous attendrit ; c'eſt ſa préſence, qui vous embarraſſe. Allez parler vous même à Idoménée ; aprenez dans cette occaſion à être tendre & ferme tout enſemble ; montrez-lui votre douleur de le quitter ; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la néceſſité de votre départ.

Telemaque n'ôſoit ni réſiſter à Mentor, ni aller trouver Idoménée ; il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit plus le courage de la ſurmonter ; il héſitoit, il

ſeſoit

feſoit deux pâs, & revenoit, incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer : mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & feſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor en ſouriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Heſpérie, & ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit être après lui l'oracle de la Grece ? Il n'ôſe dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon père. O peuple d'Ithaque ! combien ſeriez vous malheureux un jour, ſi vous aviez un Roi que la mauvaiſe honte domine, & qui ſacrifie les plus grands intérêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites chôſes. Voyez, Télémaque, quelle différénce il y a entre la valeur dans les combâts & le courage dans les affaires : vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, & vous craignez la triſteſſe d'Idoménée. Voilà ce qui deshonore les Princes, qui ont fait les plus grandes actions. Apres avoir paru des Hérôs dans la guerre, ils ſe montrent les derniérs des hommes dans les actions communes, où d'autres ſe ſoutiennent avec vigueur.

Telemaque ſentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans s'écouter lui même. Mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit aſſis, les yeux baiſſés, languiſſans & abatus de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre. Ils n'ôſoient ſe regarder ; ils s'entendoient ſans ſe rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le ſilence : ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, preſſé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi ſert de rechercher la vertu, ſi elle récompenſe ſi mal ceux qui l'aiment ? Après m'avoir remontré ma foibleſſe, on m'abandonne. Hé bien ! je vais retomber dans tous mes malheurs ; qu'on ne me parle plus de bien gouverner : non je ne puis le faire ; je ſuis lâs des hommes. Où voulez vous aller, Télémaque ? Votre père n'eſt plus ; vous le cherchez inutilement : Ithaque eſt en proie à vôs ennemis : ils vous feront périr, ſi vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épouſé votre mère : demeurez ici : vous ſerez mon gendre & mon héritiér ; vous regnerez après moi. Pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir abſolu : ma confiance en vous ſera ſans bornes.

Que

Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez moi : n'endurciſſez point votre cœur ; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ? Ah ! je comprens combien les Dieux me ſont cruels. Je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crete, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne ſuis point à moi : les deſtinées me rapellent dans ma patrie. Mentor, qui a la ſageſſe des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux ? Etant né pour être Roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquile, ni à ſuivre mes inclinâtions. Votre royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon père : mais je dois préférer ce que les Dieux me deſtinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux, ſi j'avois Antiope pour épouſe, ſans eſpérance de votre royaume. Mais pour m'en rendre digne, il faut que j'âille où mes devoirs m'apellent, & que ce ſoit mon père, qui vous la demande pour moi. Ne m'avez vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? N'eſt ce pas ſur cette promeſſe, que j'ai combatu pour vous contre Adraſte avec les Alliés ? Il eſt tems que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les Dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe, pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez vous que je perde Mentor, après avoir perdu tout le reſte ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie aſſurée ; il ne me reſte qu'un homme ſage & vertueux, qui eſt le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même ſi je puis y renoncer, & conſentir qu'il m'abandonne ? Non je mourrois plutôt ; arrachez moi la vie ; la vie n'eſt rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Télémaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, & ſa timidité diſparoiſſoit. Idoménée ne ſavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ſes régards & par ſes geſtes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître

Mentor

Mentor qui lui dit ces graves paroles : Ne vous affligez point, nous vous quittons, mais la ſageſſe, qui préſide aux Conſeils des Dieux, demeurera ſur vous : croyez ſeulement, que vous étes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici, pour ſauver votre royaume & pour vous ramener de vôs égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidelement. La crainte des Dieux, le gout de la vertu, l'amour des peuples, la compâſſion pour les miſérables, ſeront toujours dans ſon cœur. Ecoutez-le : ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vôs défauts ſans adouciſſement. Voilà en quoi conſiſte le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis, qui lui faſſent remarquer ſes fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre abſence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux. Mais ſi la flaterie, qui ſe gliſſe comme un ſerpent, retrouve un chemin juſqu'à votre cœur, pour vous mettre en defiance contre les conſeils déſintéreſſés, vous étes perdu. Ne vous laiſſez point abatre à la douleur ; mais éfforcez vous de ſuivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous ſoulager, & pour n'abuſer jamais de votre confiance : je puis vous répondre de lui ; les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit ſuivre courageuſement ſa deſtinée : il eſt inutile de s'affliger. Si jamais vous avez beſoin de mon ſecours, après que j'aurai rendu Télémaque à ſon père & à ſon pays, je reviendrai vous voir. Que pourois-je faire, qui me donnât un plaiſir plus ſenſible ? Je ne cherche ni biens, ni autorité ſur la tèrre. Je ne veux qu'aider ceux, qui cherchent la juſtice & la vertu. Pourois je jamais oubliér la confiance & l'amitié, que vous m'avez témoignée ?

A ces môts Idoménée fut tout-à-coup changé ; il ſentit ſon cœur apaiſé, comme Neptune de ſon trident apaiſe les flôts en couroux & les plus noires tempêtes. Il reſtoit ſeulement en lui une douleur douce & paiſible ; c'étoit plutôt une triſteſſe & un ſentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'eſpérance du ſecours des Dieux commencèrent à renaître au dedans de lui.

He bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, & ne ſe point décourager ! Du moins ſouvenez-vous d'Idoménée, quand vous ſerez arrivé à Ithaque, où votre ſageſſe vous comblera de proſpérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laiſſé un Roi malheureux, qui n'eſpère qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulyſſe, je ne vous retiens plus ; je n'ai garde de réſiſter aux Dieux, qui m'avoient preté un ſi grand tréſor. Allez auſſi, Mentor, le plus grand & le plus ſage de tous les hommes, (ſi toutefois l'Humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & ſi vous n'êtes point une Divinité ſous une forme empruntée, pour inſtruire les hommes foibles & ignorans ;) allez, conduiſez le fils d'Ulyſſe, plus heureux de vous avoir que d'être le vainqueur d'Adraſte. Allez-tous deux ; je n'ôſe plus parler ; pardonnez mes ſoupirs. Allez, vivez, ſoyez heureux enſemble ; il ne me reſte plus rien au monde que le ſouvenir de vous avoir poſſedés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours, dont je n'ai pas connu aſſez le prix ! Jours trop rapidement écoulés, vous ne reviendrez jamais ! Jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient !

Mentor prit ce moment pour le départ. Il embraſſa Philoclès, qui l'arrôſa de ſes larmes, ſans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour ſe retirer de celles d'Idoménée ; mais Idoménée, prenant le chemin du port, ſe mit entre Mentor & Télémaque ; il les regardoit, il gémiſſoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus ſur le rivage couvert de matelôts ; on tend les cordages ; on leve les voiles ; le vent favorable ſe leve. Télémaque & Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient longtems ſerrés entre ſes brâs, & qui les ſuit des yeux auſſi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troiſieme livre.

LES AVANTURES DE TELEMAQUE, FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE.

PENDANT leur navigation, Télémaque ſe fait expliquer par Mentor pluſieurs difficultés ſur la manière de bien gouverner les peuples ; entre autres celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une île, où Ulyſſe venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, & lui parle ſans le reconnoître. Mais après l'avoir vû embarquer, il ſent un trouble ſecret, dont il ne peut concevoir la cauſe. Mentor la lui explique, le conſole, l'aſſure qu'il rejoindra bientôt ſon père, & éprouve ſa piété & ſa patience, en retardant ſon départ pour faire un ſacrifice à Minerve. Enfin la Déeſſe Minerve, cachée ſous la figure de Mentor, reprend ſa forme & ſe fait connoître. Elle donne à Télémaque ſes dernières inſtructions, & diſparoit. Après quoi, Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulyſſe ſon père chez le fidéle Eumée.

DEJA les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre ſemble s'enfuir, & le pilote expérimenté aperçoit de loin les montagnes de Leucate [f], dont la tête ſe

[f] Leucate eſt un promontoire de l'Epire.

cache

cache dans un tourbillon de frimâts glacés, & les monts Acrocérauniens [g], qui montrent encore un front orgueilleux au ciel, après avoir été ſi ſouvent écraſés par la foudre.

Pendant cette navigâtion, Télémaque diſoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes de Gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroiſſoient comme un ſonge, mais peu-à-peu elles ſe démêlent dans mon eſprit & s'y préſentent clairement, comme tous les objèts paroiſſent ſombres le matin aux premières lueurs de l'aurore, mais enſuite ils ſemblent ſortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croît inſenſiblement, les diſtingue, & leur rend, pour ainſi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je ſuis très-perſuadé que le point eſſenciel du Gouvernement eſt de diſcerner les différens caractères d'eſprit, pour les choiſir & les apliquer ſelon leurs talens. Mais il me reſte à ſavoir comment on peut ſe connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudiér les hommes pour les connoître ; & pour les connoître, il en faut voir & traiter avec eux. Les Rois doivent converſer avec leurs ſujèts, les faire parler, les conſulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur faſſent rendre compte, pour voir s'ils ſont capables des plus hautes fonctions. Comment eſt-ce, mon cher Télémaque, que vous avez apris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? C'eſt à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens experimentés. Tout de même, parlez ſouvent des bonnes & des mauvaiſes qualités des hommes avec d'autres hommes ſages & vertueux, qui aient long-tems étudié leurs caractères. Vous aprendrez inſenſiblement comment ils ſont faits, & ce qu'il eſt permis d'en attendre. Qui eſt-ce, qui vous a apris à connoître les bons & les mauvais poëtes ? C'eſt la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens, qui avoient le gout de la poëſie. Qui eſt ce, qui vous a aquis le diſcérnement ſur la muſique ? C'eſt la même aplicâtion à obſerver les bons muſiciens. Comment peut-on eſpérer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les

[g] Les monts Acrocérauniéns ſont ceux de la Chimère, dont on a déja parlé, auſſi dans l'Epire.

connoît pas ? Et comment les connoîtra-t-on, ſi on ne vit jamais avec eux ? Ce n'eſt pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des chôſes indifférentes & préparées avec art. Il eſt queſtion de les voir en particuliér, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſources ſécretes qui y ſont, de les-tâter de tous côtés, de les ſonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être : il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cèſſe de parler de vertu & de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon, & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage Gouvernement, pour connôître les hommes qui les ont, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité. En un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe. Pour juger, il faut avoir, tout de même, des principes conſtans, aux-quels tous nôs jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément, quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propôſer en gouvernant les hommes. Ce but unique & eſſenciel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi ; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tirannique ; mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du Gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux. Autrement on marche à tâtons & au hâzard pendant toute la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne conſulte point les aſtres, & à qui toutes les côtes voiſines ſont inconnues : il ne peut que faire naufrage.

Souvent les Princes, faute de ſavoir en quoi conſiſte la vraie vertu, ne ſavent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chôſe d'âpre : elle leur paroit trop auſtère & indépendante ; elle les effraye & les aigrit ; ils ſe tournent vers la flaterie : dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de ſincérité ni de vertu : dès-lors ils courent après un vain phantôm

phantôme de fauſſe gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu ſur la tèrre; car les bons connoiſſent bien les méchans; mais les méchans ne connoiſſent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne ſavent que ſe défiér de tout le monde également; ils ſe cachent, ils ſe renferment, ils ſont jaloux ſur les moindres chôſes, ils craignent les hommes, & ſe font craindre d'eux. Ils fuient la lumière, ils n'ôſent paroître dans leur naturel; quoi qu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laiſſent pas de l'être; car la curioſité maligne de leurs ſujèts pénetre & devine tout; mais ils ne connoiſſent perſonne. Les gens intéreſſés, qui les obſedent, ſont ravis de les voir inacceſſibles. Un Roi inacceſſible aux hommes, l'eſt auſſi à la vérité. On noircit par d'infâmes raports, & on écarte de lui tout ce qui pouroit lui ouvrir les yeux. Ces ſortes de Rois paſſent leur vie dans une grandeur ſauvage & farouche, où craignant ſans cèſſe d'être trompés, ils le ſont toujour inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs paſſions, & tous leurs préjugés. Les bons même ont leurs defauts & leurs préventions. De plus on eſt à la merci des raporteurs, nâtion baſſe & maligne, qui ſe nourit de venin, qui empoiſone les chôſes innocentes, qui grôſſit les petites, qui invente le mal plutôt que de ceſſer de nuire, qui ſe joue pour ſon intérêt de la défiance & de l'indigne curioſité d'un Prince foible & ombrageux.

Connoissez donc, ô mon chèr Télémaque, connoiſſez les hommes. Examinez-lès; faites lès parler les uns ſur les autres; éprouvez lès peu à peu; ne vous livrez a aucun; profitez de vôs expériences, lorſque vous aurez été trompé dans vôs jugemens; car vous ſerez trompé quelquefois: aprenez par là à ne juger promtement de perſonne, ni en bien, ni en mal. Les méchans ſont trop profonds pour ne ſurprendre pas les bons par leurs déguiſemens; mais vôs erreurs paſſées vous inſtruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens & de la vertu dans un homme, ſervez vous en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on ſente leur droiture; ils aiment mieux de l'eſtime & de la confi-

ance que des tréſors ; mais ne les gâtez pas en leur donnant un pouvoir ſans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'eſt plus, parce que ſon maître lui a donné trop d'autorité & de richeſſes. Quiconque eſt aſſez aimé des Dieux pour trouver dans tout un royaume deux ou trois vrais amis d'une ſageſſe & d'une bonté conſtante, trouve bientôt par eux d'autres perſonnes qui leur reſſemblent, pour remplir les places inferieures. Par les bons auxquels on ſe confie, on aprend ce qu'on ne peut pas diſcerner par ſoi-même dans les autres ſujèts.

Mais faut-il, diſoit Télémaque, ſe ſervir des méchans, quand ils ſont habiles, comme je l'ai oui dire tant de fois ? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nâtion agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux, qui ſont déja en autorité : ils ont des emplois importans, qu'on ne peut leur ôter : ils ont aquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes, qu'on a beſoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcélérâts, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer : Il faut bien s'en ſervir pour un tems ; mais il faut auſſi avoir en vue de les rendre peu-à-peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite malgré vous par votre ſécret ; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez vous d'eux pour des negociâtions paſſagères. Traitez lès bien, engagez-lès par leurs paſſions mêmes à vous être fideles ; car vous ne les tiendrez que par là : mais ne les mettez point dans vôs délibérations les plus ſécretes. Ayez toujours un reſſort prêt pour les remuér à votre gré ; mais ne leur donnez jamais la clé de votre cœur ni de vôs affaires. Quand votre Etat devient paiſible, reglé, conduit par des hommes ſages & droits, dont vous êtes ſur. peu-à-peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter ; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans : mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts, qu'on pardonne à l'humanité : il faut néanmoins relever peu-à-peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, ſi on les laiſſoit

laiſſoit faire. Après tout, c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans ; & quoique ce mal ſoit ſouvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu-à-peu à le faire ceſſer. Un Prince ſage, qui ne voudra que le bon ordre & la juſtice, parviendra avec le tems à ſe paſſer des hommes corrompus & trompeurs ; il en trouvera aſſez de bons, qui auront une habileté ſuffiſante.

Mais ce n'eſt pas aſſez de trouver de bons ſujèts dans une nâtion ; il eſt néceſſaire d'en former de nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarrâs. Point du tout, reprit Mentor ; l'applicâtion que vous avez à chercher les hommes habiles & vertueux, pour les élever, excite & anime tous ceux qui ont du talent & du courage : chacun fait des éfforts. Combien y a-t-il d'hommes, qui languiſſent dans une oiſiveté obſcure, & qui deviendroient de grands hommes, ſi l'émulâtion & l'eſpérance du ſuccès les animoit au travail ! Combien y a-t-il d'hommes, que la miſère & l'impuiſſance de s'élever par la vertu tentent de s'élever par le crime ! Si donc vous attachez les récompenſes & les honneurs au génie & à la vertu, combien de ſujèts ſe formeront d'eux mêmes ! Mais combien en formerez-vous, en les feſant monter de dégré en dégré, depuis les derniérs emplois juſqu' aux premiérs ! Vous éxercerez leurs talens ; vous éprouverez l'étendue de leur eſprit & la ſincérité de leur vertu. Les hommes, qui parviendront aux plus hautes places, auront été nouris ſous vôs yeux dans les inférieures. Vous les aurez ſuivis toute votre vie de dégré en dégré : vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la ſuite de leurs actions.

Pendant que Mentor raiſonnoit ainſi avec Télémaque, ils aperçurent un vaiſſeau Phéacien [h], qui avoit relâché dans une petite île déſerte & ſauvage, bordée de rochers affreux. En même tems les vents ſe tûrent ; les doux zéphyrs mêmes ſemblèrent retenir leur haleine ; toute la mer devint unie comme une glace ; les voiles abatues ne pouvoient plus animer le vaiſſeau ; l'effort des rameurs déja fatigués étoit inutile ; il falut aborder en cette île, qui étoit plutôt un écueil qu'une tèrre pro-

[h] Phéacien, c'eſt à dire de Corcire, aujourd'hui Corfu, Ile de la Mer Ionienne ſur les Côtes de l'Epire, dont elle n'eſt ſeparée que par un canal d'une à deux lieues de largeur.

pre

pre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme, on n'auroit pu y aborder ſans un grand péril. Les Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigâtion. Télémaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpés. Auſſitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulyſſe Roi d'Ithaque dans la maiſon du Roi Alcinoüs [1].

Celui, auquel il s'étoit adreſſé par hâzard, n'étoit pas Phéacien. C'étoit un étranger inconnu, qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abatu : il paroiſſoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télémaque ; mais enfin il lui répondit : Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinoüs comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on éxerce l'hoſpitalité : mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercheriez inutilement : il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les Dieux apaiſés ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes Dieux Pénates. A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, foyant les hommes qu'il voyoit. & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement. Plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein d'amertume. Je plains les malheureux, depuis que je le ſuis, & je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu. A peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre. Je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux. Mentor ſouriant, répondit : Voilà à quoi ſervent les malheurs de la vie : ils rendent les Princes modérés, & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais gouté que le doux poiſon des proſpérités, ils ſe croyent des Dieux ; ils veulent que les montagnes s'aplaniſſent pour les contenter ; ils comptent pour rien les hommes ; ils veulent ſe jouér de la nature entière. Quand ils enten-

[1] Alcinoüs étoit Roi des Phéaciens, qui reçut Ulyſſe après ſon naufrage.

dent

dent parler des ſouffrances, ils ne ſavent ce que c'eſt ; c'eſt un ſonge pour eux ; ils n'ont jamais vu la diſtance du bien & du mal ; l'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain ; alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes, qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il eſt comme vous errant ſur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque, lorſque vous le verrez un jour ſouffrir ! Ce peuple, que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, ſera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faſte, ou par votre imprudence ; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des Rois, qui devroient veiller pour les empêcher de ſouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Télémaque étoit plongé dans la triſteſſe & dans le chagrin, & il lui répondit enfin avec un peu d'émôtion : Si toutes ces choſes ſont vraies, l'état d'un Roi eſt bien malheureux. Il eſt l'eſclâve de tous ceux auxquels il paroît commander : il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux : il ſe doit tout entiér à eux ; il eſt chargé de tous leurs beſoins ; il eſt l'homme de tout le peuple & de chacun en particuliér : il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige comme un père, qu'il les rende ſages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'eſt pas la ſienne ; il ne peut rien faire ni pour ſa gloire ; ni pour ſon plaiſir ; ſon autorité eſt celle des lois ; il faut qu'il leur obéiſſe, pour en donner l'exemple à ſes ſujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des lois, pour les faire regner : il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir : il eſt l'homme le moins libre & le moins tranquile de ſon royaume : c'eſt un eſclâve, qui ſacrifie ſon repôs & ſa liberté pour la liberté & la félicité publique.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le Roi n'eſt que pour avoir ſoin de ſon peuple, comme un berger de ſon troupeau, comme un père de ſa famille. Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans

chans par des punitions ; il encourage les bons par des récompenſes ; il repréſente les Dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas aſſez de gloire à faire garder les lois ? Celle de ſe mettre au deſſus des lois eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris. S'il eſt méchant, il ne peut-être que malheureux ; car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité : s'il eſt bon, il doit gouter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs, à travailler pour la vertu, & à attendre des Dieux une éternelle récompenſe.

Telemaque, agité au dedans par une peine ſécrete, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ſes véritables ſentimens un eſprit de contradiction & de ſubtilité, pour rejetter les vérités que Mentor expliquoit. Télémaque opôſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi ! diſoit il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais ; & pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vôs bienfaits pour vous nuire !

Mentor lui répondoit patiemment : Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien : il faut les ſervir, moins pour l'amour d'eux que pour l'amour des Dieux, qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu : ſi les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux, qui ſont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpece de juſtice à la véritable vertu. Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? Ne travaillez pas uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs : cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent ; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſequent plus ingrâts. C'eſt leur faire un préſent funeſte : c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais apliquez vous à redreſſer les mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité,

lité, la modération, le désintéressement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrâts, vous leur donnerez le véritable bien, qui est la vertu; & la vertu, si elle est solide, les attachera toujours à celui, qui la leur aura inspirée. Ainsi en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes soient ingrâts pour des Princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injustice, qu'à l'ambition sans bornes, qu'à la jalousie contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaise foi? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a apris à faire. Que si au contraire il travailloit par son exemple, & par son autorité, à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leur vertu; ou du moins il trouveroit dans la sienne & dans l'amitié des Dieux dequoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un viéillard d'entre eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le viéillard répondit: Nous venons de notre île, qui est celle de Phéaciens; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déja dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti. Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts, en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le viéillard un étranger qui nous est inconnu: mais on dit qu'il se nomme Cléomenes; qu'il est né en Phrygie; [k] qu'un oracle avoit prédit à sa mère avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie; & que s'il y demeuroit, la colère des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste. Dès qu'il fut né, ses parens le donnèrent à des matelôts, qui le portèrent dans l'île de Lesbos [l]. Il y fut nouri en sécret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir

[k] Province de l'Asie mineure, où étoit la fameuse Troie.

[l] Lesbos, aujourd'hui Meclin, est une île de l'Archipel à deux lieues de la côte de la Natolie, entre Smirne & le détroit de Gallipoli.

éloigné

éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, & adroit à tous les exercices du corps. Il s'apliqua même avec beaucoup de gout & de génie aux Sciences & aux beaux Arts : mais on ne peut le ſouffrir dans aucun pays. La prédiction faite ſur lui devint célebre : on le reconnut bientôt par tout où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes : ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui ſoit libre de s'arrêter : il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignés du ſien. Mais à peine eſt il arrivé dans une ville, qu'on y découvre ſa naiſſance & l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure. Ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, & pour la guèrre, & pour les Lettres, & pour les affaires les plus importantes : il ſe preſente toujours en chaque pays quelque occâſion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur ; il le fait craindre, & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par tout, mais rejetté de toutes les tèrres connues : il n'eſt plus jeune ; & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte ni de l'Aſie, ni de la Grece, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repôs : il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune. Il ſe trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté : il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie ; car il ſait qu'il ne pouroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même, pour laquelle il ſouffre, ne lui paroît point déſirable ; il court malgré lui après elle par une triſte fatalité de royaume en royaume, & elle ſemble fuir devant lui pour ſe jouer de ce malheureux juſqu'à ſa viéilleſſe : funeſte préſent des Dieux, qui trouble tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repôs. Il s'en va, dit-il, vers la Thrace, chercher quelque peuple ſauvage & ſans lois, qu'il puiſſe aſſembler, policer, & gouverner pendant quelques années ; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus floriſſans : il compte alors de ſe retirer

tirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime paſſionément. C'eſt un homme ſage & moderé, qui craint les Dieux, qui connoit bien les hommes, & qui ſait vivre en paix avec eux ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation Télémaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flôts, qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le viéillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes Compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces môts, il court au rivage ; on s'embarque ; on n'entend que des cris confus ſur le rivage, par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems au milieu de l'ile montant ſur le ſommet de tous les rochers, & conſidérant de là l'eſpâce immenſe des mers avec une triſteſſe profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes chôſes, & ſervant de jouet à une rigoureuſe fortune loin de ſa patrie. Au moins, diſoit-il en lui-meme, peut-être revèrrai-je Ithaque : mais ce Cléomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit déſcendu de ces rochers eſcarpés avec autant de viteſſe & d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, [m] ayant noué ſes cheveux blonds, pâſſe au travers des précipices pour aller percer de ſes fleches les cerfs & les ſangliérs. Déja cet inconnu eſt dans le vaiſſeau, qui fend l'onde amére, & qui s'éloigne de la tèrre.

Alors une impreſſion ſécrete de douleur ſaiſit le cœur de Télémaque : il s'afflige ſans ſavoir pourquoi ; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux que de pleurer. En même tems il aperçoit ſur le rivage tous les mariniérs de Salente couchés ſur l'herbe, &

[m] Province de l'Aſie mineure entre la Carie & la Pamphylie, & fameuſe par la montagne de la chimère.

profondement endormis ; ils étoient lâs & abatus. Le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus ſur eux en plein jour par la puiſſance de Minerve. Télémaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été ſi attentifs & ſi diligens à profiter du vent favorable : mais il eſt encore plus occupé à regarder le vaiſſeau Phéacien prêt à diſparoître au milieu des flôts qu'à marcher vers les Salentins, pour les éveiller. Un étonnement & un trouble ſécret tient ſes yeux attachés vers ce vaiſſeau déja parti, dont il ne voit plus que les voiles, qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée ; il n'écoute pas même Mentor, qui lui parle : il eſt tout hors de lui même dans un tranſport ſemblable à celui des Menades [n], lorſqu'elles tiennent le Thyrſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſés les rives de l'Hebre [o] & les montagnes de Rhodope & d'Iſmare [p].

Enfin il revient un peu de cette eſpece d'enchantement ; ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux ; & alors Mentor lui dit : Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer ; la cauſe de votre douleur, qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor ; c'eſt la nature qui parle, & qui ſe faît ſentir : c'eſt elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu, qui vous a donné une ſi vive émôtion, eſt le grand Ulyſſe. Ce qu'un viéillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléomenes, n'eſt qu'une fiction, pour cacher plus ſurement le retour de votre père dans ſon royaume. Il s'en va droit à Ithaque. Déja il eſt bien pres du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-tems déſirés. Vôs yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître : bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre réconnoiſſance hors d'Ithaque.

[n] Les Ménades, ou Bacchantes, étoient les Prêtreſſes de Bacchus.

[o] L'Hébre eſt un fleuve de Thrace, apellé aujourd'hui Mariza.

[p] Rhodope & Iſmare ſont auſſi dans la Thrace.

Son

ſon cœur n'a point été moins ému que le vôtre : il eſt trop ſage pour ſe découvrir à un mortel dans un lieu, où il pouroit être expôſé à des trahiſons, & aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre père eſt le plus ſage de tous les hommes : ſon cœur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret : il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe ; mais il ne la dit que pour le beſoin ; & la ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes levres fermées à toute parole inutile. Combien a-t-il été ému en vous parlant ? Combien s'eſt il fait de violence pour ne ſe point découvrir ? Que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant ? Voilà ce qui le rendoit triſte & abatu.

Pendant ce diſcours, Télémaque attendri & troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes : les ſanglôts l'empêchèrent même long-tems de répondre ; enfin il s'écria : Hélas ! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſai quoi qui m'attiroit à lui, & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez ? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoitre ? Quel eſt donc ce myſtère ? Serai-je toujours malheureux ? Les Dieux irrités veulent-ils me tenir altéré comme Tantale, qu'une eau trompeuſe amuſe, s'enfuyant de ſes levres ? Ulyſſe ! Ulyſſe ! m'avez vous échapé pour jamais ? Peut-être ne le verrai je plus ? Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embuches qu'ils me préparoient ? Au moins ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui ? O Ulyſſe ! ô Ulyſſe ! ſi la tempête ne vous rejette point encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie,) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon [1] à Mycène. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embraſſerois ; je ſerois déja avec

[1] Agamémnon, Roi de Micène, étant revenu de la guèrre de Troie chargé de lauriers, fut tué dans ſa maiſon par Egiſte, aidé de Cliténeſtre ſa propre femme, qui l'avoit déshonoré pendant ſon abſence.

lui dans le port d'Ithaque ; nous combatrions pour vaincre tous nôs ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes ſont faits. Vous voilà tout déſolé, parce que vous avez vu votre père ſans le reconnoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hièr, pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort ? Aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vôs propres yeux ; & cette aſſurance, qui devroit vous combler de joie, vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus déſiré dès qu'il le poſſede ; & il eſt ingénieux pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſſede pas encore. C'eſt pour éxercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce tems comme perdu : ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie ; car il vous éxerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de ſoi & des autres hommes : l'impatience, qui paroit une force & une vigueur de l'âme, n'eſt qu'une foibleſſe & une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui qui ne ſait pas attendre & ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe taire ſur un ſécret : l'un & l'autre manquent de fermeté pour ſe retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main aſſez ferme pour arrêter, quand il faut, ſes courſiérs fougueux ; ils n'obéiſſent plus au frein, ils ſe précipitent ; & l'homme foible, auquel ils échapent, eſt briſé dans ſa chute. Ainſi l'homme impatient eſt entraîné par ſes déſirs indomtes & farouches dans un abime de malheurs : plus ſa puiſſance eſt grande, plus ſon impatience lui eſt funeſte ; il n'attend rien, il ne ſe donne le tems de rien meſurer, il force toutes chôſes pour ſe contenter ; il rompt les branches, pour cueillir le fruit avant qu'il ſoit mur ; il briſe les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moiſſonner, quand le ſage laboureur ſeme. Tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-tems, eſt mal fait, & ne peut avoir de durée, non plus que ſes déſirs volages. Tels ſont les projèts inſenſés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes déſirs impatiens, pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous aprendre à être patient, mon cher Télémaque, que

que les Dieux éxercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouer de vous dans la vie errante, où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez, ſe montrent à vous, & s'enfuient comme un ſonge légèr, que le réveil fait diſparoître, pour vous aprendre que les chôſes mêmes, qu'on croit tenir dans ſes mains, échapent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles que ſa longue abſence, & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les matelôts pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gâzon; l'encens fume; le ſang des victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le ciel; il reconnoit la puiſſante protection de la Déèſſe. A peine le ſacrifice eſt il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là il aperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme. Les rides de ſon front s'éffacent, comme les ombres diſparoiſſent, quand l'Aurore de ſes doigts de rôſe ouvre les portes de l'Orient & enflâme tout l'Horizon: ſes yeux creux & auſtères ſe changent en des yeux bleus d'une couleur celeſte, & pleins d'une flâmme divine; ſa barbe griſe & négligée diſparoît; des traits nobles & fièrs, mêlés de douceur & de grâce, ſe montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un viſage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement éclôſe au ſoleil. On y voit la blancheur des lis mêlée de rôſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une eternelle jeuneſſe avec une majeſté ſimple & négligée; une ôdeur d'ambroiſie ſe répand de ces cheveux flotans. Ses habits éclatent comme les vives couleurs, dont le ſoleil en ſe levant peint les ſombres voutes du ciel, & les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touche pas du pié à tèrre; elle coule légèrement dans l'air comme un oiſeau le fend de ſes ailes; elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nâtions les plus guerrières;

rières ; Mars même en ſeroit effrayé. Sa voix eſt douce & modérée, mais forte & inſinuante ; toutes ſes paroles ſont des traits de feu, qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font reſſentir je ne ſai quelle douleur délicieuſe. Sur ſon caſque paroit l'oiſeau triſte d'Athènes[r], & ſur ſa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoit Minerve.

O Déeſſe ! dit-il, c'eſt donc vous-même, qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe, pour l'amour de ſon père ! Il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua : ſes levres s'efforçoient en vain d'exprimer les penſées, qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur. La Divinité préſente l'accâbloit ; & il étoit comme un homme, qui dans un ſonge eſt opreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui par l'agitâtion pénible de ſes levres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des tèrres inconnues, des guèrres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences ſenſibles les vraies & les fauſſes maximes par leſquelles on peut regner : vôs fautes ne vous ont pas été moins utiles que vôs malheurs. Car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement, s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité ; Vous avez rempli, comme votre père, les tèrres & les mers de vôs triſtes avantures. Allez, vous étes maintenant digne de marcher ſur ſes pâs ; il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment ; combattez avec lui, & obéiſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets ; donnez en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu. Lorſque vous regnerez, mettez toute votre gloire

[r] L'oiſeau triſte d'Athènes eſt le Hibou, ou la Chouette, dont les Athéniens régardoient le vol comme un préſage de la victoire, parce que cet oiſeau étoit conſacré à Minerve leur Déeſſe.

à re-

à renouveller l'âge d'or : écoutez tout le monde, croyez peu de gens : gardez-vous bien de vous croire trop vous même : craignez de vous tromper ; mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé : aimez les peuples ; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire, quand l'amour manque ; mais il la faut toujours employer à regret, comme les remedes violens & les plus dangereux. Conſiderez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voulez entreprendre ; prévoyez les plus terribles inconvéniens, & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires : celui qui ne veut pas les voir, n'a pas aſſez de courage pour en ſuporter tranquilement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime. Fuyez la moleſſe, le faſte, la profuſion : mettez votre gloire dans la ſimplicité. Que vôs vertus & vôs bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre palais, qu'elles ſoient la garde qui vous environne ; & que tout le monde aprenne de vous, en quoi conſiſte le vrai honneur. N'oubliez jamais que les Rois ne regnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples : les biens qu'ils font, s'étendent juſques dans les ſiecles les plus éloignés : les maux qu'ils font ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Un mauvais regne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiecles. Sur tout ſoyez en garde contre votre humeur. C'eſt un ennemi que vous porterez par tout avec vous juſqu'à la mort. Il entrera dans vôs conſeils, & vous trahira, ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occâſions les plus importantes : elle donne des inclinâtions & des averſions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts : elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons : elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſuportable. Défiez vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ! Cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les plaiſirs purs, la vraie liberté, la douce abondance, & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe. Mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toujours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt tems que vous apreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſevre les enfans, lorſqu'il eſt tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la Déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'envelopa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Télémaque ſoupirant, étonné & hors de lui-même, ſe proſterna à tèrre, levant les mains au ciel; puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſon père chez le fidele Eumée[1].

[1] C'étoit l'intendant des troupeaux d'Ulyſſe, qui avoit ſoin de ſes autres paſteurs, & chez qui Ulyſſe alla d'abord à ſon arrivée en Ithaque.

Fin du vingt-quatrieme & dernier Livre.

BSL 90013305